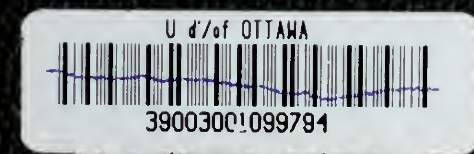

U d'/of OTTAWA
39003001099784

M. FAILLON

PRETRE DE ST. SULPICE

Sa Vie et ses Œuvres

MONTREAL

BIBLIOTHEQUE PAROISSIALE

1882

INTRODUCTION.

Nous allons donner une notice sur le Révérend Messire Faillon, et principalement sur ses œuvres et ses nombreux écrits.

On pourrait nous demander pourquoi nous tentons de mettre au jour les mérites d'un homme, qui a cherché si soigneusement l'obscurité et l'éloignement pour tout éclat extérieur.

Le respect dû à sa mémoire, ne devrait-il pas nous porter à honorer l'inclination qu'il a eue pour le silence, en laissant ses qualités dans l'oubli où il a voulu lui-même les ensevelir.

Et d'ailleurs, en essayant de faire connaître cet homme éminent, croyons nous que nous ajouterons quelque gloire au souvenir si profond qu'il a laissé dans le cœur de ses amis ?

Sans doute si nous n'avions en vue que les intérets d'une vaine renommée, nous aurions dû nous abstenir, mais nous envisageons un but plus noble et plus digne, nous voulons faire connaître cet homme éminent à cause du bien que nous attendons des exemples qu'il a donnés, nous espérons être utile à tous ceux à qui ils seront présentés, tandis que nous sommes certains qu'en rappelant sa mémoire, nous plairons à ceux qui l'ont connu et qu'il ne peut plus consoler par sa présence.

Une autre remarque qu'on pourrait faire c'est que, lorsqu'il s'agit d'un homme dont les vertus ont été si éminentes, il faudrait surtout s'attacher à mettre en lumière sa piété, les exemples, et les œuvres qui ont particulièrement signalé sa vie sacerdotale, mais nous savons que nous pouvons laisser ce soin à des plumes plus autorisées et plus compétentes ; c'est pourquoi nous croyons devoir nous attacher à un point de vue déjà assez

important par lui-même et ce faisant nous trouverons à nous acquitter d'un grand devoir.

Nous présenterons donc à tous ceux qui ont l'amourde la Science un modèle de travail auquel on trouverait difficilement, de notre temps, rien de supérieur. D'autre part, l'amour de la patrie qui fut toujours si vif parmi nous, nous oblige par un motif de reconnaissance à montrer les immenses travaux que le Révérend Messire Faillon a accomplis pour sauver de l'oubli les fastes glorieux de notre histoire Canadienne.

Arrivé à une époque où les anciennes Congrégations scientifiques et littéraires avaient été anéanties par les fureurs de la Révolution Française, livré à ses seules ressources et ses seuls efforts personnels, M. Faillon a édité à lui seul, plusieurs ouvrages qui auraient pu nécessiter le travail de Communautés entières.

Quand le chantre de l'Iliade veut donner une idée de la force prodigieuse de ses héros, il les représente combattant avec des armes que plusieurs hommes du temps où il écrit, réunis ensemble, auraient eu peine à remuer. C'est à peu près l'inverse qu'il faut dire à propos des travaux de M. Faillon. Et c'est en effet ce que n'hésita pas à prononcer un célèbre érudit de nos jours, Dom Guéranger, abbé de Solesmes, lorsqu'il eut achevé la lecture de l'ouvrage intitulé : *Monuments inédits sur l'apostolat de Ste. Marie Madeleine.* Car il dit alors hautement qu'il n'eut pas fallu moins que le concours de plusieurs de ces anciens géants du travail, des Bénédictins ou Oratoriens, pour accomplir cette tâche. Du reste, pour donner une idée de sa puissance de travail, il nous suffira de faire la simple énumération des principaux ouvrages édités par lui dans un laps de temps relativement restreint.

1829. Vie de M. Démia, supérieur des Sœurs de St. Charles. 1 vol. in 8o
1830. Vie de M. de Lantages, supérieur du Séminaire du Puy.. 1 vol. in 12o
1831. Histoire des Catéchismes de St. Sulpice... .... 1 vol. in 12o
1832. Méthode des Catéchismes........................ 1 vol. in 12o

1832. Coutumier des Catéchismes........................ 1 vol. in 4to
Recueil de Paraboles et de Comparaisons pour les Catéchistes.................................... 2 vol. in 4to
1835. Explication, d'après les Pères, des Six jours de la *Création*.................................... 1 vol. in folio
Un autre travail sur les Pères................... 1 vol. in folio
1835. Première notice sur Sainte Marie Madeleine....... 1 vol. in 12o
1836. Edition de quelques ouvrage de M. Olier revus et annotés........ .... 10 vol. in 18o
1841. Vie de M. Olier................................ 2 vol. in 8o
1845. Plusieurs volumes in folio de Documents sur M. Emery, supérieur de St. Sulpice, ouvrage rédigé plus tard.. 2 vol. in 8o
1848. Monuments sur l'histoire et l'Apostolat de Ste. Marie Madeleine.................................. 2 vol in 4to
1854. Vie de la Sœur Bourgeois......................... 2 vol. in 8o
Vie de Mademoiselle Mance........................ 2 vol. in 8o
Vie de Madame d'Youville......................... 1 vol. in 8o
Vie de Mademoiselle Leber........................ 1 vol. in 8o
Notice sur le Séminaire de Baltimore............. 1 vol. in 12o
Retraite pour le Séminaire de Montréal........... 1 vol. in 8o
Instructions et règlements pour différentes Communautés......................... .... 1 vol. in 4to
1865-66. Histoire de la Colonie Française, en Canada..... 3 vol. in 4to
1866. Vie de la Très-Sainte Vierge, tirée des écrits de M. Olier............................ .... 2 vol. in 8o
Vie de St. Joseph, d'après M. Olier........... .... 2 vol. in 8o
1868. Histoire des premiers Apôtres de la Gaule.......... 2 vol. in 4o
1870. Nouvelle Histoire de M. Olier .... 3 vol. in 8o

Outre ces ouvrages complètement finis, dont quelques-uns inédits, nous devons mentionner encore beaucoup d'autres recueils de matériaux qui ne

demandaient plus à l'Auteur qu'un dernier travail de rédaction ; et tous ceux qui ont connu M. Faillon savent avec quelle facilité et quelle rapidité vraiment incroyables, il pouvait l'accomplir. Ce sont entr'autres :

1o. La continuation de l'Histoire du Canada jusqu'à la conquête ; ouvrage pour lequel il avait réuni près de 30 volumes in 4to de documents.

2o. Une histoire des colonies de Montréal dans l'Amérique septentrionale

3o. Une édition complète des Ecrits de M. Olier, qu'il avait réunis, collationnés et annotés, lesquels devaient former environ une vingtaine de volumes in 4o.

4o. Plusieurs autres travaux sur différents sujets de morale et de disci pline ecclésiastique, règlements et instructions pour les communautés.

5o. Explication du Pontifical pour les retraites d'ordination qui se font dans les Séminaires de St. Sulpice.

6o. Un certain nombre de sermons et de sujets d'oraison, universellement admirés dans les différents Séminaires où l'Auteur avait été employé ; et qu'elle utilité aurait pour le clergé leur publication complète !

Enfin, nous pouvons mentionner un grand nombre de Mémoires, et une correspondance étendue qui seraient très-avantageusement publiés.

Quand on considère l'étendue de ces travaux, on est étonné, en songeant qu'ils sont l'œuvre d'un seul homme ; mais l'étonnement et l'admiration redoublent lorsqu'on pense aux circonstances qui en accompagnaient la production. M. Faillon n'a presque jamais pu s'y appliquer exclusivement, et le plus souvent il lui fallait les mener de front avec les fonctions les plus impérieuses et les plus absorbantes de professeur ou de directeur dans les séminaires.

Au sortir même de la Solitude, (1) il fut professeur de Théologie et d'Ecriture Sainte pendant 15 ans ; ensuite Directeur dela Solitude, puis

---

(1) Maison du Noviciat du Séminaire de St. Sulpice, à Issy près Paris.

Visiteur des Etablissements de la Compagnie en Amérique, pendant sept ans, enfin Procureur Général de St. Sulpice à Rome.

Quand on va visiter les vieux couvents de Solesmes, de Pavie, de Pérouse, de St. François d'Assise, de St. Paul *hors des murs*, de St. Martin de Naples et de l'illustre Mont-Cassin, on admire comment les saints fondateurs d'Ordres savaient choisir des solitudes, fermées à tous les bruits du monde et à toutes les occupations extérieures, parfois sur le haut de montagnes presqu'inaccessibles, d'autres fois au fond de contrées désertes, ou au loin dans des forêts inexplorées. Et quand on pénètredans ces pieux asiles du silence, de la prière, et du recueillement, en contemplant ces cloîtres intérieurs, ces corridors à perte de vue, voûtés de pierres, ces cellules, ces sanctuaires isolés, on comprend cette parole de St. Bernard exaltant les délices de la solitude, où l'on trouve, dit-il, l'air plus pur, le ciel plus ouvert et la sainte familiarité de Dieu avec l'âme :

Aer purior, cœlum apertius, familiarior Deus.

Mais ces grandes institutions sont hors de notre portée, et encore que nombre d'âmes d'élite s'efforcent, par leurs désirs et leurs prières, d'en amener le retour, il se passera probablement encore bien du temps, avant que les hommes épris des vives et âpres jouissances de l'étude, puissent profiter du secours de ces saints asiles. Combien donc à ceux qui soupirent après la vie intellectuelle, tout en étant obligés de séjourner dans le monde, combien l'étonnant exemple de ce saint et grand travailleur ne peut-il pas être utile, fructueux salutaire, puisque c'est au milieu des graves occupations, et dans les obligations incessantes de la direction de communautés religieuses, enfin dans tant d'autres différents emplois qu'il a pu élever, jour par jour, ce monument merveilleux, fruit d'une application continue, d'une érudition si vaste et si profonde, montrant si bien ce qu'est la vertu du travail si nécessaire à nos temps, si puissante et si féconde quand elle est soutenue par une volonté ferme, constante et invincible.

Montréal 1er Janvier 1871.

Notice sur le Rev. M. Faillon.

Chapitre Premier

SA NAISSANCE ET SES PREMIERES ETUDES A AVIGNON ET A AIX.

Monsieur Etienne-Michel Faillon naquit à Tarascon, département des Bouches du Rhône, le 1er mai 1799, la même année et presque le même jour que le vénéable M. de Courson, qu'il devait rencontrer plus tard au noviciat de la Solitude, et, qui devenu Supérieur Général de la Compagnie de Saint-Sulpice, en 1846, trouva dans son ancien confrère, un si sage conseiller et un si utile auxiliaire.

La France sortait des horreurs de la Révolution, mais dans ces pays du Midi, la Religion reprit bientôt son empire. Les familles restées fidèles au milieu de si grandes épreuves bénissaient le retour de la paix et elles s'empressèrent de témoigner leur reconnaissance envers la divine Providence par un redoublement de zèle pour la foi.

Pour juger de la haute piété des parents de M. Faillon et des soins qu'ils prirent de son âme dès son enfance, il suffisait de l'entendre parler, et de voir avec quelle consolation il aimait à se rappeler la sage direction qu'il en avait reçue.

Il reconnaissait sur tout ce qu'il devait à sa bonne mère, et dans ce qu'il en rapportait, on voyait comme la source première du caractère particulier de ses sentiments et de sa piété. C'est ainsi qu'en lisant ce qu'il écrivit sur les sentiments de la Très-Sainte Vierge pour les chré-

tiens, on s'aperçoit qu'il avait pu étudier les admirables secrets de l'amour maternel dans une âme grande, et profondément pénétrée de l'esprit de Dieu.

Nous avons trouvé, entr'autres preuves de ce que sa mère avait été pour lui, le fragment d'une lettre de M. Faillon à l'un de ses confrères :

" Je fais à la Très-Sainte Vierge pour vous, lui dit-il, la même prière que
" ma mère lui faisait pour moi-même autrefois, comme je le lisais l'autre
" jour dans une de ses lettres du 20 décembre 1830.................
" *Toutes les fois que je vais à l'Eglise, je dis un Pater et un Ave*
" *à la Très-Sainte Vierge pour qu'elle te tienne toujours par la main*
" *et qu'elle ne te laisse jamais à toi-même,*" sur quoi M. Faillon ajoute :
" cette demande me touche beaucoup, et il me semble qu'elle renferme
" toutes les autres que l'on peut faire puisque, comme dit St. Bernard :
" *Ipsâ tenente, non corruis, celui que la Très-Sainte Vierge tient par la*
" *main ne saurait tomber.*" C'est bien en effet une âme élevée en piété
" qui pouvait s'exprimer ainsi, et dans ce seul mot de la pieuse mère, on peut voir comme le premier germe et même le rapport de ces sentiments, avec toutes les idées que M. Faillon développa plus tard d'une manière si remarquable et si édifiante, sur l'esprit de la dévotion envers Marie.

Comme M. Faillon ne parlait presque jamais de lui-même et de ce qui le concernait, on n'a pu tirer de lui que fort peu de détails sur ce qui se rapporte à ses premières années. Mais quoiqu'il en soit à ce sujet, on peut dire qu'il y eut toujours dans sa personne un témoignage et comme un signe de ce qu'il avait du être dans son enfance et sa jeunesse ; c'est ce qui a été remarqué presque par tous ceux qui ont joui de sa société.

On l'a constamment vu si bon, si uni à Dieu, si excellent, qu'on trouvait en lui comme une jeunesse toujours conservée. C'était une ouverture, une candeur, une amabilité qui semblaient refléter les plus belles prérogatives de cet âge, nous dirions presque la candeur et l'ingénuité de l'enfance. Et cette apparence ne se déclarait pas seulement dans ses manières, ses procédés, dans son entretien si doux et si ouvert, dans cette absence

de tout intérêt et de toute préoccupation personnelle, enfin dans cette paix continuelle que rien en pouvait altérer ; mais ce cachet de jeunesse et d'amabilité apparaissait jusque dans les traits de sa figure, si purs et si calmes, et dans ce teint d'une délicatesse enfantine qu'aucune émotion violente ne semblait avoir jamais troublé.

Dès que la paix fut rétablie en France, on sait que, de tous côtés et sur tous les points à la fois, une multitude de saints prêtres, confesseurs de la Foi, revenus de l'exil ou sortis de prison, voyant avec douleur les ruines faites dans les âmes pendant le triomphe du mal, se mirent à l'œuvre avec un zèle infatigable pour rétablir, sous toutes les formes, les moyens et les foyers d'instruction religieuse. Un document que nous avons sous les yeux nous montre qu'à Tarascon en particulier, ces saints prêtres devaient être fort nombreux, car dans le récit d'une translation solennelle de Reliques qui eut lieu en 1805, on cite les noms de plus de vingt prêtres résidant dans cette ville, tous anciens membres de communautés, Dominicains, Capucins, Bénédictins, etc., dont les maisons avaient été détruites pen dant la Révolution.

Le zèle et la science de ces anciens du Sanctuaire ne laissaient rien à désirer. M. Faillon eut donc le bonheur de trouver parmi eux des catéchistes habiles, dévoués, des Instituteurs du premier mérite : et la vaste érudition qui devait plus tard le signaler lui-même, atteste la sage direction qu'il dût recevoir dès que commencèrent à poindre les premières lueurs d'un esprit, du reste magnifiquement doué et avide de connaître.

Enfin on pût voir à quelle école de zèle et de dévouement il avait dû être, lorsque devenu catéchiste à St. Sulpice, il se fit distinguer par une aptitude et des qualités si marquées. Plus tard, nommé Directeur des Catéchismes, son zèle se déploya encore plus librement. Il était plein d'éloquence lorsqu'il expliquait, aux sujets les plus distingués du Séminaire, l'excellence de cet important ministère : il les transportait d'admiration et les pénétrait d'une sainte ardeur lorsqu'il leur représentait les exemples des grands personnages qui, au XVIe siècle, répandirent si

infatigablement l'instruction religieuse. Ainsi St. François de Sales, St. Charles Borromée et le grand cardinal Bellarmin qui avaient tout sauvé en s'astreignant à passer la moitié de chaque Dimanche dans leur cathédrale, à catéchiser la jeunesse.

M. Faillon, en enseignant pendant ses dix années de la Direction des catéchismes, la grande tradition qu'il avait reçue dans son enfance, exerça la plus grande influence, non seulement sur tous les catéchismes de Paris, mais encore sur ceux de toute la France, dont beaucoup de ses élèves allèrent occuper les principaux siéges épiscopaux.

Tandis que l'exercice du culte, interrompu par dix années de violence et de compression, recommençait partout avec ardeur, on vit en même temps se renouveller ces démonstrations extérieures de la foi populaire, qui ont un caractère si marqué en Provence. En particulier, on vit reprendre ces pieux pèlerinages, ces concours et ces processions qui ont pour objet principal d'honorer les Sts. Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, Marie-Salomé et Jacobé, disciples, hôtes, amis intimes du Sauveur, et honorés en Provence, comme les premiers apôtres du pays.

Dès 1802, on avait recommencé à exposer, chaque année aux jours de leurs fêtes, à la vénération des fidèles les reliques de ces grands Saints, dans leurs anciens sanctuaires à Tarascon, Aix, Marseille, St. Maximin et à la Sainte-Baume. (1) Le concours et les processions recommencèrent avec tant d'empressement qu'à la Sainte-Baume, aux jours principaux de pèlerinage, on compta des dix mille et vingt mille personnes. Cette affluence alla depuis toujours en augmentant ; nous avons sous les yeux un document qui nous montre, qu'au lundi de la Pentecôte 1814, le nombre des pèlerins à la Sainte-Baume s'y éleva à trente mille personnes.

A Aix, on reprit ces processions connues sous le nom de *Jeux du Roi Réne*, et où l'on représentait des scènes de l'Histoire Sainte et de la Conversion de la Provence par ses Saints Apôtres.

---

(1) Grotte, sur le flanc d'une haute montagne, à quelques lieues de Marseille, célèbre par la pénitence et la retraite de Ste. Marie-Madeleine.

A Tarascon, les démonstrations en l'honneur de Ste. Marthe, Sœur de Madeleine, patronne et apôtre de cette ville, n'excitaient pas moins d'attrait : on faisait chaque année deux grandes processions, l'une le lundi de la Pentecôte, l'autre le 29 juillet, jour de la fête de la Sainte.

A la première de ces solennités, au milieu d'un immmense concours, une procession, composée de Gardes, vêtus et armés à l'antique, parcourait la ville avec un cortége de musiciens, de jeunes gens et de jeunes filles, ornés de fleurs ; ils étaient suivis d'un énorme dragon de bois et de carton peint, destiné à représenter un monstre que la *légende* porte avoir infesté autrefois le pays, et que Sainte Marthe auraitenchaîné.

La représentation du monstre, ayant près de vingt pieds de long, portée par une quantité d'hommes cachés à l'intérieur, courait, caracolait en jetant des cris épouvantables, lançant feu et flammes par les naseaux, et se précipitant sur la foule avec une force et une impétuosité si peu ménagée qu'elle renversait des groupes entiers, tandis que, de sa queue formée d'un mât de navire et manœuvrée en tous sens de l'intérieur, elle pouvait parfois fouler les bras et les jambes, aux applaudissements de la multitude.

Le 29 juillet, fête de la Sainte, le spectacle changeait. Au milieu du cortége le monstre apparaissait soumis, paisible, et conduit par une jeune fille vêtue à l'antique et représentant la Sainte triomphant du monstre.

Voilà les spectacles que M. Faillon, dans sa jeunesse, vit renouveller avec une vogue toute nouvelle, et qu'il savait raconter avec tant d'intérêt jusque dans leurs plus petits détails ; nous avons cru que nous devions en faire mention dans notre récit, car qui peut dire quelle influence ces démonstrations naïves eurent sur son esprit, et si elles ne contribuèrent pas pour quelque chose à susciter en lui, lorsqu'il fut devenu maître dans la science, la pensée de rechercher s'il était possible de démontrer par les règles de la plus sévère critique, la vérité de ces pieuses croyances populaires.

Vers 1812, Mr. Faillon alla faire ses études classiques au Collége d'Avignon, tenu alors par des maîtres graves et instruits, et qui exercèrent

une heureuse influence sur une intelligence si bien douée pour apprendre.

Chacun sait qu'Avignon fut au Moyen-Age du XIIe au XIVe siècle le séjour des Papes, et que même après leur retour à Rome et jusqu'au siècle dernier, cette ville continua d'être une propriété du St. Siége, aussi bien que tout le Comtat Venaissin dont elle était la capitale. De là, cette physionomie particulière et cette importance qui la distingue entre toutes les villes du Midi de la France et qui en fait comme une ville à part.

Pendant le séjour des Papes à Avignon, des églises, des communautés, des Palais furent bâtis en nombre considérable, et devinrent les objets de la munificence pontificale. M. de Falloux, dans un célèbre discours *sur la puissance temporelle des Papes*, a remarqué qu'il est une époque du Moyen-Age restée à Rome, tout-à-fait stérile en monuments, et qui ne s'y trouve représentée par aucune trace notable, à cause, sans doute, de l'absence des Papes résidant alors à Avignon. Mais aussi cette dernière ville a grandement profité de ce que Rome perdit alors, et il en reste encore des signes magnifiques, et des chefs-d'œuvre qui ont fait d'Avignon comme une pieuse relique des siècles de foi, et un souvenir vivant de l'hospitalité donnée au vénérable vicaire de Jésus-Christ.

M. Faillon, dans sa jeunesse, vit ces précieux restes, et ils ne contribuèrent, sans doute, pas peu à former ce goût, qui l'a distingué pour l'art religieux; il vit aux églises et aux monuments publics des autels, des stalles, des chaires qui sont des chefs-d'œuvre de décoration et de sculpture, des fresques des plus grands maîtres de l'Ecole Italienne du XVe siècle, tels que Simon Memmi, Giotto et Giottino si admirés de nos jours, et dont les génies du XVIe siècle n'ont pas effacé la gloire.

Il vit aussi ces dix tombeaux des Papes la gloire d'Avignon, admirables de style et d'élégance, et dont on peut dire qu'ils ne sont guère surpassés par les plus beaux du Vatican. Avec les connaissances qu'il avait, il savait apprécier également les constructions civiles et municipales des Papes, l'Hôtel de ville, le Palais Pontifical, qui est un des plus beau modèles conservés des habitations princières du Moyen-Age; enfin, cette enceinte

de remparts accompagnés de tours, de doubles et triples portes que l'on a magnifiquement réparées dans ces derniers temps, comme l'un des plus beaux restes d'architecture militaire des anciens âges.

Après le départ des Papes, leur Souveraineté temporelle dans Avignon continua son œuvre, et y maintint toujours par ses légats, ses dignitaires ecclésiastiques et politiques, une vie religieuse, scientifique et littéraire dont on retrouvait encore des traces éclatantes, quand les mauvais jours de la Révolution furent écoulés.

C'est à cette Souveraineté des Papes que l'on doit attribuer les goûts sérieux et élevés, qui y ont produit un nombre considérable d'érudits, de théologiens distingués, d'archéologues, d'artistes, et en particulier de quelques-uns des grands peintres de France parmi lesquels Mignard, Parrocel et toute la famille des Vernet : Antoine, Joseph, Carle et Horace.

C'est aussi à cette influence que l'on peut attribuer la richesse de la Bibliothèque publique et du Musée de la ville, qui furent encore augmentés pendant le séjour de M. Faillon à Avignon, par les dons magnifiques d'un Archéologue Avignonais, le docteur Calvet, qui laissa en 1812, outre 80,000 volumes, l'une des plus belles collections en médailles, bronzes, vases et verres antiques qui soit en Europe.

M. Faillon séjourna quelques années au Collége de la ville ; et ce furent des années bien employées pour la piété et la vertu, nous en aurons bientôt la preuve. Enfin ce fut là qu'il prit le goût et la bonne tradition des connaissances élevées qui le distinguèrent plus tard. On a pu remarquer que, dans la multitude de notions qu'il possédait, il y en avait qui marquaient le travail du collége même : ainsi une connaissance approfondie des langues classiques, comme il le montra si bien dans ses traductions des anciens auteurs, une véritable érudition des Annales de l'histoire sacrée et profane, et de tout ce qui s'y rapporte, une notion très-étendue et très-profonde sur les antiquités, les médailles et les monuments. Il avait aussi étudié les Arts, et il s'y trouvait d'ailleurs admirablement servi par des dispositions hors ligne, qui le mirent à même, plus

tard, de dessiner comme un graveur ou un architecte, et même de mouler comme un habile sculpteur.

Or, tous ceux qui ont la plus légère notion de ces arts savent qu'on ne peut y exceller comme il le faisait, à moins d'en avoir une pratique très-avancée dès la jeunesse.

Et ce qui peut d'autant mieux le faire présumer de M. Faillon, c'est qu'il était par excellence l'homme de l'occupation présente. Aussi une fois qu'il fut appliqué à la Théologie ou à l'Ecriture Sainte, dans les séminaires, aucun de ceux qui l'ont connu ne peut supposer, que pendant la journée, il se fut réservé un instant, ou même une pensée pour l'initiation à la pratique des Beaux-Arts qui demandent tant d'instants et d'application, même pour ceux qui sont doués des aptitudes les plus remarquables.

C'était en ce moment que l'on réorganisait l'enseignement sur tous les points de la France bouleversée par dix années de tempête. Tous les esprits, effrayés des souvenirs de l'explosion si récente des plus mauvaises passions, sentaient vivement la nécessité d'un enseignement religieux; même les hommes du nouveau pouvoir, et en particulier celui qui était à leur tête.

Napoléon venait de rétablir la Congrégation des Frères, et regrettait l'anéantissement des Congrégations religieuses chargées de l'éducation, tandis qu'il avait complètement interdit la réimpression des mauvais livres qui avaient perdu les générations précédentes.

Dans toute la durée de l'empire, on ne laissa-réimprimer pas un seul exemplaire des ouvrages de Voltaire, de Rousseau, et des auteurs impies du XVIIIe siècle.

" Tant que l'on n'apprendra pas à l'enfant, disait l'Empereur au Conseil
" d'Etat, qu'il faut être républicain ou monarchique, catholique et reli-
" gieux, l'Etat ne formera pas une nation, il reposera sur des bâses incer
" taines et vagues, il sera constamment exposé aux désordres et aux
" changements ; les Jésuites ont laissé un grand vide. J'aimerais mieux
" confier l'instruction à des Religieux, que de la laisser telle qu'elle est.

“ L’instruction a toujours été accompagnée d’idées religieuses, et je ne
“ comprends pas l’opposition de quelques gens aux Frères, etc.”

En même temps qu’on interdisait les mauvais auteurs, l’on était si près des ruines qu’ils avaient faites, qu’on n’entretenait dans l’université qu’une médiocre admiration pour le talent dont ils avaient pu revêtir leurs funestes idées.

Voici comment s’exprimait M. de Fontanes, le grand maître de l’Uni versité, dans une de ses principales circulaires :

“ Nous avons vu en France ce qui s’est accompli dans l’antiquité ;
“ chez les Latins ; les auteurs du second âge, sauf Tacite, sont inférieurs
“ pour l’art de la composition, les convenances, l’harmonie, les grâces, et
“ ils ont aussi moins de substance, de vigueur, de vraie philosophie et
“ d’originalité que Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live. La France offre
“ les mêmes résulttas ; à l’exception de deux ou trois vous verrez que
“ Pascal, Fénélon, La Bruyère, Racine, Corneille, La Fontaine, Bossuet
“ ont répandu plus d’idées justes et profondes, que ces écrivains à qui l’on
“ donne *l’orgueilleuse dénomination de penseurs, comme si l’on n’avait*
“ *pas su penser avant eux, avec moins de faste et de recherche.* ”

C’est ainsi que l’on comprenait alors l’enseignement, et telle fut la voie dans laquelle M. Faillon se trouva engagé, secondé par des hommes de talent, d’expérience, qui avaient vu les ruines des siècles passés, et qui pensaient que le salut était dans l’éducation et la direction des générations naissantes.

S’il en était ainsi dans les régions officielles, qu’en devait-il être dans ce pays de la Provence, si ferme, si impétueux et si impressionable ?

La divine Providence avait magnifiquement proportionné les secours au besoin du temps, en suscitant des hommes de génie, de talents de différents genres, doués de qualités variées, il est vrai, mais qui ne s’excluaient pas, se complétaient, et en s’adressant à l’universalité des esprits, leur offraient un enseignement proportionné aux dispositions différentes de ceux qu’ils avaient à ramener aux principes de la vérité.

Les hommes politiques trouvaient de salutaires enseignements dans ce grand publiciste qui savait si bien proclamer la mission providentielle de la France, et montrer par quelles illusions et quelles infidélités elle avait mérité d'être purifiée par de si terribles épreuves, dans toutes les classes dont elle était composée. (1).

Les esprits raisonneurs les plus séduits par le talent trompeur des sophistes du dernier siècle, trouvaient dans l'un des nouveaux apologistes, une puissance de raisonnement et une aptitude pour les matières philosophiques, qui les inclinaient à admettre les principes les plus inflexibles et les plus absolus du respect, que les peuples doivent aux formes de la société et aux bases de la vraie législation. (2).

Un Prédicateur de talent, environné d'un auditoire immense dans la capitale de la France, exerçait une influence qui avait du retentissement dans tout le pays. Il exposait avec dignité et une logique irrésistible, une belle et complète apologie du Christianisme, et il élevait d'une manière suivie, et d'années en années, un puissant faisceau de vérités religieuses, qui présentait la Religion comme la base des connaissances humaines, l'appui des institutions politiques et sociales, et la solution à tous les problèmes qui intéressent l'esprit, le cœur et l'âme de l'homme. (3).

Un autre apologiste d'un genre moins austère, mais aussi plus accessible aux masses, sans s'astreindre autant à la rigueur de la méthode, savait se montrer un puissant écrivain, et un peintre incomparable de la nature et des sentiments de l'âme. Il avait saisi et compris profondément les beautés si longtemps méconnues de la littérature sacrée et de toutes les créations religieuses ; il les exposait avec une force entraînante, et relevée par une magie de style qui créait une langue nouvelle pour des sentiments tout nouveaux ; il démontrait donc d'une manière qui captivait surtout la

---

(1) M. Joseph de Maistre.

(2) M. le Vicomte de Bonald.

(3) Mgr. de Fraissynous.

jeunesse, les magnificences de cette Religion dont les autres établissaient si solidement et si éloquemment les bases inébranlables. (1)

Nous ne pouvons préciser jusqu'à quel point M. Faillon fût mis au courant de ce mouvement, qui entraînait les esprits vers une véritable renovation religieuse et morale ; mais ce que nous pouvons assurer, c'est que nulle part, l'apparition radieuse de ces génies chrétiens ne fût saluée avec plus de sympathie et d'enthousiasme qu'en ces pays où se passèrent les premières années de son éducation.

Enfin, en voyant M. Faillon, au sortir du collége, songer à entrer dans l'Etat ecclésiastique, on peut conjecturer avec une certaine assurance, que la direction qu'il reçût de ses maîtres ne fût pas très-éloignée de celle qu'il avait trouvée près de sa mère, dans les premiers enseignements de son enfance.

Lorsqu'il sortit du Collége, sa piété était si grande et les marques qu'il en donnait étaient si vives, que sa bonne mère, éclairée par une lumière surnaturelle, comprit que son fils bien aimé était appelé à l'Etat ecclésiastique par une prédisposition très-précise de la divine providence.. Elle ne voulut pas, néanmoins, imposer sa manière de voir, et en mère prudente et remplie de l'esprit de discrétion, elle attendit que Dieu eût parlé au cœur du jeune homme.

Aussi, bien que convaincue de la réalité de cette vocation qu'elle regardait comme la plus grande bénédiction du ciel, et comme la plus haute récompense accordée aux soins qu'elle avait prodigués dès les plus tendres années, à son enfant si noble, si pur, si bien doué de tous les dons de l'intelligence et du cœur, elle se contenta de prier, et de recommander à la bonté infinie, le plus cher de ses vœux.

En fils dévoué et respectueux, M. Faillon, au sortir du collége, ouvrit son cœur à sa mère, et lui parla des divers sentiments qui agitaient son âme. Il lui semblait que Dieu l'appelait à lui, et cependant il ne voyait pas encore assez clairement la disposition divine à son égard, et en consé-

(1) M. de Chateaubriand.

quence, il déclara qu'il se proposait de rester dans le monde, de s'y préparer à un état, tout en cherchant à connaître sa destinée. Sa bonne mère se soumit en silence, persuadée que Dieu ne l'avait pas trompée, et qu'il saurait faire connaître sa volonté, en son temps et à son heure.

M. Faillon employa ces instants à fréquenter deux foyers d'instruction qui, plus tard, lui furent très-utiles, la Bibliothèque de la ville et l'Ecole de dessin du Gouvernement. A la Bibliothèque, il put s'initier aux sources principales des connaissances humaines, et c'est sans doute à cette époque que l'on peut rapporter ces vastes notions qu'il avait sur les grands maîtres de l'histoire religieuse et profane, les historiens de la Gaule édités par les Bénédictins, les ouvrages de Mabillon, les grands auteurs de Numismatique et d'Archéologie, tous ouvrages familiers aux lettrés et aux amateurs éclairés d'Avignon, parmi lesquels il comptait plusieurs de ses anciens professeurs. Enfin, aux Ecoles de dessin du Gouvernment, il put mettre à ses premiers essais et ses premiers efforts, cette perfection qui en firent ce qu'il fût véritablement, un artiste et un homme de métier consommé.

Lorsqu'une année environ fût ainsi écoulée, M. Faillon revint vers sa mère, et lui déclara que ses idées étaient tout-à-fait fixées, qu'il pensait connaitre la volonté de Dieu sur lui, et qu'il lui semblait certain qu'il était appelé à l'Etat ecclésiastique. Alors sa mère bénit Dieu, voyant ses propres idées confirmées, et les plus puissants désirs de son cœur comblés. Elle envisageait, il est vrai, avec quelque peine, les séparations que cette destinée si grave allait imposer à son cœur de mère, mais elle remerciait Dieu du bien qu'il accomplirait par son enfant. Plusieurs années après, elle aimait à s'entretenir de ces années d'épreuves, et elle bénissait toujours Dieu d'avoir accompli ses désirs, en voyant tous les fruits qui accompagnaient le ministère de son fils ; mais elle s'applaudissait de n'avoir pas cherché à prévenir les dispositions de la Providence.

M. Faillon entra au séminaire d'Aix vers 1815, et il commença sous la conduite de pieux Directeurs, cette vie du séminaire qu'il ne devait plus jamais abandonner et dont il pouvait si bien dire :

Hœc requies mea in sæculum sæculi;
Hic habitabo, quoniam elegi eam.

Cette vie de retraite, de recueillement convenait bien à son âme ; cet enseignement de la doctrine sainte lui paraissait bien supérieur aux essais de la science et de la philosophie humaines. Nous l'avons entendu plusieurs fois parler du bonheur qu'il avait éprouvé en comparant les notions si hautes et si précieuses que donnent les maîtres de la Théologie avec les assertions si vagues et parfois si inconsistantes des docteurs, même les mieux intentionnés,de la Philosophie humaine. Quand il était sur ce sujet il était inépuisable en citations, en comparaisons, en arguments présentés avec une vivacité et une verve qui charmaient presqu'autant que la solidité de la critique qu'il savait si bien établir.

Enfin, dès les premiers jours, l'esprit du séminaire captiva tellement son cœur qu'il s'y appliqua tout entier, y trouvant constamment un nouvel aliment pour sa foi et sa piété.

Nous avons entendu raconter à un vénérable Directeur de Saint Sulpice, qui était alors à Aix, les commencements de M. Faillon au Séminaire. On peut dire que par sa piété, son amour des saintes règles, son esprit d'obéissance qui parurent alors, il jeta les premières bases de cette vie intérieure et de cet esprit ecclésiastique, qui firent l'admiration de tous ceux qui ont connu ce vénérable enfant de M. Olier.

Toujours simple et calme, recueilli et uni à Dieu, mais accessible en tout temps et à tous, fervent dans les pratiques de piété, il était dévoué au travail, y mettant le plus vif intérêt, sans jamais paraître absorbé ; au contraire, plein d'une douce gaieté, d'une aimable ouverture de cœur avec ses maîtres et ses confrères.

Cela venait de ce que dans ses études, il ne cherchait ni à paraître ni à profiter aux yeux du public de ce qu'il acquérait chaque jour. Il avait une si grande idée de l'étendue de la science ecclésiastique, qu'il était surtout frappé de ce qui lui manquait pour y arriver ; et il en a tou-

jours été ainsi, ne se reposant jamais sur le passé, mais tendant continuellement à agrandir le cercle de ses connaissances.

Ce goût qu'il avait pour le travail, loin de songer à le mettre en lumière, il ne cherchait qu'à le surnaturaliser en l'offrant à Dieu pour le bien des âmes, et n'y voyait que la loi que Dieu a imposée à l'homme, loi d'épreuve et de souffrance. Embrassant avec bonheur la peine qui accompagne tout labeur sérieux et continu, disposition qu'il a portée jusqu'à l'héroïsme, il se montrait toujours de plus en plus infatigable, même lorsque l'âge et les infirmités lui avaient rendu le repos nécessaire.

Avec ces dispositions il conserva toujours une faible opinion de ce qu'il avait acquis, et cette opinion, il disposait les choses de manière à la faire partager aux autres. M. Faillon n'entrait dans aucune discussion, ne songeait pas à faire dominer ses idées, et il se comportait avec tous ses interlocuteurs de manière à laisser, même les moins instruits, libres de penser qu'ils étaient des puits de science en comparaison de lui.

Nous l'avons aussi entendu parler de ses premiers temps. Il avait rencontré au séminaire d'Aix, parmi les Directeurs, d'anciens Confesseurs de la Foi, et il garda toujours pour eux une profonde vénération. Ces prêtres, qui avaient passé par les angoisses de la Révolution, avaient senti profondément les malheurs de l'irréligion, et avaient conservé de tristes souvenirs de ces terribles événements. Ils racontaient les persécutions qu'ils avaient eues à supporter, chassés, exilés de leur pays, obligés de quitter l'ancien séminaire d'Aix pour s'en aller sur une terre étrangère ; et entr'autres faits caractéristiques de l'esprit qui les animait ils racontaient, nous dit M. Faillon, que pendant toute la durée de leur voyage, étant réunis au Supérieur que M. Emery leur avait donné, ils pratiquaient la règle comme s'ils avaient été au séminaire. Le supérieur réglait la durée du voyage de chaque jour, les villes où l'on devait s'arrêter, les hôtels où l'on devait séjourner, le temps et le mode du trajet et du repos, sans que jamais un seul des Directeurs songea à faire non seulement aucune observation, mais même aucune suggestion, soit la veille

sur ce que l'on ferait le lendemain, soit le matin sur ce qui arriverait dans la journée. C'est ainsi que s'accomplit tout ce voyage, avec la même régularité qu'au séminaire et avec la même indifférence sur tout ce qui pourrait s'y passer.

***

Avec les goûts qu'il manifestait pour l'étude, et les dispositions qu'il montrait pour la science, ses Maîtres pensèrent qu'il devait suivre les grands cours de Théologie ; il fut envoyé à Paris, vers l'année 1818.

Il est resté dans les papiers de M. Faillon un touchant souvenir de ce premier voyage vers Paris. C'est un cahier de dessins qu'il faisait pendant son voyage ; on voit que son goût se révélait, il copiait, chemin faisant, les Eglises qu'il rencontrait et qui le frappaient vivement ; car dans le Midi, malgré le nombre de belles Eglises, il n'y a rien qui puisse entrer en comparaison avec les immenses et gigantesques cathédrales du Centre et du Nord de la France. Il passa par Vienne, Lyon, Dijon, Auxerre, Sens ; enfin il vit Paris, et il remarqua, comme il le disait ensuite lui-même, qu'au milieu de toutes les créations les plus riches des derniers siècles, il n'y a rien à comparer avec les monuments des Ages de Foi, comme Notre-Dame de Paris, St. Denis, St. Eustache, la Ste. Chapelle, St. Germain des Prés, St. Séverin, St. Germain-l'Auxerrois, St. Leu, St. Merry, tous ces joyaux de l'art chrétien qui devaient être, si souvent plus tard, le but de ses pieuses visites.

Nous avons trouvé, dans le même cahier, des spécimens des études que M. Faillon faisait dans ces lieux de pélérinages : des esquisses d'arcades, de fenêtres, de portes, de châpiteaux et de piliers ; mais surtout une collection complète de nervures, de profils étudiés avec le plus grand soin. On peut voir combien il avait compris que ce qui caractérise l'architecture religieuse et ce qui en montre le génie, ce n'est pas tant la forme des arcades ogivales, et des faisceaux de colonnes, que l'étude des profils et le détail de l'ornementation. C'est ce qu'il a ensuite si bien montré en trois chefs-d'œuvre élevés sur ses plans : La Chapelle de la solitude à Issy, près

Paris, l'Eglise des Visitandines à Tarascon et la Chapelle du Séminaire de Baltimore.

Nous signalons ce point parce qu'il sert à faire connaître M. Faillon. A l'attrait qu'il avait pour la piété et la science religieuse, il faut joindre l'amour qu'il avait pour les constructions ecclésiastiques des siècles de foi. Il aimait l'église dans la forme inspirée que lui ont donnée les Saints Moines du Moyen-Age. Cette forme parlait à son âme, elle avait un language qu'il savait comprendre et qui le ravissait : ses proportions élancées, la richesse de sa décoration. l'élégance et la majesté de sa disposition, tout avait un sens pour lui. Quoique les circonstances ne l'eussent pas mis en rapport avec les grands Apologistes du Christianisme de notre siècle, il avait tous leurs sentiments, et il était inspiré de ce soufle de résurrection qui avait animé les défenseurs de l'Eglise, les avait remplis d'indignation contre les barbares démolisseurs des chefs-d'œuvre de la Foi pendant le siècle précédent, et leur avait fait comprendre le génie incomparable des artistes Chrétiens des anciens âges.

Chapitre Second.

SON SÉJOUR AU GRAND SÉMINAIRE DE PARIS—SES PREMIERS TRAVAUX—LES CATÉCHISMES—SES APTITUDES POUR L'ÉTUDE—LE CARACTÈRE DE SA PIÉTÉ.

M. Faillon entra à St. Sulpice vers 1820, et il trouva parmi les directeurs, les élèves et les amis de cette Maison, une réunion d'âmes d'élite, qui pouvaient lui être si utiles, et lui donner de puissants enseignements pour la piété et pour la science ecclésiastique.

Il fût témoin, pendant son premier séjour au Séminaire, de quelques-unes de ces vocations extraordinaires qui devaient avoir une grande influence sur le progrès de la religion en France. Ainsi, c'est vers ce temps que M. le duc de Rohan-Chabot, officier des Gardes du Roi, réservé aux plus hautes fonctions de la diplomatie et de la politique, quitta le monde pour aller chercher, dans St. Sulpice, la consolation à une grande douleur. On sait qu'avant d'être appelé au Siége Archépiscopal de Besançon, il exerça à Paris un ministère actif, près de la jeunesse, où il fit le plus grand bien, et eût une part considérable à l'entrée de M. de Ravignan et de M. Lacordaire dans l'état Ecclésiastique.

Ce fût aussi, pendant ces années, que M. de Ravignan, avocat général à la Cour de Paris, quitta les rangs de la Magistrature, et vint à St. Sulpice où il affermit sa vocation pour la Compagnie de Jésus. Il en est de même pour M. Lacordaire qui entra au Séminaire de Paris peu après le passage de M. de Ravignan, précédé par de grands succès qui en pouvaient faire présager d'autres bien plus glorieux dans le saint Etat qu'il allait embrasser.

Enfin Mgr. Dupanloup, dont on doit la vocation aux catéchismes de St. Sulpice, ainsi qu'il l'a si bien raconté lui-même, et qui devait être plus tard un brillant auxiliaire des premiers travaux de M. Faillon dans les Catéchismes, comme nous le verrons bientôt.

Rien n'était plus propre à frapper l'esprit de M. Faillon que la composition des Supérieurs et Directeurs du Séminaire à cette époque : M. Duclaux, M. Carbon, M. Garnier, M. de St. Félix, M. Boyer, M. Mollevaut, M. Gosselin, M. Carrière, M. Hamon. Les quatre premiers avaient été confesseurs de la Foi pendant la révolution, contemporains et disciples de M. Emery, dont l'esprit admirable était vivant dans leur cœur et dans toutes leurs actions.

Quant aux autres Directeurs, M. Mollevaut, M. Gosselin, M. Carrière, M. Carbon, on peut dire qu'ils avaient déjà toute l'estime et la considération dont ils ont joui, à juste titre, jusqu'aux derniers jours de leur longue existence.

Les anciens élèves venaient continuellement au Séminaire pour se pénétrer de plus en plus de l'esprit de piété de leurs vénérés Directeurs, et les élèves avaient beaucoup à gagner à ces pieuses visites.

C'étaient Mgr. de Frayssinous, Mgr. de Quelen, M. l'abbé de Rohan-Chabot, M. Borderies, vicaire général de Paris, M. de Forbin Janson, depuis Evêque de Nancy, M. de Rauzan et M. Levasseur, MM. de Salinis et de Scorbiac, fondateurs de communautés et prédicateurs éminents ; de plus Mgr. Mathieu, depuis Cardinal Archevêque de Besançon, M. Feutrier, depuis Evêque de Beauvais, et bien d'autres.

Enfin parmi les séminaristes, on distinguait dès lors des sujets qui ont rendu les services les plus signalés à l'Eglise : Mgr. Dupuch, depuis Evêque d'Alger, M. Olivier, depuis Evêque d'Evreux, Mgr. d'Arcimoles, Archevêque d'Aix, M. Chalandon son successeur à Aix, M. Du Pont des Loges, Evêque actuel de Metz, M. Pététot qui a rétabli l'ordre des Oratoriens, M. de Charbonnel, depuis Evêque de Toronto, etc., etc.

Ce qui toucha le plus M. Faillon dans cette réunion si édifiante et si

remarquable, fût ce qui se rapportait à la piété, au recueillement, à l'esprit de dévouement au service de l'Eglise et au bien des âmes. Il ne trouva sans doute à Paris autre chose que ce qu'il avait vu à Aix ; mais dans une réunion plus nombreuse d'âmes animées d'un même sentiment son cœur fut impressionné d'une émotion encore plus profonde.

Tous ces esprits éminents, oublieux d'eux-mêmes, sans chercher à préjuger les fonctions qu'ils auraient à remplir plus tard, ne songeaient qu'à profiter de leur séjour au Séminaire, pour avancer dans la vertu, n'envisageant que les devoirs impérieux du sacerdoce redoutable auquel ils aspiraient. Ceux qui ont parcouru les biographies de P. de Ravignan, du P. Lacordaire, et les souvenirs intimes de Mgr. Dupanloup peuvent avoir une idée de ce qu'était alors la vie du Séminaire, et des grands enseignements que recevaient les élèves du sanctuaire.

Nous aimons à rappeler cette parole de M. Mollevaut, annonçant aux Séminaristes d'Issy, le départ de M. de Ravignan pour le noviciat des Jésuites :

" Messieurs, j'ai à vous faire les adieux de M. de Ravignan, il avait " soif d'obéissance, il est allé se rassasier chez les R.R. P.P. Jésuites."

Nous pouvons ausi mentionner cette réflexion du P. Lacordaire à l'un de ses amis, qui se destinait au sacerdoce, mais qui ne pouvait se plier aux obligations de la vie du Séminaire, " Mon cher ami, croyez-moi, " celui qui n'aura pas voulu passer par le Séminaire, n'aura jamais " l'esprit ecclésiastique."

Enfin tout le but de ces cœurs généreux était l'union à Dieu, l'étude, l'avancement dans la vertu—Ceux que l'on considérait le plus dans la maison n'étaient pas ceux qui étaient distingués par la fortune, les familles haut placées, ni même les grands talents ; mais principalement ceux qui s'attachaient le plus ardemment à l'acquisition des vertus sacerdotales. Ainsi au milieu de toutes ces illustrations, celui que l'on remarquait le plus, était un humble séminariste venu de province, consumé par une maladie qui devait bientôt l'emporter, mais qui, en quelques mois, a laissé

un souvenir qui ne s'effacera jamais du Séminaire de Paris, c'était Calixte Frèze dont on a écrit une vie si édifiante,

M. Faillon continua ses cours avec zèle, il profita des enseignements de M. Carrière, de M. Boyer, de M. Hamon, et enfin il étudia assidument les travaux de M. Garnier sur l'Ecriture Sainte.

A cette époque de renouvellement des études ecclésiastiques, on s'occupait beaucoup des Pères. M. l'abbé Guillon en faisait l'objet de ses leçons à la Sorbonne, et donnait des traductions et des explications qui attiraient l'attention. Des Sociétés d'ecclésiastiques publiaient des extraits des Pères pour les prêtres, et même des traductions pour les laïques qui pouvaient devenir, pour leur piété, un aliment plus substantiel que celui que l'on trouve en bien de publications modernes.

Enfin, celui qui se faisait le plus remarquer était M. Villemain qui, vers ce temps, donnait ces leçons remarquables sur les Pères du IVe siècle, qui depuis ont été résumées et réunies en un volume bien écrit et plein d'intérêt.

M. Faillon, enfermé dans sa retraite et dans le cercle de ses occupations, n'était peut-être pas au courant de ce mouvement extérieur ; mais il pouvait trouver encore plus pour des études approfondies, dans la méthode rigoureuse que lui donnaient les maîtres savants qui l'entouraient, dont plusieurs étaient élèves et dépositaires des traditions de l'ancienne Sorbonne.

Comme il était encore très-jeune, après avoir terminé son cours élémentaire, il profita laborieusement des années qui le séparaient du sacerdoce ; il suivait les grands cours, lisait les Pères et les théologiens, et enfin ayant été chargé d'aider le Bibliothécaire de la maison, à ranger et à classer tous les livres conservés et acquis par M. Emery pendant la révolution, il prit dès lors les éléments d'une connaissance qui put tant lui servir plus tard, et qu'il développa si largement en parcourant les grandes bibliothèques publiques de la Capitale. Il connaissait ainsi les auteurs ecclésiastiques de chaque siècle, les historiens, les théologiens, les auteurs mystiques et enfin les biographies particulières des Saints.

C'est à cette époque que M. Faillon fût appelé à l'œuvre des Catéchismes de la Paroisse, et d'après le compte-rendu qui nous est donné dans *les souvenirs intimes* de Mgr. Dupanloup, on peut juger de quel crédit jouissait M. Faillon, puisqu'il fut mis dès le commencement à la tête de cette œuvre, où travaillaient les plus éminents sujets du Séminaire.

M. Faillon en 1828 était chef du Catéchisme de première communion des demoiselles; et à la fin de l'année, il fût chef du catéchisme de préparation immédiate à la première communion. L'année suivante il devint chef de la Persévérance des demoiselles, ayant sous sa direction des séminaristes du premier mérite dont Mgr. Dupanloup nous a conservé les noms :

M. Jacquemet,depuis Evêque de Nantes, M. Pététot, des Oratoriens,M. Dupuch, M. de la Hailandière depuis Evêque missionaire, M. Des Garets depuis chanoine de Lyon,célèbre par la publication d'un remarquable pamphlet contre l'Université, et enfin Mgr. Dupanloup lui-même. Nous pouvons, pour donner une idée de cette œuvre, rapporter les paroles mêmes *des souvenirs intimes :* " En 1823, dit Mgr. Dupanloup, je quittai le caté-" chisme des garçons, et on m'envoya à la Persévérance des filles dont M. " Faillon fût le chef, j'étais là avec M. Dupuch, M. Pététot, M. Boniver, " M. de la Hailandière.

" Dans cet admirable catéchisme, on comptait quatre ou cinq cents " jeunes personnes de toute condition, qui persévéraient à y venir après " leur première communion, pour s'instruire plus à fond de notre sainte " religion, pendant deux, trois, quatre, huit et dix ans, et même géné-" ralement jusqu'à l'époque où elles entraient dans le monde, et se mari-" aient, ou le quittaient pour se faire religieuses."

Ces occupations extérieures ne faisaient pas perdre à M. Faillon le but principal du Séminaire; on admirait déjà ses aptitudes remarquables pour la science, mais on avait surtout à reconnaître ses progrès dans la vertu, et sa ferme application aux obligations ecclésiastiques.

Tous ceux qui l'ont connu alors, étaient édifiés de son recueillement et de cet esprit de foi, qui animait ses actions et ses rapports avec ses maîtres

et ses confrères. C'était sa piété que l'on avait le plus à admirer en lui; il apparaissait dans les exercises, comme s'il n'avait pas d'autre occupation que le soin de la sauctification de son âme; il sortait de l'oraison si pénétré du sentiment des grandeurs et de la présence de Dieu, qu'il en restait accompagné ensuite tout le jour. C'est ce que l'on apercevait même dans sa conversation, tandis que, en lisant ses écrits, on voit si clairement une âme inclinée à s'édifier de tout, à remonter à Dieu comme la cause première de chaque chose, et à reconnaître ses lumières, sa providence et sa conduite en chaque événement.

Sans prétendre expliquer le secret de ses aptitudes si remarquables, on peut conjecturer que cette grande disposition du recueillement, de l'union à Dieu, de la séparation des choses extérieures, a eu beaucoup d'influence sur la faculté qui l'a surtout distingué, et qui a été comme la source de ses autres qualités intellectuelles. Cette faculté, c'est le don d'attention et d'application qu'il a porté au suprême degré. Quand il était occupé d'une étude, il semblait qu'il n'y eût pour lui rien autre chose au monde; il y rapportait complètement ses pensées avec une force, une intensité, une continuité et une persistance, dont on ne peut se faire d'idée qu'à moins d'en avoir été témoin.

Bien différent de ces tempéraments ordinaires d'étude, qui réclament impérieusement la nécessité de se reposer d'un travail soutenu, au moins par un changement salutaire d'occupation, lorsque M. Faillon avait commencé une œuvre, il ne connaissait plus de relâche, la poursuivait dans ses détails, l'approfondissait jusque dans ses dernières limites. Et là où d'autres esprits se seraient arrêtés, épuisés, et comme rebutés par les épreuves insurmontables de la monotonie, il continuait avec un nouvel attrait et avec un nouveau courage, trouvant son repos dans l'esprit de foi qui l'animait, et enfin dans la jouissance qu'il avait de voir s'élargir, et s'illuminer de plus en plus devant lui, l'horizon qu'il poursuivait de ses recherches.

Voici l'une des paroles qu'il aimait à répéter et qui, sans qu'il y mit la

moindre prétention, donnait l'idée de la force extraordinaire qui caractérisait son esprit :

" Quand vous travaillez à quelque chose, disait-il à un ecclésiastique, il " faut laisser de côté non-seulement toute autre occupation, mais même " toute distraction. Ainsi il faut bien se garder de lire assidûment les nou- " velles du jour, parce que la tête est d'une dimension très-limitée et très- " restreinte, et qu'il ne lui faut pas beaucoup de choses pour l'occuper et " la remplir. C'est comme un vase où vous voudriez mettre une liqueur ; " vous prendriez bien soin d'abord, de le vider complètement de tout ce " qui pourrait y occuper quelque place."

Cette application qui le rendait bientôt maître d'un sujet, ne lui faisait pas oublier les faiblesses et les imperfections de l'intelligence ; aussi il lisait presque toujours la plume à la main, et il n'abandonnait pas un ouvrage sans en conserver la substance par des analyses, des notes et même des extraits, pour ce qui lui semblait devoir lui servir plus tard.

De là une mémoire extraordinaire de ce qu'il avait lu ; il semblait n'avoir rien oublié, et ce qu'il avait mis une fois sur le papier, était comme gravé en même temps dans sa tête. M. Mollevaut, Supérieur de la Solitude, qui avait connu dans le monde bien des hommes d'un grand talent et d'une grande science, disait " qu'il n'en avait pas rencontré de plus remarquable en ce genre." Il ajoutait " que sa tête était comme un casier où tout était non-seulement conservé, mais ordonné comme en une multitude de tiroirs, où il pouvait recourir suivant les besoins de ses travaux," et dont on avait d'ailleurs un échantillon remarquable, dans ses conversations et dans les moments d'abandon de la récréation.

On sait que cette puissance de mémoire, quand elle ne fait pas obstruction, et qu'elle obéit à la volonté, a été le propre des plus grands esprits. Et comme l'a très-bien dit un célèbre publiciste : " Plus le casier est plein, plus les tiroirs sont nombreux et séparés par des cloisons minces, mais impénétrables et prêtes à se mouvoir indépendamment les unes des autres, plus on peut dire que la tête est bien organisée."

Cette puissance était même poussée si loin que,lorsqu'un professeur,pour exposer une doctrine,avait besoin de quelques textes des Pères de l'Eglise, il pouvait recourir à M. Faillon, qui lui disait après un instant de recollection : " Vous trouverez ce qu'il vous faut dans tels et tels auteurs, à tel volume," et quelquefois même à tel endroit du volume, sans presque jamais courir risque de se tromper. Mgr. Baudry, mort évêque de Périgueux, professeur du grand cours pendant plusieurs années, à St. Sulpice, a rapporté plusieurs fois que lorsqu'il étudiait quelque nouveau Traité, ou qu'il était en recherche d'arguments, il trouvait toujours M. Faillon inépuisable sur chaque sujet, et comme au courant de toutes les branches qu'il semblait n'avoir jamais eu occasion d'étudier.

Mgr. de Charbonnel, ancien évêque de Toronto, nous a raconté qu'ayant été invité, dans le cours de ses fonctions, à prononcer le discours d'inauguration d'une grande Université qui, depuis ce temps, a rendu de grands services en Amérique, il vit M. Faillon à son passage à Montréal et lui exprima le regret d'avoir accepté cet honneur, ne sachant ce qu'il avait à dire sur ce sujet si nouveau pour lui. Aussitôt M. Faillon se mit à lui raconter de point en point tout ce qui se rapporte à la fondation et à l'œuvre des Universités dans l'Eglise, lui citant les dates, les noms des principaux fondateurs, l'encouragement des Souverains Pontifes, les services rendus par les différentes Universités,et l'immense influence qu'elles ont eue sur le progrès des lettres et des sciences en Europe, avec autant de précision et d'abondance que s'il venait d'en faire l'objet de ses études.

M. Faillon n'était ainsi jamais pris au dépourvu ; et au sujet de cette application extraordinaire, on peut citer deux mots aimables, comme il savait en trouver dans les charmes de cette conversation calme, gaie et si remplie de traits, de citations, de récits naturellement amenés.

On lui reprochait un jour de passer trop de temps à l'étude, et de compromettre par là sa santé, par des journées entières de travail. On a remarqué, lui disait-on, que vous avez donné jusqu'à quinze heures à vos occupations studieuses :

" Quinze heures, dit-il, ah ! sans doute bien moins ; mais quand cela serait, ce n'est pas abuser, ce n'est pas travailler comme ceux qui ne vivent que pour l'étude. Ainsi M. *** de l'Institut ne prend jamais de repos dans la journée, et se donne à peine le temps de dîner ; et quand il étouffe dans sa chambre, il ouvre un guichet sur son jardin, et après avoir pris l'air quelques minutes, il se remet aussitôt à l'œuvre. Voilà ce qu'on appelle travailler ; mais nous ici, avec les différents exercices de la maison, il n'y a aucun danger que nous dépassions jamais la mesure de nos forces."

Dans une autre circonstance, un ecclésiastique du clergé de Paris le voyant, dans sa chambre, entouré de la collection bénédictine des Pères, et plongé dans une lecture assidue, lui disait qu'il ne comprenait pas qu'il put ainsi parcourir ces immenses volumes, sans être épuisé. M. Faillon reprit en souriant : " mais, mon cher ami, c'est une idée que l'on se fait, car dans le monde, vous lisez vous aussi continuellement des in folios ; " et comme son interlocuteur se récriait :—" mais sans doute, ajouta-t-il, vous lisez le journal, or n'est-ce pas un in folio ? "

Pour compléter ce que nous venons de dire sur la mémoire et la force d'application de M. Faillon à l'étude, nous devons ajouter que grâce à cette faculté si puissante de mémoire, il avait à un haut point l'esprit d'ordre et de méthode. Il avait tout tellement présent qu'il savait co-ordonner, réunir et disposer tous les faits qu'il possédait ; les comparant et en en voyant aussitôt la suite, l'importance et l'enchaînement, de telle sorte que quand il écrivait ou qu'il dictait, il voyait aussitôt comment il devait ordonner son sujet, le diviser, poser ses principes, les développer, puis en tirer les conséquences. C'est pour cela qu'il rédigeait avec une si grande facilité, en même temps avec une si grande précision, qu'il avait à peine besoin de revoir sa première rédaction et qu'elle avait, dès le premier jet, toute la perfection qu'il voulait y mettre.

Il écrivait de ce grand style, large, simple et plein de force qui comporte peu d'ornements et dont la grande beauté, comme dans les bons écrivains

du XVIIe siècle, est dans la suite et la continuité de la trame. C'est là le vrai style de l'historien qui ne doit pas occuper son lecteur par la multiplicité des ornements, mais qui doit le conduire fortement et puissamment à son but.

Du reste, sa santé se prêtait très-bien à suivre des inclinations si marquées pour l'étude. Il se levait chaque jour sans peine, à 3 heures ½ du matin, faisait ses exercices de piété, et ensuite se mettait à l'étude qu'il n'interrompait pas avant midi, ayant renoncé à déjeuner pour avoir plus de temps et n'en ressentant aucune fatigue. Ce ne fût que plus tard, et l'âge étant arrivé, que le médecin lui prescrivit de se remettre à l'obligation de prendre quelque nourriture dans la matinée.

Nous ne terminerons pas la première période de cette vie laborieuse, sans citer un trait assez caractéristique de ses dispositions. Quand il se trouvait encore au Séminaire de Paris, ayant été ordonné prêtre, continuant ses études et cherchant à connaître les dispositions de Dieu à son égard, il fut prié un jour d'aller remplacer le prêtre desservant de la Chapelle des Carmes, près du Séminaire de St. Sulpice. Il s'y rendit ponctuellement, dit la Ste Messe à l'heure fixée, et comme il se disposait à partir après son action de grâces, le sacristain vint lui dire qu'une bonne dame habituée de la chapelle, et se confessant ordinairement au chapelain, demandait à se confesser ; il se hâte de se rendre au confessional où il lui fallut passer un temps assez considérable pour qu'en sortant de là il vit avec effroi qu'il était près de midi. Ce retard le fit beaucoup réfléchir, et il apprécia davantage l'attrait qui le portait vers la Compagnie de Saint Sulpice, où il pourrait suivre plus aisément ses goûts pour les études ecclésiastiques, et se dévouer tout entier à l'œuvre de M. Olier qui lui paraissait tous les jours plus admirable. Son Directeur ne put que le confirmer dans ces dispositions ; et c'est ainsi qu'il entra à la Solitude, dans l'année 1825. Nous avons rapporté le jugement de M. Mollevaut sur ses facultés pour l'étude ; tout le monde sait combien il fut frappé des qualités encore plus précieuses qui caractérisaient sa foi et son esprit ecclésiastique.

CHAPITRE TROISIEME.

ENTRÉE À LA SOLITUDE.

M. Faillon étant entré à la Solitude, s'appliqua à se pénétrer de plus en plus des obligations de la haute vocation à laquelle il aspirait, l'éducation des Elèves du Sanctuaire.

Il trouva là ces règlements et ce dépôt de traditions, si indispensables pour ceux qui doivent former le cœur des Prêtres dans l'intérieur des Séminaires ; et enfin, ce qui fut pour lui d'un avantage incomparable, il rencontra dans le Supérieur, M. Mollevaut, un homme tout pénétré de l'esprit de Foi, des grandes traditions de l'Eglise et des vertus ecclésiastiques.

Rappelons, au moins en quelques mots, quelle est l'œuvre de la Solitude. Cette œuvre n'est autre que la mise en pratique, et en exécution de l'un des vœux les plus pressants du St. Concile de Trente, exprimé avec tant de force dans la Session XXIII, et rapporté au Chapitre 18e des Décrets. Le St. Concile témoigne qu'il est urgent de fonder des Etablissements spéciaux pour élever des prêtres ; et cette Institution, nous dit Rohrbacher, fut jugée dès lors si salutaire que les Prélats s'écrièrent de toutes parts : *Qu'ils se croiraient dédommagés de leurs travaux, quand ils ne tireraient pas d'autre fruit du Concile.*

Or, à la Solitude, on prépare ceux qui sont destinés à être les Directeurs de ces Etablissements spéciaux, ou Séminaires ; et on cherche à leur donner les principes et les vertus si nécessaires à ceux qui doivent donner l'exemple et la direction aux Pasteurs des âmes.

Ces principes sont renfermés, dans les Pères, les Auteurs Ecclésiastiques, et principalement Ceux qui se sont attachés à mettre en exécution les Décrets du St. Concile, tels que St. Charles Borromée, l'Archevêque de Brague, les RR.PP. Jésuites, les Oratoriens à Rome et en France, les Rapporteurs des Assemblées du Clergé, et enfin les premiers Fondateurs des Séminaires en France.

Outre ce dépôt d'œuvres spirituelles, de traditions ecclésiastiques, ces règles et ces méthodes, fruit de l'expérience de près de deux siècles, et si bien adaptées à préparer à la direction et au gouvernement des âmes, M. Faillon trouva dans le Supérieur, M. Mollevaut, le plus excellent modèle et interprète de la perfection ecclésiastique. Et ce secours fut si grand pour lui, comme pour tant d'âmes, que nous ne pouvons continuer ces détails, sans essayer de faire connaître les vertus de ce Serviteur de Dieu, qui eut une si grande influence sur la réorganisation et l'esprit de la Solitude et sur ceux qui y séjournèrent.—Cette influence était telle que, malgré tous les efforts que Mr. Mollevaut faisait pour se retrancher strictement dans ses obligations de Supérieur de la Solitude, il attirait continuellement à lui un concours de prêtres, d'ecclésiastiques qui semblaient ne pouvoir se passer de ses avis et de ses conseils.

Renfermé dans cette Solitude, située à deux lieux de Paris, et en dehors de toutes les grandes voies de communication, il se voyait cependant continuellement assailli par les lettres et même les visites.

Cardinaux, Archevêques, Evêques, Prêtres, Missionnaires des contrées les plus lointaines vinrent, pendant trente ans, frapper à la porte de sa retraite, honorant celui qui y habitait comme un père, un conseiller plein de lumière et un vrai serviteur de Dieu.

" Si quelque chose de notre temps, dit un vénérable curé de Paris, " peut donner une idée de ce qu'on lit dans les histoires des Saints, du " concours des peuples et du clergé autour de la cellule d'un saint " Antoine, d'un saint Hilarion, d'un saint Pacôme, c'est le concours " assidu d'hommes de toute condition et fonction dans l'Eglise, qui gravis-

" saient la montagne de M. Mollevaut, s'en allaient là chercher un mot " qui était toujours un oracle, et qui ne sortaient de sa cellule que tout " imprégnés de cette atmosphère où rayonnaient la science, la piété et la " lumière."

Pour bien comprendre cet homme si aimé et si recherché, il faut savoir comment il avait appris à connaître les choses, et les hommes de ce monde qu'il semblait fuir avec si grand soin.

Né vers 1770, il avait 18 ans au moment où éclata la Révolution, et il partait de Nancy, sa ville natale, pour accompagner son père, qui avait été élu par sa Province, membre de la Convention. Là, il se trouva déjà en rapport avec des hommes éminents, tels que Fourcroy et Fontanes (1) qui, connaissant les principes religieux et royalistes de son père, cherchaient avec lui à sauver le pays des plus grands malheurs.

Mais à vingt ans, il fut soldat à l'armée de Sambre et Meuse, pendant quelques années, jusqu'au moment où les amis de son père le firent nommer attaché à l'Etat Major de l'armée d'Italie, et ensuite Secrétaire de l'Intendant-Général de la Lombardie. Là, il rencontra plusieurs personnages devenus célèbres plus tard, parmi lesquels Bonaparte qui l'employa plus d'une fois comme son secrétaire.

Dans ces incidents de la vie militaire où les dangers étaient continuels, et plus à redouter de la part des Agents du gouvernement que de l'ennemi lui-même, M. Mollevaut acquit ces qualités de force, de fermeté, d'énergie, de mépris de toute satisfaction personnelle que la Religion sanctifia en lui, et qui en firent plus tard comme un Solitaire des déserts, ou un chrétien des premiers siècles de l'Eglise.

Après avoir été appelé, par M. de Fontanes au sein de l'Université, comme Recteur d'Académie, il préféra l'enseignement à l'administration, et obtint d'être nommé Professeur de Rhétorique au Collége de Nancy.

(1) M. Mollevaut avait vu, chez son père, les Girondins dont il estimait le talent, mais dont il blâmait les principes; chez M. de Fontanes il avait pu rencontrer toutes les illustrations littéraires de l'époque.

Il songea alors à quitter le monde *qui lui faisait pitié*, comme il le disait si bien lui-même, et enfin il vint au Séminaire de St. Sulpice à Paris pour suivre les cours de Théologie. Vers la fin de ses études théologiques, il demanda à entrer dans la Compagnie et fut admis au noviciat. En sortant de la Solitude, il fut chargé de professer le dogme au Séminaire de Paris, et bientôt après, c'est-à-dire en 1818, il fut choisi pour être Supérieur de la Solitude, qu'il a dirigé près de trente ans.

Nous pourrions parler de la sévérité de sa vie : sa journée commençait à quatre heures, et elle était toute entière consacrée à la prière, à la direction, et à des pénitences effrayantes.

Entre les exercices de la Solitude, il se livrait à un travail incessant ; il correspondait avec le monde entier, et recevait chaque jour des quantités de lettres. Or, il n'en recevait pas une seule qu'elle ne fut répondue dans les vingt-quatre heures.

On voyait en ce saint homme l'ensemble de toutes les qualités, acquises dans le cours d'une existence si variée et si éprouvée : régularité administrative, mortification et dureté de vie d'un vieux militaire, mépris de la mort comme il convenait à un proscrit de la *Terreur*, horreur du monde comme doit l'éprouver quiconque l'a vu de près, amour des choses du ciel d'un nouveau converti.—Il a conservé les vertus de la ferveur et du premier élan jusqu'à la fin. Mais quelle influence n'avait-il pas comme guide et maître des âmes ! Ceci mérite une mémoire éternelle, et ici encore quelques lignes.

M. Mollevaut, avec toute sa science comme littérateur, linguiste, et théologien mystique, savait qu'il avait surtout à former et éclairer les âmes, et c'était à ce devoir qu'il s'était appliqué entièrement et avec une telle efficacité, que tous ceux qui l'avaient abordé une fois ne pouvaient plus se passer de ses conseils ; ils en racontaient de si grandes merveilles qu'ils ne pouvaient tarir ; de là cette affluence considérable.

« La foule se pressait chez M. Mollevaut comme les solliciteurs chez un « ministre. Evêques, prêtres, missionnaires, comme nous l'avons dit

" affluaient sans cesse. Tous venant consulter l'homme de Dieu qui, par la " sagesse de ses réponses, la grandeur de ses exemples, l'énergie de sa pa- " role et la pénétration de son esprit, semblait révéler à chacun le dernier " mot de Dieu sur une âme."

Vers lui s'empressaient M. de Ravignan, et le R. P. Couturier, Supérieur de la Trappe ; NN. SS. de Frayssinous, ministre, le Cardinal prince de Rohan, et son successeur au siége de Besançon, Mgr. Mathieu ; Mgr. de Forbin-Janson ; Mgr. Bruté, de St. Palais, Pellerin ; Mgr. Dupanloup, NN. SS. de Luçon, d'Arras, pour s'éclairer de la prudence et des conseils de ce grand serviteur de Dieu.

Mais aussi quelle manière de diriger !

Ici, nous allons citer un membre éminent du clergé, curé de Paris, et longtemps assistant de Mgr. Dupanloup au petit Séminaire de la capitale ; ce témoignage a une double importance, à cause de la source nullement suspecte de partialité ; et de plus, parce qu'en faisant le récit de ce que pratiquait M. Mollevaut, il nous donne la sainte et sage direction inspirée par le pieux Fondateur même du Séminaire, M. Olier.

" Votre tour était-il venu ? Vous étiez reçu avec des égards infinis. " Quelle que fut la modestie de votre situation, vous pouviez librement lui " ouvrir votre cœur. Vous causiez avec un ami, un vieil ami, un homme " qui n'avait au monde aucune affaire plus chère, plus pressée, plus impor- " tante que la vôtre, et qui, par la simplicité, le naturel, l'abandon, le " dévouement de son accueil, vous avait bientôt convaincu que vous n'aviez " pas à craindre d'être indiscret. Là, rien de serré, d'officiel, de pom- " peux, ou de doux, à faux. Là, point de mystérieuse réserve, de préoc- " cupation personnelle, d'idée empesée de sa supériorité : c'était votre " homme, votre ami, votre confident. Là, rien dans la pose, la réponse, " le silence, le geste, ou le regard : rien qui vint vous dire au beau mi- " lieu d'un trouble, d'un aveu, d'une hésitation : Hâtez-vous, mon " temps a un meilleur emploi. Près de ce grand cœur, la ferveur à " ses débuts, la générosité et ses élans, le scrupule et ses souffrances,

" l'indécision et ses doutes, le souvenir et ses larmes, le découragement et
" sa plainte, l'aigreur et son murmure, la fatigue et son soupir, l'injustice
" sentie et son contre-coup, pouvaient s'épancher dans la mansuétude, la
" miséricorde. Une ingénieuse originalité trouvait à votre adresse, ou le
" suave langage, ou le trait le plus incisif, ou la pensée la plus élevée, ou
" le mot le plus pittoresque pour tout réparer, tout consoler, tout diriger.
" Que les esprits, dit-on quelquefois, sont difficiles à conduire ! M. Molle-
" vaut avait su inspirer le désir, le goût d'être conduit.

" Ce n'est pas toujours la confiance qui manque à la direction ; on a vu
" quelquefois la direction manquer à la confiance. Jamais M. Mollevaut
" n'eut cet air capable et infaillible, cette intime conviction qu'on n'avait
" rien à lui apprendre, qu'on rencontre quelquefois dans des personnages
" vertueux du reste, mais qui du haut de la demeure qu'ils ont bâtie à
" l'estime d'eux-mêmes, froissent l'âme délicate ou fière.

" Quelle grâce remarquable pour l'apaisement des orages du cœur, plus
" fécond en tempêtes que les Océans redoutés ! Pour combien a-t-il pro-
" noncé un *quos ego* définitif ! il savait faire renaître la douce joie et la
" confiance, l'encouragement dans le cœur blessé, abattu, etc."

Nous avons rapporté les paroles de M. Mollevaut à l'égard de M. de Ravignan ; citons-en quelques autres assez caractéristiques.

Mgr. Borderies, Evêque de Versailles, et qui avait depuis la révolution évangélisé Paris, et, un des premiers, rétablit l'enseignement religieux pour la jeunesse, voulut que M. Mollevaut le disposât à la mort ; et celui-ci, rentrant dans sa retraite après avoir rempli ce ministère, disait :

" J'ai vu mourir bien des petits séminaristes : c'est bien pieux, c'est bien
" gentil, ça meurt comme des Anges, mais cette mort-là, c'est héroïque." (1)

---

(1) Mgr. Borderies était un confesseur de la foi pendant la révolution, un homme d'une vertu et d'une gravité antiques. Lorsque M. Lacordaire lui apprit ses desseins d'entrer au Séminaire : " Mon cher, lui dit-il, sachez que pour être un bon prêtre, il faut, avant tout, être un bon chrétien, et que pour être un bon chrétien il faut, avant tout, être un honnête homme.

Quand Mgr. de Frayssinous, Evêque d'Hermopolis, fut nommé ministre des cultes et grand maître de l'Université : " Eh bien, Monseigneur, lui dit " M. Mollevaut, vous voilà avec deux heures d'oraison par jour : une heure " comme évêque, une heure comme ministre, ça n'est pas trop."

Mgr. Dupanloup prêchait dans une grande paroisse de Paris, il attirait une immense affluence ; il racontait, avec ce style qui lui est propre, les grands faits de la création, le péché originel, le Déluge et la dispersion des peuples, et jamais peut-être il ne s'est élevé plus haut, aussi ravissait-il ses auditeurs.

On racontait à M. Mollevaut les succès de son ancien élève : " Vous ne " m'étonnez pas, reprit-il, Dupanloup est venu me trouver, il m'a dit, il y a " un mois, qu'il ne savait quel sujet prendre ; qu'il avait tout épuisé en dix " années continuelles de prédication, et qu'il fallait parler à un auditoire " habitué aux plus grands talents, etc, etc. Je lui ai dit : Mon cher, je sais ce " qu'il vous faut ; vous voulez instruire et intéresser votre auditoire, eh bien! " prenez Lhomond et vous verrez. Et, en effet, ajoutait M. Mollevaut avec " l'air le plus solennel, il a pris Lhomond et il fait... Merveilles ! ! (1) "

Dans ses entretiens, il était plein de saillies, de traits piquants. Il disait à de jeunes séminaristes qui se préparaient pour les Missions Etrangères : " Pour être missionnaires, souvenez-vous, mes amis, qu'il faut être disposé à " trois détachements absolus : il ne faut pas que les pieds tiennent à la terre, " ni les mains à l'argent, ni la tête aux épaules."

A des élèves de talent qui avaient quelque peine à se soumettre aux exigences du Séminaire :

" Mes amis, ne remettez pas à vous corriger de vos défauts de caractère, " surtout lorsque vous ne serez plus au Séminaire, et que vous serez des grands messieurs, à qui l'on ne peut parler, que le chapeau sous le bras.

En expliquant le Saint Evangile, il disait :

" Quand j'ai les paroles de la foi, je n'ai pas besoin de me demander si je

(1) Lhomond est l'auteur d'un abrégé de l'histoire de la Religion qui est un chef-d'œuvre, mais qui n'est destiné qu'aux petites écoles.

" sens, si je goûte, si je m'attendris ; je sais par la foi que Dieu m'est
" présent, et tout est fini par là. "

" Avec de la bonté, on est au niveau de l'univers."

" Si vous n'avez pas d'expérience, étudiez la vertu de douceur et vous
" serez le maître des cœurs."

" Il faut retenir toute sa vie qu'on n'exerce la douceur, qu'avec ceux
" qui n'en ont pas. "

" On ne pratique la douceur qu'à ses dépens. "

Nous avons étendu ces citations, parce qu'elles se trouvent disséminées en bien des documents qu'il est difficile de réunir quand on peut en avoir besoin ; et d'ailleurs, elles ne peuvent qu'édifier et donner une idée de la direction que M. Faillon trouva à la Solitude.

Il y rencontra aussi des âmes grandes, élevées et généreuses qui ne furent pas sans quelque influence sur sa piété, ses goûts, et l'attrait qu'il suivit plus tard de travailler pour des contrées lointaines, unies à St. Sulpice par des liens si chers.

A la Solitude, M. l'abbé Faillon trouva M. Quiblier, M. Billaudèle, M. Baile qui devaient être tous trois Supérieurs du Séminaire de Villemarie ; M. Larkin qui a élevé au collége de Montréal bon nombre de prêtres et de citoyens distingués ; M. Eccleston, du Maryland, récemment converti du Protestantisme qui fut depuis Supérieur du collége de St. Charles près Baltimore, comme prêtre de St. Sulpice, et qui ensuite fut Archevêque de Baltimore ; enfin Mgr. de Charbonnel, si connu à Montréal.

Le Canada se trouva donc souvent dans la pensée de M. Faillon, bien avant qu'il en eut fait l'objet de ses travaux. Il resta une année à la Solitude, d'où il fut envoyé comme professeur avec M. de Charbonnel au grand Séminaire de Lyon.

Chapitre Quatrieme,

SÉJOUR DE M. FAILLON AU GRAND SÉMINAIRE DE LYON, SES ETUDES ET SES PREMIERS OUVRAGES : ENTRETIENS SUR L'ANNONCIATION ET LE ST. JOUR DE PAQUES.

M. Faillon, arrivé au Séminaire de Lyon, fut chargé de professer la Théologie dogmatique, et il s'acquitta de cet emploi avec ce zèle qu'il mettait à toute étude et avec l'intérêt qu'il ressentait si vivement pour la science sacrée.

D'ailleurs il trouvait à Lyon la réalisation de ses vœux les plus chers, il commençait ces saintes fonctions qu'il avait si longtemps désirées : diriger et éclairer les élèves du Sanctuaire, former ceux qui devaient aller répandre la Foi dans cette terre de France si éprouvée de nouveau par les attaques de l'impiété et de plus, amollie par l'influence funeste de l'indifférence religieuse.

Il comprenait ces malheurs et il jugeait, d'après les anciens du Sacerdoce, que les suites de la Révolution ayant interrompu l'enseignement religieux, et ensuite l'ayant gêné et arrêté dans son libre exercice, il en était résulté, dans une partie considérable de la population, une ignorance qui avait engendré les plus aveugles et les plus funestes préjugés contre la Religion.

Il fallait donc chercher à donner aux nouveaux ministres du Sanctuaire une science très-solide mais aussi très-pratique : très-solide, pour répondre aux objections spécieuses et incessantes des classes les plus élevées ; très-pratique, pour répandre les habitudes de la piété dans toutes ces âmes témoins de l'oubli des obligations les plus respectables du culte religieux.

La Science solide, M. Faillon pensait la trouver dans les grands Auteurs Ecclésiastiques, et principalement dans les Pères ; la science pratique,

il croyait qu'on ne pouvait mieux l'étudier que dans la méthode suivie par les saints prêtres des derniers siècles et dans les grands exemples qu'ils ont donnés.

C'est pour cela que tandis que dans sa classe, ses sermons, ses entretiens, il appuyait son enseignement par la voix et l'autorité des grands docteurs, à ses arguments il mêlait les exemples des restaurateurs de la discipline ecclésiastique et du zèle apostolique des derniers siècles.

Il n'en restait pas là ; il mettait dans les mains de ses jeunes disciples, la vie des derniers Apôtres de la Foi : S. Charles Borromée, St. François de Sales, St. Vincent de Paul, M. le Nobletz, le P. Claver ; et dans le même but ayant reconnu que d'autres saints personnages avaient donné les exemples les plus précieux et les plus instructifs pour les prêtres, sans avoir trouvé encore d'historiens, il rédigea lui-même la vie de deux saints Prêtres élèves de St. Sulpice ; Mr. de Lantages, fondateur des filles de l'Instruction au Puy, et M. Demia, fondateur d'une congrégation d'institutrices à Lyon.

M. Faillon, en effet, pouvait reconnaître que la vie des saints les plus remarquables qui est si utile pour la piété, et la pratique des vertus, qui renferme de si beaux modèles et des exemples si frappants est accompagnée de circonstances si extraordinaires quelles n'entrent pas toujours dans le détail du ministère de la plupart des Prêtres, tandis que dans ces deux zélateurs de l'instruction catéchistique il trouvait les vrais enseignements qui conviennent le mieux au ministère paroissial. Or, ces deux vies ont cela de frappant qu'elles montrent dans M. de Lantages un homme de Séminaire, faisant merveilles dans le ministère extérieur, en appliquant les règlements paroissiaux de M. Olier ; et dans M. Demia un prêtre vivant dans le monde, surchargé de soucis et d'œuvres de zèle et néanmoins ne se départant jamais de la vie de règle et de discipline à laquelle il avait été formé dans les années du Séminaire.

Avec les grandes occupations que pouvaient imposer l'enseignement d'une classe et la rédaction de deux biographies, M. Faillon savait trouver

encore des loisirs pour composer d'autres travaux : d'une part un recueil énorme des sentiments des Pères sur l'état ecclésiastique, depuis les ordres mineurs jusqu'aux fonctions les plus hautes de la hiérarchie sacrée ; ensuite un autre recueil des pensées et des maximes des Pères sur les vertus chrétiennes et ecclésiastiques ; enfin un recueil qui devait plus tard former un ouvrage considérable ; les explications des Pères sur la Sainte Ecriture, et quand il arriva à Paris il avait déjà rédigé un énorme volume de citations sur les six jours de la Genèse comme nous le verrons plus tard.

C'est ainsi que cet esprit sérieux, appliqué, ne laissait rien perdre de ses lectures assidues, et qu'il employait tout ce qu'il trouvait à trois objets principaux de ses fonctions.

Il savait qu'il avait à former des Prêtres qui devaient être remplis de l'excellence de leur état et qui devaient être des modèles des vertus chrétiennes; enfin il n'oubliait pas que c'était de leurs lèvres que les peuples attendaient la science de la Doctrine divine.

Il lisait sans fatigue pendant des journées entières ; en lisant il ne perdait jamais de vue les différents objets de ses recherches mystiques et dogmatiques, il recueillait tout sous divers chefs pour en faire un ensemble, puis il se présentait en classe pénétré de lumières et d'onction : ayant tout gravé dans sa tête et dans son cœur, de telle sorte que ses disciples ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer en lui, la science et l'érudition ou l'amenité des saintes vertus chrétiennes. L'une et l'autre resplendissaient en ses paroles à mesure qu'il puisait à ce double foyer de la lumière brillante et ardente de l'esprit divin.

Enfin il complétait l'impression qu'il donnait de lui dans ses conversations, avec les séminaristes où il était tout à tous, intarissable en doctrine et en à propos, avec cet intérêt qui lui gagnait l'estime et cette douceur qui lui attirait les cœurs.

“ Je suis resté deux ans à Lyon, dans la classe de M. Faillon, nous dit “ un de ses anciens élèves ; nous savions qu'il débutait dans le Professorat

“ et la direction et nous avions pour lui la confiance et l’estime que l’on
“ peut avoir pour le Professeur le plus expérimenté et le plus consommé,
“ tandis que ses vertus et ses bontés nous en faisaient un véritable modèle
“ de la Perfection ecclésiastique. ”

“ Je suis entré au Séminaire de Lyon, nous a dit un autre ecclésiastique,
“ au moment où M. Faillon, était rappelé au Séminaire de Paris et je
“ puis déclarer que dans toute la maison ce n’était qu’un même sentiment
“ de regret de le voir s’éloigner tandis qu’il n’y avait qu’une voix chez
“ tous, quelle fut la diversité des esprits et des caractères pour se louer
“ de la piété, de la bonté et du zèle pour l’enseignement de ce saint
“ homme. ”

“ J’ai connu M. Faillon dans ces commencements, nous a dit un troi-
“ sième ; dans sa piété et ses rapports extérieurs on voyait tout l’élan et la
“ modestie du séminariste le plus fervent, tandis qu’on était déjà étonné
“ de l’étendue de ses connaissances ; on ne se rappelait rien de semblable,
“ pour le goût et la puissance de l’étude ; ainsi nous savions qu’il passait
“ ses vacances entières à lire les Pères avec une telle rapidité qu’au bout
“ de quelques semaines, il avait trouvé moyen, en prenant partout des ex-
“ traits, de parcourir plusieurs volumes in folio.

Et si l’on veut se former une idée de son travail on peut rappeler ici ce qu’il disait un jour à l’un de ses élèves, avec toute simplicité, sans songer qu’il y eut pour lui le moindre mérite en ce qu’il faisait : “ Voici trois mois
“ que je parcours, disait-il, dix volumes et j’y ai déjà fait quatre mille ex-
“ traits. ”

Nous allons donner une idée de la piété et de l’élévation de ses enseignements en citant ici deux pièces qui se rapportent à ses premières années ; elles sont inédites elles ont un rapport essentiel entre elles, et elles se complètent parfaitement l’une par l’autre.

Ce sont deux instructions où il expose le plan divin de notre Rédemption ; dans la première sur l’*Annonciation* il montre la part que Marie a prise à l’œuvre de notre salut, dans la seconde sur *le St. Jour de Pâques*

il expose les moyens que N. S. a employés pour accomplir les desseins de sa bonté.

On remarquera sans doute l'abondance des citations des Pères, qui semblent multipliées, mais ce n'est point sans dessein, car l'auteur voulait montrer à ces jeunes auditeurs les trésors contenus dans l'immensité de la collection des Pères, et il cherchait à les initier et à vaincre les préjugés que peuvent avoir des débutants pour l'austérité et les aridités d'une science si haute et si sérieuse.

M. le Prédicateur, au saint jour de l'Annonciation, commence par rappeler que nous devons considérer Marie comme la source et la consommation de tous les biens que nous avons à désirer dans l'ordre de notre salut, c'est ce que dit St. Jean Damascène, *Maria omnium bonorum Initium medium et finis.*

Et il annonce qu'il veut s'attacher à montrer que Marie a tenu dans notre salut la place qu'Eve avait occupée dans notre perte.

“ Dieu, nous dit St. Léon, dont la bonté est infinie, n'a pas voulu que son dessein sur les hommes fut privé de son effet par la malice du Démon ; mais après la chute, il a repris son œuvre avec plus de force et d'efficacité, et c'est pour cela qu'il a envoyé son fils mystérieusement ; il a donc envoyé comme réparateur, son fils qui est tout puissant, pour que son œuvre ne fut pas privée de son succès, et il l'a envoyé mystérieusement pour que le Démon ne reconnaissant pas son adversaire ne recula pas dans la lutte qui lui était proposée, et s'il était ainsi trompé, il l'était justement, puisqu'il avait trompé l'homme en empruntant une forme étrangère.

Dieu a voulu dès lors observer dans la rédemption toutes les circonstances de la chute ; les mêmes personnages, les mêmes épreuves, et précipiter le Démon dans le piége qu'il avait tendu lui-même contre nos premiers parents, afin que vaincu dans la seconde épreuve, il perdit les avantages qu'il avait conquis dans la premièro.

Et en effet, voyons tous ces rapports entre la chute et la rédemption, ici nous laissons parler M. Faillon :

" Un homme, une femme et un Ange, avaient causé notre perte ; un homme, une femme et un Ange opèrent notre salut. D'un côté, *Adam*, *Eve* et le mauvais esprit ; de l'autre, *Jésus*, *Marie* et *l'Archange-Gabriel.*

Mais d'autres rapports :

" Eve avait offensé Dieu, trahi son mari, donné la mort à tous ses descendants ; Marie rend gloire à Dieu, donne la vie au nouvel Adam et procure le salut de tous les hommes.

D'autres rapports encore :

" Eve avait péché contre Dieu, par orgueil, par incrédulité, par désobéissance : contre son époux, par ingratitude et par perfidie, contre sa race par cruauté et méchanceté ; Marie répare toutes ces offenses suivant la remarque des Pères : envers Dieu, par son humilité, sa foi, son obéissance : envers Adam et tous les hommes, par sa générosité, sa tendresse, et en s'offrant à toutes les douleurs pour les sauver. "

Ainsi s'expriment les Pères : " l'Ange traite de notre salut avec Marie comme un Ange avait traité de notre ruine avec Eve. (1)

" La mort est venue par une femme, mais la vie est rendue par une femme. Par Eve nous avons eu notre perte ; par Marie notre salut. (2)

" Le genre humain voué à la mort par une vierge, a été sauvé par une autre Vierge." (3)

Ainsi s'expriment St. Pierre Chrysologue, Tertullien, St. Irénée, St. Augustin, St. Bernard qui ajoutent quant aux circonstances :

" La faute qu'Eve a commise par sa crédulité, Marie l'a effacée par sa
" foi.

---

(1) Agit cum Maria Angelus de salute, quia cum Eva egerat Angelus de ruinâ. (S. Irénée, adverius hævereses.)

(2) Per fœminam mors, per fœminam vita, per Evam interitus, par Mariam salus. (S. Augustin : ad Catechumenos.)

(3) adstructum morti genus humanum per virginem, salvatur per virginem. (S. Irénée.)

" De même que la désobéissance d'Eve a causé notre mort, l'obéissance " de Marie a opéré notre salut.

" L'une a été ministre de séduction et l'autre de pardon.

" L'une a suggéré la prévarication, l'autre a amené notre rédemption." (1)

Et St. Irénée et St. Augustin réunissent ces ressemblances en disant :

" Les chaînes dont Eve nous avait asservi par son incrédulité, sa superbe " et sa désobéissance, Marie les a brisées par sa foi, son humilité et son " obéissance." (2)

Et bien d'autres traits que l'on peut trouver chez les Pères qui " géné- " ralement, suivant Bossuet, ont remarqué que Dieu a voulu suivre cette " voie de ressemblance dans l'œuvre de notre rédemption, combattre notre " ennemi par ses propres armes, retourner contre lui ses manœuvres et " ses desseins, l'écraser et l'accabler sous ses propres machines, pour nous " montrer avec sa puissance, son équité et faire voir que même vis-à-vis de " l'auteur de tout mal et de tout péché, il n'accomplit l'œuvre de sa misé- " ricorde qu'en se tenant dans les limites de la stricte justice. " (3)

Et ajoute St. Augustin :

" L'humanité se sauve en remontant les mêmes degrés qu'elle avait descendus, pour se perdre." (4)

Ainsi Eve avait offensé Dieu d'abord par orgueil en désirant de se rendre semblable à lui, par incrédulité en rejettant sa parole, par désobéissance en méprisant sa volonté, l'humilité, la foi et l'obéissance de Marie sont mises à l'épreuve et elle l'emporte : " Quod alligavit Eva, solvit Maria per fidem, humilitatem et obedientiam."

---

(1) Quod Illa credendo deliquit, Illa credendo delevit. Sicut Eva inobediens fit causa mortis ; sic Maria obediens fit causa Salutis. Hæc ministra seductionis, illa propitiationis. Hæc suggerit prævaricationem, illa ingessit redemptionem. (Patres passim.)

(2) Quod Eva alligat per incredulitatem, superbiam et inobedientiam, Maria solvit per fidem humilitatem et obedientiam (St. Augustin in natali Domini.)

(3) Omnia disponit Deus, duplicia unum contra unum, et nihi fecit deesse, (liber Sapientiæ). A tout mal il donne son remède, et nihit fecit quidquam deesse (idem).

(4) Iisdem gradibus quibus perierat humana natura, a Domino reparatur. (St. Augustin.)

Eve avait été d'abord tentée par orgueil on lui assure que dès *qu'elle et son époux auront mangé de ce fruit, que leurs yeux s'ouvriront, qu'ils connaîtront toutes choses et qu'ils seront comme des Dieux*, et avec une légèreté déplorable, elle se laisse aller aux plus vains et aux plus criminels désirs, sans réfléchir qu'une misérable créature ne peut prétendre à l'infinité de son créateur, et ne peut rien contre lui et contre sa volonté.

De plus lorsque le serpent lui dit les choses les plus odieuses et les plus invraisemblables *que Dieu peut manquer à la vérité, qu'il peut être jaloux de ses créatures* ; *que cet arbre a la vertu de communiquer la divinité, qu'une créature peut y prétendre*, sa foi est ébranlée et succombe ; et dans son aveuglement admettant ces folies elle ne se confie plus à celui qui est la vérité même et lui préfère le calomniateur, le père du mensonge. Elle ne croit pas les assurances de la sagessse, elle admet les folies du séducteur.

Tombée ainsi dans l'abîme de l'incrédulité et de l'orgueil, elle tombe ensuite dans l'abîme de la désobéissance se croyant indépendante de celui qui est tout, de qui elle tient tout, mais qui ne peut rien donner, sans en retenir la disposition ; elle se révolte contre sa volonté elle saisit le fruit défendu, elle le dévore, transgressant le précepte et brisant avec la loi, le lien qui l'uuit à son maître, elle se soustrait à lui, pour tomber sous une autre domination ; car voilà l'effet de toute prévarication.

Mais quelle différence lorsque l'humilité de Marie est éprouvée par des paroles bien difficiles à porter pour la faiblesse humaine : qu'elle est honorée par un Ange, qu'elle est proclamée pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes, la bien-aimée du Seigneur, elle ne faillit pas et tandis qu'Eve s'était complue en des avantages impossibles et improbables, Marie comblée de tous les dons ne s'élève point, sait rester dans la vérité et dans la justice, elle qui a commencé sa course dans la pureté et la grâce, qui l'a continuée sans relâche jusqu'à en saisir la plénitude, elle douée de toute lumière connaissant les choses du ciel et de la terre plus parfaitement qu'Adam dans son sommeil, que Moïse sur le Mont Sinaï, que

St. Jean ne devait y atteindre sur la poitrine du Sauveur et St. Paul dans son ravissement : elle ne s'exalte pas, elle ne se regarde que comme la servante du Seignuer :

C'est ce qu'admirent St. Ambroise, St. Augustin et St. Bernard ; " voyez quelle humilité, elle se proclame une servante, elle qui est choisie " comme mère de Dieu, et à une pareille promesse, elle ne se laisse sur- " prendre par aucun sentiment d'exaltation." St. Ambroise. (1)

2o. De plus, quelle est sa foi ; lorsqu'il lui est annoncé des choses inouïes, inconcevables : que l'esprit divin viendra en elle, qu'elle concevra par sa vertu, qu'elle deviendra mère en restant vierge et que le fruit de ses entrailles sera le Fils du Très-Haut, Dieu et homme, engendré dans le temps et l'éternité, fils de Dieu et de sa créature ; elle se confie comme un enfant à la parole de l'Ange, pour son bonheur et celui de toute la terre ; et, en effet, sa foi pieuse répare une aveugle crédulité : (2)

Et ajoute un autre Docteur, elle devait légitimement concevoir le Verbe celle qui a cru au Verbe. St. P. Chrysologue : (3)

3o. Enfin elle réparera par son obéissance la première désobéissance, en acceptant la proposition d'être la mère de ce Messie, dont la naissance, la vie, la mort doivent apporter tant d'épreuves et de tribulations à son cœur ; et d'abord elle, qui avait fait le vœu le plus beau et le plus louable, arborant pour la première fois une enseigne brillante dans le monde et plantant une si belle fleur au parterre de l'Eglise, montrant ainsi le prix qu'elle attachait à la sainte vertu, elle ne doit pas seulement renoncer à l'honneur qui était attaché à son vœu, mais de plus affronter les soupçons et les contradictions les plus sensibles pour la pureté de son cœur : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

---

(1) Vide humilitatem Ancillam se dicit Domini quæ mater eligitur, nec repentino exaltatur promisso ; (St. Ambroise.) Insolescere gloriâ nescit, mater Dei eligitur et ancillam se nominat, etc., etc. (St. Augustin.)

(2) Quod illa credendo deliquit, hœc credendo delevit. (Tertulliem.)

(3) Illa merito verbum concepit quœ Verbo credidix. (St. Pierre Chrysologue.)

Enfin, c'est dans les plus affligeantes prévisions et dans la vue d'une vie d'appréhensions et de douleurs et sous la pointe d'un glaive, que celle qui est restée humble dans les plus grands priviléges, sait être soumise et docile dans les plus grandes épreuves : *et Maria obediens fit causa salutis ; et Marie obéissante devient le principe de notre salut.* C'est ce que nous dit St. Irénée.

II.

Maintenant, voyons les autres offenses d'Eve, celles qu'elle a commises contre son époux et toute leur descendance :

Elle avait d'abord péché contre son époux par ingratitude, par perfidie et par cruauté :

1o. Par ingratitude, ayant tout reçu de son époux et lui devant tout, la vie physique, intellectuelle et surnaturelle ; car il est son maître, son guide et son prêtre, elle ne craint pas de lui communiquer la mort don elle reconnaît la présence dans le fond de son cœur, et pour y arriver, elle agit avec la plus insigne perfidie et en effet.

2o. Par perfidie, après qu'elle est perdue et qu'elle peut voir dans son effroi l'étendue de son malheur, la sombre nuit qui se fait dans son esprit, la corruption qui s'introduit dans son cœur, sans générosité, sans tendresse elle va porter la contagion du mal qui la dévore, elle va user de l'empire qu'elle se connaît pour perdre son époux et le précipiter dans un affreux malheur.

Entrant ainsi dans les desseins du Démon, faisant cause commune avec lui, prenant sa place, répondant à tous les desseins de celui qui avait prévu que l'affection qu'elle inspirait serait plus puissante que toutes les suggestions et les machinations de l'Enfer. Elle le tente, le sollicite et le rend participant de sa faiblesse et enfin de sa dégradation et de son malheur.

3o. Et enfin elle pèche *par cruauté* contre Adam et tous ses descendants malheureux ; toute la suite des siècles se déroule devant elle, avec leurs maux, leurs ruines, leurs défections : elle peut contempler le

malheur de l'humanité révoltée contre Dieu, et elle ne recule pas devant cette triste perspective, elle pousse Adam à se perdre avec toute sa race.

Fille indigne du Dieu vivant, elle est une épouse dénaturée, et une mère sans entrailles.

Elle n'a pas reculée devant la révolte contre Dieu, elle ne reculera pas devant la ruine de son époux et la dégradation de toute sa race pour satisfaire son orgueil insensée, elle tient dans sa main la vie ou la mort, elle le sait et elle donne la mort.

Or, montrons comment Marie a réparé aussi l'ingratitude, la perfidie et la cruauté d'Eve envers Adam et tous leurs descendants.

Marie, pour réparer tant de maux, entre dans une sainte ligue avec le fils de Dieu pour perdre le génie du mal.

Illa suggerit provaricationem, hoec suggessit redemptionem, St. Bernard et St. Léon Pape développe tout ce mystère. (2ème sermon sur la Naissance du Sauveur.)

" Le fils de Dieu vient comme homme pour ajouter l'exemple aux enseignements, et enfin pour expier le mal par des souffrances réelles comme homme et d'un prix infini comme Dieu : devant vaincre le Démon en cette humanité qu'il avait vaincue, mais de plus, nous dit le saint Docteur, pour perdre le Démon en le trompant, paraissant sous une forme étrangère et abusant à son tour, celui qui, caché lui-même, ne devait son triomphe qu'à un déguisement et à un mensonge.

Il parait comme un homme et comme le dernier des hommes, en sa naissance et en toute sa vie ; et l'esprit superbe, ne pouvant reconnaître dans tant d'épreuves et d'humiliations ni Dieu, ni le secours de Dieu, ne craint pas d'accabler ce juste dont la vue et la présence sur la terre, lui sont odieuses ; il ne craint pas d'étendre sur le Saint des Saints cette main qu'il ne pouvait porter justement que sur les hommes souillés de péché, il ne redoute pas de faire tomber iniquement sur cette tête innocente les maux, les douleurs, la mort, toutes les ressources de sa puissance, mais qui ne lui avaient été permises que contre les coupables.

Or, s'aveuglant lui-même, ne se trouvant pas encore en cette circonstance dans la vérité, et oubliant à quelles conditions il tient son empire ; il dépasse son pouvoir et il le perd, il abuse du titre qu'il avait contre l'humaine nature et il en est dépouillé, et il en est privé justement et pour toujours.

Il perd le titre sur lequel il s'appuyait, dit St. Paul, " demandant le châtiment des pécheurs contre celui en qui il ne trouve aucune faute."

Amittit Chirographum quo nitebatur, exigens pœnam iniquitatis, in quo nullam reperit culpam. (Stus. Jeann. Chrysostom in Sancti Pauli Epistol.)

Et d'ailleurs, continue le grand saint, au moment où il demande ce qui ne lui était pas dû, cet insensé trouve plus qu'il ne pouvait prétendre, c'est-à-dire un sang divin, un sang d'un prix infini et en une fois il est payé et au-delà de tout ce qu'il avait à redouter, perdant les créances qui une fois payées deviennent nulles et sans valeur.

" *Et par cet excès de demander plus qu'il ne lui revenait, il est payé au-delà et* " *la dette s'évanouit, et par la mort d'un prix infini, la dette de la mort est ac-* " *quittée.*" (St. Jean Chrysostôme.)

Et le Sauveur efface ce mot de mort en l'attachant à la croix et il n'en peut plus être retiré.

Delens quod adversus nos erat Chirographum Ducreti, ipsum tulit de medio affigens illud Cruci. (St. Paul.)

Mais après le coup terrible porté par le génie du mal " ô mort, où est votre pouvoir, que deviennent vos armes brisées dans un pareil coup."

Ubi est mors Victoria tua, et stimulus tuus.

Or, Marie concourt à cette œuvre du Sauveur dans le silence de son humilité et de sa réserve ; en gardant le secret elle assure le succès, sachant tout et ne disant rien, connaissant les voies et l'œuvre de la Rédemption et n'en laissant rien transpirer, rien soupçonner, ne cherchant jamais à être connue sur la terre, mais y passant obscure et ignorée, secondant tout par sa retenue, aussi bien après l'Annonciation qu'à la Nativité, dans l'enfance et l'adolescence du Sauveur, dans sa vie publique comme dans sa vie cachée, dans ses miracles comme dans ses épreuves, gardant tout en son cœur, ou lorsque ses sentiments s'élevaient en, elle ne

s'entretenant qu'en elle-même " Maria conservabat omnia, conferens in corde suo," ou si elle manifestait quelque émotion, s'en tenant avec St. Joseph à un étonnement humble que l'ennemi du salut ne pouvait pénétrer " et mirabantur super his quæ dicebantur de illo."

Epreuve continuelle de l'humilité, de la fidélité, de l'obéissance qui ne se démentaient pas et qui trompaient l'astuce du serpent.

Et prudentia serpentis, in columbæ simplicitate devincitur.

Réalisant dans toute sa vie ce qu'elle avait d'abord promis, y persévérant jusqu'à ce qu'elle ait couronné le salut de ceux qu'Eve avait perdus et après avoir réparé la perfidie d'Eve par sa discrétion, réparant sa cruauté par sa générosité et son esprit de sacrifice.

Quoiqu'il doive lui en coûter, elle offre son divin fils en sacrifice pour le salut du monde, pour ce fruit de séduction qu'Eve avait dérobé sur l'arbre du Paradis, elle consent à cueillir ce fruit d'amertume qu'elle trouve sur l'arbre du Calvaire *et à être immolée dans son âme, en voyant sur la croix celui qui en quittant ses entrailles, n'est jamais sorti de son cœur.*

Christi et Mariæ unum holocaustum, hæc in sanguine cordis, illec in sanguine crucis. (Patres passim.)

Et ainsi toutes les fautes d'Eve se trouvent réparées par Marie, par ces actes de fidélité, de soumission consommés par sa générosité pour tous ces enfants d'Eve qui reçoivent en Marie une vie nouvelle, pourvu qu'ils veuillent profiter de son sacrifice en reconnaissant le lien de filiation qui les unit à elle et par elle à son divin fils.

Dans cette analyse où nous voulions ne donner que le fond de la doctrine, nous avons dû quelquefois laissé subsister plusieurs développements de l'auteur, afin que l'on vit mieux, le soin avec lequel il appuyait ses arguments des textes même des maîtres de la science.

Nous savons qu'on peut trouver les mêmes idées dans St. Thomas, mais cela ne diminue pas le mérite de M. Faillon qui a su réunir les différents arguments des docteurs, qui les a coordonnés et enfin qui a su si bien les appuyer par l'autorité des Pères, dont il avait tellement à cœur de donner la connaissance et l'affection aux jeunes étudiants.

Nous avons une autre observations à faire : nous voulons faire remarquer ce soin de remonter aux sources, de prendre l'eau pure de la science sacrée dans ses premiers organes, d'aller puiser aux premières effusions de l'esprit divin ; voilà ce qui relève admirablement les pieux enseignements de la foi, et leur communique une fraîcheur, une nouveauté et un imprévu qui ravissent l'âme et lui donnent un vrai sentiment de la lumière divine ; lumière si puissante et si irrésistible qui a toujours l'apparence de la nouveauté et de la jeunesse, précisément parcequ'elle ne passe pas, qu'elle ne s'altère pas, puisqu'elle est éternelle : et ainsi toujours nouvelle bien que toujours subsistante.

Ces vérités sont touchantes autant qu'incontestables, elles charment nos âmes autant qu'elles les édifient, elles plaisent autant qu'elles convainquent, et elles sont présentées avec ce sentiment, et cette sûreté qui nous révèlent M. Faillon, comme un grand interprète de la science sacrée, un vrai figuriste et un éminent scripturaire.

Mais nous allons offrir le complément de cette doctrine en reproduisant une seconde instruction, qui a été donnée le jour de Pâques dans laquelle M. Faillon s'est appliqué à montrer la part que N. S. tenait dans l'œuvre de la rédemption, prenant vis-à-vis du démon la place du premier Adam, de même que Marie avait occupé la place de la première Eve.

Les limites de notre travail ne nous permettent que de présenter une analyse.

Hæc Dies quam fecit Dominus exultemur et lætemur in eâ.

S'il est pour l'Eglise des jours de tristesse, il est aussi des jours de joie, mais celui que nous célébrons dépasse tous les autres. Jour que Dieu a préparé sur tous pour y manifester sa gloire : Jour qui l'emporte sur les autres solennités comme celles-ci sur les jours ordinaires, " Solemnitas Solemnitatûm. " Jour aussi précieux pour le bien de l'humanité, qu'il est glorieux pour le ciel, et c'est pour cela que tandis que l'Eglise nous répète tant de fois en ce jour :

Hæc Dies quam fecit Dominus, exultemur et lætemur in eâ, etc.,

Elle invite en même temps les Anges à mêler leurs accents de joie à ceux de la terre en l'honneur de Celui qui n'est pas seulement notre Sauveur, mais qui devient leur Maître et leur Souverain, ayant conquis par sa mort le ciel comme un triomphateur.

Exultet jam Angelica Turba cœlorum, exultent divina mysteria, et pro tanti Regis Victoria, Tuba insonet Salutaris.

Mais pour comprendre l'excellence de cette victoire, voyons quelles en sont les conséquences pour nous en deux réflexions.

1o. En ce jour Jésus vainqueur de l'Enfer, nous délivre de l'esclavage de Satan et de la mort.

2o. Conquérant du ciel, il nous fait participer à sa conquête.

I.

Dieu avait établi l'homme dans un état de sainteté, de bonheur, et d'immortalité, pour le substituer à l'ange déchu. Le Démon furieux de voir conférer à une autre créature les avantages qu'il a perdus, tâche de les lui enlever et il y parvient par un piége plein de perfidie et de méchanceté.

L'homme est dépouillé à la fois de sa sainteté, de son bonheur, de son immortalité ; et s'étant soustrait à l'obéissance de Dieu, il tombe sous le joug de celui qu'il a voulu choisir pour son guide, au mépris et à l'exclusion de la parole divine, ainsi St. Paul et le Concile de Trente. (1)

C'est un principe reconnu que " le vaincu doit devenir l'esclave du vain- " queur ; a quo quis superatus est, hujus servus est," St. Paul ; et d'ailleurs Adam ayant préféré à la volonté de Dieu celle du démon il était juste qu'il dépendît du Maître qu'il s'était donné comme guide.

Mais Dieu à ce moment même a pitié de l'homme et il prend la résolution de le tirer des mains de son ennemi ; quelle est la bonté de Dieu ! il est plus touché du malheur de l'homme que de son crime, et il se résout à le sauver en renversant contre le démon le piége dont il s'était servi.

(1) Si quis non confitetur Adam incurisse captivitatem sub ejus potestate, qui mortis imperium, hoc est diaboli : Anathema sit. (Concilium Tridentinum.)

Enfin, pour conserver toute justice dans cette intervention de sa miséricorde, Dieu veut recommencer une nouvelle épreuve où, les circonstances étant les mêmes, le Démon perdra justement ses avantages et sa conquête, si vainqueur dans la première épreuve, il est vaincu dans la seconde.

De là toutes ces égalités et ces ressemblances que les Pères ont indiquées entre la chute et la rédemption.

Il y en a quatre principales :

1o. Egalité dans la personne ;

2o. Egalité dans les conditions de la victoire ;

3o. Egalité dans les moyens ;

4o. Egalité dans les suites et les conséquences.

Io. Egalité dans la personne.

C'est un homme qui s'est laissé vaincre, il faut que ce soit un homme qui répare cette défaite, afin qu'il soit dit que l'homme a vaincu son vainqueur et que Satan, d'abord vainqueur et maître de l'homme, devienne justement son esclave. C'est ce que nous dit " St. Irénée," la réparation est donc aussi parfaite et aussi juste que possible.

Enfin Dieu ne devait pas se présenter comme Dieu contre Satan, autrement on aurait pu dire que Satan était égal à Dieu, c'est la remarque de " St. Augustin."

Et dès lors Dieu vient sous la forme de l'homme et n'en prend pas seulement l'apparence, mais aussi les infirmités, les faiblesses, enfin toutes les misères de l'humanité excepté le péché. Il est vraiment homme comme nous, et cela est officiellement proclamé, il est inscrit aux régistres de l'Empire ; et s'il est sans péché, c'est un trait de plus, de ressemblance avec le premier Adam, créé dans la sainteté et l'innocence.

IIo. Egalité dans les conditions de la victoire.

Satan avait vaincu en portant l'homme à transgresser la loi de Dieu et à toucher au fruit que Dieu avait excepté ; un délit semblable devait

être la cause de la délivrance et voici le " Dessein de Dieu " :—Par sa victoire, Satan a droit sur tous les coupables, et comme exécuteur de la " Justice " de Dieu, il peut infliger la peine portée contre le péché, " la Mort." Mais il " n'a pas droit " sur " l'innocent," la loi de Dieu ne soumettant à la mort que les seuls coupables. Il était donc arrêté que s'il infligeait ce châtiment à un homme qui serait au moins aussi innocent que le premier Adam, il perdrait son droit, c'est là un " Fruit défendu," auquel il ne peut toucher.

IIIo. Egalité dans les moyens de la victoire.

Le tentateur, pour vaincre notre premier père, avait employé la ruse, l'artifice et le mensonge ; il s'était caché sous une forme étrangère, il s'était donné comme plus puissant, plus éclairé que Dieu, il avait enfin attiré la femme par l'appât de la divinité.

N. S. pour vaincre le démon, retourne contre lui son propre piége, il se cache sous les voiles de l'humanité et il l'attire ainsi par l'appât de l'humanité. Car jamais le Démon n'eut poussé les Juifs à immoler le Sauveur, s'il avait reconnu en lui la divinité.

N. S. entre dans le monde dans un tel mélange d'infirmités et de grandeurs, que le Démon ne sait que penser ; il nait dans une étable, mais les Pasteurs et les mages viennent l'adorer ; il va recevoir le baptême comme pécheur, mais il est dit : " Celui-ci est mon fils bien-aimé." Il va au désert et subit un jeûne de quarante jours, mais il a faim ; il est tenté sans succès, mais à cette parole : " Vous n'adorerez que Dieu, " le Démon est encore trompé et cependant cette parole n'était pas trompeuse, car J. C. en tant qu'homme doit tout honneur à son père.

Alors, il se retire ; mais Jésus, répandant partout la sainte parole, annonçant le royaume de Dieu, délivrant les possédés, détruisant l'empire des ténèbres, le Démon est irrité, il craint que ce juste ne ruine sa domination sur la terre et de même qu'il avait causé la mort de tant de Prophètes, il excite tout le peuple contre lui pour détruire ce juste qu'il reconnaît comme son ennemi.

Mais c'est cette entreprise qui précisément va ruiner son empire : c'est ce qu'annonce J. C. : " Voici le temps où le Roi du monde va être chassé de son Royaume, et s'il me met à mort, moi je lui ravirai ses dépouilles."

Et il dit encore :

" Voici le prince du monde qui vient à moi pour me donner la mort, quoiqu'il ne trouve en moi rien qui lui appartienne."

Enfin, pendant la Passion, le Démon est encore plein de doute sur la qualité de Jésus ; il le voit comme pendant toute sa vie, plein de puissance et plein d'infirmité.

Tout abattu au Jardin des Oliviers, puis rempli de résolution, renversant les soldats d'un mot, puis se livrant à eux.

Dominant ses juges par une patience et une sagesse surhumaines, puis acceptant de tels outrages et de telles humiliations qui dépassent l'idée que le Démon se fait de la majesté divine.

Le Démon hésite, balance, il cherche d'abord à effrayer la femme de Pilate, puis voyant Jésus sans défense dans l'abîme de l'objection et de l'abandon, désormais il ne voit plus qu'un homme en lui, un homme qu'il abhorre pour sa sainteté et dont il ne craint rien, vû sa faiblesse.

Et alors dans sa rage il consomme son détestable dessein, il excite la fureur des Juifs, il leur fait exiger la condamnation du juste, et par leurs mains, il le cloue sur le bois, où la victime doit consommer son sacrifice.

Alors l'homme Dieu, élevé entre le ciel et la terre, entonne le psaume prophétique de ses souffrances, mais aussi de son triomphe, et après avoir rappelé à son père pourquoi il l'a livré à Satan : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? (*) il réunit ses forces, et par un prodige inouï il expire en poussant un grand cri.

A ce moment tout change de face.

Satan qui se croit assuré de son triomphe, veut se saisir de l'âme du

(*) Deus, Deus meus, quare me dereliquisti ? Psalm xxi.

Rédempteur, pour la conduire aux limbes, et soudain il reconnaît son erreur et son crime, il est rempli de déception et de fureur, il voit qu'il a mis un juste à mort et que, en prenant cet innocent, il est forcé de rendre tous les coupables.

Peut-on concevoir tonte sa colère et son désespoir ? Quels doivent être ses transports, et ses déchirements ; nous pouvons à peine en mesurer l'amertume.

Mais à qui comparerons-nous le divin Rédempteur du monde ?

"C'est un Samson qui, pour aller célébrer ses noces, met en pièces le Lion qui l'arrête sur son passage." (St. Augustin.)

" C'est un autre David qui s'avance contre le formidable Goliath lequel depuis 4000 ans provoquait audacieusement les hommes, il va sur lui, il l'abat et il le tue avec sa propre épée c'est-à-dire avec l'arbre de la perdition devenu l'arbre de la Croix." (St. Augustin, sermon 197 de tempore).

" C'est un Athlète, dit St. Jean Chrysostôme, qui au moment où il semblait avoir succombé, se relève soudain, renverse son adversaire, et dans un dernier effort lui arrache la vie." " Ou plutôt, dit St. Isidore de Péluse, c'est un Roi dévoué au salut de ses peuples qui prend secrètement, " un habit de simple soldat " et qui déguisé de la sorte, se mêle parmi les combattants, se fait jour dans la mêlée, va droit au chef ennemi et en le tuant, décide du sort de la guerre."

" C'est un Pasteur dévoué à ses brebis, nous dit St. Jean Damascène, qui pour en venir aux mains avec le loup, se revet d'une peau de brebis, s'avance sur l'ennemi, le provoque et en venant aux prises l'enlève, le serre et l'étrangle ; et pour tout dire en un mot comme " St. Paul " c'est un autre serpent figuré dans le désert par le serpent d'airain qui est opposé au serpent du Paradis, l'instrument de notre perte.

Et ainsi que de points de ressemblance et de contrastes entre la chute et la rédemption.

1o. Dieu se cache à Satan comme Satan s'est caché à l'homme.

2o. Satan nous a vaincus par un arbre et J. C. triomphe de lui par un autre arbre. (1)

3o. L'œuvre du démon s'accomplit dans un jardin, et dans un autre jardin J. C. épuise le calice de son obéissance.

4o. Il meurt le sixième jour, et il sauve l'humanité au jour même où elle fut créée.

5o. Il expire sur le soir afin de nous ouvrir le ciel à la même heure, où avec notre premier père nous fûmes tous chassés du Paradis de délices.

6o. Satan est dépouillé de son domaine et lui-même devient l'esclave et le captif d'un nouvel Adam, comme Adam, par sa faute, était devenu l'esclave de l'Enfer, mais ceci rentre dans une considération particulière que nous ferons sous ce titre :

IVo. ÉGALITÈ PARFAITE DANS LES SUITES ET LES DROITS DE LA VICTOIRE.

1o. Satan est dépouillé de son domaine ; il perd l'empire sur l'homme et devient son esclave.

2o. Il perd aussi l'empire de la mort.

3o. Il perd sa domination.

" Comme le démon en nous présentant l'appât de la divinité nous avait " fait tomber frauduleusement en faute, de même lui, attiré par l'appât de " l'humanité, se jette sur le nouvel Adam et se voit en présence d'un " Dieu." C'est ce que nous dit St. Grégoire de Nazianze, et ayant abusé de son droit, il perd son domaine, il doit le restituer " comme un monstre " qui, ayant avalé une proie qu'il ne peut garder, doit la rendre avec tout " ce qu'il a dévoré ; et le sang de J. C., qu'il a reçu, le force de rendre " en même temps toute la race d'Adam, son ancienne pâture." Ainsi s'exprime St. Cyrille d'Alexandre.

Ainsi, dès que J. C. a reçu toute puissance sur le Calvaire, il descend aux limbes pour exercer cette puissance ; il entre dans ces cachots ténébreux dont les démons sont les gardiens, il est lui-même accompagné de

(1) Ut unde mors oriebatur, indo vita resurgeret. S. Paul.

l'armée des Anges, dont il devient le Roi et alors commence ce chant de la victoire que le St. Roi David avait écrit par avance :

" Maintenant qu'il a été élevé de terre, s'écrient les Anges, il possède à lui seul la terre, dont il a dépouillé le Prince du Monde. (1)

" Elle lui appartient par droit de création, elle lui appartient par droit de conquête. (2)

" Le ciel aussi lui appartient et quel autre peut y entrer, puisque lui seul est pur et sans tache. (3)

" Mais voici dans ces lieux un peuple infortuné qui soupire et demande de voir la face du Dieu de Jacob. (4)

Et alors tout ce magnifique cortége d'âmes qui se mettent à sa suite s'écrie :

" Princes qui régnez dans les cieux ouvrez vos portes, fermées pour " toujours, pour donner passage au Roi de gloire. (5)

A ces mots, les esprits des ténèbres sont dans l'étonnement et dans la stupeur :

" Qui donc peut être Roi dans un lieu d'esclavage ? qui donc peut être Roi de gloire dans ce lieu de ténèbres ? (6)

" C'est le Seigneur, répondent les saints Anges, qui a remporté la vic- " toire dans le combat et qui a conquis la puissance. (7)

Et les Saints reprennent : Ouvrez vos portes, ouvrez, etc.

Et alors J. C. qui, sur le Calvaire, avait vaincu par justice, triomphe ici par puissance. Nouveau Samson, il enlève les portes du cachot, les rompt

---

(1) Domini est terra, et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eis. III.

(2) Quia super maria fundavit eam et super flumina præparavit eam. (Idem.)

(3) Quis ascendet... et stabit in loco sancto ejus ; Innocens manibus et mundo corde. Idem.)

(4) Hæc est generatio quærentium, quærentium faciem Dei Jacob. (Idem.)

(5) Attolite portas, Principes, vestras, et elevamini Portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. (Idem.)

(6) Quis es iste Rex gloriæ, quit est iste Rex gloriæ. (Idem.)

(7) Dominus fortis et potens, Dominus potens in prœlio. (Idem.)

et les brise, il y précipite le Démon, il l'enchaîne comme seul coupable et lui fait porter les chaînes qu'il avait imposées à ses anciens captifs. Ce que nous allons voir dans une autre réflexion.

SATAN DEVIENT L'ESCLAVE ET LE CAPTIF DU LIBÉRATEUR.

En vertu de sa victoire, Satan était devenu le maître, le juge de l'homme et qui plus est, il avait réussi à se faire adorer par lui, il était devenu son Dieu. J. C. change cette disposition et c'est désormais l'homme qui devient le maître, le juge et le Dieu de Satan.

1o. Il devient son maître, car par la mort de la croix, il est tellement élevé en dignité par le Tout Puissant, " qu'à son nom tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers." (1) Cette puissance, il l'a reçue dans une si grande abondance, qu'il peut l'exercer par des représentants, par son seul nom, par les plus simples éléments, tels que l'eau dans le baptême, et même par le seul signe de son supplice. Quelle honte pour le démon qui se voit écrasé au seul nom de son vainqueur même par les enfants, tels que sont les exorcistes dans l'Eglise, même par ses propres suppôts, quand ils sont armés de son signe irrésistible.

2o. J.-C. est devenu le juge des vivants et des morts, son père lui laisse la justice. (2) Quelle rage pour Satan d'avoir à comparaître au tribunal de l'homme, et d'être convaincu de délit par ces plaies dont il a percé son propre juge.

Ce jugement est universel, et terrible, St. Jean nous en a donné une idée ; le fils de l'homme paraîtra au dernier jour, comme un guerrier, couronné de plusieurs diadèmes, ses yeux brillants comme le feu, vêtu d'une robe éclatante de son sang, armé d'une épée à double tranchant, ayant un sceptre de fer, portant son titre sur son armure : " le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs."

(1) Ut in nomine Jesu, omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. (St. Paul.)

(2) Neque enim Peter judiciat quemquam, se domne judicium dedit filio.

L'Ange réunira tous les oiseaux de proie pour dévorer tous ceux que le Vainqueur aura frappés : les forts, les libres, les esclaves, les grands et les petits. C'est ce que nous voyons au livre des Révélations.

3o. J. C. est le Dieu de Satan ; celui-ci avait voulu dans le ciel s'élever au-dessus de Dieu et se faire adorer par les Anges (1). sur la terre il avait voulu se faire honorer par les hommes comme un Dieu. Et Dieu pour l'humilier a voulu que l'homme fut véritablement Dieu, assis sur le trône, revêtu de la gloire du Verbe et de sa puissance, inclinant tout sous ses pieds au ciel et jusqu'au fond des enfers.

Nous ne pouvons donner cette instruction en entier, nous avons voulu surtout citer les points qui se rapportent à la première, et qui servent à en compléter la doctrine.

Du reste cette doctrine n'a rien qui doive nous surprendre c'est la tradition même de l'Eglise.

Les rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament sont infinis ; les saints Pères le proclament partout :

" Quiconque lira avec attention les Saintes Ecritures, les trouvera remplies de N. S. Il " est le trésor qui y est renfermé comme il est renfermé dans la création tout entière," nous dit St. Irénée.

Ce ne sont pas seulement les prophètes qui parlent du Messie, mais les événements eux-mêmes " qui sont paraboliques et figuratifs de N.-S. ;" et comment s'en étonner, puisqu'ils sont dans la main de Dieu, c'est ce que nous dit St. Justin.

" Les Saintes Ecritures dans leur entier, pour ce qui est des faits comme des prophéties " sont semblables à un arbre dont les feuilles sont la lettre, et le fruit est Jésus caché sous " les feuilles." (Tertullien.)

" C'est une ville grande et magnifique, dans laquelle on verrait une multitude de statues " représentant le Souverain, de manière à frapper partout la vue." (St. Cyrille.)

" C'est une vaste galerie de peintures, où chaque tableau doit représenter quelques traits " des perfections infinies du Sauveur et qui, par leur réunion, rendent à Jésus un témoignage " si fort, qu'il est irrésistible." (St. Grégoire-le-Grand.)

" C'est un luth dont les parties même qui ne sont pas sonores, contribuent par leur " réunion, à l'effet de l'ensemble et à la beauté de l'harmonie." (St. Augustin.)

Aussi les SS. Pères affirment qu'il n'y a pas la plus petite partie de l'Ancien Testament qui " ne retentisse de J.-C.," pas même " un seul *apex*," disent-ils.

---

(1) Similis ero Altissimo.

N. S. a donné cette explication aux Apôtres d'abord par lui-même, il leur a transmis son esprit, pour qu'il soit répandu et communiqué dans tous les siècles, et continue St. Irénée : " Quiconque lira les saints livres avec l'esprit de N. S., sera comme le père de famille qui " a un trésor, d'où il tire des choses anciennes et nouvelles."

Mais cet esprit où le trouverons-nous, sinon dans l'étude des Saints Docteurs, présentés aux fidèles par la Ste. Eglise, pour nous instruire et nous éclairer; avec eux, on pourra pénétrer les enseignements mystérieux sans craindre toutes fois de s'égarer. En lisant les Pères, on voit d'abord cette suite qui existe entre la préparation de la venue du Messie dans l'Ancien Testament et la réalisation des promesses dans le Nouveau.

Mais ensuite on pénètre plus avant et on découvre des merveilles ; on voit que " le Christ est la fin de toute la loi," *finis legis Christus*, on reconnaît dans les prophètes, tous les détails de la vie du Messie et de l'histoire de l'Eglise, exposés avec la plus grande précision.

Enfin on peut avancer encore plus loin en étudiant les événements qui semblent d'abord ne se rapporter qu'à la vie des Patriarches et à l'histoire du peuple de Dieu, mais qui ont une signification bien plus haute, car ils se rapportent aussi à N. S.

En effet, les Patriarches ont été ses figures non-seulement par leurs vertus mais encore par leurs actions, preparées par la main toute puissante de Dieu, étant ainsi, comme nous disent les Sts. Pères, des tableaux, des portraits vivants destinés à représenter les perfections infinies du Sauveur.

C'est cette source à laquelle M. Faillon recourait avec tant d'amour, et dont il cherchait avec tant de zèle, à communiquer la connaissance et l'estime aux pieux élèves du Sanctuaire.

CHAPITRE CINQUIEME.

LA VIE DE M. DE LANTAGES ET DE M. DÉMIA.

Nous avons maintenant à parler de deux ouvrages que M. Faillon a composés dans le temps de son séjour à Lyon. La vie de M. de Lantages et la vie de M. Démia. Nous avons déjà dit quel attrait il trouvait, à présenter aux ecclésiastiques ces deux grands modèles; mais d'ailleurs, il répondait ainsi aux inspirations qu'il avait reçues, pendant son séjour à la solitude.

M. Mollevaut, d'après la connaissance qu'il avait du monde et de ses misères, avait été vivement frappé de l'excellence de certains livres, au point de vue du besoin des âmes de notre temps : ainsi *le Miroir du clergé*, *la Méthode de Besançon*, *l'explication des Sts. Evangiles par* le P. Duquesne, ce qui convient à toutes les conditions dans le P. *Rodriguèz*, les écrits de M. *Boudon*, enfin les ouvrages de M. Olier destinés aux paroissiens de St. Sulpice.

Il recommandait aussi la vie des saints, d'après le principe qu'il répétait souvent " verba movent, exempla trahunt," et il proposait surtout l'étude de ces saints personnages qui ont eu à lutter contre l'invasion des idées protestantes, parce qu'il regardait l'irréligion et l'indifférence pratique de nos jours comme la conséquence directe de l'insurrection du XVIe siècle.

Suivant lui, les prêtres destinés à combattre ces déplorables résultats de la réforme, n'ont pas de meilleurs modèles à se proposer, que ces saints éminents qui ont les premiers jeté le cri d'alarme, et su prendre des moyens si sages et si efficaces contre la contagion du mal.

Il voulait, du reste, qu'on ne se bornât pas à connaître ceux qui ont brillé par des talents hors ligne, et qui se sont trouvés dans des circonstances extraordinaires, comme les saints cardinaux et évêques du XVIe et XVIIe siècle : ainsi le cardinal Bellarmin, le cardinal Baronius, St. Charles Borromée, St. François de Sales, et les grands fondateurs d'ordres : St. Ignace de Loyola, St. Philippe de Néri, M. de Condren, St. Vincent de Paul ; mais il pensait que pour réussir dans le saint ministère, il fallait étudier avec soin et amour, la vie de ces bons prêtres, qui ont été employés dans les fonctions les plus humbles mais aussi les plus essentielles des paroisses ; tels que M. Le Nobletz, le P. Grignon de Montfort, le P. Maunoir, le P. Eudes, le pauvre prêtre Bernard, le P. Yvan ; sans omettre ceux qui, dans la cure annexée au Séminaire de St. Sulpice, ont laissé des exemples si précieux dans la tradition paroissiale : M. Olier, M. de la Chetardie : M. Joly, célèbre par ses prônes, depuis évêque d'Agen ; Fénélon, d'abord vicaire à St. Sulpice avant d'être appelé à l'éducation du Dauphin ; M. de la Salle, instituteur des Frères des Ecoles Chrétiennnes ; les deux MM. Languet, l'un curé de St. Sulpice, l'autre, depuis Archevêque de Sens, et auteur d'un admirable catéchisme, si bien connu en Canada sous le nom de Grand Catéchisme de Québec.

C'est dans cette pensée d'utilité pour les jeunes prêtres, que M. Faillon rédigea la vie de M. de Lantages et de M. Démia, qui offraient de si grands et de si pratiques enseignements.

Depuis le renouvellement de l'Eglise de France, un grand nombre de jeunes gens appartenant aux premières familles, touchés des malheurs des temps, et des grandes pertes que le clergé avait éprouvées pendant la tourmente révolutionnaire, avaient tout quitté pour se consacrer à évangéliser les âmes privées si longtemps, de tout secours religieux.

Pour soutenir leur zèle, c'était un exemple très-opportun de détachement à leur proposer que la vie de ces deux hommes de bien qui avaient quitté les avantages que leur promettaient leur naissance et leurs biens, pour venir en aide à l'humble clergé des paroisses.

C'était aussi un exemple plein d'actualité que cette préférence qu'ils avaient donnée aux œuvres populaires, et aux classes ouvrières, renonçant aux dignités de l'Eglise, auxquelles les appelaient leur crédit et leurs talents, pour travailler à évangéliser les populations les plus abandonnées.

Enfin il est une circonstance considérable qui mérite que nous nous y arrêtions et que nous en fassions l'objet de notre attention.

On sait le développement extraordinaire que l'industrie a pris de nos jours : des manufactures ont été élevées de toutes parts, des milliers de bras employés à un travail incessant, la plupart des objets recherchés mis à la portée des classes les plus pauvres, mais on sait aussi les inconvénients qui accompagnent ces résultats, et qui les rendent si inquiétants pour la moralité et l'avenir de la société.

En présence de la dépopulation des campagnes, et des dangers de l'agglomération des classes ouvrières dans les villes, les efforts les plus multipliés ont été tentés pour arrêter ce courant, mais en attendant qu'on y réussisse, ce qui est plus qu'incertain ; les ministres du sanctuaire ont pensé avant tout à répondre aux dangers de ces déplacements.

De nos jours, des politiques même les plus étrangers aux enseignements religieux ont été touchés de ces maux, ont proposé mille remèdes : des mesures prohibitives, des règlements de police et de municipalité ; mais sur ce point comme en beaucoup d'autres il a fallu reconnaître que l'Eglise avait depuis longtemps pris l'initiative et avec une efficacité qui dépasse bien les résultats obtenus par les règlementations civiles.

" Nous nous croyons des hommes de progrès, dit un politique moderne
" et quand il s'agit d'améliorations morales, l'Eglise nous montre presque
" toujours des réalisations plus que sécutaires d'idées qui chez nous ne
" sont tout encore qu'à l'état de projets. "

C'est ce que nous voyons ici ; Ainsi même quand il serait vrai que la société puisse trouver un remède aux maux de l'industrie, il faut reconnaître qu'il y a deux cents ans, ces dangers et ces maux avaient déjà rencontré des adversaires, en deux humbles enfants de St. Sulpice, M. de Lantages et M. Démia.

L'un, en s'occupant de la manière la plus fructueuse, des miliers de bras consacrés dans le Velay à l'industrie de la dentelle, l'autre, dans la grande ville de Lyon, pourvoyant aux besoins spirituels de la population ouvrière surabondante dans l'industrie de la soie ; 70,000 ouvrières sont employées à la dentelle, dans le Velay, et la soie occupe près de 90,000 âmes dans le Lyonnais.

M. de Lantages et M. Démia avaient étudié à St. Sulpice et exercé le ministère dans la paroisse, ils avaient été témoins des changements prodigieux qui y avaient été opérés. Ils avaient assisté M. Olier et son successeur dans leurs travaux et ils avaient vu comment, en peu d'années, un faubourg abandonné au désordre, lieu de promenades et de duels des grands seigneurs de la cour, séjour des étudiants des Universités, refuge des hérétiques, des bohémiens, des cabaretiers et des magiciens chassés par la police du centre de la ville, était devenu un lieu de régularité et de ferveur et un modèle pour toutes les paroisses, grâce à l'application par M. Olier, des règlements paroissiaux suggérés par le St. Concile de Trente et le grand Cardinal Borromée.

Mr. de Lantages et M. Démia avaient vu cette admirable organisation paroissiale qui est le chef-d'œuvre du génie de M. Olier et la marque si éclatante de son dévouement aux prescriptions de l'Eglise ; ils avaient donc pu contempler ces institutions qui s'adressaient à tous les âges, à toutes les conditions et à tous les besoins ; les plus riches réunis en associations pour secourir les plus pauvres ; les plus capables instruits à des examens de controverse pour éclairer les ignorants ou ceux qui étaient séduits par la sophistique perfide des Réformés ; les enfants et les jeunes gens excités non-seulement à s'instruire des vérités de la foi, mais à devenir de vrais apôtres qui après s'être nourris le Dimanche, de la substance de la parole divine, se rendaient ensuite dans tout le quartier et s'appliquaient pendant la semaine, à répandre dans leurs familles, dans leurs relations ou dans les boutiques et les ateliers, la lumière qu'ils avaient reçue, allant ainsi atteindre partout la brebis qui négligeait le bercail.

Ils avaient vu, par suite de ces institutions, de simples ouvriers qui s'étaient fait un nom de controversistes et qui s'étaient rendus redoutables aux plus subtils propagateurs des idées protestantes, et aussi de simples jeunes filles qui étaient de véritables missionnaires de la foi parmi leurs compagnes.

C'est de là que vint sans doute l'idée à M. de Lantages et à M. Démia de fonder des foyers d'instruction parmi les jeunes filles qui recouraient à eux, afin d'atteindre les populations ouvrières, afin de les entourer de toutes les ressources de la religion et puisqu'elles étaient continuellement retenues loin de l'Eglise, d'aller les chercher là où elles étaient, c'est-à-dire au foyer de l'industrie, où la population restait désormais attachée.

Mais si ces saintes industries du zèle apostolique étaient nécessaires du temps de M. Olier et de M. de Lantages, combien sont-elles devenues encore plus indispensables à notre époque qui voit un si grand développement de l'industrialisme avec son cortége de misères et d'épreuves.

Or, elles durent frapper tout particulièrement l'esprit de M. Faillon, fixé vers 1830 dans la ville la plus laborieuse de France, où des cent milliers de bras réunis dans un but tout matériel, peuvent offrir comme un obstacle inexpugnable au zèle sacerdotal, et à une époque d'effervescence telle, que le gouvernement eut à lutter pendant dix ans contre ce foyer d'insurrection, le comprimant à grande peine bien qu'ayant transformé la ville en une forteresse, occupée par une armée de 100,000 hommes.

Maintenant, pour bien comprendre les œuvres de ces deux humbles prêtres, voyons au moins en quelques pages ce qu'ils ont accompli, nous commencerons par le plus ancien en date :

M. de Lantages naquit à Troyes en l'année 1616, son père était seigneur de la terre de Lantages à quelques lieues de Troyes et sa mère fille du seigneur de Romilly ; il annonça dès l'enfance d'heureuses dispositions pour la piété et l'étude, et il eut les plus grands succès au collége des Jésuites de Nevers où il passa quelques années.

Arrivé à l'adolescence, il se sentit appelé à l'état ecclésiastique, et son cœur touché tout particulièrement du malheur des âmes, en ces temps de soulèvements politiques et religieux, renonça, avec une grande résolution, aux avantages qu'il pouvait trouver dans la famille et dans le monde.

Comme il appartenait à l'une des familles les plus riches et les plus influentes de la Champagne, qu'il avait de grands talents rehaussés encore par les manières les plus nobles et bien des avantages extérieurs, plusieurs personnes qui s'intéressaient à lui, voulaient le pousser aux dignités ecclésiastiques, tandis que des compagnies religieuses puissantes lui faisaient des offres brillantes, mais il n'écouta pas ces invitations de l'affection, qui ne répondaient pas à sa pensée, il avait été frappé du besoin du clergé des paroisses où il voyait tant de bien à faire, et tant de vides causés par le malheur des temps.

Il était dans ces dispositions, et il songeait aux moyens d'y répondre, lorsque ayant entendu parler des desseins de M. Olier sur l'assistance et l'éducation du clergé, ses résolutions furent fixées et il voulut se donner à lui tout entier.

Il trouva au Séminaire toutes ces âmes d'élite désireuses de procurer le renouvellement de l'Eglise par le renouvellement de l'esprit sacerdotal. Les MM. Tronson, fils d'un secrétaire du roi, M. de Caulet, depuis Evêque de Pamiers, M. de Hurtevent, d'une grande famille du Lyonnais, M. de Bretonvilliers, le plus riche ecclésiastique de France, qui donnait tous ses revenus aux pauvres.

M. du Ferrier, M. de Caylus, depuis missionnaire au Canada, M. de Poussé, proclamé par St. Vincent de Paul comme le plus excellent ecclésiastique de France, (M. de Poussé était cousin et ami de M. de Lantages,) enfin M. de Foy, Mr. de Bazancourt et M. D'urfé, depuis Evêque de Limoges.

M. de Lantages devint un modèle de piété et de régularité, et en même temps il acquit tant de savoir et de doctrine, qu'à ses débuts dans la chaire chrétienne il fut accueilli par les plus qualifiés dans Paris comme un

orateur du premier ordre ; il est vrai que les plus grands orateurs du XVIIe siècle n'avaient pas encore paru, mais pour donner une idée suffisante de son mérite, nous pouvons ajouter que vingt ans après, en 1675 étant revenu à Paris après ses missions dans le Velay et lorsque la chaire était occupée par les plus grands génies, M. de Lantages attira encore autant de monde et excita la plus vive admiration.

Mais M. Olier ne mettait pas l'œuvre de la prédication au premier rang ; il comprenait les nécessités de l'époque ravagée par les efforts des sectaires et, détournant entièrement M. de Lantages de la prédication, il l'appliqua tout entier aux œuvres du catéchisme qu'il trouvait encore plus utiles, nous dit son historien. Là M. de Lantages rencontra encore les succès les plus signalés, la foule accourait à ses instructions et les préférait à tous les sermons d apparât.

M. de Lantages, par les fruits qu'il faisait et par les qualités éminentes de son cœur, était le sujet le plus précieux de St. Sulpice et le plus aimé de M. Olier, mais cette double considération n'empêchèrent pas celui-ci de désigner M. de Lantages comme Directeur des établissements qu'il voulait fonder au Puy.

L'évêque du Puy, M. de Maupas, ressentait vivement la perte de l'admirable François Régis, Père de la Compagnie de Jésus, mort vers 1642, il pensa que pour continuer les œuvres entreprises par ce saint missionnaire, il ne pouvait mieux faire que d'établir dans sa ville métropolitaine les MM. de la Compagnie de St. Sulpice, qui, avec un séminaire pour les ecclésiastiques et une paroisse dirigée par eux, pourraient subvenir aux plus urgents besoins du diocèse, et travailleraient ainsi à l'éducation des clercs, et à l'édification des Pasteurs.

M. de Lantages quitta tous les fruits de son zèle avec courage, désireux d'aller porter ses efforts dans ces pays du centre, où Genève envoyait sans cesse ses principaux ministres qui avaient gagné un très-grand nombre d'adhérents dans le Velay, le Vivarais, les Cévennes et l'Auvergne.

M. Faillon, dans une pensée pratique et qui trouve si souvent son appli-

cation dans les nécessités les plus impérieuses du ministère, proposa à l'édification des clercs, en cette phase de la vie de M. de Lantages, un exemple de ce détachement qui peut tant coûter, mais qui rapporte le centuple en bénédictions de toutes sortes, et en consolations ineffables.

M. de Lantages, nous dit M. Faillon, abandonna Paris comme il avait abandonné le monde et sa famille, c'est-à-dire d'un grand cœur, parce qu'il y voyait le bien des âmes ; il montra ce que sait faire une âme héroïque qui, loin d'épuiser dans ses sacrifices les ressources de sa générosité, y trouve sans cesse la grâce d'un nouveau dévouement ; M. Faillon, avec cette connaissance qu'il avait déjà des voies des âmes d'élection, sait nous montrer admirablement pour notre édification, comment M. de Lantages obéit aux ordres de son supérieur ; sans hésiter un instant, il renonça à ces relations qu'il avait dans une grande paroisse avec nombre de familles, auxquelles il avait pu être utile pendant dix ans du ministère le plus laborieux et le plus apprécié ; il renonça aussi avec le même désintéressement à cet auditoire qu'il charmait par sa parole et qui comptait ce qu'il y avait de plus grand à une époque qui était l'aurore déjà si belle du plus grand siècle que le monde ait vu, et il s'en alla vers ce pays éloigné, qu'il ne connaissait pas, mais où il savait qu'il y avait à sauver bien des âmes abandonnées et exposées à tous les efforts de l'erreur.

Or, en laissant ce centre où abondaient les ressources, il trouva une population qui, grâce à ses soins et aux œuvres qu'il y a établies, est devenue une des plus grandes forces de la France, pour la foi et les intérêts de l'Eglise.

Etant arrivé au Puy en l'année 1653, M. de Lantages s'appliqua aussitôt à organiser les œuvres que M. Olier avait établies avec tant de zèle à Paris pour renouveler l'esprit sacerdotal.

Il ouvrit un séminaire pour l'instruction et la formation des clercs, et en même temps il prit possession de la paroisse de St. Georges qui lui fut attribuée par Mgr. de Maupas, où il plaça comme curé M. Tronson, abbé de St. Antoine pour faire connaître par la pratique au clergé du

diocèse les saintes institutions paroissiales que M. Olier avait établies dans la cure de St. Sulpice.

M. Faillon décrit d'abord avec soin les moyens que M. de Lantages prit pour assurer le succès du Séminaire.

Il s'appliqua à se montrer le père et le modèle des ecclésiastiques qui lui étaient confiés ; il les recevait avec la plus grande bonté, en leur représentant les obligations de la vie de communauté : ensuite il examinait avec soin leurs dispositions et leurs talents, et leur indiquait les moyens à prendre pour y répondre.

Ce qu'il demandait avant tout, c'était la ferveur et la régularité, et ce qu'il croyait le plus nécessaire pour obtenir ces deux qualités, c'est la douceur et la charité dans le supérieur et les directeurs.

M. de Lantages pensait qu'en agissant ainsi on gagne les cœurs, et il assurait qu'un supérieur aurait assez d'empire sur ses inférieurs, si, par sa charité envers eux, il savait attirer leur affection, et il était si, fidèle à ces principes, qu'il avait la confiance de tous, qui en le voyant si bon, si tendre, si prévenant, remarquaient de lui ce que St. Hilaire dit de St. Honorat d'Arles " que si la charité eut voulu se faire peindre, elle aurait emprunté son visage et ses traits. "

Aux différents exercices, il était grave, et recueilli, et toujours plein d'un zèle affectionné. En toute occasion il était attentif à parler et à agir avec les séminaristes d'une manière insinuante, douce et aimable ; dans sa conduite générale, il évitait de surcharger ses élèves de pratiques trop assujettissantes, uniquement propres, dit M. Faillon, à les dégoûter du séminaire et à leur donner de l'éloignement pour les exercices de la maison ; il les tenait dans une sainte liberté, sans relâcher néanmoins ce qui est essentiel ; et il agissait à leur égard avec tant d'honnêteté, d'affabilité et de tendresse que les séminaristes s'attachaient de tout cœur aux saintes règles, prevenaient des directeurs en toutes choses, tandis qu'ils aimaient tant le séminaire, que devenus prêtres ils ne le quittaient qu'avec le plus vif désir de revenir sans cesse, là où ils avaient passé de si précieux instants.

“ L'expérience a bien montré, dit M. Faillon, que M. de Lantages avait trouvé justement ce qui convient au gouvernement des séminaires, la douceur et non la rigidité. ”

C'est surtout ainsi que l'on porte les ecclésiastiques à conserver leurs pieuses habitudes au milieu du monde, tandis qu'on les incline à revenir sans cesse chercher au séminaire, la direction dont ils ont besoin.

“ J'ai toujours vu, disait M. de Lantages, que les jeunes prêtres affectionnés à revenir au séminaire se maintiennent dans la pratique des instructions qu'ils y ont reçues.”

Nous croyons devoir citer ces détails parce qu'ils représentent parfaitement, quel a été l'esprit des séminaires dès le commencement, et ainsi nous avons le secret du bien qu'ils ont pu faire, or, combien il était utile de rappeler ces saintes traditions de la compagnie à un moment où l'on rétablissait ses œuvres, après tant d'années d'interruption.

En même temps, ces détails servent éminemment à nous faire connaître M. Faillon dès le commencement de son ministère ; nous voyons quel était l'objet de ses pensées et nous avons pu reconnaître qu'il ne s'est pas borné à décrire les saintes qualités qui distinguaient M. de Lantages, mais combien il s'en est pénétré lui-même.

Outre ses occupations près des jeunes ecclésiastiques, M. de Lantages, comme grand vicaire et comme conseil de l'évêque, exerça l'action la plus salutaire dans tout le diocèse.

Il détermina l'évêque à établir des visites régulières du diocèse, pendant lesquelles le prélat présidait des exercices de mission, puis allait visiter les communautés, les écoles, les hôpitaux et même les malades et les infirmes dans leurs maisons ; il résulta bientôt de ces mesures une influence notable sur la ferveur et la régularité dans le Velay.

Maintenant il nous reste à parler de ses œuvres paroissiales, et nous devons d'autant plus le faire, que les effets de son zèle à cet égard qui se sont conservés jusqu'à présent, nous offrent le moyen le plus efficace que l'on puisse trouver pour combattre les maux si grands apportés

par le développement de l'industrie et l'état actuel des classes populaires.

Au XVIIe siècle l'industrie de la dentelle, comme nous l'avons dit, occupait une grande partie de la population du Velay.

Les pays les plus lointains recouraient à ce pays, à cause de l'excellence de la fabrication et les négociants du sud de la France, en communication avec l'Espagne, y faisaient des envois considérables des produits du Velay, qui se répandaient ensuite dans les immenses colonies de l'Asie et de l'Amérique.

Cependant l'administration civile, frappée des maux qui accompagnaient l'agglomération des ouvrières dans les villes, avait cherché à y remédier, et sur des suggestions plus zélées que prévoyantes, n'avait pas vu d'autre moyen que l'interdiction complète de ce travail ; d'un trait de plume le souverain et les parlements vers 1640 avaient aboli cette industrie, qui dans le Velay seul faisait subsister près de 80,000 âmes.

Le P. François Regis, éclairé d'une lumière supérieure, vît que pour essayer d'anéantir un luxe innocent, on allait réduire au désespoir une population qui, dans ses montagnes, ne pouvait recourir aux ressources de l'agriculture, qu'on allait l'exposer aux suggestions intéressées des apôtres de la réforme, tandis qu'on ne pourrait fermer le pays à l'introduction frauduleuse des fabrications étrangères.

Il n'hésita donc pas à réclamer près des autorités, tandis que aux plaintes des ouvrières désolées qui venaient l'assiéger de leurs supplications, il répondit par ces paroles restées célèbres dans le pays.

“ Mes enfants, ne craignez rien, la dentelle ne périra pas. ”

Il multiplia ses démarches jusqu'à ce qu'elles fussent devenues efficaces, et en même temps il chercha à porter le vrai remède aux maux qui existaient, par ses missions, ses œuvres de zèle, les saintes industries de sa charité.

Lorsque M. l'abbé de St. Antoine eut été placé à la cure de St. Georges, il entra dans tous les sentiments du révérend Père et il vit aussitôt les res-

sources que lui offrait les institutions de M. Olier ; il établit donc au Puy une congrégation de l'instruction comme elle existait à Paris, et qu'il composa de jeunes ouvrières qui se destinaient à évangéliser leurs compagnes de travail, et il obtint bientôt des prodiges de zèle et des merveilles de succès.

M. de Lantages entra dans les mêmes sentiments et donna à l'œuvre l'organisation qu'elle a conservée jusqu'à nos jours.

Dieu qui, dans sa sainte et admirable providence, proportionne toujours les ressources aux besoins des temps, fit naître, alors, dans le cœur d'une jeune fille qui semblait cependant préparée à une autre destinée, la pensée de concourir à ces œuvres.

Elle se nommait Anne-Marie Martel et était d'une des meilleures familles du Puy, son père avocat et plein de piété l'avait confiée, pendant son enfance, aux Sœurs Dominicaines de la ville.

Anne-Marie donna dès son enfance les plus beaux exemples de ferveur et de zèle et vers l'âge de seize ans, ayant été prise d'un extrême désir de se donner aux œuvres de Dieu, on pouvait penser qu'elle choisirait cette sainte congrégation où elle avait été élevée, et qui venait d'être illustrée par les vertus héroïques de la vénérable mère Agnès, Supérieure de la maison de Langeac.

Mais Marie-Anne tourna ailleurs ses vues ; en effet, elle connaissait les maux de l'Eglise du Puy, elle considérait l'état des âmes dans cette contrée et pensant au bien qu'il y avait à leur faire, elle se résolut de répondre au but que méditaient les MM. de St. Sulpice, but qu'elle voyait si urgent, mais qui était absolument incompatible avec les obligations de la vie cloitrée, telle qu'elle était pratiquée alors.

Ce fut donc avec le plus grand courage, qu'elle se résolut à se consacrer à une vie nouvelle et isolée, dont elle ne pouvait prévoir le succès ; elle quitta les douceurs de la vie de famille, elle renonça aux consolations de la communauté et elle s'avança d'abord toute seule dans une voie non frayée, ne tenant nul compte des difficultés qu'elle rencontrerait, mais ne voyant que l'intérêt et le bien des âmes.

Elle soutint sans se plaindre les commencements d'une œuvre si difficile ; elle ne put d'abord recruter que quelques compagnes, mais ensuite Dieu bénit ses efforts, un succès inespéré les couronna, et dix ans après les premiers commencements, elle avait pu réunir plusieurs centaines de jeunes filles qui rivalisaient de zèle avec elle.

Ces jeunes filles admirables allaient de maisons en maisons, de chambre en chambre, et tout en prenant part au travail, elles faisaient ce qu'on appelait l'instruction, lisant à haute voix de bons livres, apprenant le catéchisme et les prières, et ensuite répétant les enseignements que leur Directeur leur avait donnés à la séance du Dimanche.

De plus, elles rendaient bien d'autres services spirituels dans la ville et la campagne, elles accompagnaient les jeunes enfants aux écoles, elles évangélisaient les fermières au marché, et les pauvres à la porte des Eglises ; lors des visites pastorales, elles précédaient la venue de l'Evêque, quinze jours d'avance, pendant lesquel elles préparaient les enfants et les adultes à recevoir les sacrements.

Avec toutes ces saintes industries, elles eurent bientôt renouvelé le Diocèse en entier, elles répandirent la connaissance de la religion, elles ramenèrent la pureté des mœurs, elles adoucirent les caractères, et c'est par leurs travaux continués jusqu'à nos jours que ce centre de la France, ayant rompu avec les attaques des réformés, est devenu l'un des foyers les plus purs et les plus ardents de la foi en France.

Deux témoignages importants nous sont donnés de leur œuvre, d'abord les renseignements que M. Faillon a pu réunir dans la vie de M. de Lantages, mais de plus cet admirable catéchisme de la foi et des mœurs écrit par M. de Lantages et qui est un des plus remarquables qui ait été fait.

Or, il renferme l'ensemble de toutes les instructions qu'il faisait à ses filles et qu'elles allaient ensuite reproduire dans tous les centres de travail.

M. de Lantages, comme il le dit lui-même, y avait mis toute son âme ;

cette science si grande qu'il avait des enseignements de la religion, cette piété qui animait toutes ses paroles et ses actions, cet accent si pénétrant de foi et d'onction qui fait de son livre comme le plus beau manuel du chrétien.

Dieu a permis que tout ce qui a été établi par lui subsistât jusqu'à nous ; nous savons que les œvres de l'instruction existent encore actuelle ment, grandissant de jour en jour au centre de la France ; nous pouvons prendre connaissance de la doctrine si belle et si puissante contenue en ce beau livre. Or combien ces monuments de l'œuvre de M. de Lantages sont-ils précieux, surtout à une époque, où l'industrie étend de plus en plus ses conquêtes, et en même temps ses dangers.

C'est ce que M. Faillon avait sans doute bien compris, et nous pouvons présumer avec quelle consolation il trouvait ces trésors de grâces renfermés dans la vie de M. de Lantages, comme dans celle de M. Démia.

Même au fond du Séminaire, il avait pu être frappé du déchaînement des passions populaires en 1830 ; à Lyon, il avait pu contempler de près cette énorme agglomération des classes ouvrières qui se déclaraient trahies par les chefs de la dernière insurrection, et à qui pour calmer leurs plaintes, on avait promis bien autre chose qu'un gouvernement succédant à un autre gouvernement. M. Faillon voyait la société tout en feu, il entendait les rugissements du lion populaire que l'on cherchait en vain à enchaîner de nouveau ; il comprenait combien étaient vains les efforts des sages du siècle qui voulaient fonder quelqu'établissement durable sans mettre la religion comme base et pierre angulaire de leur conception, et puis reprenant ses recherches et sa méditation, il étudiait les documents sur M. de Lantages et M. Démia ; et dans leurs institutions religieuses, il saluait les œuvres qui avaient moralisé la grande France du XVIIe siècle, et qui seules pourraient sauver la France du XIXe siècle, si elles étaient plus connues, bien méditées et bien comprises.

Voilà les premiers travaux auxquels M. Faillon se livrait au milieu de ses occupations au Séminaire de Lyon, nous savons qu'ils ont déjà produit

leur fruit dans les âmes auxquelles ils étaient particulièrement destinés, mais les circonstances dans lesquelles nous entrons nous font penser qu'ils sont loin d'avoir épuisé leur salutaire influence.

Et en effet la société envahie par le flot toujours croissant des agglomérations ouvrières, a pu commencer à comprendre aux appels du tocsin de la commune, combien elle était impuissante avec des sauvegardes purement humaines et si elle ne veut pas voir sa perte consommée, ne doit-elle pas enfin recourir à ces œuvres morales qui peuvent diriger et modérer les âmes. Parmi ces œuvres, devront paraître au premier rang les saintes industries de la charité de M. de Lantages et de M. Démia ; alors on verra quel gré on doit avoir à M. Faillon, de les avoir sauvées de l'oubli, et d'en avoir si complètement conservé les documents.

Nous n'avons pas besoin de relater les œuvres de M. Démia dans Lyon, il vaut mieux les lire dans le travail de son pieux biographe ; elles ont eu le même but que celui tenté par M. de Lantages, tout ce que nous devons dire, en terminant ce chapitre, c'est que l'un et l'autre volume révèlent pleinement les aptitudes de M. Faillon, pour l'histoire religieuse, on voit dans l'un comme dans l'autre, une grande connaissance des voies spirituelles et des sentiments du cœur humain, de plus une méthode historique, très-claire, très-suivie ; une juste appréciation des faits, mis à leur place, avec une connaissance très-nette de leur importance relative ; le tout relevé par un style clair, suffisamment orné, plein de vie et de couleurs ; il y a des descriptions de lieux, des expositions et des tableaux, des portraits de personnages principaux, des narrations émouvantes qui dénotent un vrai talent d'historien, tout cela joint à des recherches immenses qui révèlent déjà ces talents d'érudition et de critique qui n'ont fait que s'accroître dans les autres travaux de M. Faillon.

On voit donc là avec le plus grand intérêt, le germe très-remarquable des grandes qualités que le travail a pu encore beaucoup accroître, comme il nous reste à le montrer dans l'exposition de ses autres œuvres que nous allons faire connaître dans les chapitres suivants.

Chapitre Sixieme.

M. Faillon *Directeur au Séminaire de Paris.—Ses fonctions.—Ses nouveaux travaux.*

Ce fut lors de la rentrée des Séminaires en 1829, que M. Faillon fut appelé à la maison de Paris, pour y remplir des fonctions importantes.

En songeant à l'esprit de foi qui l'animait, on comprendra sans peine les vifs regrets qu'il dût éprouver, en quittant le Séminaire de Lyon. C'était là, en effet, qu'il avait accompli ses premiers travaux, et commencé ce saint ministère, objet de toutes ses affections. Il était entré dans cette maison en se donnant tout entier à elle, comme s'il eut dû n'en jamais sortir : il s'était appliqué à ses fonctions avec un tel zèle qu'il ne voyait rien au dessus, et qu'il y avait mis tout son cœur. D'ailleurs, il trouvait là bien des consolations.

Il était dans une contrée qui donnait l'exemple à la France, par la vivacité de sa foi, la profondeur de ses convictions religieuses, par son dévouement à tant de bonnes œuvres au dedans, et au dehors jusqu'aux extrémités du monde. Entouré, chaque année, d'une réunion nombreuse de jeunes lévites dévoués à la piété et aux études, il avait vu surgir de leurs rangs une foule de vocations, aussi généreuses que distinguées : une multitude de prêtres ; beaucoup de prélats éminents ; quantité de missionnaires dévoués jusqu'à l'héroïsme (1) et dont plusieurs allaient bientôt être honorés de la couronne du martyre. Enfin, on sait que rien ne surpassait, dans l'esprit de M. Faillon, l'estime qu'il avait pour Lyon,

(1) Le Diocèse de Lyon, vers les années où M. Faillon a exercé son ministère, a fourni nombre de prélats éminents: Mgr. Odin, Archevêque de la Nouvelle Orléans ; Mgr. Loras, Evêque de Dubuc; Mgr. Dufêtre, Evêque de Nevers, Mgr. Pavie, Lyonnet, Cœur, etc., et parmi les élèves même de M. Faillon, NN. SS. Pompalier, Bataillon, Retord, Viard, Evêques des Missions.

cette antique église des Gaules, le siège de St. Pothin et de St. Irénée, la ville des martyrs, la ville aussi des aumônes ; et dans ces derniers temps, le berceau et le foyer de la grande œuvre de la *Propagation de la Foi.*

A ces motifs de regret, venait s'ajouter pour M. Faillon, la nécessité d'interrompre des études qu'il avait commencées sur les Origines de cette grande église du Lyonnais, et la pensée qu'il serait séparé de ce Sanctuaire de Notre-Dame de Fourvières, où il avait été si souvent offrir ses premiers travaux, et demander la bénédiction de la Reine du ciel. On peut donc bien conjecturer dans quels sentiments il quitta cette résidence bien aimée.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, on lui fit connaître que l'objet particulier des études qu'il avait cultivées jusque là avec tant d'application, et son amour pour les antiquités ecclésiastiques, avaient fait penser à lui pour un cours de *Patrologie*, qu'on voulait établir pour répondre aux vœux des séminaristes. Depuis longtemps on réclamait cette étude des Pères, source à jamais inépuisable de toute instruction chrétienne, et de théologie *positive.*

M. Faillon entreprit cette tâche avec zèle, mais sans se dissimuler les difficultés qu'il devait y trouver ; il avait une si haute idée de l'étendue et de la sublimité de ces grandes doctrines, qu'il ne se croyait pas encore suffisamment préparé à les exposer. Enfin, comme cet enseignement était nouveau, il fallait qu'il se traçât lui-même le chemin à parcourir, qu'il se fixât les limites qu'il devait s'imposer dans une étude si vaste. Néanmoins, plaçant sa confiance en Dieu, il se mit aussitôt à l'œuvre et afin de donner à cet enseignement un but tout-à-fait pratique et positif, il se détermina à exposer les doctrines des Pères en les rattachant à une explication suivie de la Sainte Ecriture. Il commença donc par l'exposition des *six jours* de la Création, d'après les interprétations, les commentaires et les réflexions des Pères.

Le succès dépassa ses espérances, et dès les premières conférences l'intérêt et l'admiration des élèves furent portés au plus haut degré. On

peut juger de l'encouragement qu'il trouva dans ces heureuses dispositions, en se voyant ainsi secondé dans l'amour qu'il avait pour l'érudition chrétienne, tandis que sa position à Paris le mettait à même de recourir facilement aux sources et aux origines de la science, dans un centre où sont réunis tant de trésors.

Il venait à peine d'entreprendre ces travaux lorsque, en juillet 1830, éclata tout-à-coup une révolution qui allait mettre les intérêts religieux dans le plus grand péril. A un gouvernement dévoué à l'Eglise en succédait un autre, élu et organe d'un parti manifestement hostile à la religion. Dans un si grand bouleversement, le clergé de France tout entier fut alarmé ; cependant, malgré ses motifs de crainte, il se confia avec courage à la protection divine et se résolut immédiatement à redoubler d'efforts pour conserver et sauver la foi si menacée dans de telles circonstances. Nous allons considérer à quels dangers se trouva exposée alors la religion, et comment les faits répondirent à cette généreuse confiance.

La Restauration, au point de vue moral et religieux, avait eu une telle influence, que, malgré les efforts de ses ennemis, elle accomplit le bien le plus précieux et le plus réel, mais de plus, malgré cette catastrophe et le triomphe de ses adversaires dans l'ordre politique, elle survécut dans ses résultats les plus essentiels, et que même sous le gouvernement qui la suivit, elle porta de nouveaux fruits. C'est ce que nous allons reconnaître, en considérant ici le bien qui avait été accompli par ce pouvoir si sévèrement jugé par ses adversaires, et en appréciant les heureux résultats dont il avait été la source et l'origine.

La Restauration, au milieu des plus grands obstacles, avait toujours combattu pour la cause de la vérité et de la justice ; et ce n'avait point été en vain. Il est vrai que, comme gouvernement, elle s'était vu renversée par des ennemis implacables, mais il faut reconnaître que le bien qu'elle avait fait était loin d'être étouffé, et que ses efforts avaient porté plus de fruits que ses adversaires, ni même ses propres partisans ne le pensaient.

A leur retour sur le trône de France, les princes de la maison de Bourbon avaient trouvé une population trop généralement prévenue et qui, tout en désavouant les crimes de la première révolution, tenait à des principes qui avaient déjà engendré les plus grands malheurs.

Ces princes avaient dû accepter le pouvoir à des conditions onéreuses: la Représentation Nationale, la liberté de la Presse, l'Université, enfin tant d'institutions nouvelles qui, avec une magistrature et une bourgeoisie animées en grande partie par l'esprit philosophique, rendaient si difficile l'œuvre des soutiens du trône.

Aussi avaient-ils vu leurs efforts combattus avec d'autant plus de violence, que tout ce qu'ils cherchaient à faire pour le bien était suspect, comme pouvant contribuer à l'avantage d'une réorganisation, dont on ne voulait plus.

La Représentation Nationale amenait périodiquement leurs ennemis au pouvoir ; la liberté de la Presse favorisait l'impression des ouvrages les plus impies et les plus immoraux du siècle précédent. (1)

Les hommes mal intentionnés trouvaient dans les publications philosophiques, un aliment à leurs préjugés, et un thème tout fait, pour leurs déclamations contre la société et l'ordre établi.

Ceux à qui les spéculations philosophiques étaient moins accessibles rencontraient dans une littérature licencieuse un aliment à leurs dispositions mauvaises, tandis que tous les jours de nouvelles œuvres, dans le roman, au théâtre, et jusque dans la chanson, augmentaient le foyer du mal et en propageaient les ravages.

Enfin, que dire de l'état moral de ces jeunes générations, que leur éducation reçue dans des institutions universitaires ouvertes aux plus mauvaises doctrines, avait déjà prédisposées à tant de mortelles influences.

Toutefois, quelles que fussent alors et la grandeur du mal et la difficulté de la lutte, on ne peut s'empêcher de reconnaître aujourd'hui le bien produit et accompli dans ces années si laborieuses et si difficiles.

---

(1) Dans les quinze années de la Restauration, les œuvres de Voltaire et de J. J. Rousseau en particulier, furent éditées à près de 100,000 exemplaires.

Nous savons que dans ces derniers temps, plusieurs partisans de la vérité et de la liberté religieuses ont jugé cette époque avec une certaine sévérité, ayant trouvé que l'administration n'avait pas eu une assez grande énergie contre l'Université, et peut-être aussi contre ces vieilles doctrines parlementaires aujourd'hui jugées. Mais l'on n'a pas à condamner un ensemble de mesures, sur quelques détails ou quelques concessions fâcheuses arrachées dans la violence de la lutte : il faut être assez juste pour considérer l'ensemble des efforts, leur continuité, et enfin leurs incontestables résultats.

La grande gloire de la Restauration, c'est d'avoir pris pour but de ses mesures, les idées des plus sains et plus grands penseurs de l'époque, Mrs. DeMaistre et DeBonald, Mrs. Ballanche et de Châteaubriand ; et son mérite est non-seulement d'avoir compris ces idées, mais d'avoir voulu les mettre en pratique et les faire prévaloir.

Elle avait choisi pour ses représentants au dedans et au dehors, des hommes d'Etat d'un talent incontestable qui avaient adopté ces principes, et qui, par leur mérite, leur élévation d'esprit, et leur intégrité, étaient des modèles dans toute l'Europe. Elle ne réussit pas dans tous ses efforts, mais il est constant qu'elle exerça une influence notable sur son époque en lui faisant accepter ce qu'il y avait de plus pur dans ces doctrines et de plus élevé dans ces idées. Elle avait inauguré une politique grande, bien intentionnée, dont l'effet se fit ressentir partout, et fut une gloire pour le monde civilisé.

Les représentants les plus indépendants de la philosophie moderne s'étaient inspirés eux-mêmes, à leur insçu, de ces grandes pensées. Adoptant le spiritualisme le plus déclaré, ils avaient combattu la vieille philosophie matérialiste et par une critique rigoureuse et une analyse profonde, ils avaient mis en pièces le sensualisme et le scepticisme du siècle précédent.

De plus, elle avait su rallier à elle de jeunes littérateurs et de jeunes poëtes, qui ayant débuté avec autant de gloire que les plus grands

génies des meilleurs temps, par leurs idées nouvelles avaient conquis toutes les sympathies de la jeunesse. Or, combien n'a-t-on pas eu à regretter, pour l'intérêt de leur renom, autant que pour la cause du bien, qu'ils ayent perdu dans ce bouleversement l'appui et la direction d'un gouvernement à hautes inspirations. Et, en effet, à quel rang élevé et digne ne seraient-ils pas arrivés ces génies si richement doués, s'ils avaient toujours été entraînés, à maintenir dans leurs écrits cette alliance sublime que, dès leur début, ils avaient établie entre le vrai et le beau ?

Au reste, cette époque n'avait pas été favorisée seulement dans les lettres, elle l'avait été également dans le monde des arts, qui eurent de tels représentants qu'on n'en avait pas vu de plus grands depuis des siècles, et que ces génies contemporains sont aujourd'hui égalés aux plus grands noms du siècle de Louis XIV.

En même temps qu'une vie si active régnait dans les hautes régions, on n'avait pas non plus négligé les intérêts des masses. Aux propagateurs de l'impiété, on avait opposé dans les *Missionnaires de France*, une milice distinguée, infatigable, recrutée parmi les meilleurs esprits, ayant le privilége de ravir, captiver et entraîner les foules même dans les contrées les plus voisines de la capitale, ou les plus infectées par l'invasion des mauvaises doctrines.

Le peuple secouru dans ses besoins religieux, ne l'avait pas été moins dans ses autres misères ; on sait avec quel dévouement il y avait été subvenu, par l'extension des œuvres des Sœurs de charité de Saint-Vincent de Paul, aussi bien que par celles des Frères des écoles chrétiennes, se multipliant et se sacrifiant pour l'éducation de la jeunesse dans toute l'étendue de la France, avec un zèle et un succès merveilleux.

Enfin, on n'avait pas fermé les yeux sur les dangers de l'Université. On n'avait pas voulu diminuer l'importance de cette Institution par crainte de ralentir la marche de l'éducation autant que par délicatesse vis-à-vis de positions acquises, et respectables sous bien des rapports ; mais on avait cherché à y introduire une direction salutaire, en plaçant un certain nombre

de membres éminents du clergé, dans l'administration spirituelle et intellectuelle de ce corps, tandis qu'on avait mis à la tête un Prélat distingué, ayant pour lui l'admiration de la jeunesse, qu'il avait longtemps captivée par ses célèbres Conférences, Mgr. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Si des mesures si sages et si modérées n'avaient pu réussir à tout guérir, il ne faut s'en prendre qu'à la grandeur d'un mal qu'on ne pouvait croire, au premier abord, aussi irrémédiable qu'il l'était réellement.

Ainsi donc, en se reportant à cette époque, on voit qu'elle ne fut pas sans gloire, et si on y remarque certains défauts, en énumérant tous ses actes, on ne peut s'empêcher de la louer, surtout en la comparant à ce qui avait précédé et à ce qui suivit.

Lorsqu'on examine maintenant ces temps d'épreuves, et les désastres du premier Empire, ce qui ne peut manquer de frapper, c'est la promptitude et l'énergie avec lesquelles le génie de la France répara les malheurs de la patrie et sut se relever du milieu de tant de ruines. Mais il faut tenir compte au gouvernement qui a su favoriser un tel mouvement.

La nation avait été épuisée par des luttes sans fin : réduite et écrasée par une coalition universelle, sans alliés, sans soutien contre les grandes puissances de l'Europe réunies contre elle, elle ne perdit pas courage ; elle n'envisagea ses malheurs que pour les surmonter, et se voyant dépouillée de toute suprématie politique, elle se tourna aussitôt avec une ardeur indicible et cet emportement qui la caractérise, vers un domaine dont on ne pouvait lui fermer l'accès, le domaine du génie et de l'intelligence.

Aux premiers efforts, elle avait ressaisi un nouveau sceptre ; et elle conquit une telle grandeur en un si bref laps de temps, qu'elle ne montra peut-être jamais d'une manière plus éclatante, les qualités d'énergie et de force résistante et invincible qui, jusqu'à nos jours, ont fait sa gloire.

Mais s'il faut reconnaître les qualités et les mérites de la nation, si grande dans ses malheurs, il faut aussi faire la part de la domination intelligente qui régissait alors ses destinées, il faut savoir louer un gouvernement qui, tout en restreignant les mauvaises passions et en combattant les

écarts des esprits, était néanmoins si sympathique, si encourageant pour tous les efforts de l'esprit humain, et qui sut toujours proposer une direction si haute et si noble, à l'étonnante activité qui animait alors le monde scientifique, artistique et littéraire.

Mais ce n'est pas là que s'arrêta l'œuvre de la Restauration ; d'autres résultats lui survécurent encore, et il serait injuste de ne pas le reconnaître.

Lorsque le trône eût été renversé, qu'une dynastie eût été envoyée impitoyablement en exil, que tant de services incontestables rendus au pays eurent été récompensés par la dénégation la plus complète, l'œuvre morale et religieuse tentée et poursuivie avec tant de zèle dans les années précédentes, montra tout à coup les fruits les plus précieux et les plus inattendus.

Il y avait trois ou quatre ans que la révolution de 1830 semblait avoir compromis toutes les espérances au point de vue religieux, lorsqu'au grand étonnement des uns, les indifférents, et à la joie inespérée des autres, les amis de la vérité, on vit apparaître à la fois deux grandes forces dans la génération nouvelle, l'auditoire des conférences de Notre Dame, et l'armée des œuvres de St. Vincent de Paul, dans toute la France.

D'où venaient donc ces jeunes générations si dévouées au bien : comment avaient-elles été formées et inspirées, sinon sous une impulsion qui continuait d'elle-même, son mouvement au sein des familles chrétiennes, appartenant aux classes de la société les plus diverses, quelquefois divisées d'opinions et étrangères les unes aux autres sous d'autres rapports, mais unies entre elles par une communauté d'idées pures et saintes, puisées à ce centre si élevé d'influence religieuse qui eut son origine, son développement et son apogée en ces quinze années si longtemps méconnues et décriées.

C'est au milieu de ce développement du bien que les Directeurs des Séminaires continuaient leurs œuvres, sans éclat et sans bruit mais avec une confiance égale à leur foi dans l'importance de leur ministère.

A cette époque, M. Faillon poursuivait ses travaux, et il nous reste deux grands témoignages de ses labeurs infatigables : le premier est le résumé de son Cours sur la Genèse, formant un volume *in folio* de plus de 1000 pages ; l'autre volume *in* 4°, de près de 500 pages, sur l'éducation des Clercs et l'histoire des écoles ecclésiastiques, depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Nous ne dirons que quelques mots sur le premier ouvrage, qui suffiront pour en montrer l'importance. C'est l'œuvre des six jours de la Création d'après les sentiments et les pensées des pères. Il s'attache à montrer les nombreux rapports que les saints Docteurs ont signalé, entre l'action de Dieu dans la création, et ses œuvres dans la fondation et le développement de son Eglise.

Chacun des jours est expliqué par une foule de passages recueillis dans toute la collection des Pères ; leurs commentaires sont non-seulement cités en grand nombre, mais de plus exposés et analysés avec une telle connaissance de la sainte Ecriture et de ses différentes interprétations, qu'elle montre dans l'éminent auteur la plus grande érudition et la critique la plus élevée.

On est d'abord étonné du travail qu'ont demandé tant de recherches, et du nombre d'ouvrages que l'Auteur a du lire pour découvrir et accumuler un si grand nombre de textes. Ce qu'on admire encore plus, c'est le choix et l'appréciation si élevée qui ont présidé à cet immense recueil.

Nous avons le témoignage de plusieurs de ceux qui assistaient à ses leçons ; ils ne pouvaient assez les louer et rapportaient que les esprits étaient transportés d'admiration en écoutant ces magnifiques révélations de l'Esprit saint. C'était comme un langage céleste auquel ajoutait encore un nouveau charme, la modestie du savant, n'ayant d'autre application que d'exposer le trésor des vérités divines et s'oubliant en tout.

Quant au second ouvrage, nous entrerons dans quelques développements que nous semblent réclamer les circonstances où nous sommes, dans lesquelles les intérêts de l'enseignement religieux sont si particulièrement en cause.

D'après différentes indications que nous avons pu y trouver, nous pensons que l'auteur a dû rédiger cet ouvrage sur l'*Education des clercs et l'histoire des Ecoles Ecclésiastiques*, entre 1830 et 1835, précisément à l'époque des grandes discussions qui eurent lieu en France, sur l'enseignement religieux ; or, ne sommes-nous pas encore sous le coup des mêmes difficultés ?

M. Faillon prend cette histoire aux premiers siècles de l'Eglise, et en traitant avec détail tout ce qui se rapporte à l'enseignement des clercs, à chaque époque et dans les différents pays, on peut dire qu'il a préparé un complément tout-à-fait instructif et intéressant pour les grandes histoires de l'Eglise, lesquelles n'ont pu entrer dans tous ces faits, d'ailleurs si importants en eux-mêmes. Il fait précéder cette histoire de quelques préliminaires sur l'enseignement en général ; car pour faire connaître l'instruction que recevaient les clercs, il est nécessaire de montrer quel était le premier enseignement qu'ils trouvaient dans leur enfance et leur jeunesse, avant d'être appliqués aux études proprement ecclésiastiques.

On peut entrevoir de quel intérêt est cette histoire, d'après les divisions que M. Faillon lui a données.

Il distingue six époques de l'Education cléricale :

La première, qui commence aux premiers temps de l'Eglise, comprend l'ère des persécutions, et va jusqu'à Constantin-le-Grand.

La seconde s'étend depuis la paix de l'Eglise jusqu'à l'établissement des Barbares dans l'Empire : elle se termine au sixième siècle. Dans cette partie, l'auteur traite spécialement de l'origine des communautés cléricales, et des Ecoles monastiques.

La troisième époque comprend les trois siècles suivants, c'est-à-dire les temps qui se sont écoulés depuis la décadence des lettres jusqu'au règne de Charlemagne : l'auteur traite encore, en cette partie, des Ecoles monastiques et Episcopales, seul asile qu'eurent alors les Sciences dont il signale la décadence.

La quatrième époque est celle du rétablissement des Ecoles par Charlemagne ; elle finit au temps où commencèrent les Universités.

La cinquième comprend l'espace de temps qui s'est écoulé, depuis l'origine des Universités, jusqu'à l'établissement des Séminaires.

Enfin la sixième époque donne l'histoire des Séminaires depuis leur établissement jusqu'à nos jours.

En terminant cette nomenclature, M. Faillon annonçait l'intention de demander des renseignements à tous ceux qui, en France ou à l'étranger, étaient chargés de l'enseignement des clercs : la réunion de tous les documents, étant au-dessus des moyens d'un seul homme. Nous ne savons s'il a donné suite à cet appel, mais quoiqu'il en soit, ceux qu'il a rédigés forment un ensemble assez important pour servir de type à tout travail du même genre. (*)

Peut-être que, conformément à la pensée de M. Faillon, pour exécuter au complet un ouvrage sur l'enseignement des clercs, on ne pourrait rien faire de mieux que de donner ici un résumé de ses recherches, pour aider ceux qui voudraient compléter ces documents. Ce n'est pas toutefois ce résumé que nous prétendons donner ici ; si restreint qu'il fut, il dépasserait de beaucoup le cadre que nous avons dû nous tracer, dans cette biographie. Nous voulons seulement recueillir quelques-uns des renseignements précieux que nous y avons trouvés, sur les mesures prises dès les commencements de l'Eglise relativement à l'instruction des enfants ; ce qui nous semble avoir un grand intérêt d'actualité, dans un temps où l'Eglise fait de si grands efforts, pour sauvegarder les intérêts les plus chers de la jeunesse.

Dès le début, et en commençant l'histoire de la première époque, M. Faillon regrette que les auteurs qui ont écrit sur l'éducation cléricale, n'aient pas embrassé la matière dans toute son étendue, et n'aient parlé que des écoles ecclésiastiques ; tandis qu'évidemment les élèves n'entraient

(*) Nous avons depuis trouvé dans ce recueil deux lettres pleines de renseignements intéressants sur les écoles ecclésiastiques d'Angleterre, écrites par le Dr. Lingard, auteur de *l'histoire d'Angleterre* que M. Faillon avait consulté, l'une est sur les écoles du moyen-age, l'autre sur les écoles depuis la Réforme.

dans ces écoles, qu'après avoir acquis auparavant bien des connaissances préliminaires indispensables.

En effet, on ne peut supposer qu'ils n'eussent aucune instruction avant d'être appliqués à celles qu'on donnait dans les écoles proprement cléricales. En parcourant les livres anciens qui traitent des matières ecclésiastiques et des sciences sacrées en général, l'on conçoit quelle préparation et quelle habileté il fallait avoir déjà, pour aborder ces connaissances supérieures et en entendre l'explication. On avait besoin d'avoir reçu une éducation libérale très-complète, et une somme de connaissances qui exigeaient qu'on eut été appliqués aux études dès le bas âge, en d'autres écoles préparatoires.

M. Faillon nous fait considérer combien il est important de nos jours, de savoir ce qu'il en était de l'enseignement de la jeunesse.

Nous nous trouvons à une époque où, dans certains pays, au nom de la libre pensée, et en d'autres, au nom du libre examen, l'on conteste aux Chrétiens le droit d'élever leurs enfants, suivant les obligations de leurs croyances, et la voix de leur conscience. " Nous montrerons d'abord, dit l'auteur, que les enfants chrétiens ne fréquentaient pas les écoles payennes, aux premiers temps de l'Eglise, malgré toutes les difficultés que les pères de famille pouvaient rencontrer à y soustraire leurs enfants, en ces temps de luttes et d'oppression : ensuite, nous montrerons quelles institutions l'Eglise avait établies dès les commencements pour instruire et former la jeunesse."

" Nous verrons, continue-t-il, l'horreur que les chrétiens avaient pour la perversité des doctrines payennes ; quel soin ils prenaient pour en préserver la jeunesse ; quels prodiges ils accomplissaient pour cela, en ces temps de persécutions et de difficultés de toutes sortes, pour l'Eglise naissante."

M. Faillon a traité ces questions avec cette érudition profonde qui le distinguait déjà ; mais ce qui frappe le plus en lui, au milieu de cette érudition même et de la connaissance la plus étendue des faits, c'est inva-

riablement cet esprit éminemment pratique qui, parmi les matériaux de la science, lui faisait toujours distinguer et mettre en lumière les points précisément utiles et actuels ; sachant recueillir toujours, même dans le trésor le plus ancien des traditions chrétiennes, les enseignements les plus importants et les plus applicables aux temps nouveaux.

Nous avons déjà fait remarquer en lui ces qualités supérieures de l'érudit et de l'historien dignes de ce nom, lorsque nous avons dit qu'en présence des misères de l'agglomération ouvrière de Lyon, il en avait vu le remède dans les œuvres et les congrégations fondées par MM. Démia et de Lantages. Et nous devons répéter ici que lorsque de nouveau, le bruit des luttes pour la liberté de l'enseignement religieux arrivait jusqu'à lui, M. Faillon s'occupait à réunir des documents, des matériaux, où cette cause si sainte pouvait aller chercher les autorités les plus hautes et les arguments les plus convainquants.

Nous aimons à montrer les témoignages de ce zèle qui l'animait pour les intérêts de l'Eglise, et il nous semble touchant, de contempler à ce moment de lutte, d'un côté les grands défenseurs de la liberté de l'enseignement réclamant à la tribune, les droits sacrés des familles, et de l'autre dans la cellule ignorée de St. Sulpice, le savant dévoué et infatigable s'associant de cœur à ces grandes luttes, en recueillant et en tirant de l'oubli les souvenirs précieux, et pleins d'enseignement du passé.

" Les écoles payennes, nous dit Mr. Faillon en commençant, étaient ce que seront toujours les écoles éloignées de la Doctrine divine ; elles offraient un enseignement uniquement basé sur les opinions personnelles des instituteurs : la superstition ou le scepticisme, parfois le doute et partout l'erreur. Ainsi avaient-ils été élevés et enseignés eux mêmes." N'est-ce pas ce que nous voyons encore de nos jours.

" Or, ajoute-t-il, pour rien au monde les chrétiens n'auraient voulu exposer leurs enfants à de telles influences. Ils rejettaient ces docteurs de l'erreur, et ils avaient un égal éloignement pour ces maîtres qui avaient la prétention de n'enseigner que les sciences et les lettres sans entrer dans

aucune discussion religieuse ; ils faisaient profession de ne pas vouloir troubler les consciences quelles que fussent leurs convictions, mais par cette abstention affectée comment pouvaient-ils répondre aux plus pressants intérêts de la jeunesse. Ils écartaient les questions les plus importantes, ainsi ils ne pouvaient qu'insinuer le doute et l'indifférence dans les âmes qui leur étaient confiées."

" On voit, il est vrai, par les documents qui nous restent sur les commencements de l'Eglise, que les premiers chrétiens n'appartenaient pas en général à la classe des lettrés et des savants, pas plus qu'à celle des puissants du siècle, mais ils avaient le sentiment de leur dignité et comprenaient bien la destinée à laquelle ils étaient appelés. Lettrés ou non lettrés, ils savaient voir dans leurs enfants, les héritiers du ciel, les compagnons des anges, enfin le prix du sacrifice du Sauveur, et ils les respectaient comme autant de gouttes du sang descendu du calvaire." Ils comprenaient avec une haute intelligence combien ils devaient éloigner de ces cœurs tout ce qui eut pu en menacer l'innocence ou en altérer la beauté ; ils connaissaient le danger d'une seule indiscrétion et de toute impression étrangère ou impie ; enfin ils étaient loin d'avoir admis ces maximes de la sagesse actuelle : " que des enfants destinés à vivre au milieu des combats du monde, ne peuvent trop tôt le connaître, et trop tôt se laisser pénétrer par son influence, dès leurs plus tendres années."

On voit de plus que si parfois ils n'avaient pas eux-mêmes conservé fidèlement ces sentiments, ils avaient leurs évêques pour les leur rappeler avec une force et une fermeté inébranlables : que, outre leurs évêques, ils avaient encore pour les soutenir et leur servir de guides en ce point, la voix et l'assistance des Saints avec lesquels ils vivaient ; ce dont nous avons eu de nos jours, comme un renouvellement dans l'histoire de l'Eglise et une vue si consolante, en ces grands personnages qui se sont faits les Apôtres à jamais bénis, de la liberté de l'enseignement.

M. Faillon cite à ce sujet Lactance, St. Justin, Eusèbe qui stigmatisent la vanité et la futilité des sophistes Instituteurs de la jeunesse, malgré

leur science et leur subtilité consommée : " Ils connaissaient tout, disent " ces auteurs, sauf la vérité ; ils avaient mille méthodes pour déve- " lopper les facultés de l'âme, et aucune pour la préserver du mal et " la conduire à sa destinée ; et tandis qu'ils avaient l'avantage d'en- " trer en rapport avec les plus grands hommes de l'Eglise, ils n'en " retiraient eux-mêmes aucune lumière ; aussi avec leurs recherches, leurs " travaux, leurs difficultés, il n'en est pas un seul qui ait trouvé le chemin " de la vérité. Quelle futilité en toutes ces œuvres qu'ils ont accumulées " et qui n'ont pu éclairer leurs auteurs. De plus, dans leur conduite, " ils étaient aussi éloignés du bien, qu'ils étaient contraires à la vérité dans " leurs écrits, et leurs mœurs ne valaient pas mieux que leurs doctrines." Quelle ressemblance avec ce que nous avons la douleur de voir aujourd'hui dans l'état actuel de la société, pleine de complaisance pour l'erreur et de prévention contre la vérité !

Cependant, si les chrétiens avaient horreur des écoles payennes, ils n'étaient pas pour cela hostiles à l'instruction ; ils aimaient la science s'ils n'en aimaient pas les maîtres, et tenaient que tout ce qui peut éclairer l'esprit, le rapproche de la vérité ; les Pères sont pleins de science, d'érudition mais en même temps de discernement ; que l'on compare l'érudition des Pères avec celle des sophistes, et on verra la supériorité des premiers. Ceux-là allaient plus haut et plus loin, parce qu'au lieu de rechercher les sciences pour elles-mêmes, ils n'y voyaient qu'un moyen pour former le jugement, exercer l'esprit et rendre l'homme apte à l'acquisition et à la défense de la vérité.

Les chrétiens, en entrant dans le mariage, savaient aussi qu'ils contractaient l'obligation étroite d'élever leurs enfants avec le plus grand soin. C'était à la mère qu'appartenait la tâche de la première éducation, et elle y mettait tous ses soins, en présence de l'insensibilité des familles payennes, qui souvent abandonnaient ces devoirs à la direction de mercenaires, ou de subalternes dans la maison.

Dans la société payenne, si pervertie à l'époque des commencements

de l'Eglise, on était loin des mœurs austères et graves des anciens Romains, chez qui la mère gardait la maison, surveillant les enfants et les serviteurs ; travaillant sans cesse pour donner l'exemple, et pour subvenir aux besoins de la famille ; mettant assidûment la main aux soins du logement, de la nourriture et du vêtement, ne voyant pas pour elle de plus grande louange que celle contenue en ces paroles : *Domi mansit, lanam fecit.*

Les illustres exemples donnés par Cornélie, la mère des Gracques, par Aurélie, mère de César, et Atlie, mère d'Auguste, dernier reflet des anciens usages, n'étaient plus suivis que chez les chrétiens. Ceux-ci éclairés par les lumières plus étendues de la foi, se reconnaissant bien d'autres obligations que les payens, à l'égard des enfants que le ciel leur avait donnés, travaillaient non-seulement pour les établir dans ce monde, mais plus encore pour assurer leur bonheur éternel. St. Jérôme nous a conservé principalement dans deux lettres très-étendues, des détails précieux sur les pratiques des chrétiens à cet égard, et qu'il rappelle à deux mères de famille soumises à sa direction.

Lui-même, il veut que l'enfant, même dès l'âge où il ne connaissait pas encore sa mère et la frappait de sa petite main, quand celle-ci lui souriait, fut enseigné à reconnaître et à respecter son père : *ut parenti subjiciatur hortor, hanc quæ suam tenerâ manu ridentem verberat matrem.*

Il ajoute que dès les premières lueurs d'intelligence qui se manifestaient en lui, on prenait les plus grands soins pour lui apprendre à prier, aussi bien qu'à parler correctement et convenablement. Ses premières lectures étaient dans les Saints Livres, où l'on choisissait ce qui était accessible à cet âge, et plein d'enseignements pour lui. On commençait par le Psautier, dont les maximes éclairaient son esprit, et le chant charmait les oreilles ; car on savait intéresser même les plus jeunes enfants, en leur faisant chanter les sublimes effusions du Roi-Prophète. Quand ils étaient plus avancés, on leur communiquait les prescriptions morales des Livres Sapientiaux, qui enseignent à mépriser les biens de la terre, et à rechercher les trésors de la vertu.

Dans Job, on leur enseignait la force et la patience ; on passait ensuite aux Saints Evangiles qui montrent la voie du salut, par des maximes si élevées et des exemples si touchants ; puis aux Actes des Apôtres, et aux Epîtres qui développent ces enseignements.

Après ces premières instructions, on ajoutait aux leçons morales les enseignements historiques qui achevaient de former une foi solide dans ces âmes ; car elles y voyaient les œuvres de Dieu, ses promesses, et les soins qu'il avait pris de son peuple choisi ; on expliquait le sens littéral, moral et prophétique de l'histoire sacrée ; puis l'on continuait par les prophéties qui en sont le vrai commentaire et le complément.

Après avoir montré les soins que les parents chrétiens prenaient de leurs enfants dans l'intérieur des familles, M. Faillon passe ensuite aux écoles publiques des chrétiens. Il en distingue deux sortes : celles où l'on enseignait les sciences profanes et celles où l'on enseignait la religion. Il nous reste bien des monuments sur les premières, dans tous les écrits des Pères, par lesquels on voit combien eux-mêmes ils étaient au courant des sciences profanes, par exemple, St. Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, etc. De là l'Auteur passe aux écoles où l'on enseignait la religion, et il fait remarquer l'importance qu'avaient ces écoles et le bien qu'elles produisaient dans les âmes. Il dit que les écoles ouvertes en Orient par St. Jean, St. Ignace, martyr, St. Polycarpe, Papias, avaient eu des émules dans toutes les autres contrées occupées par les chrétiens, à Rome du temps de St. Justin et de ses successeurs, à Athènes, à Alexandrie, à Carthage, à Marseille, à Lyon, à Paris, à Trèves. Dans tous ces pays, ces écoles dirigées par des personnages éminents dans l'Eglise, étaient fréquentées par un immense concours de jeunes gens avides d'entendre expliquer les lettres et la philosophie, par des maîtres chrétiens, qui mêlaient à leur enseignement, l'explication des doctrines saintes : Aussi attiraient-elles continuellement des âmes à la vérité et, suivant la remarque de M. Faillon, " opéraient-elles souvent plus de conversions, que les prédications dans les églises."

II

A cet endroit de son travail, l'Auteur entre dans beaucoup de détails sur les plus fameuses écoles connues aux premiers siècles de l'Eglise : 1o les Ecoles d'Orient ; 2o l'Ecole d'Alexandrie ; 3o les écoles des Gaules, principalement celles de St. Irénée, à Lyon, et de St. Denys, à Paris ; 4o l'école d'Hippone.

Ces renseignements ont été puisés dans Tillemont, dans l'histoire des Auteurs Ecclésiastiques ; mais principalement dans la lecture attentive des Docteurs et des Pères de l'Eglise : Origène, Clément d'Alexandrie, les œuvres de St. Irénée et de St. Denys l'Aréopagite, la vie et les œuvres de St. Augustin. Après ces préliminaires, l'Auteur entre dans les plus grands détails avec une abondance de faits, et un talent d'appréciation qu'on ne peut se lasser d'admirer.

L'auteur cite la méthode que suivaient Clément d'Alexandrie, et Origène, son successeur, pour enseigner leurs disciples. Cette méthode mérite d'être rapportée ici, comme témoignage des épreuves que l'on faisait subir aux jeunes gens qui voulaient, par des études approfondies, se préparer à l'acquisition des sciences ecclésiastiques.

Origène d'après lui, enseignait d'abord la Philosophie et ses diverses parties, ce qui suppose déjà une éducation assez avancée. Il commençait par la Logique, afin d'exercer l'esprit de ses élèves, former leur jugement, et leur apprendre à distinguer dans un raisonnement le vrai d'avec le faux ; venait ensuite la Physique, qui avait pour but de donner une connaissance et une estime convenable des œuvres de Dieu ; l'Astronomie, pour habituer l'élève à porter sa pensée au dessus des choses de la terre ; la Géométrie, afin que cette science, par ses démonstrations claires et irréfragables, servit de base et fournit une méthode pour tout le reste des études.

Mais toutes ces sciences n'étaient qu'une préparation à la Morale que le maître enseignait ensuite, afin que les élèves appliquassent cette connaissance à la conduite de leur vie ; enfin, dans cet enseignement, Origène s'attachait à dégager les âmes des choses de la terre, pour les porter à ne songer qu'à elles-mêmes, et à ce qui regarde le salut.

Passant ensuite à la Théodicée, il faisait lire les écrits des principaux philosophes, choisissant les meilleurs, en excluant les auteurs frivoles, parmi lesquels il rangeait les sceptiques, les sophistes et les athées; et il finissait en faisant remarquer à ses élèves les erreurs et les imperfections des meilleurs auteurs ; leur montrant comment on arrivait à une science bien plus haute et plus satisfaisante, lorsqu'on écoutait Dieu lui-même et ses prophètes. Aussi grand nombre d'âmes arrivaient-elles à la vérité, en voyant la vanité de la science humaine, et les grandeurs de la science divine.

La quantité de renseignements recueillis par M. Faillon sur l'école de St. Irénée, à Lyon, nous donne à penser que, pendant qu'il était au grand séminaire de cette ville, il avait réuni à cette occasion, bien des matériaux sur les Origines de cette Eglise ; matériaux dont il a pu encore se servir dans la composition du grand ouvrage qu'il préparait en dernier lieu, sur les Origines des Eglises des Gaules, en général.

Mais une époque que l'auteur a spécialement travaillée, est celle des Ecoles d'Afrique et en particulier de celle de St. Augustin, à Hippone. Ce travail, qui est rempli de faits, de détails, de réglements, tous relatifs à l'établissement, l'organisation, la direction et à tous les éléments d'instruction et d'éducation du séminaire d'Hippone, comprend deux livres : dans le premier, il raconte l'occasion et les circonstances de l'établissement de ce séminaire, d'après les détails fournis par deux sermons de St. Augustin ; (355 et 356) et aussi par la vie écrite par Possidius, puis la fondation, l'organisation d'autres séminaires en Afrique, et enfin le bien qu'ils ont produit. Au second livre, l'auteur fait connaître dans les huit premiers chapitres, quelle était la vie commune des élèves du séminaire d'Hippone ; en huit autres chapitres, les Etudes ecclésiastiques qu'on y suivait ; enfin, en huit autres encore, quelle était la conduite de St. Augustin dans la direction de son séminaire, et dans ses rapports avec les élèves et les étrangers.

Nous trouvons ensuite deux notes de Mr. Faillon, qui nous font con-

naître deux particularités intéressantes, sur la manière dont il réunissait et employait ses documents.

Dans la première, il énumère tous les ouvrages dont il s'est servi pour les premières époques de son histoire et que nous avons déjà cités, puis il passe aux autres époques et voici les autorités qu'il donne :

Tillemont.

Dans Bollandus, la vie des Evêques qui ont eu des Ecoles de Clercs.

Etudes Monastiques de Mabillon.

Acta S. Ordinis Benedicti.

Dans les Conciles : des pièces qui traitent des clercs.

Histoire de l'Université de Paris.

Gallia Christiana.

La France Littéraire.

La vie des principaux Ecclésiastiques du XVIe et XVIIe siècle.

Les PP. Jésuites.

La France Littéraire.

Martène.

Launoy.

Dans la seconde note il indique comment il faisait ses extraits et de quelle manière il les disposait ; nous pensons qu'elle mérite d'être citée, car elle montre quels travaux il s'imposait.

" Pour la manière de profiter de ces ouvrages, qu'il faut parcourir sans savoir ce qu'ils contiennent, voici, ce me semble, le moyen d'en profiter, je me trouve bien de cette pratique."

1o. En commençant un volume, il ne faut pas passer à un autre endroit de ce volume, mais aller de suite, pour ne rien laisser échapper. Il n'est pas à propos de tout lire, et même de lire avec réflexion, car alors l'esprit qui s'occupe du fond du sujet, oublie le motif principal de la lecture.

2o. A mesure qu'on rencontre un endroit qui peut entrer dans un des points qu'on a marqués comme : écoles profanes, monastiques, épiscopales, instruction, vertus, fonctions, etc., etc., etc., il faut de suite mettre en

peu de mots par écrit, le fond du passage, et noter la page et le volume ; en même temps on peut marquer un point avec un crayon, en regard de l'endroit qu'on veut prendre et cela sur la marge. Ainsi par exemple s'il se présentait une histoire comme celle des Clercs de St. Cyprien qui avaient confessé la Foi, et qui furent admis par le St. Evêque dans le Clergé de Carthage, il faudrait noter cela sur un cahier, de la manière la plus brève possible, *St. Cyprien ordonne de jeunes Confesseurs :* page 54, Tome VI., et ainsi des autres, en mettant à la suite tout ce qu'on rencontre dans le même volume, quoique les matières qu'on note n'ayent aucun rapport entre elles.

3o. Lorsqu'on a terminé ses recherches, il est bon de relire tout ce qu'on a marqué, et d'après la ressemblance des matières, on se trace un plan à suivre. On a pour cela un nouveau cahier et au commencement des pages, on écrit les titres de la division, laissant l'intervalle suffisant entre chaque titre de division.

4o. Ensuite il faut prendre les indications : commençant par la 1ere et allant de suite, sans en laisser aucune pour un autre temps, et rapportant chaque indication sous le titre de division qui lui convient, ayant grand soin de noter la page et le volume.

5o. Ce travail étant achevé, on voit d'un coup d'œil quel est l'objet de la rédaction qu'on se propose de faire. Comme on a, en abrégé, tout ce qui doit entrer dans chaque paragraphe ou article, en voyant celui qui suit et celui qui précède, on peut disposer la matière de manière à être très-clair, très-suivi, très-lié.

Si on ne prend pas ces précautions, on ne pourra pas se débarrasser de 200 ou 300 passages ; on ne saura pas où les placer ; et si on se hasarde à écrire, on sera obligé de refaire tout le travail cinq ou six fois."

Chapitre Septieme.

M. FAILLON, DIRECTEUR DES CATÉCHISMES.

En même temps que M. Faillon professait le cours de Patrologie, il remplissait encore d'autres fonctions, car il avait été nommé Directeur des Catéchismes. Or, si l'on songe au travail que lui demandait sa classe, on ne peut qu'être étonné de tout ce qu'il accomplit dans les mêmes années, pour cette œuvre des Catéchismes qu'il regardait comme si importante.

Pour la classe, il ne se contentait pas de mettre à profit ses premiers travaux, qui représentaient au moins dix années de lectures assidues et de recherches infatigables, mais il augmentait chaque jour ses acquisitions, dans un champ dont il commençait à connaître si merveilleusement les richesses et l'étendue. Il nous reste à dire ce qu'il trouva moyen, en même temps, de produire pour l'œuvre des Catéchismes.

Nous avons déjà vu précédemment quelle haute estime il avait pour l'éducation religieuse de la jeunesse ; nous avons fait remarquer avec quelle ferveur il s'était acquitté de ses fonctions de Catéchiste, pendant ses années d'études cléricales ; or, c'est ainsi qu'il s'était préparé à comprendre la grandeur des obligations qu'il avait à remplir, lorsqu'il fut placé à la tête de l'œuvre, à une époque où les intérêts des âmes étaient si gravement menacés.

En présence des périls de l'Eglise et de la société, partout on redoublait de zèle pour l'enseignement de la religion. Dans toutes les paroisses de Paris on établit avec le plus de développement possible, tous les moyens d'instruction, retraites, stations de prédications, conférences pour les fidèles ; et pour la jeunesse, Catéchismes multipliés pour les différents âges, et enfin œuvres de la *Persévérance*, sur le modèle de St. Sulpice.

C'est ce que nous voyons surtout dans les paroisses principales où étaient envoyés annuellement de jeunes prêtres récemment formés au grand Séminaire : ainsi à St. Thomas d'Aquin, St. Roch, la Madeleine, St. Philippe du Roule, etc., etc., une sainte émulation animait ces différentes œuvres, où l'on avait à cœur d'appliquer les traditions reçues, tandis qu'elles restaient dans un lien de dépendance filiale vis-à-vis de St. Sulpice, où en ce moment M. Faillon dirigeait, avec 50 Catéchistes pleins de zèle, l'instruction religieuse.

Les Annales des Catéchismes nous ont conservé les noms de ses principaux collaborateurs : M. Didon, depuis supérieur du petit Séminaire de Paris; M. Bouillier, depuis curé au Mans ; M. Georges, depuis Evêque de Limoges ; M. Caverot, depuis Evêque de St. Dié ; M. Lacarrière, depuis Evêque de laGuadeloupe ; M. Estève, depuis Supérieur Général des Missions des Pères Jésuites en Syrie ; M. De Borie, depuis curé de St. Philippe du Roule ; M. de St. Marc, depuis Evêque de Rennes.

Entre toutes les réunions qui honoraient l'œuvre mère, celle qui se distinguait le plus était la Persévérance dirigée, à la Paroisse de la Madeleine, par les anciens collaborateurs de M. Faillon : Mgr. Dupanloup, et M. Petetot, depuis curé de St. Louis d'Antin et fondateur des Oratoriens.

Cette Persévérance, grâce au talent et au zèle de ses Directeurs, attirait la jeunesse la plus brillante de Paris ; on y voyait, remarque Mgr. Dupanloup dans " *ses souvenirs*," des enfants appartenant aux conditions et aux positions les plus diverses, et qui ne faisaient " qu'un cœur et une âme." Les enfants des conditions les plus humbles étaient sur un pied d'égalité parfaite avec ceux qui appartenaient aux conditions les plus hautes, et parmi ces derniers on voyait unis par la cordialité la plus touchante : les enfants de M. de Polignac et ceux du Général Foy, les fils de M. de Villele et ceux de M. Casimir Périer.

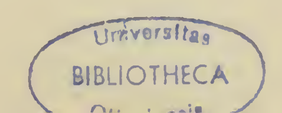
On voyait aussi aux séances de la Madeleine et de St. Roch, des

illustrations telles que la Princesse Dona Maria, depuis Reine de Portugal; l'Impératrice du Brésil; la Princesse Louise, depuis Reine des Belges; la Princesse Marie, depuis duchesse du Wurtemberg; la princesse Clémentine, depuis duchesse de Saxe Cobourg, et leur mère la Reine Marie-Amelie.

On cherchait par tous les moyens à entretenir l'union et l'émulation qui existaient entre les différentes œuvres de Paris; aux fêtes principales, le Président était choisi parmi les chefs des autres Catéchismes et il venait faire part des résultats obtenus, tandis qu'il remportait des sujets d'édification de tout ce qu'il avait contemplé; enfin, en certaines circonstances, des associés allaient visiter d'autres paroisses. Le lundi, 14 février 1831, le jour même où une foule aveuglée se jetait sur l'Eglise St. Germain l'Auxerrois et l'Archevêché pour les dévaster, la *Persévérance* de St. Sulpice, qui terminait sa retraite, reçut la visite de la Persévérance de la Madeleine, conduite par M. l'abbé Dupanloup.

M. Faillon assistait à cette visite; à la fin de la cérémonie, les principaux dignitaires des deux paroisses signèrent un acte d'union entre les deux congrégations, et enfin M. Faillon remit aux associés de la Madeleine une estampe qu'il avait fait graver pour la circonstance: Ste. Marie Madeleine environnée des patrons de la Paroisse de St. Sulpice, et enfin au-dessous, St. François de Sales bénissant M. Olier dans sa jeunesse. On y voit les chiffres des deux paroisses entrelacés, et ces paroles: *un seul cœur, une seule âme*, 14 février 1831; paroles suggérées par Mgr. de Quelen, Archevêque de Paris, dans une visite qu'il avait faite précédemment.

M. Faillon se voyait donc ainsi confirmé dans la haute idée qu'il avait de l'importance de ces œuvres, par l'élan de toutes les paroisses de Paris, mais aussi principalement par l'encouragement qu'elles recevaient du premier pasteur du Diocèse, Mgr. de Quelen, l'un des plus admirables Catéchistes de son temps, et qui donnait continuellement des témoignages de sa vive et profonde affection à ses successeurs dans l'instruction religieuse.



C'est ainsi que M. Faillon a fait ressortir son zèle dans " l'histoire des Catéchismes."

" Ce digne prélat a fait paraître en mille rencontres une prédilection flatteuse pour cette portion privilégiée de son troupeau qui eut le bonheur de recevoir les prémices de son zèle," (présidant souvent les fêtes et les réunions générales comme Grand Vicaire, puis Coadjuteur et même Archevêque,) il a fait revivre de nos jours les beaux exemples que donnèrent à leur clergé, Dom Barthelemy des Martyrs, Bellarmin, St. Charles Borromée et St. François de Sales."

Mais les associations de St. Sulpice n'étaient pas seulement répandues dans les paroisses de Paris, elles s'étaient aussi propagées dans tous les diocèses de France. Chaque année, de jeunes Prêtres formés au Séminaire, allaient porter dans leur pays, le zèle et la connaissance de ces saintes œuvres, et d'ailleurs la plupart des Evêques instruits dans St. Sulpice, et ayant eux aussi, commencé leurs premiers travaux par les Catéchismes de la paroisse, demandaient que les principaux sujets qu'ils envoyaient, fussent initiés à ces œuvres, afin qu'ils pussent rapporter ensuite dans leurs diocèses toutes ces saintes et pieuses pratiques ; car partout on sentait vivement comme à Paris, le besoin d'une forte et profonde instruction.

C'est dans ces circonstances que M. Faillon songea à publier une série d'ouvrages destinés à aider le zèle des Catéchistes dans toute la France, en réunissant les méthodes suivies à St. Sulpice et toutes les pieuses traditions et pratiques recueillies depuis 200 ans.

Nul plus que M. Faillon ne pouvait entreprendre ce travail qui était considérable : dès son entrée au Séminaire, il avait eu entre les mains le dépôt des documents destinés aux Catéchistes ; il en avait pris connaissance, il en avait même analysé une grande partie ; il avait avec soin distingué tout ce qui pouvait être utile de notre temps, de ce qui ne pouvait plus avoir d'objet, et il avait pu facilement se faire une idée de ce qui méritait d'être mis en lumière.

Il songea donc à donner l'histoire des œuvres de St. Sulpice, ensuite la

méthode que l'on employait pour l'ordre et la discipline ; enfin la forme de l'instruction à donner aux enfants. Il fit d'abord paraître un recueil des réglements de toutes les œuvres ; ce recueil fut approuvé par Mgr. de Quelen dans une lettre du 11 mai 1831.

L'année suivante, il faisait paraître l'*Histoire des Catéchismes de St. Sulpice*, et c'est ainsi qu'il annonce les ouvrages qui devaient l'accompagner et qui, en effet, ont été rédigés plus tard ; plusieurs, il est vrai, sont restés en manuscrit.

" Cette *histoire*, dit-il dans son introduction, est le commencement d'un grand ouvrage qu'on se propose de mettre au jour sous le titre de *Méthode de St. Sulpice dans la direction des Catéchismes*. Il sera destiné à MM. les Ecclésiastiques, et voici quel en doit être le plan : Un volume de cet ouvrage sera consacré à l'exposition des principes touchant la discipline des Catéchismes et l'instruction des enfants. Un autre volume contiendra des dialogues et des billets pour les grands et petits Catéchismes, et des lectures pour les jours de retraite ; on y joindra dans un volume à part, les vies édifiantes de plusieurs enfants des Catéchismes de St. Sulpice. Tout ce qui a rapport au Catéchisme de *Semaine*, destiné à préparer prochainement les enfants à leur première Communion, sera l'objet d'un volume. Un autre contiendra des plans d'instruction pour les divers Catéchismes, avec une exposition des premières vérités de la foi, mise à la portée des petits enfants, par le moyen des comparaisons et des histoires. On joindra aux plans d'instruction deux volumes d'histoires édifiantes, classées selon l'ordre des instructions observé dans le volume précédent. Un autre volume donnera des plans d'homélie ; enfin l'ouvrage sera terminé par un nouveau livre de Cantiques, où se trouveront les usages des Catéchismes que les enfants doivent observer."

Ceci forme dix volumes qui ont été rédigés plus tard et dont quelques-uns même ont été augmentés dans la suite ; ainsi outre les ouvrages qui ont été donnés au public, sur l'*Histoire*, *la Méthode de St. Sulpice*, *le Cours d'Instruction*, *la Persévérance*, nous savons que l'on conserve au Sémi-

naire de Paris, en manuscrit, pour l'usage des Séminaristes, un volume pour le Catéchisme *de semaine ;* de plus, plusieurs volumes de dialogues, deux volumes de comparaisons et d'histoires, différentes biographies qui ont été recueillies et rédigées en grande partie, par M. Faillon.

Nous pouvons ainsi compter douze volumes environ composés par lui pour l'avantage et l'utilité non-seulement des élèves du Séminaire, mais encore de tous les prêtres qui veulent s'inspirer des méthodes suivis au Séminaire.

Il fit précéder le premier de tous ces ouvrages d'un discours sur *l'Instruction chrétienne des enfants*, qui renferme toute l'expression de son zèle, et qui nous montre les sentiments de cette grande âme si intelligente des intérêts de la jeunesse.

Nous y voyons en outre un témoignage caractéristique des qualités qui distinguaient déjà M. Faillon.

Doctrine forte, solide, élevée, accompagnée d'autorités qui donnent une grande idée de sa science et de son érudition inépuisable. Ses pensées sont exposées avec une grande précision, une grande vigueur, avec une abondance de diction qui le distingue constamment et qui le rend toujours animé et éloquent.

C'est ainsi qu'il commence son introduction sur l'instruction chrétienne : " L'ignorance de la religion et la corruption des mœurs, sont les causes " naturelles de l'extinction de la foi parmi les peuples.

" La génération qui s'éleva il y a quarante ans, privée à son berceau " des secours de la religion, est demeurée presqu'étrangère au Christia- " nisme. Aujourd'hui qu'elle compose la plus grande partie de la société " et qu'elle forme les générations qui commencent, il est difficile de n'être " pas effrayé à la pensée de notre avenir.

" Car la foi n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire, elle aban- " donne ceux qui la méprisent, et elle va éclairer des yeux plus purs.

" En considérant les progrès de l'incrédulité et la diminution sensible " de la foi, on serait tenté de se demander avec Fénélon " si le flambeau de

" l'Evangile qui doit faire le tour de l'univers, n'achève pas pour nous sa " course."

" Et que voit-on déjà, les pasteurs qui annoncent la parole de Dieu, ne " sont plus compris, parce qu'ils ont des auditeurs qui ignorent même les " premiers éléments des vérités chrétiennes ; il faudrait, dira-t-on, les ra- " mener aux premières notions de l'enfance. Mais quelle apparence qu'ils " s'y soumettent ? Ils n'en sentent pas la nécessité, et d'ailleurs, " la honte " de redevenir enfants, mettra toujours un obstacle invincible aux soins " des pasteurs à leur égard. C'est ce que nous dit Massillon.".....

Mais s'il en est ainsi, faut-il se croire libre de toute obligation, le pasteur sera-t-il à l'abri de toute responsabilité? Un pareil état de choses ne doit-il pas le faire réfléchir et lui faire rechercher les moyens qui lui restent encore pour accomplir ses devoirs ; l'âge mûr nous échappe, il nous reste l'enfance et la jeunesse. Il n'est que trop vrai l'ignorance de la vérité religieuse amène l'incrédulité et l'oubli de tout principe ; mais n'est-il pas possible que l'enseignement de la vérité donné à cet âge qui n'est pas prévenu, qui est encore préservé de toute influence extérieure, puisse toucher des âmes encore pures et intactes ?

Voilà les résultats qui ont été déjà obtenus au moment où les intérêts de la religion étaient le plus gravement compromis, et voilà ce que nous pourrions vérifier par nous-mêmes, car il suffit d'un effort de quelques années pour amener les fruits les plus consolants.

Et en effet, " il en est des États comme des familles, les hommes se suc- " cèdent les uns aux autres : une génération arrive, une génération s'en " va ; les enfants prennent la place de leurs pères, et deviennent à leur " tour, les chefs des familles ; ils donnent le mouvement à la société. " Rendre chrétienne la génération qui commence, c'est donc couper le " mal en sa racine, et assurer le salut des peuples."

L'auteur appuie sa pensée par le sentiment des grands hommes du Christianisme et ensuite par l'exposé des faits. Or combien ces raisons sont-elles devenues puissantes de notre temps, où l'instruction des enfants est

soustraite au Clergé, et est confiée à des maîtres qui ont la prétention de former la jeunesse en excluant toute instruction morale et religieuse.

M. Faillon, dans ses conversations, revenait souvent sur ce sujet et il faisait remarquer que, même au temps où les familles étaient profondément chrétiennes, l'on n'avait jamais pensé qu'on dut s'en remettre entièrement à elles, du soin d'élever les enfants dans la connaissance et la pratique de la religion.

Qu'on lise les auteurs sacrés des siècles de foi, et l'on verra quel soin l'Eglise prenait des enfants; qu'on parcoure l'histoire des communautés religieuses, et l'on se rendra compte de la part qu'elles faisaient à l'instruction de l'enfance.

Dans tous les couvents, des bâtiments étaient affectés à ce soin, des maîtres désignés parmi les plus capables des religieux ; enfin à chaque Eglise étaient annexées des écoles paroissiales, où le pasteur dirigeait lui-même l'enseignement.

Mais ensuite ces saints usages tombèrent en désuétude, la vigilance sur le premier âge se ralentit ; un des signes les plus caractéristiques de l'affaiblissement de la discipline ecclésiastique, fut l'oubli de la jeunesse. On crut pouvoir s'en rapporter à la prudence et au zèle des familles ; on pensait qu'il valait mieux employer les forces et le temps des ministres du Sanctuaire au soin des adultes; on abandonnait ces œuvres comme trop secondaires ou trop assujetissantes. Les attaques dont Gerson fut l'objet au XVe siècle, à la veille de la Réforme, lorsqu'il se consacra au ministère des enfants, nous donnent des preuves du relachement, et du changement survenu dans les idées.

Mais qu'en résulta-t-il ? Un affaiblissement de la foi, une ignorance des vérités fondamentales du salut, qui se répandirent de proche en proche et qui laissèrent les populations chrétiennes, sans défense, devant les premières attaques des novateurs.

Pour comprendre les effets funestes de cette négligence coupable, il fallut les coups de foudre de la Réforme. Toute l'Eglise divisée, les races

du Nord se séparant des races du Midi ; les efforts des Apôtres envoyés de Rome pendant plusieurs siècles, anéantis en quelques années ; des populations immenses qui avaient enfanté des milliers de saints, avaient couvert leur sol de monuments impérissables, avaient marché aux croisades, semblaient animées de tout l'esprit chrétien et qui s'en vont tout d'un coup méconnaître les principes les plus essentiels et les plus élémentaires de la Religion.

Ainsi les vit-on se révolter contre le Représentant de Notre Seigneur, contre l'autorité de l'Eglise, la vérité de son enseignement ; ne sachant plus reconnaître le vrai Dieu présent spirituellement dans son Vicaire, et réellement dans l'Eucharistie Sainte.

Et non pas seulement une foule ignorante, rude et barbare, mais les grands du peuple, les princes, les Souverains ; non pas seulement les membres de l'Eglise, mais des chefs, des guides et des docteurs, les plus haut placés dans la hiérarchie sacrée.

Mais d'où venait ce terrible désastre ; il venait, nous dit le savant auteur, autant de l'ignorance que de la corruption des mœurs qui l'accompagne toujours.

Or, lorsque des maux semblables menacent encore l'Eglise, n'est-il pas de remède, n'y a-t-il aucune défense à opposer, que devons-nous faire en notre temps environné même, de plus grands dangers, que ceux que Mr. Faillon signalait alors.

Oui, il en est des remèdes ; de grands et d'efficaces, qui ont déjà accompli des merveilles et qui sont faciles, puisqu'ils dépendent du zèle et de la bonne volonté des pasteurs.

Ces remèdes, nous les trouverons dans l'instruction chrétienne des enfants : " moyen, dit M. Faillon, aussi sûr dans ses résultats, qu'il est simple en lui-même."

Et il continue en ces termes :

" Mais un fait public, éclatant, va mettre cette vérité dans la dernière
" évidence ; quelle cause produisit, au 17e siècle, cette heureuse révolu-
" tion qui rendit également chrétiennes toutes les classes de la société, et

" qui imprima le sceau de la religion à tout ce qui tient à cette époque ?
" l'éducation chrétienne des enfants."

De tous les décrets que l'Eglise a rendus à Trente, il n'en était peut-être pas de plus nécessaire que celui qui enjoint à chaque pasteur l'obligation d'enseigner avec soin, au moins les jours de dimanche et de fête, les éléments de la foi chrétienne aux enfants.

Saltem Dominicis et aliis festivis diebus, pueros in singulis parochiis, fidei rudimenta...diligenter, doceri curabunt.

Que cette mesure fut devenue absolument nécessaire, qu'elle fut jugée comme l'une des plus indispensables de toutes celles portées par le St. Concile, c'est ce dont nous ne pouvons douter, si nous considérons avec quel empressement elle fut accueillie par les hommes les plus éminents de l'Eglise.

Par le malheur des temps, la fonction de Catéchistes était tombée dans le mépris ; l'exemple de Gerson en est une preuve trop certaine pour pouvoir être contestée, nombre de pasteurs négligeaient entièrement ce devoir essentiel de leur charge. Mais à peine l'Eglise eut-elle fait entendre sa voix, que de toutes parts on se livra avec un zèle admirable à l'instruction chrétienne de l'enfance.

Une multitude de Conciles confirmèrent et publièrent le décret de Trente ; des hommes du premier mérite voulurent l'exécuter eux-mêmes, et pour en perpétuer l'heureux effet dans l'Eglise, il se forma des compagnies uniquement occupées du soin de donner cette instruction.

Ces dispositions du Concile de Trente ont été confirmées par l'enseignement incessant des Souverains Pontifes. Qu'on lise les bulles des Papes Jules III et Paul III, en faveur de la Ste. Compagnie de Jésus et l'on verra combien sont applaudis les travaux des fondateurs de cette Compagnie dans l'enseignement du Catéchisme. On sait de plus avec quel soin les Souverains Pontifes firent rédiger le Catéchisme du Concile de Trente. On peut lire aussi dans l'ouvrage de Mgr. Dupanloup sur *l'œuvre par excellence*, la lettre du Pape Clément XI à M. de la Chetardie, curé de St.

Sulpice ; le Pape Benoit XIV a consacré plusieurs de ses admirables travaux à cette œuvre, les Papes Pie VIII et Grégoire XVI l'ont souvent recommandée au zèle des Evêques. Enfin l'on connait les différents actes du Pape Pie IX à l'égard des Catéchismes, actes couronnés par les travaux du grand Concile œcuménique sur le *Catechismus ad Laicos*, qui est actuellement en exécution.

Quant aux Conciles, M. Faillon en a cité un grand nombre qui enjoignent la mise en pratique des dispositions du Concile de Trente, et donnent même tous les détails des moyens à employer pour attirer les enfants, déterminer les parents et régler la discipline et la méthode des Catéchismes telles qu'elles sont observées actuellement.

Les Conciles tenus à Milan 1565, Salerne 1595, Monza, Arèzzo, Parme, Albano en Italie, Valence et Tarragone en Espagne, (1565 et 1591), Olmutz, Osnabruck en Allemagne, (1591), Bésançon, Bourges, Metz· Melun, Rouen, Orléans, Troyes, Angers, (1570 et années suivantes), Lima et Mexico en Amérique, (1582 et 1585), recommandent aux Pasteurs de réunir les enfants tous les Dimanches et jours de fête, au son des cloches comme pour les offices, de leur faire réciter le texte, de l'expliquer, en langue vulgaire, de procéder par voie d'interrogation, d'expliquer le Catéchisme par des comparaisons, des faits, des histoires, de traiter les enfants avec la plus grande bonté, de les encourager par des dons et des récompenses.

D'autres, comme le Concile de Constances et le synode d'Anvers en 1610, enjoignent aux pasteurs de rendre le Catéchisme si agréable qu'il soit pour les enfants, plutôt une sorte d'amusement qu'une étude sérieuse.

D'autres, comme le synode de St. Omer, 1640, et le synode de Gand, exhortent les Magistrats de la ville à assister aux distributions des récompenses.

Il est bien à remarquer que toutes ces prescriptions, fruits de l'expérience et de la sagesse des siècles, composent actuellement le réglement des

Catéchismes, tels qu'ils sont pratiqués dans le monde entier et en particulier Rome dans chaque paroisse. (1)

En même temps que les Conciles répondaient de toutes parts aux injonctions du Concile de Trente, les hommes les plus éminents par leur dignité et leur sainteté se dévouaient à leur accomplissement, et l'on vit " des prélats du premier ordre, les lumières de l'Eglise, des Saints honorés du don des miracles," remplir eux-mêmes la fonction de Catéchistes.

St. Charles Borromée à Milan, le grand Cardinal Bellarmin dans son diocèse, St. François de Sales, allant tous les dimanches présider le Catéchisme entre les Saints offices ; Dom Barthelemy, Archevêque de Brague, exerçant ce saint ministère jusque dans ses derniers jours, et même après s'être demis de sa charge. St. Ignace de Loyola, St. François de Borgia, St. François-Xavier y consacrant chaque semaine un temps considé. rable.

La France en particulier a donné ici les plus grandes preuves de son acquiescement aux dispositions du grand Concile ; nulle part on n'a vu plus d'élan et plus de persévérance dans cette grande œuvre. Alain de Solminiac, Evêque de Cahors ; Abelly, Evêque de Rodez ; César de Buz, fondateur d'une Congrégation de Catéchistes, le P. Grignon de Montfort, le P. Romilion, St. François Regis, St. Vincent de Paul, le P. Yvan, M. le Nobletz, le P. Maunoir, M. Olier et tous ses disciples ont répandu l'institution des Catéchismes dans toute la France.

M. Faillon se plaisait souvent à rapporter les pieuses industries de ces grands instituteurs de la jeunesse pour répandre l'instruction.

Les uns, comme le P. Grignon de Montfort, Fénélon, composaient des recueils de Cantiques, où étaient exposés les principaux points de la doctrine et de la morale Chrétiennes ; on sait le bien que ces cantiques ont

---

(1) M. Gaume rapporte dans son voyage à Rome, que vers midi, des enfants parcourent les rues avec des cloches, appelant leurs compagnons à la réunion des Paroisses, tandis qu'à la fin de l'année on promène dans des Chars de triomphateurs, avec des couronnes et des palmes, ceux qui se sont le plus distingués pendant l'année.

fait non seulement dans les Catéchismes mais encore dans les missions et les retraites.

Les autres comme M. le Nobletz, le P. Maunoir, le P. Yvan avaient fait exécuter des tableaux où était représentée toute la suite mise de la religion, qu'ils expliquaient et développaient dans leurs instructions.

D'autres comme le P. Romilion composaient des pièces et des dialogues sur les Sts. Mystères, débités par de jeunes enfants habillés en anges ou autrement; et ainsi il excitait l'intérêt des enfants et attirait les parents.

M. Faillon citait aussi ce fait de l'un des principaux curés de St. Sulpice, qui, pour attirer un plus grand nombre d'enfants, avait établi sur sa paroisse des écoles de dessin, où l'enseignement de la religion était donné chaque semaine par les prêtres du Séminaire. (1)

Enfin il termine cette exposition en rappelant les fondations d'ordres institués pour répandre l'instruction Chrétienne.

A Rome, la Confrérie des Catéchistes instituée par le St. Pape Pie V, qui est répandue actuellement dans toutes les Paroisses.

Dans le diocèse de Milan, la Confrérie de la doctrine Chrétienne établie par St. Charles Borromée, et qui acquit de telles proportions, qu'à la mort du pieux Cardinal, elle comptait 3000 Catéchistes, instruisant dans 740 Catéchismes plus de 40,000 personnes. St. François de Sales et St. Philippe de Neri suivirent ces grands exemples.

En France, César de Bus fonda de même une société célèbre d'instruction, qui au moment de la révolution, comptait quinze maisons et vingt-six Colléges.

St. Vincent de Paul, le Cardinal de Bérulle, M. de Lasalle, plus tard fondèrent des sociétés de missionnaires et d'instituteurs qui ont rendu de grands services ; depuis ce temps, plus de quinze sociétés de Sœurs, ont

---

(1) M. Faillon a cité ce trait dans l'histoire des Catéchismes et il l'accompagne de cette réflexion, "il est glorieux à la religion d'avoir fait naître la pensée d'un établissement si " avantageux aux progrès des beaux arts, le premier de ce genre qu'on ait vu à Paris et " peut-être en France."

été fondées dans le même but, et parmi ces sociétés, les Ursulines, les Sœurs de St. Vincent de Paul, celles du P. Grignon de Montfort, la Congrégation de Notre-Dame, comptaient, à l'époque de la Révolution de 1789, des centaines de couvents.

La Révolution n'a pas arrêté l'essor de ces associations : les anciens ordres ont disparu en partie, mais il est à remarquer que les Congrégations établies en vue de répondre aux dispositions du Concile de Trente, ont conservé leur importance et même ont pris une extension qu'elles n'avaient pas au dernier siècle, et cependant les difficultés et les oppositions ne leur ont pas manqué.

Les ennemis de la religion ont compris qu'ils n'avaient pas de plus grands adversaires ; et que c'étaient elles qui pouvaient surtout éclairer et moraliser ces masses aveuglées et circonvenues avec tant d'effort, par les partisans de l'incrédulité et de l'impiété.

Ces humbles Congrégations ont donc grandi par une disposition mystérieuse de la divine Providence, qui ne leur a pas fait dire encore leur dernier mot, et qui veut se servir de ces instruments si méconnus, et si faibles en apparence, pour remporter une des plus grandes victoires qui aient jamais signalé la marche de l'Eglise.

Et en effet l'incrédulité et l'impiété n'ont pas de plus grands adversaires que ces humbles congrégations de l'instruction chrétienne.

C'est là que les masses trompées et détournées du chemin du bien et de la vérité, verront la lumière qui les sauvera de l'abîme, et trouveront le secours qui les arrachera à la ruine sociale, comme à la perte éternelle des âmes.

Après avoir publié son histoire des catéchismes de St. Sulpice, M. Faillon fit paraître en 1832, *sa Méthode, dans la direction des Catéchismes.* Elle se répandit aussitôt dans toute la France, et elle a conservé une telle autorité, que, dans le dernier ouvrage de Mgr. Dupanloup, intitulé l'*Œuvre par excellence* ou Entretiens sur le Catéchisme, la méthode de M. Faillon est citée, presqu'à chaque chapitre. Nous devons aussi mentionner que le dis-

cours sur l'instruction, indiqué plus haut, est donné presqu'en entier par Mgr. Dupanloup dans son livre intitulé, *Méthode Générale du Catechisme, recueilli des ouvrages des Catéchistes les plus célèbres*, et où M. Faillon est cité entre Gerson, Bossuet et Fénélon.

Du reste, dans cette méthode, le dévoué Catéchiste a surtout résumé les usages et traditions de St. Sulpice; il a ajouté les développements rendus nécessaires par les circonstances actuelles, et il n'a eu garde d'omettre les travaux de ceux qui l'avaient précédé, parmi lesquels M. Borderies et M. Teyssère avaient laissé de si précieux enseignements.

Après quelques considérations très-sages sur le local et les dispositions pour le Catéchisme, sur le nombre et le placement des enfants, il donne des instructions sur chacun des exercices du Catéchisme. 1o. Le chant des cantiques. 2o. La récitation et l'interrogation. 3o. L'instruction. 4o. L'homélie ; et enfin sur les fêtes, et les moyens d'encourager les enfants.

Ces instructions sont si judicieuses et si bien appropriées au besoin des enfants, et à l'instruction des catéchistes, qu'elles ont toujours été suivies depuis ce temps, non-seulement dans les paroisses de Paris, mais encore dans toute la France, et enfin, qu'elles sont invoquées dans toutes les recommandations données dans l'*Œuvre par excellence.*

" Il est à désirer, disait M. Faillon, que l'on ait dans chaque Eglise, une chapelle destinée au Catéchisme; elle doit être assez grande pour contenir plusieurs centaines d'enfants, et elle doit être disposée de la manière la plus propre à établir l'ordre et la discipline, et à maintenir l'émulation parmi les enfants, par la disposition des places et des bancs."

M. Faillon attachait une grande importance pour le succès du catéchisme, au chant des cantiques bien choisis et bien exécutés : ensuite il donne les règles de l'Instruction ; ce qu'il en dit est comme un traité de composition qui fournit le meilleur complément aux ouvrages classiques, où l'on a surtout en vue les principes de l'art d'écrire ; ici il s'agit des moyens à prendre pour se rendre accessible aux enfants : parler à leur intelligence et les habituer à réfléchir.

C'est un art très difficile et très pratique ; mais on n'en trouve pas les règles dans les rhétoriques ordinaires ; il n'est rien de plus délicat, que de se mettre à la portée de ces jeunes esprits, de les frapper et de les captiver ; tout ce qu'il dit à cet égard, est un modèle du genre.

Une observation importante que nous avons entendu souvent exprimer à M. Faillon, c'est que : de même que tout ce qui compose le catéchisme, est ce qui est demandé par les conciles, c'est ce qui est le plus favorable à l'instruction proprement dite. Et en effet, qu'y a-t-il de plus propre à développer la mémoire que l'obligation que l'on impose aux enfants, de donner textuellement la lettre du catéchisme et de l'Evangile, de manière à leur faire prendre l'habitude de ne jamais rien dire sur la religion qui ne soit exact et rigoureusement appuyé sur l'enseignement sacramentel de l'Eglise ; ainsi on remplit leur esprit de principes et de maximes qui développent leur jugement, et qui sont comme la forme de tout bon esprit.

Ensuite, qu'y a-t-il de plus propre à fortifier l'intelligence et à apprendre les règles du style et de la composition, que l'obligation imposée aux enfants de rédiger l'instruction sur des notes prises pendant la séance ? et l'on peut observer que les catéchismes ainsi pratiqués, loin d'entraver la marche des études, en sont le plus puissant auxiliaire. Aussi a-t-on remarqué, et il pouvait à ce sujet citer le témoignage de l'un des plus éminents dignitaires de l'université de France, (*) que les élèves appelés aux grands concours, qui chaque année montraient le plus de dispositions pour écrire, étaient précisément ceux qui avaient été formés aux exercices de l'instruction religieuse.

Pour bien convenir à l'esprit des enfants, l'instruction doit être courte, bien divisée, d'un style simple, mais frappant, et enfin très-méthodique. Procédant selon la gradation enseignée par Quintilien, il faut commencer par des arguments qui convainquent ; il faut développer ensuite son sujet par des considérations explicatives ; enfin il faut tout terminer par les preuves que l'on regarde comme les plus fortes.

(*) M. Du Chayla, Inspecteur Général de l'Université.

(*Fortiora, fortia, fortissima.*)

Ainsi s'exprime Quintilien: les premières preuves excitent l'attention, les secondes éclairent l'esprit, les dernières enlèvent la volonté.

Il faut surprendre de temps en temps par des mots concis, et frappants comme ceux-ci :

" Celui qui vous a fait sans vous, ne vous sauvera pas sans vous."

" Dieu vous promet le pardon, mais personne ne vous a promis le lendemain."

Il faut aussi recréer agréablement ses jeunes auditeurs par des saillies inattendues ; pas même leur refuser au besoin, un mot pour rire ; mais rien de trivial ni d'inconvenant, qui ne puisse être répété dans la société la plus grave et la plus relevée.

Mgr. Dupanloup a reproduit tous ces préceptes de la méthode de St. Sulpice, en les commentant avec cette supériorité et cette haute expérience qui caractérisent tous ses admirables écrits sur l'enseignement.

M. Faillon veut aussi qu'on appuye ses instructions par des traits bien choisis de l'Histoire Sainte, de la vie des Saints, et avec modération dans l'histoire profane. Pour la vie des Saints, n'est-ce pas la doctrine sainte elle-même mise en action et revêtue de tous les charmes de la vie ? C'est ce que disait avec tant de force St. François de Sales :

" Il y a autant de différence entre l'Evangile et la vie des Saints, qu'entre une musique notée et une musique chantée."

Enfin, M. Faillon en vient à un genre de preuves auquel il attachait la plus grande importance, ce sont les comparaisons. Il s'appuie même sur l'exemple de N. S., des Saints et de tous les grands prédicateurs de la vérité.

Nous donnerons ici quelques détails, parce que M. Faillon y revenait souvent, et qu'après avoir cité la Bible, les grands catéchistes, comme Fénélon et St. François de Sales, l'auteur en particulier du Catéchisme de Constance, auxquels il conseille de recourir, il a pris lui-même la peine de faire un recueil de comparaisons, comprenant deux gros volumes qui doivent se trouver au Séminaire de Paris.

Voici ce qu'il rapporte du prix que St. Vincent de Paul attachait à ce genre de preuves, pour se rendre accessible à tous les esprits qui ont tant besoin de voir les choses spirituelles représentées et illustrées par des images sensibles :

" Il faut que la compagnie se donne à Dieu, pour expliquer, par des comparaisons familières, les vérités de l'Evangile ; façonnons notre esprit à cette méthode, imitant en cela N. S., lequel, comme dit l'Evangile, ne disait rien sans y recourir : *sine parabolis, non loquebatur ad eos.*"

St. François de Sales était du même avis sur l'importance de ces assimilations : " Le livre de la Nature est bon pour les similitudes ; les Pères en sont pleins, l'Ecriture sainte en mille endroits.

Vade ad formicam : sicut gallina congregat pullos suos : quemadmodum desiderat cervus ; quasi struthio in deserto ; considerate lilia agri, etc. et cent mille semblables, ajoute St. François de Sales.

Et il ajoutait en citant les paraboles de N. S.; c'est un père de famille, c'est un fils, un serviteur, un soldat, un gardien, un voleur dans la nuit, un souverain, un guerrier, un laboureur.

Moins encore, c'est un repas, une mesure, un peu de farine, un flambeau, un champ, un arbre, une fleur, un passereau.

Le P. Romillion excellait en ce genre : voulant faire comprendre le malheur d'une confession mal faite, il représentait un homme qui, ayant boutonné son pourpoint, est obligé de tout recommencer lorsqu'il s'aperçoit qu'il y a un bouton qui reste.

En voici une autre qui a un certain intérêt d'actualité ; elle est de St. François de Sales : pour expliquer que N. S. n'a prié que pour St. Pierre, quoique toute l'Eglise fut aussi en péril, il représente un jardinier qui, arrosant une plante, verse toute l'eau au pied, sans s'amuser à arroser chaque branche et chaque fleur. " Ainsi Notre Seigneur pria pour le chef, et arrosa cette racine, afin que, par l'entremise du chef, la foi fut toujours conservée en l'Eglise."

St. François de Sales, dans son admirable lettre à l'Archevêque de Bourges,

indique non-seulement les sources, mais les moyens à prendre pour découvrir les comparaisons renfermées en la Sainte Ecriture.

" Il faut, dans la Ste. Ecriture, considérer les mots, pour voir s'ils sont métaphoriques, et quand ils le sont, il y a une comparaison pour qui sait la découvrir. Ainsi en ces paroles :

Viam mandatorum cucurri cum dilatasti cor meum, considérez, dit-il, les mots métaphoriques qui sont ici : c'est *dilatasti* et *cucurri ;* ensuite cherchez quelles sont les choses qui vont vite par dilatation, ainsi les navires, quand le vent gonfle leurs voiles, les étend, les remplit, alors ils vont rapidement ; de même quand le vent de l'Esprit Saint remplit nos cœurs, il les dilate et nos âmes alors courent à pleines voiles dans la mer des commandements.

David parlant des mondains dit : *periit memoria eorum cum sonitu* ; je tire de ces mots, deux comparaisons de deux choses qui se perdent avec le son ; quand on brise un vase, il périt en sonnant : ainsi quand les méchants meurent, on parle d'eux, mais comme le vase cassé demeure inutile, ainsi les malheureux demeurent perdus, etc., etc., de même quand un riche meurt, on sonne les cloches, on fait de grandes funérailles, mais ensuite qui parle de lui, qui s'en souvient ? Personne.

En tout ceci, nous faisons quelques citations qui ne peuvent donner la substance même du travail de M. Faillon sur la méthode, mais qui doivent suffire pour montrer sa manière, et quel intérêt il sait répandre sur les sujets les plus arides par les citations sans nombre que lui fournissait son érudition inépuisable.

Vient ensuite un chapitre des plus importants sur la nécessité de rendre le catéchisme agréable aux enfants. Nous le citons ici, parce que l'on sait tous les efforts que les ennemis de la religion ont fait pour décrier ses charmes, et donner des préventions contre les œuvres les plus aimables de la piété, efforts que nous voyons redoubler maintenant. On représente partout dans les livres, les journaux et l'enseignement public, le joug de la piété, comme un joug pénible et insupportable ; on fait appel aux délicatesses de la jeunesse et de l'enfance, qui craint ce qui est sérieux et

austère ; on lui cache les douceurs de la piété ; on lui en exagère les véritables obligations ; et combien, par ces imputations gratuites et mensongères, a-t-on éloigné d'âmes, et les a-t-on rebutées pour jamais. D'un autre côté, il faut avouer, suivant la remarque très-juste de plusieurs des instituteurs les plus distingués de la jeunesse, qu'il s'est introduit parfois avec les meilleures intentions du monde, un genre de piété sombre, implacable, qui a fait naître ces fâcheuses dispositions contre la religion. C'est la remarque de Fénélon, et dans les derniers temps, de St. Liguori, etc., des Théologiens Romains et enfin de Mgr. Dupanloup et de M. Faillon lui-même.

Combien nous semble-t-il donc important d'exposer les idées de M. Faillon sur ce sujet, idées qui ont été adoptées par les Institutions de la jeunesse et qui même ont donné naissance à plusieurs œuvres spéciales telles que les œuvres de Récréation de la jeunesse. Nous pourrions à ce sujet citer les œuvres de M. Allemand, à Marseille, les institutions des Cercles et les institutions catholiques, où l'on fait tout pour donner de l'attrait à la pratique d'une religion, qui est si remplie d'amabilité et de douceur.

M. Faillon citait à ce sujet, les recommandations des souverains Pontifes(1), les prescriptions des Conciles et des Synodes (2), l'enseignement des Saints et des plus éminents Catéchistes (3) : il montre quelle nécessité il y a de présenter à la jeunesse si vive et si impressionnable, sous un aspect aimable et attrayant, l'enseignement de cette religion qui, suivant un

---

(1) Clément VIII, dans sa lettre à Mr. de la Chétardie ; Benoit XIV, dans ses Institutions.

(2) Synode de Constance, synode d'Anvers 1610, Concile de Besançon 1571. Pastores, pueros ad discendum alliceant blandè et humaniter.—Synode de Brescia 1603. Pueros quasi per ludum ad discendum alliceant.—Synode de Constance 1609.

(3) Amet puer quod cogitur discere ut non opus sit sed delectatio, non necessitas sed voluntas. St. Jérome, lettres, etc..

Si les enfants se forment de la religion, une idée sombre et triste, tout est perdu.— Fénélon.

Avec un enseignement pareil, tout parait triste et ennuyeux. Idem.

illustre auteur, joint à sa sainte austérité, tant de côtés aimables et ravissants.

Ceci est le grand défaut d'un certain système d'éducation austère et sans ménagements, et c'est par ce défaut qu'on a achevé de perdre la jeunesse dans certains pays, nous dit M. Faillon : cette éducation a fait peut-être autant de mal que tous les dangers et les dépravations du monde.

" On met, nous dit Fénélon, tout l'ennui dans l'étude et tout le plaisir dans les récréations, et alors la religion se présente comme une médecine salutaire peut-être, mais à coup sûr pénible et désagréable ; elle apparaît comme une loi dure, présentée par des maîtres pleins de préventions et sans condescendance ; les meilleurs enfants ne la suivent que par crainte, mais sans goût et sans affection, la mettant, comme leurs instituteurs, où elle n'est pas, et faisant tout consister dans des formalités désagréables. D'autres, plus emportés, s'écartent tout à fait, prévenus des fausses idées que leur ont donné la dureté de ces enseignements, et la simplicité et la maladresse des instituteurs, ils ne veulent rien écouter, et supposent sans s'en éclaircir que tous ces discours ne méritent pas seulement d'être examinés. C'est ce qui fait les libertins, et voilà jusqu'où peuvent aller les mauvais effets des instructions désagréables."

Après ces considérations, M. Faillon donne les moyens de faire aimer le Catéchisme. " Ces moyens, dit-il, sont plus simples et plus faciles qu'on ne pense, et il cite en preuve cette belle pensée de St. Cyrille d'Alexandrie : c'est que " de même qu'une légère occasion suffit pour causer à un enfant une grande affliction et lui arracher des larmes, il n'en faut pas plus pour lui arracher les transports de la joie la plus vive."

M. Faillon a énuméré dans sa méthode, plusieurs moyens de rendre le Catéchisme attrayant et agréable aux enfants ; mais de plus, dans sa conversation, il revenait souvent sur ce sujet et en indiquait d'autres, donnant pour règle générale, de se conformer aux goûts et aux inclinations des enfants que l'on a à diriger ; pour cela il faut étudier les dispositions et

s'en servir dans tout ce qu'elles ont de légitime, leur donner toute la satisfaction possible, autant qu'elle peut aider au succès de l'œuvre si importante que l'on a à remplir, pour leur instruction et leur éducation.

Ainsi tous les penchants de l'enfance à la curiosité, à la nouveauté, à l'émulation, au plaisir, à tout ce qui parle aux yeux, au cœur, à l'imagination, doivent être utilisés pour le bien, car dit M. Faillon, " il ne faut jamais oublier que ces penchants sont dans l'enfance aussi entraînants pour la vertu, qu'ils sont puissants pour le mal."

M. Faillon, dans sa conversation, revenait souvent sur ce sujet ; il aimait à rappeler les moyens indiqués dans saméthode pour rendre les catéchismes intéressants : les cantiques bien choisis, bien préparés et bien exercés, et en parties, si l'on peut, comme faisait St. François de Sales, grand admirateur des beautés de l'harmonie ; des chants composés suivant les circonstances, comme l'ont pratiqué si bien les plus saints catéchistes : le P. Grignon de Montfort, Fénélon, les disciples de M. Olier et, de notre temps. Mgr. le Tourneur, Mgr. Giraud, le P. Marquet, le P. Herman, et les RR. PP. Lambillotte, devenus si célèbres, et dont les chants apportent un tel éclat aux plus grandes cérémonies, dans le monde entier.

Ensuite les *Billets* sur les fêtes principales, récités par les plus capables des enfants, et expliqués par le Président.

Les Dialogues et les Conférences composés avec soin, et d'un attrait qui les rend souvent plus touchants et plus émouvants que les meilleurs sermons.

Il parlait aussi des histoires et des paraboles et il disait : les catéchistes doivent avoir un recueil d'histoires curieuses, extraordinaires et de paraboles bien préparées ; il en avait fait lui-même des recueils qui se trouvent à St. Sulpice, et qui sont sans doute bien intéressants, si l'on en juge par les comparaisons dont il a enrichi sa méthode pour la préparation à la première communion. On sait comme dans les derniers temps les grands historiens de l'Eglise, parmi lesquels on peut citer M. Rohrbacher et M. Darras, ont tiré de l'oubli et mis en lumière des quantités de traits

intéressants, qui sont comme un trésor tout nouveau pour les Apologistes de la foi chrétienne.

Enfin, il conseillait de faire des emprunts aux usages des différents pays, et des différents siècles, en les accommodant toutefois au genre du temps présent ; et il était on ne peut plus intéressant, lorsqu'il énumerait les moyens employés pour donner de l'attrait à l'instruction religieuse à Rome, en Italie, en Espagne et dans les provinces les plus pieuses de la France.

A Rome, les plus petits enfants, chargés du grave ministère de la Prédication pendant les temps de Noël, principalement à l'*Ara Cœli*, et attirant autant de monde que les plus illustres prédicateurs.

Pendant le carême et la semaine sainte, les grandes Symphonies religieuses des PP. de l'Oratoire, puis les solennités musicales de la chapelle du Pape et du chapitre de St. Pierre, qui exercent une si grande influence sur les esprits les plus éloignés de la vérité catholique, et ont si puissamment contribué aux conversions les plus célèbres des derniers temps, etc., etc.

M. Faillon aimait aussi à raconter les cérémonies populaires dont il avait été témoin dans sa jeunesse à Aix : et il le faisait avec le plus grand charme.

A Noël et aux Rois, toute la population s'empressait dans les Eglises, pour contempler les Bergers et les Mages, et les crèches faites avec un luxe et une perfection de décors qui frappaient les masses, et étaient au niveau des plus magnifiques productions de l'art.

Ces démonstrations n'étaient que la reproduction de ce qui se faisait à Rome, aux grands siècles de l'Eglise et dans ses plus beaux jours de triomphe. Elles ont eu la plus heureuse influence en Provence ; et tous ceux qui en ont été témoins, ne peuvent douter qu'elles n'aient beaucoup contribué à conserver les grandes qualités d'une population si riche en témoignages de foi, et encore remarquable par les vertus les plus belles et les plus pures.

Aux jours des Rois, disait M. Faillon, l'orgue représente par une marche, le voyage des Mages dans le désert; on entend d'abord la caravane dans le lointain, puis approchant peu à peu, puis semblant se perdre dans l'immensité du désert; à un certain moment, elle semblait passer par les différentes épreuves d'un long voyage, un ouragan, une tempête, et enfin elle arrive, faisant entendre des chants de joie, et des fanfares avec des gradations et des modulations qui ravissent les étrangers venus des plus grandes distances, et laissent une joie toujours nouvelle à une population si merveilleusement douée pour l'intelligence de l'art musical.

Et en effet, les organistes préparés longtemps à l'avance, se plaisent à montrer en ce jour, toutes les ressources de leur instrument et toutes les puissances de leur talent; on ne peut dire combien ces pieux exercices contribuent au goût et au développement de la musique religieuse.

Cette marche des Rois Mages, a repris de nos jours une nouvelle célébrité par une imitation heureuse qui en a été faite dans une composition actuellement célèbre dans le monde entier, intitulée le Désert, et due à un illustre musicien qui fut, dans sa jeunesse, enfant de chœur de la Cathédrale d'Aix, Félicien David.

M. Faillon racontait aussi avec le plus grand charme, et avec une vérité d'expression extraordinaire, ces scènes qu'il avait vues dans son enfance, aux processions principales, et conservées du bon Roi Réné, dont la mémoire est en bénédiction en Provence.

On voyait aux processions, des personnages chargés de représenter tous les saints de l'ancien et du nouveau Testament, depuis les Patriarches, jusqu'aux Saints Martyrs et Apôtres, etc., etc., de la loi nouvelle.

Pour rappeler le souvenir des différentes erreurs qui avaient affligé le monde avant la venue du Sauveur, des personnages représentaient le culte des différentes idoles ; les peuples payens, en grand costume, conduisaient des Victimes aux sacrifices, et au milieu d'eux, des personnages portant un chat en triomphe, qu'un individu avait pour fonction, durant toute la

marche de la Procession, de lancer dans les airs à la plus grande hauteur et de reprendre en ses mains assez habilement pour ne lui faire aucun mal. Ceci était peut-être destiné à rappeler le culte bizarre de certains peuples.

Ensuite venait ce qu'on appelait la scène des démons : Un enfant habillé en blanc, représentait la destinée de l'âme en ce monde, il était accomgné par un ange pourvu d'une épée et d'un bouclier, qui, pendant toute la marche de la Procession, avait à protéger l'âme contre les attaques d'une troupe de démons. L'âme était environnée, saisie, accablée, enlevée même, mais l'ange, toujours vainqueur, dispersait les assaillants, les repoussait et trouvait moyen de recevoir sur son bouclier et son épée, tous les coups destinés à l'âme.

Enfin, à la suite du cortège, apparaissait un personnage sinistre armé d'une faux, et coiffé d'une énorme tête de mort, qui poursuivait sur tout le parcours de la procession, les plus avancés des assistants, en les menaçant de les faucher, le tout aux grands applaudissements de la foule.

Il est vrai, disait M. Faillon, que l'on ne peut plus revenir à ces exhibitions qui paraîtraient trop naïves, en des temps où la discussion, appliquée aux vérités les plus saintes, a rendu les esprits plus difficiles et plus sceptiques, mais on peut au moins s'inspirer de la pensée qui avait suggéré ces pieuses interprétations.

Il faudrait, disait il, sans rien faire de ce qui est contraire à la gravité du ministère, éviter ce sérieux monotone et absolu qui engendre l'ennui et la contention, et qui a si souvent pour résultat l'éloignement le plus complet.

Il citait à ce sujet, la recommandation de St. Anselme de Cantorbery, dans un couvent, où l'on avait adopté la discipline la plus austère pour 'l'enseignement des clercs.

" Si vous plantiez un arbuste, en le renfermant dans une boîte, quel arbre auriez-vous au bout d'un an ? un arbre informe, mutilé et dont les branches repliées et tordues ne pourraient donner ni fleurs, ni fruits, ni ombrage."

Mais si cela est vrai pour l'éducation des jeunes gens qui se vouaient à la vie religieuse, combien cela l'est-il encore plus quand il s'agit d'enfants, que l'on destine à la vie du siècle ?

Enfin, ce qui complète admirablement le travail de M. Faillon, et ce qui est d'ailleurs le but de tout le reste, est ce qui concerne l'éducation morale et la sanctification des enfants.

C'est là que se rapportent toutes les pensées du prêtre, quand il s'occupe de la jeunesse. Les écoles qu'il fonde, les sacrifices qu'il s'impose pour répandre l'instruction, n'ont pas d'autre fin que d'éclairer les âmes sur leurs plus grands intérêts. On ne recueillera jamais dans l'âge mur, que ce que l'on aura semé dans l'enfance. L'homme sera à son dernier soupir, ce qu'il aura été dès le commencement, nous dit la Sagesse ; les instructions, les enseignements, les attraits que l'on donne à la religion, à quoi doivent-ils se rapporter, sinon à la formation de ces jeunes cœurs, de ces tendres esprits, de ces caractères encore délicats et flexibles ?

Il faut profiter de ces premières années, où les bonnes habitudes sont décisives pour la vie tout entière, et où la tâche est secondée par les dispositions si accessibles de l'enfance.

" La tendresse d'âge, la docilité d'esprit, la facilité du naturel des enfants, les rendent susceptibles de toutes les bonnes impressions qu'on voudra leur donner. . Rien n'est plus aisé que d'inspirer à ces cœurs encore tendres des sentiments de piété, la crainte de Dieu, l'horreur du péché, l'amour de la vertu." (le P. Neveu.)

C'est une tâche facile et souverainement efficace ; facile : parceque l'âme de l'homme est d'abord comme une cire molle qui prend toute impression ; et efficace : parce que cette âme devient ensuite comme un métal, un bronze inflexible qui conserve indélébilement toutes les empreintes qu'elle a reçues.

Ensuite M. Faillon indique les moyens à employer : le zèle et la douceur. Nous ne le suivrons pas dans ces développements, il faut lire tous ces conseils de la sagesse, de l'expérience, mais surtout d'un grand cœur qui

demandait sans cesse les inspirations à la lumière d'en haut ; et l'on connaîtra encore mieux celui que nous avons voulu glorifier pour le bien, et l'enseignement des âmes.

Sur la douceur, qu'on remarque en particulier ce passage : " Il est plus facile de reprendre que de persuader ; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper ceux qui résistent, que de les édifier, que de s'humilier, que de prier, que de mourir à elle-même. Dès qu'on trouve quelque résistance dans les cœurs, chacun est tenté de dire comme les apôtres au Sauveur : *Voulez-vous que nous disions au feu du ciel de descendre pour consumer ces pécheurs indociles ?* mais Jésus-Christ, au contraire, repousse ce zèle indiscret et répond : *vous ne savez de quel esprit vous êtes.*"

Mais il faut une douceur toute chrétienne, sans complaisance pour le mal, sans condescendance pour les passions ; qui ne ferme pas les yeux sur les défauts ; une douceur éclairée par la sagesse et qui n'exclut pas la fermeté.

Après avoir exposé les principaux points de la *Méthode*, il nous reste encore à faire remarquer, qu'ils sont encore développés dans les autres ouvrages sur l'enseignement du Catéchisme, tels que *le Coutumier pour la préparation à la première communion*, et enfin dans le volume sur *la Persévérance*, où le pieux auteur complète son œuvre ; car suivant lui, l'on ne doit pas borner l'enseignement religieux, à ce qui se rapporte à la première communion.

Ces deux ouvrages sont encore des chefs-d'œuvre d'enseignement et répondent l'un et l'autre de la manière la plus parfaite, aux intérêts des âmes. Dans le premier, l'auteur donne tous les avis relatifs aux dernières séances qui précèdent la première communion, avec des exemples et des comparaisons, choisies avec le plus grand soin, et qui sont des modèles de ce genre si accessible à la jeunesse.

Dans le second ouvrage, M. Faillon donne les motifs les plus puissants pour établir les œuvres de la Persévérance dans toutes les Paroisses; puis l'ordre et la suite des instructions et des moyens à prendre pour répondre aux intérêts d'un âge plus avancé.

C'est, d'après lui, ne donner qu'une instruction incomplète, et ne fournir qu'une éducation qui ne peut nullement répondre au besoin des âmes, et aux circonstances du temps présent, que de se borner aux œuvres de la première Communion.

" L'enseignement de l'enfance pour la première communion, ne peut suffire pour la vie toute entière, il faut profiter de l'âge où s'accomplit le développement de l'intelligence, pour donner aux enfants un enseignement plus fort, qui montrera les devoirs à remplir au milieu du monde, et qui d'ailleurs servira de contre-poids aux entraînements et au développement des passions."

" Il est pénible de voir, ajoute-t-il, qu'un grand nombre d'enfants abandonnent à ce moment les pratiques de la Religion, parce qu'on les abandonne eux-mêmes."

L'illustre auteur de l'*Œuvre par excellence* a confirmé cette considération, du poids de son autorité et de son expérience.

" St. Charles Borromée avait fait la même observation, et il dit même : que les Pasteurs qui délaissent les enfants après la première communion, sont pires que les bêtes féroces qui, après avoir engendré leurs petits, ne les abandonnent pas, mais prennent mille soins pour leur conserver l'existence. Que penser donc des pasteurs qui, après avoir communiqué la vie spirituelle aux enfants en leur donnant N. S., ne prennent ensuite aucun soin de la leur conserver, mais les abandonnent et les délaissent ?"

Ces pratiques et les enseignements de St. Sulpice recueillis, co-ordonnés et formulés par M. Faillon, dans ses dix années de Direction des Catéchismes, ont porté leur fruit, ont donné naissance à des œuvres semblables dans des milliers de Paroisses, et ont même inspiré des ouvrages considérables, tels que l'œuvre de la Persévérance, en dix volumes, de Mgr.

Gaume ; le grand Catéchisme de Rhodez, le Catéchisme du Mans et bien d'autres, dont on peut dire qu'ils ont fait pour la conservation de la foi, et la pratique des vertus chrétiennes, un bien que l'on peut comparer jusqu'à un certain point, à celui produit aux XVe et XVIe siècles, par les ouvrages de piété, dus à St. François de Sales, Pierre de Blois, Thomas à Kempis, le P. de Grenade et le P. Rodriguez.

Et en effet ces œuvres de zèle ont sauvé des milliers d'âmes, suscité des milliers de vocations, même dans les pays où l'iniquité avait jusque-là fait le plus de progrès, tandis qu'on a vu des contrées qui semblaient à l'abri des efforts de l'incrédulité et qui étaient pourvues de bien des secours religieux, lesquelles se sont trouvées envahies tout à coup par l'impiété parcequ'on pensait n'avoir rien à faire de particulier pour la jeunesse.

Aujourd'hui, où l'on voit combien la foi est de nouveau menacée, l'on doit comprendre quel recours il faut avoir à ces puissants moyens de salut.

Voici comment, il y a quelques années, un des auteurs les plus vénérés dans l'Eglise et les plus accrédités à Rome, s'exprimait sur la *Persévérance* et les œuvres de M. Olier, et combien ses assertions ont-elles été vérifiées par les évènements dont nous sommes actuellement témoins !

" Où en sommes-nous ? Reste-t-il encor quelque espoir de salut pour la société ? Ou bien, est-ce la fin, et faut-il nous voiler la tête ?

" Telles sont les questions que s'adressent chaque jour, les hommes habitués à réfléchir sur les grands intérêts de l'humanité. On demande des nouvelles de la société comme d'une armée en campagne, qui chaque jour peut périr, ou comme d'un malade aux prises avec la douleur et dont chaque instant peut être le dernier. Ces questions n'ont rien qui doive étonner, tant notre état est critique et précaire ! *Et certes elles sont assez graves pour mériter qu'on s'en occupe.*"

Et l'auteur, continuant par cette pensée : que tous les esprits sérieux admettent *que le monde ne triomphera d'une si grande crise qu'en revenant à la Religion*, il conclut en affirmant : qu'il ne peut y avoir de meil-

leur moyen d'atteindre ce but qu'en établissant, dans toutes les paroisses, les œuvres de M. Olier à St. Sulpice, et en particulier : *L'œuvre de la Persévérance après la première communion.*

C'est ainsi qu'il s'exprime : " Examinez la question, tournez-la, retournez-la sous toutes ses faces et dites si vous connaissez un meilleur moyen."

" Tout ce que nous savons déjà c'est que les Souverains Pontifes ne cessent d'encourager ce moyen de salut si impérieusement réclamé par les circonstances. (*)

" Tout ce que nous savons encore, c'est qu'ils pensent comme le Pasteur des Pasteurs, les pieux Evêques qui gouvernent nos Eglises. De toutes parts ils s'empressent d'établir dans leurs Diocèses cette précieuse institution."

" Sans doute, les autres Institutions paroissiales sont utiles ; elles produisent toujours de grands fruits, mais elles répondent moins directement aux nécessités actuelles. Destinées à nourrir la Piété, elles supposent la *connaissance* des *Vérités* de la *Foi*, que jadis savait donner l'enseignement de la famille."

" Mais aujourd'hui, hélas ! on ne peut plus compter sur cet enseignement. Et dès lors que reste-t-il à faire ? Il ne reste plus qu'une chose, c'est de recourir aux moyens pris par M. Olier, curé de St. Sulpice, dans des circonstances semblables ; moyens qui, de la paroisse la plus dépravée de l'univers, ont fait la paroisse la plus édifiante et la plus pieuse de la capitale et on peut dire *Modèle dans toute l'Eglise.*"

Et, ajoute ce pieux prélat : " O prêtre saint ! que le monde vous bénisse, pendant que le ciel couronne vos mérites."

L'on voit comme ces idées répondent à celles de M. Faillon lui-même ;

(*) Voir les rescrits de Pie VIII, 10 Mai 1830; de Grégoire XVI, 13 Septembre 1831; de Pie IX, 11 Décembre, 1846, et depuis ce temps un nombre considérable de rescrits semblables du même Pontife à différents Diocèses dans le monde entier.

mais ne sont-elles pas devenues encore plus dignes de considération depuis les derniers malheurs de l'Eglise.

Et en effet, nous sommes placés en ce moment au milieu des plus graves dangers, et des éventualités les plus redoutables. Que voyons-nous ? l'Eglise désolée, le Souverain Pontife dépouillé, prisonnier dans son palais, et exposé aux dernières violences ; les plus saintes congrégations dispersées et jetées aux quatre vents du ciel ; les grands peuples catholiques désunis et menacés au dedans comme au dehors, par des ennemis si nombreux et si puissants que non seulement ces *grandes nations* ne peuvent tenter rien d'efficace pour *l'appui* de la *société spirituelle*, mais qu'elles peuvent à peine répondre pour elles-mêmes, d'un seul jour d'existence.

Or, comment rémédier à de pareils maux ? Ah ! sans doute, il faudrait que la *Foi* fut plus vive et plus puissante dans les cœurs ; mais pour cela combien y a-t-il surtout à compter sur l'enseignement religieux des jeunes générations ? Ainsi, quoiqu'il advienne : soit qu'on parvienne à faire rentrer dans leur lit les flots soulevés, soit qu'il faille se résigner à confier à ces débordements *l'Arche de la société sainte*, combien est-il nécessaire que les lumières de la Foi brillent aussi éclatantes que possible aux âmes risquées dans la plus grande aventure qui fut jamais.

En terminant ce chapitre, en résumant tout ce que nous avons exposé, rendons hommage à M. Faillon pour la part qu'il a prise au développement de l'enseignement religieux.

Tous les défenseurs de l'Eglise en proclament la nécessité et indiquent particulièrement les moyens mis en pratique par M. Olier et ses successeurs ; or, c'est M. Faillon qui a fait connaître les pieuses *traditions* de St. Sulpice, c'est lui qui a mis au jour les saintes *industries* de nos pères ; c'est lui qui a fourni les moyens les plus efficaces de les répandre.

Trois œuvres, mises en pratique de nos jours, peuvent aider surtout l'Eglise contre ses ennemis : l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui soutient presque toutes les missions ; l'Archiconfrérie pour la conversion

des pécheurs qui compte des millions d'associés, l'Œuvre de la Persévérance répandue dans tous les Diocèses. (*)

Or, si nous aimons à remarquer que ces *trois Œuvres* sont dues au zèle religieux de la France, nous avons eu aussi bien à cœur de proclamer la part que M. Faillon a prise si spécialement à ce grand mouvement religieux.

(*) La Persévérance, répandue en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, est établie au Brésil, au Chili, au Pérou, au Mexique, aux Etats-Unis, mais nulle part elle n'a fait plus de fruit qu'en Canada, ou depuis les injonctions pressantes du Concile de Québec, en 1852, elle a été adoptée dans tous les Diocèses, suivant les ressources de chaque Paroisse. A Montréal seulement on compte, chaque dimanche, *Six Réunions de Persévérance.*

Chapitre Huitième.

Vie de M. Olier.

Nous voici arrivés à *la vie de M. Olier*, l'ouvrage le plus important que nous devons à M. Faillon ; celui qui nécessita le plus de recherches, qui lui coûta le plus de travail, et auquel il put appliquer toute la force de son esprit développé par l'étude, et des œuvres déjà remarquées.

Il était parvenu à la plénitude de son talent par ses premiers travaux ; c'est donc cette œuvre qui est par excellence le fruit de sa maturité ; d'ailleurs n'est-ce pas celle où il a réalisé le plus complètement toute la pensée de sa vie ecclésiastique et religieuse ?

Il voulait glorifier et mettre dans la lumière, le saint, le génie fondateur de la compagnie bien aimée à laquelle il appartenait ; il voulait donner au clergé un modèle de piété et de zèle, applicable surtout dans les circonstances présentes ; enfin il voulait offrir à ses confrères, pour qui il aurait donné son sang et sa vie, autant qu'il était possible dans sa plénitude, l'esprit de cet admirable prêtre, et de ce grand docteur et amant des âmes.

Aussi, a-t-il eu soin de présenter les faits de manière à faire comprendre les exemples qui s'y trouvent renfermés ; mais, outre les exemples, il expose la doctrine, où l'esprit céleste éclate de toutes parts ; afin que les prêtres n'y rencontrent pas seulement des modèles pour des circonstances particulières, mais le génie et l'inspiration sublime et divine qui doivent les diriger en toute leur vie.

Telle était la pensée qui animait M. Faillon dans la composition de ce grand ouvrage, et tous ceux qui l'ont médité, ont proclamé qu'il avait admirablement atteint son but, et même en énumérant tous les ouvrages

qu'il a composés et qui ont chacun leur genre d'importance et d'intérêt, tous se sont plû à déclarer que la composition de ce seul livre eût assuré à M. Faillon une des premières places parmi les écrivains religieux et les hagiographes les plus célèbres. Nous rapporterons plus loin, quelques-uns de ces témoignages.

Pour arriver à son but, il ne recula devant aucune recherche et aucune peine ; il commença d'abord par réunir avec le plus grand soin tous les ouvrages écrits sur M. Olier ; ensuite ceux où se trouvaient des renseignements sur les évènements auxquels furent mêlés la vie et les œuvres du saint fondateur.

Enfin, pour bien saisir son inspiration intime, la pensée de ses œuvres, ses sentiments, il analysa tous les écrits de M. Olier qui forment, on le sait, un ensemble considérable, et ainsi il réunit des quantités de traits, de remarques et d'appréciations qui ont si profondément pénétré son ouvrage, que l'on n'en peut lire même quelques lignes, sans être étonné du travail immense qu'il a accompli.

En effet, tandis que M. Faillon a soin de faire marcher ensemble les faits et la doctrine, il ne cite pas un fait qu'il ne l'établisse par les autorités les plus nombreuses et les plus importantes, et enfin il n'expose la doctrine sur aucun point que par une concordance continuelle avec l'ensemble de toutes les œuvres.

Mais ce n'est pas encore là qu'il borne son travail ; en même temps qu'il donnait les autorités les plus nombreuses, il se fesait un devoir de les citer textuellement, et cela avec une telle habileté que quelle que fut la diversité du style et des documents, il parvint à fondre ces éléments de manière à en faire un tout uni et complet, que les plus habiles critiques ne peuvent se lasser d'admirer.

Le succès de la vie de M. de Lantages et de M. Demia, avait été assez grand pour faire penser que peu d'écrivains, dans la compagnie, se trouvaient aussi bien préparés que M. Faillon pour entreprendre une biographie aussi importante, mais quelqu'ait été le mérite de ces deux ouvrages, on peut bien

dire qu'il a été tellement dépassé, que rien ne pouvait y faire prévoir quelle serait l'excellence du nouveau travail de l'auteur.

Quoi qu'il en soit, du reste, de ses dispositions pour entreprendre un si grand travail, et indépendamment de toute indication à cet égard par les supérieurs, il arriva une rencontre qui lui inspira tout-à-coup le plus vif désir de consacrer ses soins à élever un monument à la mémoire du pieux fondateur de St. Sulpice; ce fut lorsqu'une circonstance particulière vint lui révéler l'esprit et le génie de M. Olier.

D'abord à son entrée dans la compagnie, il avait été frappé de l'élévation des écrits de M. Olier, d'après quelques ouvrages généralement répandus. Il avait écouté avec bonheur ce qui se transmettait à *la Solitude* sur l'esprit du saint Fondateur.

Enfin, c'est avec le plus grand attrait qu'il avait lu la vie si édifiante donnée par M. Nagot, et qui a des qualités si réelles et si solides. Mais avec tous ces préliminaires à la connaissance de M. Olier, on peut dire que rien encore ne lui avait fait soupçonner ce qu'il devait lui-même y découvrir plus tard.

Ce fut quelques années après son entrée dans la compagnie et lorsqu'il se trouvait à Lyon. C'est alors qu'il fit une découverte qui lui donna en quelques instants de la grandeur du génie de M. Olier, une idée bien supérieure à tout ce qu'il en avait pu avoir jusque-là.

Il avait déjà beaucoup étudié et parcouru les Pères, il en admirait la richesse et cette profondeur qui ne révèle ses leçons qu'à l'étude et à la méditation la plus assidue. Souvent, dans ses lectures, il avait éprouvé le regret que les grands écrivains religieux modernes, n'aient pas eu recours plus souvent à ce fond si grand de lumière et d'enseignement, et de plus qu'ils n'eussent pas appliqué la force de leur esprit à ces mystérieuses révélations d'en haut, que n'ont fait qu'effleurer même les génies les plus vantés des derniers siècles. Mais quel fut son étonnement lorsque s'étant mis à lire dans la Bibliothèque du Séminaire, l'un des manuscrits de M. Olier, il y découvrit une si grande intelligence

et connaissance des Pères, qu'il lui semblait y trouver des lumières jusque-là inaccessibles.

Plus il avançait dans cette lecture et plus son admiration augmentait, découvrant dans une abondance d'expressions et de sentiments inépuisables, l'explication claire et profonde de tout ce qu'il avait trouvé jusque-là de plus profond, de plus secret et de plus caché.

Ainsi la doctrine de M. Olier l'éclairait dans les voies les plus difficiles et les plus ténébreuses, tandis que la connaissance qu'il avait déjà acquise des Pères, avait pu seule lui faire comprendre la grandeur et la profondeur du génie de M. Olier.

Ce fut pour lui comme un trait de lumière qui décida de la pensée et de l'application de tous ses moments ; il continua pendant de longs jours ces lectures si précieuses et si douces à son cœur, et ensuite il redescendait de la Bibliothèque, tout transporté, et l'on voyait sur ce calme et doux visage, un rayonnement de joie qui l'illuminait et ressemblait à cet éclat qui faisait resplendir les prophètes antiques, au sortir de leurs entretiens avec les esprits célestes.

On comprend que cette satisfaction eut un effet fructueux et durable ; dès lors il se dévoua irrévocablement à l'étude et à la méditation du pieux fondateur, il recueillit à Lyon et bientôt à Paris, tous les documents qui pouvaient lui être utiles.

Ce fait avait eu lieu depuis plusieurs années, lorsque, suivant ses désirs et ses aspirations les plus chères, il lui fut proposé de récrire la vie éditée par M. Nagot ; en peu de temps il disposa et détermina son plan, se proposant d'écrire un livre qui, outre les faits de piété et d'édification qu'elle devait renfermer, se complèterait par l'exposition de la grande doctrine du pieux fondateur.

Il réunit tous les ouvrages qui se rapportaient à M. Olier, d'abord ses propres mémoires qui comprennent 3 vols. in 4°, puis les six cahiers écrits sur l'injonction du P. Bataille, procureur général des Bénédictins ; enfin, les abrégés faits sur les mémoires par M. Bourbon et M. Lechassier.

De plus les travaux de M. de Bretonvilliers, de M. Tronson, de M. Baudrand sur la vie de M. Olier, enfin outre les lettres de M. Olier, qui forment un volume in-folio, il réunit les lettres de M. Tronson, de St. Vincent de Paul, du P. de Condren, du P. Amelotte, qui se rapportaient au même sujet.

Il recueillit encore toutes les Biographies des Saints Personnages qui ont illustré l'Eglise au XVIIe siècle, des Evêques, des supérieurs des ordres religieux, des Curés du temps, les grandes biographies de St. Vincent-de-Paul, de M. de Condren, du Cardinal de Berulle, de M. Bourdoise, du P. Yvan, du P. Bernard, du P. Fourrier ; puis ce qui concernait les laïques, M. de Renty, M. de Queryolet, Mlle de Melun, etc., et ayant parcouru toutes les bibliothèques de Paris, outre les ouvrages cités plus haut et assez généralement connus, il découvrit encore près de cinquante ouvrages manuscrits non encore édités, et où il trouva bien des renseignements importants.

Ses recherches furent si heureuses, qu'il pût se servir de deux grands ouvrages que l'on croyait perdus pendant la Révolution, c'est-à-dire les mémoires de M. Baudrand, curé de St. Sulpice, et les mémoires si considérables de M. du Ferrier, compagnon des premiers travaux de M. Olier.

M. Baudrand, en 1682, avait écrit la vie de M. Olier sous ce titre : *Mémoires sur la vie de M. Olier et sur le Séminaire de St. Sulpice ;* ce mémoire fut égaré pendant la révolution, et l'on en regardait la perte comme irréparable, lorsqu'en 1835 un chiffonnier présenta à MM. les conservateurs de la bibliothèque royale, divers manuscrits, parmi lesquels était une copie de ce mémoire et une autre copie incomplète du même ouvrage.

Là, suivant la remarque de M. Faillon, se lisent des particularités qu'on ne peut trouver ailleurs, ce qui n'est pas étonnant, puisque l'auteur s'était proposé de remplir bien des lacunes laissées dans la vie composée par M. de Bretonvilliers.

Maintenant, nous allons parler des mémoires de M. Du Ferrier et rapporter comment cet ouvrage, si précieux et perdu depuis longtemps, fut

retrouvé tout à coup merveilleusement, par M. Faillon, pendant le cours de son travail.

Par toutes ses recherches, il avait compris qu'il devait exister des mémoires assez étendus de M. Du Ferrier, cet ami dévoué de M. Olier et si attaché à ses œuvres. Ces mémoires étaient cités dans les deux historiens de M. Bourdoise, dans un manuscrit de l'Oratoire, et enfin dans la vie du P. Condren ; M. Faillon avait même trouvé à la bibliothèque royale un fragment de ces mémoires renfermant 105 pages, et qui ne se rapportait qu'aux relations de M. Du Ferrier avec M. de Condren.

Il en était ainsi et il y avait déjà plusieurs années qu'il poursuivait ses recherches, et plus il travaillait, plus il voyait s'agrandir devant lui la voie qu'il avait à parcourir ; il continuait donc ses courses dans Paris, augmentant chaque jour sa collection de documents, de livres, de notes, d'extraits, au point de remplir sa bibliothèque.

C'est dans ces circonstances, qu'enfin M. Garnier, Supérieur Général, crut devoir lui faire des représentations ; il lui fit observer qu'il fallait mettre enfin un terme à ces accumulations incessantes, à ces extraits infinis, et aussi à ces pérégrinations qui étaient si peu en rapport avec le régime de la maison ; il ajouta que, d'ailleurs, il devait avoir épuisé toutes les recherches, qu'il ne devait plus retarder l'exécution de son œuvre, mais songer enfin à mettre en œuvres ses matériaux.

Ces observations affligèrent sensiblement M. Faillon qui se croyait encore bien loin d'avoir fini ses préparatifs et il réclama avec tant de d'insistance, que M. Garnier voulut bien lui laisser encore quelque temps, mais il lui annonça qu'il lui donnait encore quinze jours, après lesquels il serait inflexible.

Ce fut avec la plus vive douleur que M. Faillon vit qu'il devait se soumettre, et alors il redoubla de soins et d'applications. Les journées se passaient ainsi et M. Faillon était arrivé à l'avant dernier jour; il se trouvait à la Bibliothèque Ste. Geneviève et il travaillait avec le regret de penser qu'il fallait mettre un terme à ses recherches.

Il en était là de ses travaux, lorsqu'en remuant des archives et des documents dans des cartons qu'il croyait avoir visités plus d'une fois, il fut frappé par cette suscription qui aurait pu lui présager la rencontre bien souvent désirée, *Œuvres de M. Du Ferrier ;* il avança avec hâte la main, il examina ces manuscrits et il vit qu'il ne s'y trouvait que des ouvrages de droit d'un M. Du Ferrier, ancien jurisconsulte, et qui n'avait probablement que le nom de commun avec le compagnon de M. Olier et du premier supérieur de la communauté de St. Sulpice ; il referma donc ces volumes, mais en les remettant à leur place, il vit qu'ils étaient suivis d'autres volumes manuscrits qui portaient cette suscription : *Mémoires de M. du Ferrier*, il les ouvrit aussitôt et quelle fut sa surprise, et en même temps son ravissement en voyant qu'il avait enfin trouvé ces bienheureux mémoires qu'il cherchait en vain depuis tant d'années.

Il a raconté souvent lui-même combien il fut saisi et ému dans cette rencontre, et en faisant ce récit il montrait, sans y prendre garde, quel intérêt il portait à ces travaux et à ces recherches infatigables.

Il resta, dit il, comme stupéfait en voyant ces mémoires, il les avait enfin devant lui, après les avoir si longtemps cherchés ; et il les trouvait complets, sans lacunes, et sans altérations. Il n'en croyait pas ses yeux, il lui semblait être dans un rêve et il en était même tellement persuadé, qu'il saisit la table, la frappant à plusieurs reprises avec ses mains, pour se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Il parcourut le carton et il compta 13 cahiers in-4° de différentes mains formant 709 pages, et en ayant pris connaissance, il trouva ce qu'il avait soupçonné, c'est-à-dire mille détails sur la vie de M. Olier, rapportés par un témoin digne de foi, et qui avait toutes les qualités requises pour bien observer et bien présenter les faits.

M. Du Ferrier, était le fils d'un lieutenant général, et neveu du grand maître de l'ordre de Malte; vers l'âge de 20 ans il était venu à Paris pour terminer ses études, et chercher fortune ; le Cardinal de Richelieu, en gran-

des relations avec le grand maître de Malte et sollicité depuis longtemps, avait désigné le jeune du Ferrier pour un des principaux évêchés de France, lorsque celui-ci fit annoncer au Cardinal qu'il avait renoncé à toutes faveurs, et il se mit dès lors à la disposition de M. Olier, sous la direction du P. de Condren pour toutes les œuvres que ceux-ci avaient en vue.

Voici ce que M. Faillon dit de ces mémoires ; "Ces récits sont pleins de naturel et de vivacité, et l'on s'aperçoit que l'auteur, malgré son grand âge, n'avait rien perdu des souvenirs de sa jeunesse, de la facilité de son esprit, ni même de la gaieté de son humeur."

En parcourant les deux volumes de la vie de M. Olier, on peut juger du prix que M. Faillon a attaché à ces récits : il cite M. Du Ferrier plusieurs fois dans chaque chapitre, et il en a même extrait souvent des pages entières qui sont du plus haut intérêt : ainsi la conversion d'un régiment de cavaliers suédois, la conversion du Maréchal de Rantzau et de sa femme, etc., etc., les détails sur Françoise Fouquet ; tout ce qui est relatif au couvent de la Regrippière, aux Missions et à leurs commencements, ainsi qu'à M. de Queryolet, etc., etc. ; tous les rapports de M. Olier avec M. de Condren, et enfin les débats du Jansénisme, etc., etc.

Pour terminer ce que nous avons à dire sur les documents employés par M. Faillon, nous parlerons d'une importante découverte qu'il a faite vers 1867, à la grande Bibliothèque de Paris.

Il préparait sa seconde édition de la vie de M. Olier, et il allait souvent à la Bibliothèque pour consulter encore les sources originales, lorsqu'un jour le chef du dépôt des manuscrits, le vénérable M. Claude, lui dit qu'il avait trouvé une réunion de documents qui pourraient l'intéresser, comme se rapportant au XVIIe siècle, et traitant de sujets religieux ; c'était une trentaine de volumes manuscrits, attachés ensemble, et qui avaient été intitulés officieusement par quelque bibliothécaire bénévole : *Récits d'une Visionnaire du XVIIe siècle*, il lui remit quelques-uns de ces volumes, mais alors quelle fut la surprise de M. Faillon, lorsqu'en parcourant ces documents, il découvrit qu'ils n'étaient autre chose que les écrits mêmes de la

sainte et admirable Marie Rousseau, qu'il a citée tant de fois dans la première édition d'après les différents écrits contemporains, qui attribuent unanimement à cette âme d'élite une si grande influence, sur l'institution des séminaires.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle confiance elle inspirait à St. Vincent de Paul, à M. de Condren, au Cardinal de Richelieu, à la Reine Mère, mais pour comprendre l'intérêt que ces écrits pouvaient inspirer à M. Faillon, l'on n'a qu'à consulter la vie de M. Olier, et l'on verra comment il parle de cette sainte personne. Aussi ce jour fut l'un des plus saisissants de toute sa vie et quel ravissement éprouva-t-il lorsqu'en tirant ces cahiers, il vit qu'ils étaient un véritable trésor pour l'œuvre qu'il avait entreprise.

Ces volumes étaient les écrits mêmes de Marie Rousseau, qu'elle avait commencés sur l'injonction formelle de son directeur, et où elle rapportait jour par jour les pensées, les lumières qu'elle avait reçues de Dieu et les œuvres auxquelles elle avait employé son zèle.

M. Faillon en commença l'étude, et il trouva dans cette immense correspondance, rédigée au jour le jour, toute la suite des événements religieux se rapportant précisément aux années où Marie Rousseau avait le plus contribué aux commencements et à la fondation de l'œuvre des séminaires ; œuvre qu'elle entoura toujours de sa sollicitude et à laquelle elle continua le secours de ses prières et de ses conseils jusqu'à sa mort, arrivée en 1680, 24 ans après celle de M. Olier.

M. Faillon trouva assez de matériaux pour y faire en six mois près de cinq mille extraits, qu'il a fait entrer dans sa nouvelle édition, lesquels ont porté l'ouvrage à trois volumes, et lui ont donné un tel accroissement, que M. Faillon disait que : "il y aurait autant de différence entre la 2e " et la 1ère édition, qu'il y en avait entre celle-ci et la première vie écrite " par le vénérable M. Nagot."

Mais avant de passer à l'examen de l'œuvre de M. Faillon, nous montrerons l'estime qu'elle inspira à tous les meilleurs esprits.

Le livre ayant paru en 1841, se répandit aussitôt dans tous les diocèses, fut accueilli avec la plus extrême faveur et fut salué d'un concert universel d'hommage. Nous citerons particulièrement l'avis de l'Ami de la Religion, de M. Rohrbacher, du rédacteur de l'Université Catholique et d'autres publicistes distingués.

Ainsi s'exprime l'*Ami de la Religion :*

" L'auteur de la vie de M. Olier, n'a rien négligé et a puisé dans une multitude d'ouvrages; aussi cette vie est une biographie ecclésiastique de l'époque ; elle est pleine de faits, mais elle est surtout pleine de piété. Il y a tant de renseignements, de précision, de recherches que cela ne ressemble guère à la manière actuelle d'écrire l'histoire : on ne prend pas tant de peine; nos écrivains ne réunissent jamais tant de faits, et ne sont pas si scrupuleux sur l'exactitude ; mais l'auteur a mieux compris ses devoirs d'historien et le travail consciencieux auquel il s'est livré honore à la fois son caractère, son goût, son jugement et sa piété."

Et dans un autre article l'*Ami de la Religion* termine ainsi :

" En tout, l'estimable auteur a fait preuve d'une exactitude, d'un discernement, d'une érudition, et d'une piété qui doivent lui concilier l'estime et la reconnaissance du public religieux."

M. Rohrbacher, dans son admirable histoire de l'Eglise, a mis l'ouvrage de M. Faillon à contribution ; il en résume la partie principale dans une analyse d'une trentaine de pages, faite avec un grand soin ; il reproduit textuellement les jugements de M. Faillon sur les principaux personnages du temps, et enfin il consacre une dizaine de pages à reproduire les réglements donnés par M. Olier à la paroisse de St. Sulpice et qui ont une si grande importance puisqu'ils ont été adoptés dès lors dans un si grand nombre de paroisses et qu'enfin on ne cite nulle part un travail pour l'organisation des paroisses aussi complet, aussi étendu et aussi pratique que celui-ci. Enfin dans l'une de ses préfaces il a cité avec un grand éloge le nom de M. Faillon.

Un des principaux comptes-rendus est celui qui a été donné dans la

Revue *de l'Université Catholique* en 1841, qui comptait pour rédacteurs les hommes les plus éminents ; cette appréciation a été faite avec soin, et montre une connaissance peu commune de la grande époque que M. Faillon a si bien et si complètement décrite.

On loue avec intelligence les qualités qui distinguent cette belle œuvre, et l'on répond, avec beaucoup de tact, à des reproches émis par des écrivains peu au courant des exigences de la critique historique.

Ils avaient blamé M. Faillon d'avoir parlé à propos de M. Olier d'un si grand nombre de personnages de son temps ; il est intéressant de voir comment répond le critique de l'*Université Catholique :*

" *Vie de M. Olier :* Voici un livre à la manière Allemande ; à propos d'un seul homme, il parle de tout le siècle où il a vécu, mais il en devait être ainsi pour plusieurs raisons.

M. Olier était d'une famille très nombreuse et ayant un grand nombre de ses membres attachés aux hauts emplois ; lui-même a été en relations avec les grands personnages d'une époque si remarquable ; ses établissements l'ont mis en rapport, avec ce qu'il y avait d'éminent dans l'Episcopat, le Clergé et la Cour.

Enfin il a eu pour auxiliaires, les personnages les plus admirables par la piété, le zèle et les œuvres.

D'abord, quant à la famille de M. Olier, elle était l'une des principales du Parlement et alliée avec les illustrations de la magistrature et de la noblesse : Molé, Pasquier, Seguier, de Meliand, de Bellièvre, de Mesmes, de Chamillard, de Polignac, et de Chavigny.

Il a été en relation par les circonstances ou par ses œuvres, avec de saints personnages comme St. François de Sales, St. Vincent de Paul, le Père de Condren, M. Bourdoise, le P. Yvan ; il a eu pour protecteurs les Supérieurs Généraux des Bénédictins et des Augustins, enfin le Cardinal de Richelieu et le Cardinal Mazarin.

Il a eu pour auxiliaires M. de Bretonvilliers, M. Tronson, M. de Lantages, M. Demia, M. de Foy, M. du Ferrier, M. Amelotte, M. Meyster,

M. Picoté, M. de Poussé, le Prêtre Bernard, le P. Veron, le frère Claude.

Parmi les laïques, M. de Renty, M. de Queryolet, M. de la Dauversière, les MM. de Fénelon, et enfin Clément et Beaumais.

Parmi les femmes : la Mère Agnès, Mad. de Chantal, Mad. de Marillac, Marie Rousseau, Mlle. de Melun, Mad. de Pollalion, la Princesse de Condé, la Princesse de Conty, la Duchesse d'Orléans, et même la Reine Anne d'Autriche.

M. Faillon ne pouvait donc faire connaître M. Olier sans parler de ceux qui l'entouraient, et qui pour la plupart eurent une influence si directe sur ses œuvres ; c'est ainsi que son ouvrage est un tableau très étendu et très complet de l'Eglise de France au XVIIe siècle.

Le style de l'ouvrage est clair et pur ; et s'il ne vise pas à des formes brillantes, il se fait remarquer par un ton noble, simple qui est vraiment ecclésiastique."

On peut dire que M. Faillon n'était étranger à aucune des ressources du style ; on n'a qu'à lire ses expositions, ses caractères, ses portraits, ses anecdotes principales, ses descriptions, comme celle du Faubourg St. Germain au moment où M. Olier y arriva avec ses disciples, et l'on verra s'il n'a pas eu éminemment les qualités qui recommandent les grands historiens.

Enfin le critique remarque, comme l'œuvre grandit " toutes les fois que M. Faillon met en scène son héros, et qu'il reproduit ses propres expressions." C'est ce que dit la *Revue :* " l'historien s'élève lorsqu'il cite son héros, homme à hautes vues et à grand style."

Pour en donner une idée, le judicieux critique rapporte en entier le tableau des destinées de l'Eglise que M. Faillon a donné dans sa préface, d'après M. Olier :

" L'Eglise, dit-il, figurée par la lune dans les Ecritures," (et c'est ce que nous affirment les grands docteurs, St. Ambroise, St. Augustin, St. Grégoire le Grand, Origène, St. Anastase le Sinaite, etc., etc.,) a comme cet

astre ses accroissements et ses décroissements, ses temps de perfection et de déclin." D'abord, en ses commencements, elle ne parait pas, elle est dans l'obscurité, cachée dans les cavernes, accomplissant ce que Notre-Seigneur a prédit de lui et de ses disciples : "*Si le grain de froment ne tombe en terre et ne meurt, il demeurera seul.*" Elle s'accroit ensuite, elle sort du tombeau et elle se répand par une sorte de résurrection, brillant partout avec les Pères et les Docteurs ; ensuite elle décroit encore ; et il en sera ainsi de ces alternatives pendant toute sa durée. Mais ces décroissements ne sont pas définitifs, et elle se relève d'abord avec St. Grégoire le Grand et St. Benoit, ensuite avec St. Bruno et St. Bernard, plus tard avec St. Dominique et St. François d'Assise, et enfin la défaillance survenant encore, "*des nations se laissant envahir par l'hérésie, des religieux tombant dans l'apostasie, des prêtres et des prélats ignorants et vicieux couvrant l'Eglise d'opprobres,*" Alors Dieu sauve son Eglise, y rétablit la ferveur, suscite les plus grands exemples, met une digue au mal en assemblant par sa miséricorde, un célèbre Concile qui décide de la Foi, donne des règles aux monastères, et prescrit des moyens efficaces pour la réforme du Clergé dans l'institution des Séminaires."

Nous citerons encore un jugement que l'on doit au Prince des publicistes de notre temps, et qui nous a été rapporté par des témoins dignes de foi.

" Cette vie de M. Olier, disait M. L. Veuillot dans une réunion, est un livre extraordinaire ; c'est assurément la biographie la plus admirable que j'aie jamais lue ; elle est composée d'après tous les documents que peut fournir cette grande époque du XVIIe siècle et elle renferne des détails empruntés à des centaines d'ouvrages, mais qui plus est, elle est redigée avec un si grand soin, que tous ces éléments ont pu être intercalés dans le texte et fondus dans le récit, de manière à ne jamais en interrompre la suite. C'est donc comme une mosaïque admirable tellement unie et reliée ensemble qu'elle forme un tout complet ; il est impossible de saisir la différence de style entre les différentes parties dont

il se compose. Que cela ait pu être opéré pour quelques pages, cela nous paraitrait un véritable trait de force et d'habileté, mais qu'est-ce donc quand l'on trouve ce procédé appliqué avec tant de suite, à deux volumes énormes ; ceci parait merveilleux."

Après ces différentes appréciations, nous citerons de la vie de M. Olier, ce qu'elle nous offre de plus actuel, nous réservant d'en donner un examen plus étendu lorsque la nouvelle édition en trois volumes aura paru. Ici nous allons montrer surtout ce que M. Faillon a ajouté aux anciennes biographies, d'après l'immense quantité de documents qu'il avait recueillis.

Il nous fait remarquer d'abord que M. Olier, Jean Jacques, né le 20 Sept. 1608, un Samedi, jour consacré à la très Sainte Vierge, élevé dans l'habitude du recours à la Sainte Vierge, par une mère pieuse qui portait le nom de Marie, témoigna dès son enfance la plus grande dévotion à la Reine du Ciel ; et ainsi nous est expliqué ce sentiment si profond qui a dominé toute sa vie.

Sa bonne mère le faisait prier et le menait à l'Eglise, et l'on voit comme l'enfant montra dès ses premières années, les signes d'une vraie prédestination à la vocation sacerdotale ; tout petit, il manifestait le plus grand contentement à l'Eglise, à ce point que lorsqu'il avait quelque vive peine, il suffisait pour le calmer que sa nourrice le portât à l'Eglise ; un peu plus tard, il avait une si haute idée du Saint Sacrifice de la Messe, qu'il était comme effrayé et scandalisé, lorsque pendant la Sainte Messe le Prêtre se dérangeait pour tousser, ou se moucher; en même temps il ne voulait commencer aucune action sans recourir à la très Sainte Vierge, et il avait une si vive horreur de tout ce qui pouvait altérer la pureté de son âme que dès qu'il croyait avoir quelqu'offense à se reprocher, il n'avait pas de repos qu'il ne fut aussitôt trouver son confesseur.

Avec des dispositions si admirables, il était d'une vivacité extraordinaire et d'une humeur pleine d'emportement ; il se précipitait dans les escaliers de manière à s'exposer à mille accidents, il courait sur les toits, il s'en allait seul à de grandes distances se baigner dans les eaux les

plus profondes et les plus rapides ; le tout à la grande frayeur de sa mère qui craignait autant pour sa vie que pour son âme. Mais combien sa peine fut-elle encore plus vive, lorsqu'elle le vit lancé dans le monde, semblant ne rien craindre, ne rien appréhender des épreuves et des dangers au milieu desquels l'impétuosité de son caractère l'emportait.

Cependant il est à remarquer comme au milieu de ces apparences inquiétantes, il avait un fonds de sagesse et de conviction religieuse que l'avenir et sa correspondance à la grâce mirent bientôt en lumières. Il conservait toujours une grande idée des vérités du salut, un profond respect pour les Saints mystères, une tendre dévotion pour la Reine du Ciel, une grande horreur du péché et un mépris profond et raisonné pour les illusions du siècle. Au milieu de ses plus grandes légèretés, et dans l'entraînement des compagnies frivoles, il sentait toujours la vanité des amusements et des recherches du siècle ; il a raconté depuis, qu'au temps où il était le plus attaché à ses plaisirs, et qu'il ne pouvait s'en séparer, il y sentait cependant si peu de gout et de satisfaction véritable qu'on s'en apercevait, et qu'on était étonné de le trouver sérieux au milieu du monde, sombre parmi les distractions ; et comme on lui en faisait la remarque, il répondait alors : " qu'il y avait sans doute quelqu'un qui priait pour lui, qui le détournait de ces emportements et qui le tenait suspendu sur le bord de l'abîme ; " et il ajoutait " que c'était ce secours qui lui montrait le néant du monde, même quand il n'était pas assez fort pour s'en détacher," sa mère en effet, priait avec larmes pour lui mais elle n'était pas la seule, comme il parut plus tard.

M. Olier se trouvait dans ces dispositions, et il y avait un fort combat en cette âme réservée à de si grands desseins, lorsqu'un jour, revenant de la foire de St. Germain avec de jeunes abbés appartenant aux plus riches et nobles familles de France, ils rencontrèrent une pauvre femme, misérablement vêtue, qui s'arrêtant devant eux, leur adressa cette parole :

" Hélas, messieurs, que vous me donnez de la peine ! il y a longtemps

" que je prie pour votre conversion, j'espère qu'un jour Dieu m'exau-
" cera."

Or, ces prières furent si efficaces, que tous ceux à qui cet avertissement fut donné, quittèrent le monde " pour suivre Jésus-Christ, et faire profession de ses maximes." C'est dès lors que M. Olier décida son voyage à Rome, et c'est dans ce centre de l'unité et de la grâce ecclésiastique que s'effectua son complet retour à Dieu. Tous ces détails sur son retour et la part qu'y prit Marie Rousseau par ses prières, sont très-incomplets dans les autres biographies de M. Nagot, et cependant combien importe-t-il de les connaître pour se rendre compte du retour de M. Olier à toute la ferveur qui fit de lui le modèle des ecclésiastiques de Paris. Il en est de même du récit des peines intérieures que M. Olier ressentit après sa conversion ; M. Faillon en a fait un chapitre de son œuvre, tandis qu'on ne trouve sur ce sujet intéressant que quelques lignes dans les autres biographes.

Cependant M. Faillon ne s'est pas livré à des commentaires personnels, ni à des considérations purement gratuites ; il cite la relation même donnée par M. Olier, dans ces mémoires qu'il rédigeait sur l'injonction de son Directeur, ensuite il discute les faits et montre le rapport qui existe entre ces épreuves et ce que les grands maîtres de la vie spirituelle ont exposé sur les peines intérieures.

Le Démon avait vu avec peine se tourner si résolument contre lui une âme qu'il avait cru pouvoir éloigner de sa vocation, et n'ayant pu la retenir ni l'empêcher de faire les derniers pas qui la séparaient de Dieu, furieux de se voir éloigné d'un cœur qui pourrait plus tard accomplir de si grandes choses, il revint plein de rage pour se venger, et une grande puissance lui fut laissée d'abord, à cause du fruit que Dieu prétendait tirer de l'extrémité des peines auxquelles il abandonnait son serviteur.

En effet, le Seigneur avait ses desseins en laissant accabler d'une manière extraordinaire, celui qui s'était donné si généreusement à lui, et qu'il destinait à une grande mission dans l'Eglise. Ces peines devaient

le purifier et le sanctifier, mais aussi l'instruire et l'éclairer dans les fonctions qu'il devait remplir dans l'Eglise, comme guide et soutien des vocations ecclésiastiques, et la divine Providence a voulu que ces incidents fussent mis en écrit dans les plus grands détails, afin qu'ils servissent d'enseignement à ceux qui devaient succéder à M. Olier dans l'emploi de Directeurs des Séminaires.

Il était nécessaire que M. Faillon tint compte de ces documents et qu'il donnât des détails circonstanciés sur cette période de la vie de M. Olier, tandis que les autres biographies n'y avaient consacré que quelques lignes ; il cite de nombreux fragments des mémoires intimes de M. Olier ; il met en scène la victime elle-même ; il fait entendre ses plaintes si touchantes et ses cris de détresse qui pénètrent de sympathie et d'émotion, mais qui sont en même temps remplis des plus précieuses lumières ; il montre comme le récit de ces épreuves est conforme à ce qu'ont rapporté les grands auteurs spirituels sur les peines intérieures, et il cite St. Jean de la Croix, le P. Surin, dans son *Cathéchisme spirituel*, M. Boudon, en sa *Vie du P. Surin*, Bossuet dans ses *Instructions sur les états d'oraison ;* et enfin l'Archevêque de Cambray dans ses *Instructions pastorales*. Il rapporte les réflexions de ceux qui ont connu particulièrement M. Olier, et ainsi nous avons en ces pages si remplies de documents, une exposition pleine d'intérêt pour ceux qui veulent connaître le St. Fondateur, mais aussi des plus instructives pour ceux qui aspirent à cet art sublime de la direction des âmes : *Ars artium, regimen animarum*.

M. Faillon rapporte ensuite les circonstances de l'établissement des Séminaires, et en passant il rectifie les historiens qui avaient attribué aux Oratoriens et aux Lazaristes la fondation des Séminaires ; il montre, d'après les annales et les histoires mêmes de ces congrégations, que leurs maisons n'étaient que des colléges, et non pas des Séminaires, où l'on n'enseignait que subsidiairement la théologie pour l'utilité des maîtres qui se destinaient à l'état ecclésiastique ; il donne les documents avec cette grande abondance d'érudition qui l'accompagne en ses recherches.

Il cite le *Gallia Christiana*, le journal des Oratoriens, les actes des Fondations, la vie du Cardinal de Berulle, celle du P. de Condren, les Annales de l'Oratoire, la vie de M. Bourdoise, les Mémoires de M. Du Ferrier, la vie de St. Vincent de Paul, etc., etc.

M. Faillon explique ensuite avec une grande clarté comment M. Olier, tout en se chargeant de la grande œuvre des Séminaires, n'hésita pas à accepter les fonctions de Curé, bien que ces deux emplois paraissent si incompatibles au premier abord. Or, combien ces détails sont-ils importants de nos jours où l'on a tant à s'occuper des intérêts, et de l'organisation du ministère paroissial. Tout le monde religieux était pénétré à cette époque de la nécessité de répondre aux injonctions du Concile de Trente et aux prescriptions des Souverains Pontifes sur l'établissement des Séminaires. Enfin, les membres les plus éminents du Clergé à Paris, pensaient que tandis que bien d'autres y avaient échoué dans l'établissement des écoles cléricales, M. Olier, par les qualités de son esprit et l'ardeur de son zèle, était vraiment doué pour réussir dans une mission si difficile.

C'est alors que des ouvertures lui furent faites en ce sens par le P. de Condren et St. Vincent de Paul, et M. Olier, tout en se défiant de lui-même, ne put s'empêcher de reconnaître que ces invitations répondaient aux insinuations pressantes de l'esprit saint dans son cœur, tandis qu'elles étaient confirmées par les lumières qui lui avaient été données par les âmes les plus éclairées avec qui il avait été en rapport : St. François de Sales, la mère Agnès, et enfin l'admirable Marie Rousseau. Cependant il y avait quelque chose qui pouvait le faire hésiter et qui lui donnait quelque doute, c'est qu'il avait été averti plus d'une fois par des visions surnaturelles, qu'il était destiné à occuper une Cure de paroisse.

Mais toutes ces hésitations furent bientôt tranchées par un incident inattendu : au moment où M. Olier venait d'établir sa fondation à Vaugirard, M. de Fiesque, curé de St. Sulpice, lui offrit de lui-même, de résigner en sa fave .

Ses incertitudes cessèrent dès lors, car il put aussitôt considérer que non-seulement cette offre ne l'empêcherait de remplir aucun des devoirs de la grande œuvre qu'il avait entreprise, mais que bien au contraire, il y trouverait les ressources qui lui étaient nécessaires, et la solution des difficultés principales qu'il avait rencontrées dans son établissement à Vaugirard.

Il voyait qu'avec le titre de curé de St. Sulpice, il pourrait établir sa communauté dans une localité convenable, où il pourrait la soutenir par les ressources de la Paroisse, la faire participer aux avantages du voisinage de la Sorbonne, et aux exercices élémentaires du Saint-Ministère. Nous allons ici entrer dans quelques détails.

Aussi, malgré l'avis de ceux qui lui faisaient observer qu'on peut difficilement allier le ministère paroissial avec la direction des Séminaires, et qu'il s'agissait d'une Paroisse immense et dépravée, il accepta la proposition de M. de Fiesque, et se décida à se fixer à St. Sulpice, où il pourrait installer son Séminaire là où il lui plairait ; de plus, envoyer ses élèves aux cours de la Sorbonne autant que cela serait nécessaire ; enfin initier les séminaristes à la pratique du Saint-Ministère, non-seulement pendant leur noviciat, mais pendant les commencements de leur sacerdoce comme prêtres auxiliaires de la Paroisse. Il avait enfin un autre dessein, que l'événement justifia d'une manière fructueuse et éclatante.

Il voulait, nous dit Abelly dans sa vie de St. Vincent de Paul, " donner " dans St. Sulpice l'exemple d'une maison curiale qui servit de modèle à " toutes les Paroisses de France en y établissant la vie commune et toutes " les pratiques curiales suggérées par le Concile de Trente, les Papes et " les Prélats, les plus zélés propagateurs des mesures du Grand Concile."

Nous aimons à exposer ici toutes les intentions que M. Olier a eues en établissant l'œuvre des séminaires, et nous allons citer ses propres expressions.

M. Olier nous dit lui-même comme cette œuvre de St. Sulpice, qui était le seul moyen d'établir son Séminaire, (1) lui donnait les moyens d'accomplir sa vocation en toute son étendue. (2) D'abord elle accomplissait un songe significatif qu'il avait eu plusieurs années auparavant (3) ; ensuite elle le mettait à même de compléter et de rendre durable le fruit qu'il avait commencé par les missions (4) ; ce serait un moyen de réforme pour toute la France en donnant à la fois le modèle d'une maison cléricale, et d'une maison paroissiale (5). Ainsi l'on pourrait manifester, par l'établissement de cette œuvre extérieure " l'esprit " intérieur du Séminaire qui autrement demeurerait caché, dit M. Olier, " et ne pourrait donner exemple à l'Eglise, ni mettre en pratique pour " l'édification des fidèles les vertus et les grâces qu'on y aurait reçues "(6). Et, ajoute M. Olier, Dieu me manifeste ma vocation qui est de ranimer par trois moyens la piété chrétienne dans ces quartiers : le premier sera l'instruction et la sanctification du peuple ; le second sera la sanctification des Docteurs et des Prêtres ; le troisième, la formation des jeunes clercs (7). Ces intentions ont toujours été si fidèlement conservées dans la compagnie que tandis qu'à l'établissement de chaque Séminaire dans les provinces on y adjoignait des paroisses autant que les circonstances le permettaient, on a toujours tenu à maintenir à Paris l'union entre le Séminaire et la Paroisse, les prêtres du Séminaire faisant toujours partie du clergé de la Paroisse. (8)

M. Faillon rapporte encore qu'après la révolution, M. Emery regardait cette union avec la Paroisse comme si nécessaire au maintien de l'esprit du Séminaire de St. Sulpice, qu'après la démolition du vieux Séminaire en 1802, il acheta à ses frais près de l'Eglise une maison très-incommode

(1) Tome ler, page 385.
(2) Tome ler, page 387.
(3) Tome ler, page 58 et 389.
(4) Tome ler, page 390.
(5) Tome ler, page 393.
(6) M. Olier cité par M. Nagot, livre III, page 131.
(7) Tome ler, page 391 et suivantes.
(8) Tome ler, page 416.

plutôt que d'accepter à des offres avantageuses une demeure, éloignée de l'Eglise, parce que cet éloignement eût rompu l'union qu'il jugeait si indispensable. (9) Ce furent aussi les sentiments de M. de Courson qui détermina le Séminaire en 1850 à reprendre l'administration de la Paroisse qu'il a conservée jusqu'à ce jour.

Après cette exposition, M. Faillon nous donne le règlement de la Paroisse et tout le clergé aura une reconnaissance profonde à cet écrivain pour nous avoir conservé ce Directoire de la Paroisse rédigé d'après les prescriptions du Concile de Trente, les recommandations des Souverains Pontifes et les instructions des grands Prélats, St. François de Salles et St. Charles Borromée. Il parut si sage et en même temps d'une application si pratique qu'il fut dès le commencement, adopté dans un nombre considérable de Paroisses.

Par ces dispositions, M. Olier prenait tous les moyens pour amener les prêtres à l'excellence et la perfection de leur état, et pour subvenir au besoin des âmes. Enfin, pour en montrer l'efficacité, il en donna un exemple vivant dans cette paroisse de St. Sulpice, comme dans les différentes paroisses qu'il forma en France et qu'il confia aux Prêtres des Séminaires, au Puy, à Viviers, à Bourges, etc., etc.

On sait combien il aurait été difficile pour St. Sulpice de continuer cette œuvre des Paroisses après la Révolution. Il a fallu y renoncer malgré le bien qu'on aurait pu en espérer pour la formation des jeunes prêtres et pour l'exemple des avantages de la vie en commun dans chaque diocèse. Mais puisque le malheur des temps n'a pas permis de continuer ces anciennes institutions du zèle sacerdotal de M. Olier, combien est-il utile que la lettre et le souvenir en aient été conservés par les travaux infatigables de M. Faillon.

M. Olier avait une paroisse immense qui comprenait plusieurs circonscriptions actuelles : Saint Sulpice, Saint Germain des Prés, Saint Thomas d'Aquin, Notre Dame des Champs, Sainte Clotilde, les Invalides et le gros Caillou. Elle réunissait plus de cent mille âmes, près de trente com-

(9) Tome 1er, page 416.

munautés religieuses y étaient établies, parmi lesquelles plusieurs pouvaient le seconder, telles que les RR. PP. Jésuites, les Dominicains, les Augustins, les Cordeliers, etc., etc., auxiliaires si dévoués du ministère paroissial.

Il divisa sa paroisse en huit quartiers consacrés chacun à la très Sainte Vierge, sous le titre d'une de ses fêtes. Il réunit cinquante prêtres et en préposa plusieurs à chacun de ces quartiers, sous la conduite de l'un d'entre eux ; ensuite, il forma dans chaque division une société de laïques qui devaient visiter les maisons, et faire part aux directeurs ecclésiastiques de quartier, des besoins spirituels ou corporels qu'ils avaient pu connaître.

Il était établi qu'on visiterait chaque malade, et tous les jours ceux qu'on savait être en danger de mort.

D'autres prêtres étaient chargés des baptêmes, des mariages, des enterrements, et de porter les sacrements.

Chaque prêtre de quartier devait rédiger le titre *de Statu animarum*, suivant la prescription du Pape Paul V, et d'après le formulaire donné par St Charles Borromée.

Il établit des conférences fréquentes des confesseurs, pour se consulter ensemble sur les cas difficiles, et pour les diriger il fit éditer *les instructions pour la Pénitence*, du grand Cardinal Borromée, qu'il distribua également à tous les ecclésiastiques de son séminaire. Afin de subvenir aux plus pressants intérêts des âmes, il multiplia les catéchismes pour tous les âges et suivant les quartiers, afin d'atteindre tous ceux qui en avaient besoin.

Il y avait d'abord les catéchismes des plus jeunes enfants, les catéchismes de semaine pour la première Communion, catéchismes de Persévérance pour la jeunesse, des adultes, des vieillards, des serviteurs, des pauvres, des hérétiques ; puis des catéchismes déguisés sous forme de conférences pour ceux qui auraient eu de la répugnance à suivre les catéchismes proprement dits ; il établit encore des conférences pour les maîtres et maîtresses d'écoles, pour les sages-femmes, etc., etc.

Dans l'ouvrage de M. Faillon, nous avons à admirer cette grande qualité que nous avons déjà signalée dans la vie de M. de Lantages, et dans celle

de M. Demia, ainsi que dans ses travaux sur l'éducation religieuse que nous avons analysés au chapitre précédent ; c'est l'attention continuelle qu'il avait à ramener ses recherches et ses considérations à un but pratique et actuel ; ainsi il considère les malheurs arrivés dans le temps présent par le défaut de l'instruction religieuse, et il montre ce qu'il faut faire en exposant les moyens que M. Olier prit dans des circonstances semblables. Les désordres venaient en grande partie de ce qu'on ignorait les premiers éléments de la doctrine chrétienne et que les pères et les mères étaient aussi peu éclairés que leurs enfants ; or n'en est-il pas de même de notre temps et n'est-ce pas la principale cause des maux actuels de l'Eglise ! L'auteur nous montre ensuite que M. Olier n'établit pas seulement ces œuvres, mais qu'il en exerça le ministère si pénible et si assujettissant et il s'en acquittait "*avec un amour et une humilité admirables ;*" il établit des confesseurs pour les enfants et lui-même en confessait un grand nombre ; il forma encore une société de dames pour subvenir aux besoins spirituels des jeunes filles qui se trouvaient abandonnées, ou exposées par la négligence ou la mauvaise conduite de leurs parents ; c'est dans ces œuvres que se distingua particulièrement madame de Pollalion ; il avait établi l'œuvre des demoiselles de l'instruction chrétienne dont nous avons parlé à l'occasion de la vie de M. de Lantages, et c'est à cette institution que la pieuse dame Marie Rousseau consacra principalement sa piété et son zèle.

Outre les prêtres employés au ministère des enfants, il y avait pour les aider soixante ecclésiastiques du Séminaire qui déployaient un tel zèle "qu'ils semblaient n'être venus de toutes les provinces de France que pour "travailler à l'édification et au salut des âmes des paroissiens." Enfin il fonda différents asiles pour les enfants abandonnés, pour les jeunes filles délaissées, et enfin pour les enfants des protestants qu'il pouvait soustraire à l'hérésie.

Pour seconder ces œuvres, il fit rédiger un grand Catéchisme qui renfermait tous les points principaux de la foi, exposés et développés avec le

plus grand soin ; ensuite, il en fit faire un abrégé destiné aux enfants, et qui était une préparation pratique à l'enseignement donné dans la paroisse.

Ce n'est pas tout; il fit imprimer un grand nombre de feuilles contenant les prières, les devoirs du Chrétien, les maximes de la vie chrétienne, et il les fit distribuer dans toutes les familles.

Enfin, il établit à la porte de l'Eglise, une bibliothèque de bons livres que l'on vendait ou que l'on prêtait aux familles pour subvenir à leurs besoins spirituels et les détourner d'accepter les livres et traités que les Protestants répandaient partout à profusion.

Il ne se contenta pas de subvenir aux moyens d'instruction, mais il multiplia les œuvres de piété de manière à entretenir la dévotion la plus active et la plus fervente dans sa paroisse ; il établit différentes congrégations pour honorer le très-saint Sacrement, et pour propager la confiance et le recours en la très-sainte Vierge.

Ces différentes confréries avaient leurs communions du mois, leurs heures de réunion et d'adoration ; et pour tous les fidèles, il établit les visites au St. Sacrement, les 40 heures, des saluts et des bénédictions, et des exercices en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Il ne se contentait pas de recourir au zèle des Congrégations religieuses établies sur sa paroisse ; il fit venir le P. Veron, célèbre controversiste, pour les Protestants et il lui adjoignit deux laïques qui avaient par excellence le don de réfuter les erreurs propagées par les réformés ; savoir le coutelier Clément et le mercier Beaumais.

Il fonda une société pour la répression des duels, à la tête de laquelle il mit les principaux seigneurs de la cour, le maréchal d'Estrées et le maréchal Fabert, ainsi que le marquis de Fénélon ; et qui donna toute efficacité aux efforts que l'autorité souveraine avait faits pour abolir cette détestable coutume. (1)

---

(1) Les mémoires du temps affirment qu'il y avait chaque jour à Paris plus de vingt

Il fonda plusieurs sociétés de messieurs et de dames pour la visite et l'assistance des pauvres, et enfin c'est lui qui, le premier, établit sur sa paroisse les Sœurs de la charité fondées par St. Vincent de Paul, et qui depuis ont pris un accroissement si merveilleux.

En même temps il restaura son église, en débarrassa les alentours de plusieurs établissements profanes, nuisibles à la piété des fidèles, et il fit des règlements pour la sacristie et les ornements de l'Eglise, qui donnèrent au culte la convenance et la magnificence désirables.

Ces règlements, que M. Olier n'avait rédigés qu'après y avoir longtemps pensé devant Dieu, et avoir consulté les hommes les plus marquants du clergé, parurent si sages et si efficaces, que dès leur mise en exercice, tous les curés de Paris, pour la plupart docteurs et maîtres en Sorbonne, les adoptèrent unanimement.

Il y avait longtemps qu'ils aspiraient à une organisation et à une réforme complète de la pratique alors subsistant du saint ministère, et aussitôt ils s'unirent de cœur à M. Olier, pour établir dans leur paroisse les dispositions qu'avait suggérées à l'homme de Dieu son zèle pour le salut des âmes.

M. Faillon termine ce résumé, en nous faisant voir pour l'édification du temps présent, les résultats de cette admirable organisation.

Ces mesures furent suivies du plus merveilleux effet : six ans après, cette paroisse la plus désordonnée de Paris, devint la plus exemplaire, au point qu'elle offrit comme une image de la société des premiers chrétiens.

Un grand nombre de paroissiens faisaient oraison, donnaient l'exemple de toutes les vertus, et s'approchaient si assidument des sacrements que chaque année, on comptait à l'Eglise plus de deux cent mille communions, bien qu'il y eut trente autres sanctuaires établis sur la paroisse.

Les duels cessèrent, et les maisons de jeu, d'intempérance, et de désordre furent presqu'entièrement supprimées. Le Pré aux clercs

---

rencontres, et c'était le Pré aux Clercs situé sur la paroisse St. Sulpice, qui en était ordinairement le théâtre.



perdit le sinistre renom qu'il avait eu jusque là, et le Faubourg St. Germain devint encore plus célèbre par sa piété et ses bonnes œuvres, qu'il ne l'avait été par ses désordres et ses scandales.

D'après ce que nous rapportons ici, l'on voit quel est l'intérêt pratique d'un tel ouvrage, n'est-ce pas comme un vrai manuel du ministère paroissial, et avec quelle intelligence des besoins de notre temps l'auteur a-t-il su sauver de l'oubli les mesures de la sagesse admirable de son héros.

M. Faillon, après avoir exposé dans les deux premières parties de son ouvrage, ce qui se rapporte aux commencements de M. Olier, et ensuite à ses différentes œuvres comme Curé de Paroisse, consacre la troisième à faire connaître ce que le saint fondateur a accompli dans le Séminaire pour l'éducation des clercs. Ici nous avons à admirer quels principes solides présidèrent à l'établissement de ces précieux foyers d'éducation et d'instruction religieuses ; M. Olier les a exposés avec la plus grande force et la plus grande lumière dans plusieurs de ses ouvrages et principalement dans le *Pietas Seminarii*, le *Traité des saints ordres*, et enfin *L'explication des cérémonies de la messe.* Mais M. Faillon a cité de plus les nombreux écrits où se trouvaient encore les renseignements les plus importants et les plus circonstanciés, comme les *Mémoires authentiques*, l'*Esprit de M. Olier*, etc. Il cite en commençant ces paroles mêmes de M. Olier, qui expose quel doit être l'esprit qui doit animer cette grande œuvre, l'esprit même de N. S., et c'est pour répondre à ce but qu'il établit la dévotion à la vie intérieure de N. S., comme la dévotion principale de la maison, et la pensée fondamentale à laquelle doivent se rapporter les sentiments de tous ceux qui feront partie des Séminaires.

“ Dieu, dit le pieux fondateur, pour renouveler maintenant la piété
“ primitive du christianisme, a résolu d'employer les mêmes moyens
“ dont il se servit au commencement. Ce fut par Jésus-Christ qu'il se fit
“ connaître aux hommes ; et comme le dessein du Père n'était pas de
“ montrer son fils visiblement à toute la terre, il le multiplia et le répandit

“ dans les apôtres qui, remplis de son esprit, de ses vertus et de sa puis-“ sance, le portèrent partout avec eux dans le monde, montrant extérieu-“ rement dans leurs personnes sa patience, son humilité, sa douceur, sa “ charité et toutes ses vertus. Il faut donc pour répondre aux desseins de “ Dieu, que nous inspirions à la jeunesse cléricale, les sentiments et les “ vertus de Jésus-Christ, et qu'il vive dans chacun aussi réellement que “ dans l'apôtre qui disait: je vis, mais non pas moi; c'est Jésus-Christ qui vit “ en moi.” Telle est la dévotion essentielle et fondamentale du Séminaire de Saint-Sulpice, dévotion consacrée par l'institution de la fête de la *Vie intérieure de Notre Seigneur*, que l'on y célèbre solennellement tous les ans, et de plus, chaque semaine pendant une partie de l'année, etc.

Ce fut le principal objet de M. Olier d'établir dans ses disciples cette vie intérieure et il ajoutait qu'ils seraient dignes de leur vocation si l'on pouvait dire d'eux quand ils parlaient, qu'ils agissaient, qu'ils souffraient : c'était ainsi que Jésus-Christ parlait, agissait et souffrait, etc., etc.

En terminant, nous n'avons pas à revenir sur le travail qu'a demandé un ouvrage exécuté avec un si grand soin ; ce que nous avons dit en commençant suffit pour apprécier le mérite de l'auteur ; on n'a pas été habitué de nos jours à tant de recherches et tant d'exactitude ; pour trouver quelque chose de semblable il faut revenir aux grands ouvrages des Bénédictins, c'est ce qu'a proclamé la Bibliographie catholique qui signale avec admiration que la liste des manuscrits cités, occupe à elle seule treize pages. On est presqu'effrayé de cette érudition. On observe le soin que s'est imposé l'auteur d'indiquer en marge de chaque page les ouvrages auxquels il a eu recours ; bien qu'un grand nombre de noms et d'événements soient cités, les personnages qui passent sous les yeux sont tous des hommes importants dans l'histoire de l'Eglise et tous les faits cités jettent le plus grand jour sur les intérêts religieux du XVIIe siècle. Enfin, cette histoire est faite de manière à refuter victorieusement les attaques des Jansenistes contre l'œuvre de M. Olier, et aussi de

manière à mettre en lumière toute la portée de ce mot de Fénélon : " Je " ne connais rien de plus vénérable et de plus apostolique que Saint Sul- " pice."

Quant à la forme de l'ouvrage, elle mérite, il nous semble, plus d'un éloge; le style est abondant, mais sans excès, simple mais digne et noble, et il se rattache à la grande école historique ; il est varié comme il convient suivant les détails, et les différents personnages mis en scène sont présentés avec un grand naturel et une remarquable vérité d'expression. Tout ce qui se rapporte à M. de Condren, à St. Vincent de Paul, au cardinal de Berulle, et à ces âmes d'élite qui, dans le secret de la vie religieuse, accomplissaient de si grandes choses, est exprimé avec un ton de gravité et d'onction, qui inspire les sentiments de la piété la plus douce et la plus pénétrante.

Lorsque le sujet amène des détails de la Cour, de la vie politique, l'auteur les expose avec brièveté et autant qu'ils rentrent dans la narration, mais même quand ils ne sont qu'effleurés, ils sont nets, caractéristiques, pleins de sentiment et conformes à la plus rigoureuse critique historique.

On voit alors quelle juste connaissance de l'époque M. Faillon avait puisée dans l'immense quantité de documents qu'il avait analysés ; on voit de plus quel exact sentiment il avait de l'importance des faits extérieurs, car pour juger des évènements religieux d'une époque, il faut savoir aussi donner la connaissance des intérêts du siècle, sur lesquels ils ont pu avoir la plus décisive influence.

Il nous parle des Princes de Condé, du Maréchal de Rantzau, du Marquis de Fénelon, etc., etc., avec cette fidélité qui donne aux différentes conditions leur vrai caractère. Enfin les descriptions de Paris, des monastères, des missions, du Faubourg Saint Germain, sont tracées de main de maître, c'est-à-dire avec cette distinction qui peut satisfaire les esprits les plus délicats, et avec cet intérêt, cette vie qui sont si nécessaires, pour soutenir l'attention du grand nombre.

Du reste, tout le soin que M. Faillon a pris pour composer cet ouvrage

est bien justifié par l'importance du sujet, il s'agit de l'un des plus grands personnages de l'Eglise en France, à cette illustre époque du XVIIe siècle ; bien moins connu il est vrai que Saint François de Sales et Saint Vincent de Paul, mais qui bientôt va être l'objet d'un procès de canonisation et qui a eu tant d'influence sur les événements de son temps influence qui se prolonge jusqu'à nous et peut encore prendre plus d'importance par le développement toujours croissant des œuvres, dont il a conçu la pensée, et auxquelles il a mis la main.

Sa gloire n'est pas seulement de son époque et du souvenir de ses actions, mais de la perpétuité et du développement inouï de ses fondations.

Ainsi l'œuvre des séminaires en France et en Amérique, qui forme chaque année les membres les plus distingués du clergé, et fournit aux paroisses et aux missions tant de dignes ouvriers évangéliques.

De plus, la paroisse de Saint Sulpice qu'il a réformée, aujourd'hui l'une des plus belles paroisses du monde catholique et qui servira peut-être un jour de digne modèle, suivant les vœux pressants des Evêques, pour la vie en commun dans le ministère paroissial.

La fondation merveilleuse de Ville Marie qui a déjà dépassé cent mille âmes, qui envoie chaque année des colonies de catholiques dans tout le continent, et qui devient en se développant un puissant boulevard de la foi en Amérique.

Ajoutons aussi les écrits dont M. Olier a enrichi l'Eglise et où les Prêtres et les fidèles trouvent une nourriture si solide, si abondante. Mais que sera-ce quand ces écrits seront mis au jour dans toute leur étendue, grâce aux travaux et aux recherches de M. Faillon, quelle gloire nouvelle et inattendue pour ce XVIIe siècle déjà si grand ; et enfin que sera-ce lorsque les institutions de M. Olier auront à s'incliner devant leur fondateur, comme devant un saint nouvellement canonisé par l'épouse de Jésus Christ.

CHAPITRE IX.

M. FAILLON, DIRECTEUR A LA SOLITUDE.

Ce fut à la fin de l'année 1837, que M. Faillon fut nommé Directeur à la Solitude. M. Mollevant, accablé d'infirmités, vint à Paris pour se reposer, M. Caduc, devint le Supérieur et M. Faillon fut envoyé près de lui comme Directeur. Il en a rempli les fonctions pendant près de vingt ans, en comptant même son séjour en Amérique, pendant ses visites aux Séminaires de Montréal et de Baltimore.

En quittant Paris, il abandonnait l'exposition de la Patrologie, et la direction des Catéchismes, enfin il s'éloignait du voisinage de ces grandes bibliothèques qu'il connaissait si bien, et où il savait trouver tant de trésors ; il lui fallait donc laisser une position pleine de satisfactions pour lui, mais s'il éprouva quelques regrets, nous n'avons pas à en parler car il ne s'est jamais plaint ; et voyant qu'il avait à préparer les novices de la compagnie, il remercia Dieu et ne songea plus qu'à leur faire connaître l'esprit de leur pieux fondateur.

D'ailleurs cette pieuse retraite était favorable à bien des dispositions de son cœur, et pour le comprendre, il est utile de se représenter ce qu'était ce lieu de prière et de recueillement.

Pour le visiter, il faut, en sortant de la barrière de Vaugirard, traverser la longue zône des fortifications qui conduit aux premières maisons du village d'Issy. Après quelques minutes de chemin, on entre dans une enceinte presque toujours vouée au plus complet silence : c'est la maison des étudiants en Philosophie, et déjà en passant cette première porte on est frappé d'un contraste qui saisit l'âme, et lui fait éprouver une pro-

onde émotion ; on vient de quitter les derniers bruits de la grande ville et l'on trouve ici le silence et le désert, on trouve la Thébaïde.

Mais ce n'est que le commencement : on traverse une seconde enceinte, puis on arrive à une troisième dont on voit la porte au haut de plusieurs degrés, avec cette inscription si expressive de St. Bernard :

O Beata Solitudo,
O sola Beatitudo :

Ici recueillez-vous, c'est là que M. Mollevant a exercé son saint ministère de Directeur des âmes, et c'est du haut de ces degrés que M. de Ravignan fit ses derniers adieux aux amis de sa jeunesse, qui étaient venus lui exprimer leur surprise et leur douleur.

On avance quelques pas en montant vers cette maison si calme et si tranquille, et le contraste paraît encore plus grand, lorsqu'en se retournant on voit se lever devant soi tout Paris dans le lointain, avec ses immenses faubourgs et ses monuments qui se détachent sur l'horizon, mais Paris, sans une voix, silencieux dans le lointain, Paris qui apparaît comme une image immobile et muette ; et ici, la nature, recueillie, grave et sans bruit, mais où tout vous parle de Dieu.

C'est là que M. Faillon a consacré pendant l'espace de vingt années au moins, les efforts de son zèle dans la société continuelle de ces jeunes gens qui venaient se préparer aux fonctions sérieuses et dévouées du ministère des séminaires, près du vénérable M. Caduc.

Nous ne pouvons rappeler ce nom si estimé, sans lui consacrer un souvenir qui répond aux sentiments les plus tendres, de tous ceux qui ont connu ce pieux Directeur de St. Sulpice.

Lorsque les infirmités de M. Mollevant l'obligèrent de revenir à Paris, on ne vit personne qui put le remplacer plus dignement que M. Caduc, ni mieux continuer les saintes traditions de la Solitude, lui qui avait passé tant d'années dans sa société, et qui d'ailleurs connaissait si bien les obligations des Séminaires. Partout où il avait professé, il avait conquis

l'affection par ses qualités admirables. Il édifiait les communautés par une piété éminente, il enseignait avec une science sûre et profonde, et il charmait les cœurs par une humilité parfaite et la bonté la plus tendre. Combien inspirait-il de vénération lorsqu'on le voyait avec un tempérament délicat, épuisé par des études et des occupations accablantes, suivre tous les exercices de la maison, pénibles même pour les plus jeunes, et les suivre avec une assiduité constante et on peut dire héroïque dans son état de santé ; il avait à supporter chaque jour comme un pénible martyre, mais aussi il savait en faire fructifier les épreuves, au profit des jeunes élèves du sanctuaire, priant pour eux, considérant leurs besoins avec une sollicitude tendre et compatissante, s'offrant sans cesse en sacrifice et étant au milieu d'eux comme une image touchante de N. S. sur la croix. Il méditait sans cesse sur les obligations de la vie du Séminaire, il connaissait les devoirs d'un vrai Directeur des élèves ; la vie de recueillement et de prière, l'oubli du monde et de soi-même, le renoncement aux inclinations propres et en même temps l'obligation du dévouement le plus complet. Il apprenait aux solitaires cet art si grand et si puissant de se faire tout à tous. Il leur montrait à ramener les cœurs à un même esprit, tout en sachant tenir compte des différences de dispositions et de caractères et de la diversité des vocations.

Ainsi ce que M. Faillon découvrait dans les écrits de M. Olier, il le voyait réalisé dans le bon Supérieur qui, de son côté, attachait tout intérêt à ces pieuses découvertes de chaque jour.

M. Faillon, profitant des grâces de la vie de cette retraite continuelle, s'appliqua désormais avec un zèle nouveau aux saintes obligations de la prière et de l'étude. Toute la journée il semblait attentif à la sainte présence de Dieu, auquel il ramenait toutes ses actions. Il paraissait à la prière simple, mais constant en ses témoignages de dévotion, calme, recueilli et comme vivant dans un monde surnaturel, et il portait avec lui cette impression, tout le reste du jour.

A la sainte messe, on aimait à le voir si complètement séparé de

toute impression extérieure, s'entretenant avec son Dieu, lisant chaque parole de l'office et du canon comme une révélation immédiate, et remplissant son âme avec une douce satisfaction des trésors de la doctrine divine. Combien il recueillait alors le fruit de ses pieuses études et de ses longues méditations dans la lumière des Pères, comprenant si parfaitement les mystères déposés par l'esprit divin dans l'office de chaque jour, et goûtant si bien ces paroles profondes et mystérieuses du canon et des prières quotidiennes du Missel ; connaissant l'enchaînement et la disposition de ces merveilles de la foi, ayant longtemps étudié le sens et la raison de chaque mot et ayant là-dessus tant de lumières que tout ce qu'il disait dans la conversation, et où il semblait intarissable, n'était que comme un faible rayon, ou quelques gouttes de cet océan de clartés que l'étude et la prière avaient, jour par jour, depuis tant d'années, déposé en lui.

Mais en toutes ses pieuses occupations, il comptait peu sur lui ; il aimait à se rappeler sans cesse qu'il avait tout à attendre de N. S. et après lui de la Très-Ste. Vierge ; de là ses réflexions continuelles sur le sens de ces paroles si grandes qu'il trouvait au canon et qu'il appliquait à toutes choses : *per ipsum, cum ipso et in ipso* ; et ces autres paroles *per quem omnia*, etc., etc., et ces formules, ces terminaisons sacramentelles *per Dominum Nostrum Jesum Christum ;* et ses commentaires sur le *propter nos et propter nostram Salutem*, s'attachant à ces sens avec une affection douce, aisée, mais céleste, profonde, pleine de simplicité mais aussi de grandeur et d'une vraie majesté ; de là aussi ses messes dans l'intention de la Très-Ste. Vierge et tout ce qu'il voyait en ces paroles des saintes Litanies de l'Eglise :

Vas insigne devotionis, Ora pro nobis.

Ce recours vers la Très-Ste. Vierge, dont il était toujours occupé il cherchait à en répandre la dévotion ; nous avons vu plusieurs personnes auxquelles il en avait parlé avec tant de zèle et de persuasion, qu'elles n'avaient plus d'autre pensée.

" Ah ! qu'il disait bien la Sainte Messe, " nous ont dit souvent des prêtres vénérables, modèles eux-mêmes de la plus grande dévotion.

" Ah ! qu'il nous inspirait la piété, quand nous le contemplions au Saint Autel, " nous ont dit des âmes d'élite, dans le monde, dans le clergé, dans le cloître, dans la vie religieuse.

Tous ceux qui l'ont connu, l'ont considéré comme un de ces doux saints, que le ciel a donnés à la terre, dans ses jours de bénédiction, ou comme l'un de ces pieux docteurs pleins de lumière et de grâce, du temps passé, et enfin, si nous osions répéter ce que nous avons entendu dire à bien des âmes éclairées, " comme un autre Jésus-Christ, " ce qui ne nous a pas surpris en songeant qu'on l'a dit de prêtres qui ne l'emportaient pas sur lui en piété, en zèle et en œuvres dans l'Eglise.

Dans ces premiers instants il était occupé des saints exercices de la piété, comme s'il devait y consacrer exclusivement toute la journée ; il n'avait plus d'autre pensée ni d'autre préoccupation que d'honorer N. S. suivant le cours des saints mystères et dans les intentions de l'Eglise Universelle ; et ensuite, il était tellement rempli de ces premières impressions que dans ses occupations, il voyait Dieu en tout ; Dieu dans la suite des siècles, dans la vie et les œuvres de ses serviteurs, et c'est ce qui paraît, on peut dire surabondamment, dans tous les travaux qu'il a accomplis.

Il se levait assez matin pour que vers sept heures il put commencer à se mettre à l'étude, après trois heures entièrement données aux grands intérêts de la vie spirituelle ; et alors il trouvait à peu près six ou sept heures d'étude jusqu'au soir ; et c'est dans ce laps de temps, distrait de ses autres occupations et continué pendant vingt années qu'il a accompli et préparé des travaux si considérables : Les documents pour la vie de M. Emery, les Monuments inédits sur Ste. Marie Madeleine, presque tous ses ouvrages sur le Canada, de plus la revision et la classification de toutes les œuvres de M. Olier ; enfin une vie de la Très-Ste. Vierge et une vie de St. Joseph, une

histoire générale de la Religion d'après les écrits de M. Olier. Nous ne devons pas omettre sur les origines des Eglises des Gaules, un travail considérable, presqu'entièrement terminé.

Quand on entrait dans sa chambre, on le trouvait toujours dans la prière ou dans l'étude, plongé sur ses livres avec une attention constante et soutenue, poursuivant avec force la suite de ses recherches, n'oubliant rien de ce qu'il avait envisagé une seule fois, et à mesure de son travail, réunissant continuellement dans son esprit l'ensemble des faits et des vérités qu'il avait déjà rencontrés. Ses tables et les murs de sa chambre étaient garnis de livres qu'il avait à consulter et auxquels il savait d'avance qu'il avait à recourir. Enfin il avait fait fabriquer pour son usage un pupitre gigantesque en forme de lutrin de Cathédrale, qui lui rendait, disait-il, des services inappréciables ; les étrangers qui le visitaient étaient tous frappés des dimensions de cette immense construction dont il se plaisait à expliquer le mécanisme. Un double ou triple pupitre pouvant porter plusieurs infolios, ensuite différents compartiments, des tiroirs, des casiers formant un ensemble qui joignait l'utilité à la plus complète solidité. Ce pupitre avait tellement frappé les visiteurs que l'on nous a dit en exister des reproductions en plusieurs maisons religieuses, et nous en avons même vu dans un presbytère à deux mille lieues de la France.

Cette vie d'études pieuses et de saintes prières, se complettait ainsi d'elle-même ; l'esprit d'oraison l'animait en toutes ses recherches où il n'avait qu'un but : faire connaître Dieu, ses œuvres, et glorifier son nom et son action continuelle au milieu du monde, mais si l'esprit de prière le soutenait dans l'étude, celle-ci aussi animait sa prière et son union continuelle, douce et constante à Dieu, elle lui révélait chaque jour ses grandeurs, ses perfections et de nouveaux titres à notre admiration, à notre affection, à notre reconnaissance.

Ses sujets d'oraison, ses sermons, ses explications en classe, étaient remplis de cette grande science qu'il augmentait chaque jour avec une

application infatigable, qu'il possédait si bien comme en ayant fait la recherche de toute sa vie, l'exposant avec une abondance et une vie, un intérêt qui captivaient ses auditeurs et les gagnait à ses idées et à ses préoccupations incessantes.

Et il savait donner un tel intérêt à ses lectures et à ses découvertes de chaque jour, que le temps même des classes ne suffisait pas à combler l'avidité des nouveaux disciples qu'il avait conquis à M. Olier; aussi pendant la récréation il se formait chaque jour autour de lui un groupe nombreux d'auditeurs qui l'interrogeaient, avec la plus vive insistance, sur tout ce qu'il avait pu découvrir encor dans ses dernières recherches. " C'était, nous dit un des Solitaires de ce temps, un feu " roulant de questions, d'interrogations sur ce qu'avait encore révélé le " maître vénéré, l'oracle aimé," et on peut comprendre comme cet empressement pouvait plaire à M. Faillon. Enfin, cet intérêt lui rendait le plus grand service et quand il voyait l'impression qu'avait produite telle ou telle vérité, il s'y appliquait avec une nouvelle ardeur, et il n'en fallait pas d'avantage pour lui inspirer un redoublement de zèle pour ses chères études.

Il avait aussi l'occasion de communiquer le fruit de ses recherches lorsque d'éminents prélats et de vénérables prêtres venaient passer quelques jours à la Solitude, et c'était avec plus entière déférence, qu'il s'inspirait de leurs observations,et de l'impression que ces fragments avaient fait sur eux. Souvent aussi la chambre voisine de la sienne était occupée par quelque solitaire qui venait prendre connaissance de ces recueils, si laborieusement amassés et qui trouvait près de lui, une bienveillance inépuisable. Voici les paroles que nous avons recueillies des lèvres même d'un digne Evêque qui, vers cette époque, passa un temps considérable à la Solitude. "Au bout de quelques jours, ayant souvent entendu parler de M. Olier et de sa doctrine, je fus frappé de la grandeuret de l'élévation de ces pensées, et je demandai avec instance à M. Faillon de prendre connaissance de ces écrits admirables. Pendant près d'une année que j'ai passée à la

Solitude, je profitais de tous les instants que je pouvais trouver pour m'en aller consulter ce trésor, et c'est là que j'ai puisé l'estime profonde que j'ai toujours gardée pour M. Olier et ses œuvres, et qui m'a donné la plus vive admiration pour cet homme aussi extraordinaire par ses lumières que par ses vertus. Jusque là j'avais lu, parmi les auteurs spirituels, ceux que l'on regarde comme les plus habiles, mais en parcourant M. Olier il me semblait trouver des lumières encore plus vives, et une élévation plus grande. Je me suis souvent demandé si mon admiration ne venait pas de l'opportunité que j'avais de pouvoir ainsi me nourrir de ses œuvres et d'entendre journellement les lumineuses interprétations de M. Faillon, mais depuis lors, mes occupations m'ont souvent amené à parcourir d'autres auteurs de piété de différentes nationalités ; j'ai lu presque tous les auteurs italiens et allemands dont on a donné la traduction ; j'ai du lire aussi presque tous ces auteurs éminents qui ont répandu un si grand éclat sur l'Eglise Catholique en Angleterre dans les derniers temps, et tout en ayant une profonde estime pour les plus illustres, comme le Cardinal Wiseman, Mgr. Manning, M. Newman et le P. Faber, si je suis vraiment fidèle à mon impression personnelle, je puis dire qu'il y a encore plus dans M. Olier, de cette science mystique qui est en rapport avec la sainte et auguste tradition d'une part, et de l'autre avec les besoins sans cesse nouveaux des âmes de tous les temps. Voilà ce que j'ai dans la plus intime conviction ; quant aux auteurs Français, nul plus que moi n'admire l'élévation de Bossuet, le génie de Fénélon, la richesse et l'exactitude de Bourdaloue, mais je suis persuadé que lorsque les écrits de M. Olier auront été édités suivant le travail préparé par M. Faillon, que l'on partagera le culte qu'il lui a voué, et qu'il savait si admirablement nous communiquer."

" Aussi si nous admirions M. Olier, quelle estime n'avions-nous pas pour l'homme éminent si rempli de la doctrine des Pères et qui aurait pu, s'il avait voulu, dire tant de choses de lui-même, mais qui semblait entièrement s'oublier pour porter la lumière dans ces trésors déposés depuis tant d'années, dans les archives de Saint Sulpice."

Pendant son séjour à la Solitude, la maison fut considérablement aggrandie et mise en rapport avec les exigences d'une vie de communauté. M. Faillon fut chargé de s'occuper de ces détails et il y mit cet esprit pratique qui accompagnait ses autres qualités. Il disposa les différentes chambres de manière à ce qu'elles ayent la forme de cellules religieuses ; il y ménagea une place convenable pour le prie-Dieu et la table de travail. Enfin il réserva l'endroit le plus en vue dans chaque chambre pour le Crucifix, et la Sainte Vierge qu'il plaça dans un petit Oratoire, où il eut grand soin de donner une place d'honneur à la Sainte Bible : afin que chaque Solitaire fut rappelé continuellement aux grandes pensées de respect et de vénération profonde qui doivent occuper sa vie tout entière pour le Verbe de Dieu communiqué par Marie, et sous le voile des Saintes Ecritures.

La maison des Solitaires devint donc assez grande, commode mais sans aucun luxe. Enfin tous les soins furent pris pour que la chapelle fut aussi belle et aussi digne que possible de sa pieuse destination ; c'est alors surtout que M. Faillon révéla des qualités éminentes dont il n'avait jamais fait montre, et qui prouvèrent qu'il y avait en lui non seulement un architecte compétent, mais aussi un exécutant des plus habiles.

Comme Archéologue, il n'avait rien oublié de ce qu'il avait appris à Avignon ; dans ses travaux aux Bibliothèques et ses voyages aux principaux sanctuaires, il avait recueilli une foule de notions ; il avait bien compris l'utilité qu'il y a à saisir le rapport existant entre les événements et les monuments de chaque âge, et de même que pour ses recherches historiques, il s'aidait de la diplomatique qu'il avait étudiée à fond ; il savait aussi donner sa place à cette grande et indispensable science de l'archéologie.

Il savait qu'il y avait en ce moment dans Paris un grand mouvement d'études archéologiques qui avait déjà produit des ouvrages considérables ; il consultait ces travaux et comprenait le parti qu'il pouvait en tirer pour ses recherches ; or il travaillait aux monuments de Ste. Marie

Madeleine et il réunissait déjà des matériaux pour les origines des Eglises des Gaules.

Il n'eut pas l'occasion de se mettre en rapport avec les savants qui s'occupaient de ces travaux, mais il savait apprécier leurs efforts et il puisait aux mêmes sources. Plus tard il visita les RR. PP. Cahier et A. Martin lorsqu'ils préparaient la grande Monographie des vitraux de Bourges, et il s'inspira de leurs conseils pour les vitraux de la chapelle de la Solitude, et il se soumit entièrement à leur haute expérience.

Nous l'avons entendu parler des visites qu'il avait faites aux RR. PP. et nous nous souvenons comme il admirait le zèle qu'ils déployaient pour la rénovation de l'art religieux en France, et comme l'on disait à M. Faillon qu'il aurait pu lui-même contribuer à ce mouvement salutaire, il se récriait très fortement en disant qu'il avait assez de ses obligations de Directeur de la Solitude.

Il reconnaissait donc avec toute conviction la supériorité des RR. PP. et il déclarait n'être près d'eux qu'un élève, mais tandis qu'il n'avait jamais cherché à faire montre de ses connaissances, sa réputation était telle chez les érudits de Paris, que lorsque des éditeurs entreprenants commencèrent à publier le grand ouvrage de M. Louis Perret sur *les Catacombes de Rome*, sous la direction d'une commission composée de MM. Ampère, Ingres, Mérimée et Vitet, on vint proposer à M. Faillon d'en rédiger le texte. Plusieurs personnes influentes avaient lu ses dissertations sur les tombeaux de Ste. Madeleine, Ste. Marthe St. Lazare, St. Maximin et les comparaisons qu'il avait si bien établies avec les sépultures des Catacombes, et elles avaient déclaré qu'ils ne connaissaient personne qui pourrait remplir cette tache comme le modeste et savant sulpicien. M. Faillon se défendit beaucoup d'entreprendre un travail si considérable, et l'éditeur n'ayant pu vaincre ses résistances, se retira bien assuré qu'il n'obtiendrait rien, mais non aussi convaincu qu'il s'était mal adressé.

En effet l'ouvrage fut édité avec le plus grand soin, il fut illustré par

M. Perret avec des planches remarquables, dont on ne peut trop admirer l'exactitude et l'élégance, mais en le parcourant on ne peut s'empêcher de regretter que M. Faillon n'ait pas voulu consacrer à un si beau travail les ressources de ses talents d'érudit, et d'historien.

Quant à l'Architecture il la connaissait bien ; il avait vu les coustructions romaines du midi de la France, et ensuite les basiliques principales des siècles de foi ; il avait étudié les unes et les autres et il savait les apprécier.

Or de même que l'admiration qu'il avait conçue pour les auteurs de l'Antiquité, ne l'avait pas empêché de découvrir ce qu'il y a de beau dans les Pères et les Docteurs, de même l'estime qu'il avait pour les chef-d'œuvres de l'antiquité monumentale, ne l'avait pas rendu incapable de découvrir ce qu'il y a de vraiment admirable, dans les monuments que la pensée chrétienne a semés avec une telle richesse et une telle profusion.

Il avait l'intelligence et le cœur ouverts largement aux beautés de l'art, et son admiration n'était pas épuisée, comme pour certains esprits, par un seul genre de grandeur. A ses hautes facultés d'érudit, il joignait à un degré très élevé le sentiment de l'art. Enfin quant à la sculpture il l'avait pratiquée et même il était un exécutant assez habile. Rien n'était intéressant comme de l'entendre exposer le fruit de ses observations : il s'étonnait qu'au nom de l'Architecture payenne, on réprouvat celle qui a illustré les siècles de foi et qu'on la reléguat à un rang inférieur : " elles ne se ressemblent pas, disait-il, mais elles ont chacune leurs beautés " et il ajoutait : " il en est ainsi des œuvres de la nature." Il blamait qu'on attachât peu d'importance à ces belles formes du culte qui viennent toutes, disait-il, de l'Esprit Saint, et il ajoutait " ce n'est pas l'homme qui a inventé ces merveilles, pas plus qu'il n'a inventé son langage." Il n'aimait pas qu'on attribuât absolument aux Grecs le mérite des magnifiques monuments qu'ils ont élevés, il disait " ce que les Grecs ont eu de plus beau ils l'ont emprunté à la Bible et aux rapports qu'ils avaient avec les Juifs." " Ehquoi ! dit un de ces interlocuteurs en notre présence " même l'Architecture ? " mais sans doute," reprit M. Faillon " ils connaissaient bien le temple de Jérusalem."

Il faisait remarquer en plaisantant doucement, que les nouveaux constructeurs, imitateurs prétendus de l'Architecture Grecque ou Romaine, n'avaient le plus souvent élevé que des monuments empreints d'un caractère de lourdeur et de mauvais goût, qui les rendait bien différents des anciens monuments qui nous frappent par leur grandeur et leur grâce, leur majesté et leur élégance. Il indiquait sans se tromper d'où venait le mal en affirmant que les monuments modernes ont été élevés, d'après les prescriptions fautives de certains théoriciens qui n'étaient pas architectes, qui n'avaient jamais mis la main à l'œuvre, tandis qu'on aurait du recourir à l'étude attentive et intelligente des modèles admirables de l'antiquité.

Il disait aussi que beaucoup de constructeurs d'Eglise depuis les derniers temps avaient attiré le plus grand discrédit sur l'art gothique, parce qu'ils n'avaient pas su reconnaître les grandes époques, et de plus qu'ils n'avaient pas pris la peine d'étudier les modèles qu'ils se proposaient de reproduire : de là il en était résulté qu'ils avaient donné comme types, des œuvres de transition ou de décadence, ensuite qu'ils mêlaient les âges sans discernement, faute d'attention et d'études suffisantes, et que pour la même raison ils n'attachaient pas d'importance à reproduire l'harmonie des différents éléments de la construction, se contentant d'à-peu-près qui pouvaient gâter même les plus beaux modèles, et n'aboutissaient qu'à des traductions tellement infidèles, qu'elles étaient souverainement déplaisantes.

Il faisait encore remarquer comme les grands Architectes des siècles de foi avaient bien compris les exigences de l'optique, de l'acoustique et de la perspective. Quant à l'optique, sachant placer leurs fenêtres au haut des travées de manière à éclairer le sommet des voûtes d'une clarté vive et douce, qui de là se répandait dans tout l'édifice. Construisant des édifices immenses et en même temps si sonores ; sachant de plus, d'après les lois de la perspective, donner tant de caractère à leurs différents plans dans l'intérieur des nefs ; et tirant un si juste parti du contraste des dimensions, qu'ils observaient si bien, tandis que beaucoup de constructeurs modernes, ont

détruit l'effet imposant de la hauteur et de la profondeur de leurs nefs, en exagérant inconsidérément les dimensions de la largeur.

Quand il en vint à l'exécution de la chapelle, on peut au moins rendre cette justice à M. Faillon, qu'il mit tous ses soins pour ne pas tomber dans ces différents défauts qu'il avait su si bien signaler depuis longtemps. Il choisit d'abord l'époque regardée comme l'apogée de l'art religieux et il ne se mit à l'œuvre qu'après avoir completé avec le plus grand soin les études qu'il avait faites sur les monuments du XIII siècle qu'il avait pu contempler à Paris.

Avec les ressources dont il pouvait disposer, il ne put faire autrement que de prendre ses ouvriers à Issy, or comme ils n'étaient pas des plus capables et qu'ils n'avaient jamais travaillé qu'à des constructions du style le plus simple, il eut à les former, comme à les diriger pendant tout le temps du travail.

Il exécuta donc le plan de tous les détails avec la plus grande exactitude, il fit les modèles des bases, des chapiteaux, des nervures, recourant pour cela aux règles les plus exactes.

Ici prend place un trait que nous ne devons pas passer sous silence, car il est assez caractéristique.

Les ouvriers éprouvèrent d'abord la plus vive admiration en le voyant à l'œuvre, dessinant ses modèles, les moulant lui-même et donnant toutes les instructions nécessaires ; et en travaillant ils lui faisaient souvent cette réflexion :

" Mais, monsieur, comment se fait-il que le bon Dieu donne de tels " talents à des gens comme vous qui n'en avez pas besoin pour vivre, tandis " qu'il les a refusés à nous qui pourrions si bien en tirer profit, et à qui " ils seraient si utiles."

Plus tard ils changèrent de langage, et après plusieurs mois ayant été formés par M. Faillon et commençant à devenir assez habiles, il lui représentaient qu'il serait bien convenable qu'il les augmentat de prix comme des ouvriers de premier ordre.

M. Faillon ne voulut pas accéder à ces demandes, et comme pour le contraindre ils lui annoncèrent qu'ils ne voulaient plus travailler : il les congédia et en prit d'autres qu'il rendit suffisamment habiles en peu de temps.

M. Faillon avait choisi l'époque du XIII siècle comme la plus parfaite ; il y avait encore une autre raison, c'est que cette époque nous offre plusieurs excellents modèles d'édifices de petite dimension qui sont de vrais chefs d'oeuvres, comme la Chapelle de Paris, la Chapelle du Chateau de Saint Germain et la Chapelle du Chateau de Vincennes, etc. On peut dire que la Chapelle de la Solitude est une réduction parfaitement entendue de l'admirable Oratoire de Saint Louis, qui, suivant les artistes les plus compétents, est assurément la plus belle Chapelle Palatine qui existe en France. Cette réduction si ingénieuse a été exécutée avec une habilité parfaite, et a excité l'admiration des plus grands Artistes.

Les dimensions sont à peu près la moitié de la Ste. Chapelle qui a 10 mètres de largeur, 30 mètres de longueur et 20 mètres de hauteurs, du moins en dessus du soubassement ; la Chapelle de la Solitude a à peu près la moitié de ces dimensions.

Comme à la Ste. Chapelle on entre d'abord dans un porche dont la partie supérieure est occupée par un petit oratoire qui sert aussi de tribune à la chapelle principale. Le porche sert de communication avec l'intérieur de la maison. Lorsqu'on pénètre dans la nef, comme dans la Ste. Chapelle, on est frappé de la justesse des proportions et de l'élégance de toute la construction : il y a trois travées jusqu'à l'arc doubleau du sanctuaire et chacune des travées a 3m 50 de largeur sur dix mètres environ de hauteur ; les fenêtres ont 1 mètre 50 de largeur et vont jusqu'ausommet de l'arcade suivant les vrais principes ; elles sont encadrées, comme les arcades avec des nervures, les plus élégantes, les plus variées et les plus justement appropriées à leur objet. Ce détail si important est admirablement exécuté et fait un ensemble de lignes qui s'élandent, retombent, s'entrelacent, avec la plus juste proportion. Comme à la Ste. Chapelle, les Statues des douze apôtres portées sur des soubas-

sements et surmontées de pinacles sont adossées à chaque pilier. Autour de la nef règne une suite de petites arcades élégantes ornées de statues des principaux Saints, ce détail rappelle l'effet du Triforium dans les anciennes Eglises. A l'extrémité de la Chapelle se trouve placé l'autel et au-dessus une niche qui renferme une Statue de la Très-Ste. Vierge, portant l'enfant Jésus, d'une assez bonne exécution.

Telle est cette œuvre à laquelle M. Faillon consacra tous ses soins et dont il dut faire lui-même les principaux modèles. On peut admirer la délicatesse des nervures, la variété et la richesse des chapiteaux, les détails des pendentifs et des culs de lampe, la pureté du style et la délicatesse de l'exécution, et on doit d'autant plus lui en rapporter le mérite, que le tout a été exécuté non-seulement sur ses dessins mais sur des modèles faits par lui. Il dessinait ses ornements, il faisait ensuite les modèles, puis il en tirait les moules.

Nous n'en dirons pas plus sur ce sujet des travaux de M. Faillon à la Solitude, nous complèterons ce que nous avons à faire remarquer sur ses aptitudes pour l'art religieux, lorsque nous parlerons des travaux qu'il a exécutés lors de ses voyages en Amérique, à Montréal et à Baltimore.

CHAPTRE X.

L'APOSTOLAT DE STE. MARIE MADELEINE.

La vie de M. Olier eut tout le succès que l'on pouvait désirer ; la presse religieuse en fit le plus grand éloge, les évêques la recommandèrent, elle fut prise comme sujet de lecture aux retraites ecclésiastiques, les élèves des séminaires y trouvèrent un fond inépuisable de réflexions et d'édification, et les Supérieurs des plus grandes congrégations religieuses témoignèrent leur admiration, quelques uns même exprimèrent le regret de n'avoir rien de comparable dans les biographies de leurs fondateurs.

M. Faillon bénit Dieu, en pensant qu'il avait pu être utile au bien des âmes, et qu'il avait contribué à répandre l'estime et l'amour des vertus ecclésiastiques, ensuite il se remit à ses chères études avec un nouveau courage.

Nous voyons par son propre témoignage, que c'est vers ce temps qu'il conçut l'idée d'un grand travail sur les premiers Apôtres de la Provence. En effet *la vie de M. Olier* avait paru en 1841, or aux vacances suivantes M. Faillon s'étant rendu en pelèrinage à la St. Baume, ainsi qu'il nous le dit au Tome 1er. page 456 *des monuments de Ste, Marie Madeleine*, et ayant considéré les tombeaux des St. Apôtres qui se trouvent à St. Maximin, il fut tellement frappé de leurs caractères d'authenticité qu'il conçut aussitôt nous dit-il, l'idée du grand ouvrage auquel il résolut de se donner tout entier.

Il est vrai qu'il s'était déjà occupé de ce sujet et qu'il avait publié quelques pages sur les amis du Sauveur, mais nous verrons bientôt, comme les circonstances le portèrent à donner à son nouvel ouvrage, les proportions les plus étendues.

Il commenca dès lors ses recherches, il réunit un certain nombre de matériaux, lorsque l'exécution de ses projets vint trouver un grave obstacle dans une décision nouvelle des supérieurs. Ceux-ci lui firent connaitre, qu'ils aimeraient à lui voir entreprendre une biographie aussi complète que possible de M. Emery.

C'est lui qui avait été le restaurateur de la compagnie après la Révolution, et l'on trouvait que l'existence qu'il avait accomplie au milieu de si grandes épreuves, offrirait bien des exemples utiles pour les temps actuels qui se ressentent encore si vivement de toutes ces grandes pertubations que le digne supérieur a si noblement traversées.

M. Faillon qui pouvait prévoir les difficultés de cette tâche, et qui gémissait de différer indéfiniment ses études sur les premiers Apôtres de la Gaule, se soumit néanmoins avec la plus entière déférence, et prit dès lors tous les moyens que pouvait reclamer une si grande entreprise.

Il commenca ses recherches dans les grandes Bibliothèques et chez les libraires, il ne négligea pas les marchands des livres les plus vulgaires, il se mit aussi en devoir de recourir aux membres du clergé comme aux membres de la Compagnie qui avaient pu connaitre M. Emery, il s'adressa aussi à ceux qui avaient eu l'idée de recueillir déjà d'importants documents sur la Révolution, et sur les persécutions qu'elle avait exercées contre l'Eglise et ses ministres.

On s'empressa de lui donner tous les renseignements possibles et c'est avec la plus vive satisfaction que l'on voyait l'auteur de la vie de M. Olier entreprendre une histoire de ces jours néfastes où le clergé avait joué un rôle si grand et si magnanime, tandis qu'il n'avait trouvé jusque là dans les différents historiens de la Révolution que des narrateurs prévenus, malveillants, et si odieusement infidèles.

La réunion des matériaux demandait un temps considérable. M. Emery, par la force des circonstances, avait dû prendre la part la plus grande aux événements de son temps, ayant eu à administrer plusieurs diocèses vacants, ensuite ayant du travailler à la reconstitution de différente sémi-

naires, enfin ayant eu à s'occuper des négociations du concordat, et ensuite de la direction du clergé, lors des regrettables entreprises de l'Empereur contre le Chef de l'Eglise.

Mais aucune difficulté n'arrêta le zèle de M. Faillon, et au bout de cinq années environ, il avait réuni une bibliothèque, a-t-on dit, de mille volumes ; deplus il avait rédigé trois volumes in folio de documents, qu'il avait mis en ordre et qui n'avaient plus besoin que d'un dernier travail de rédaction, lorsque se présentèrent des difficultés qui l'obligèrent à suspendre son œuvre.

En rédigeant ses documents, il s'apperçut qu'il ne pourrait donner une histoire complète des faits qu'en faisant des citations qui désobligeraient un nombre considérable de personnages encore vivants, ou des familles dont les chefs avaient eu en ces temps une célébrité fâcheuse ; mais, comme il était persuadé qu'on ne pourrait faire connaître M. Emery sans produire la plupart de ces faits, il résolut d'attendre des temps plus favorables. Il mit bien à profit ce retard, en continuant à s'occuper de l'œuvre de Marie Madeleine, ce qui l'entraîna dans des recherches qui prirent bientot un développement immense.

Nous avons dit qu'il s'en était déjà occupé ; d'abord il avait fait un résumé de tout ce qu'il avait trouvé dans les Bollandistes et dans les traditions de la Provence, et il avait réuni de quoi remplir un volume d'une centaine de pages qu'il avait fait paraître en 1835 ; il lui semblait, nous a t-il dit, avoir donné tout ce que le sujet comportait, et que quelqu'envie qu'il put en avoir, il ne pourrait rien y ajouter, mais dans le voyage qu'il fit à la Ste. Baume en 1841, comme nous l'avons rapporté, il découvrit à l'Eglise de St. Maximin un sarcophage dont il ne soupçonnait pas l'existence et qui le plongea dans l'étonnement le plus profond. Il avait devant les yeux dans les reliefs qui accompagnent le tombeau, un témoignage incontestable de la mission de St Maximin, et il ne pouvait comprendre comment un pareil document était demeuré, jusque là inaperçu et complètement ignoré. La vue de ce bas relief lui fit conclure

qu'il existait bien d'autres preuves du même fait, soit en Provence, soit ailleurs, et qu'on pourrait les trouver en se donnant la peine de les chercher, et ce fut à cette occasion et en présence même de ce sarcophage, ajoute-il, qu'il forma le dessein de réunir toutes ces preuves.

Ce qui est tout particulièrement remarquable, c'est qu'à partir de ce moment les documents les plus précieux lui arrivèrent de tous côtés, et même les rencontres les plus inattendues vinrent lui fournir les moyens d'accomplir un travail aussi considérable, enfin les découvertes qu'il fit, furent si nombreuses qu'elles l'obligèrent à donner à son ouvrage, les proportions les plus grandes. En voici quelques exemples :

Ainsi au retour de St Maximin, il se disposait à repartir pour Paris ; il lui fallut se rendre à la Mairie de Marseille pour faire viser son passeport, il était assis dans le bureau, attendant son tour après un certain nombre de voyageurs. Lorsqu'il vit dans l'embrasure d'une fenêtre, un tas de vieux parchemins réunis, pour être détruits ou déposés aux greniers de la municipalité. Or, quel fut son étonnement en prenant quelques-uns de ces papiers, il découvrit qu'il avait sous la main, une suite innombrable de documents qui se rapportaient à la grotte de la Ste. Baume, et au couvent de St. Maximin. C'était en grande partie les pièces des donations, ou des pèlerinages des princes au Sanctuaire de Ste. Madeleine. S'étant levé aussitôt et ayant demandé la permission de sauver de la destruction tous ces papiers abandonnés, le chef du bureau lui accorda tout ce qu'il pouvait désirer, mais de plus l'un des employés, originaire de la ville d'Aix, lui indiqua en cette ville un fondé de pouvoirs du Marquis d'Albertas qui possédait un nombre considérable de papiers, relatifs à l'abbaye de St. Maximin. En effet, pendant la révolution, ces documents étaient tombés entre lesmains de la famille d'Albertas, qui possédait près de St. Maximin de grandes propriétés.

Cet avis lui fut des plus utiles, car il le mit sur la voie de documents, qui avaient échappés à la révolution, et qui se trouvaient conservés dans les différentes municipalités de la Provence. Les années suivantes

il parcourut les archives des villes principales, et c'est là qu'il découvrit de quoi remplir plusieurs volumes de pièces justificatives, parmi lesquelles il a fait un choix. Ensuite il visita successivement les différents lieux de la Provence illustrés par le souvenir des Apôtres, amis du Sauveur, tandis que dans l'intervalle il continuait ses recherches, aux Bibliothèques de Paris, où il fit les plus précieuses découvertes. C'est alors qu'il trouva la première vie de Marie Madeleine du IVe siècle, différentes pièces qui ne sont citées nulle part relativement à St. Marthe, les documents relatifs à la mission des premiers Evêques de la Gaule, et enfin la collection des anciennes liturgies qui lui ont rendu un si grand service, et où il a retrouvé en particulier les actes de St. Lazare, que l'on croyait perdus.

C'est vers ce même temps, c'est-à-dire en 1842, qu'il réussit à se procurer l'ouvrage si important sur Ste. Marie Madeleine, de Rhaban Maur, dont personne ne soupçonnait l'existence. Il en avait d'abord découvert la trace dans l'histoire des écrivains ecclésiastiquess de Dom. Rémy Cellier. Il y avait vu cette indication assez vague : " Que dans les Bibliothèques d'Angleterre d'après Cavé, on trouve une vie de Ste. Marie Madeleine sous le nom de Rhaban Maur " il recourut alors à l'histoire littéraire de Cavé à la page indiquée et il vit cette indication :

De vitâ Stæ Mariæ Magdalenæ, liber manuscriptus in Collegio S. Magdalenæ, Oxonii, vol. 166. Rabani Mauri, Opera inedita.

M. Faillon a souvent raconté, et même consigné dans son ouvrage, les circonstances de cette découverte ; il demanda par écrit au supérieur du Collége de Ste. Madeleine si l'on pouvait trouver dans la bibliothèque l'ouvrage de Rhaban et pria que dans ce cas on lui envoya seulement quelques chapitres. M. Bloxam, supérieur du Collége, lui répondit en ces termes : "J'aime toujours à obliger quelques-uns de nos frères catholiques en France et ailleurs, et c'est avec un double plaisir que je rends un service, à un prêtre du Séminaire de St. Sulpice.

D'après l'envoi qui lui fut fait de quatre chapitres, relatifs à l'aposto-

lat et à la mort de Ste. Madeleine, M. Faillon s'étant convaincu que l'ouvrage était véritablement du style et de la manière de Raban Maur, il demanda alors la copie qui arriva, au mois de septembre 1842, c'est-à-dire une année après la résolution prise au tombeau de St. Maximin.

Or on peut comprendre combien cette découverte était importante, puis qu'elle donnait le moyen de vérifier la valeur des actes de Ste. Madeleine et des relations les plus anciennes, que les PP. Bollandistes n'avaient pu employer, parce que faute de ce moyen de comparaison, ils n'avaient pu distinguer ce qui était authentique, d'avec ce qui avait été interpolé par certains copistes ignorants.

Aux années suivantes, M. Faillon compléta ses découvertes dans ses visites aux bibliothèques, et dans ses pélerinages aux sanctuaires de la Provence, dont il tira tant de profit pour son ouvrage, mais encore plus pour son âme, qui trouva tout à gagner dans la précieuse compagnie des Saints.

Enfin il se mit à l'œuvre, il commençe d'abord par exposer et par réfuter toutes les erreurs dans lesquelles les adeptes d'une fausse critique, étaient tombés à l'égard de la personne même de Ste. Marie Madeleine, ensuite il réduit à néant les difficultés qui avaient été soulevées contre la venue des amis du Sauveur dans les Gaules, puis il expose toutes les preuves merveilleuses qu'il en a découvertes dans ses nombreuses recherches, et enfin il donne une série considérable de pièces justificatives, discutées et commentées, avec la critique la plus consciencieuse et la plus rigoureuse. Les explications données par M. Faillon, et ses réfutations de toutes les difficultées apportées contre la doctrine de Rome, par les sectaires et les faux critiques du XVIIe siècle, ont paru d'une telle force qu'elles ont été accueillies à Rome avec la plus grande faveur, et que les revues romaines ont proclamé que c'était l'ouvrage qui faisait le plus d'honneur à la science en France depuis nombre d'années. Aussi M. Rohrbacher arrivé à cette partie de son histoire, s'est fait un devoir d'exposer les faits d'après le texte même de M. Faillon.

On a toujours tenu et enseigné universellement dans l'Eglise, que le christianisme avait été préché dans les Gaules dès le premier siècle par St. Lazare, ses deux sœurs et quelques autres disciples envoyés de Reme par Pierre lui-même ; c'est-à-dire Trophyme à Arles, Paul à Narbonne, Martial à Limoges, Austremoine à Clermont, Gatien à Tours, Valère à Trèves. St. Denys l'Aréopagite converti par St. Paul, vint un peu plus tard sous le Pape Clément. Quelques Pères du IVe siècle admettaient même que les Apôtres les avaient secondés, et ils affirment que les épitres de St. Paul aux Galates étaient adressées aux habitants des Gaules ; c'est ce qui peut expliquer que nous voyons des conciles tenus dans les Gaules au 3e siècle et même au 2e siècle la foi de ces pays invoquée par Tertullien et Justin et donnée comme preuve de l'universalité de la foi dans le monde entier. Cette croyance fut toujours conservée, et nous en trouvons des témoignages dans les liturgies des différentes nations. Ce n'est qu'au XVIe siècle que les nouveaux réformés ayant commencé à critiquer témérairement les traditions des églises primitives, quelques écrivains catholiques se livrèrent à cet esprit de discussion, et soumirent es pieusesc royances de ces églises, aux recherches d'une critique indépendante et non suffisamment éclairée.

On cite d'abord Lefevre d'Etaple, et Joseph Clictone au XVIe siècle qui imaginèrent de distinguer plusieurs personnes dans St. Marie Madeleine et ensuite Launoy au XVIIe siècle, qui nia de plus la vérité de l'apostolat des disciples du Sauveur dans les Gaules, affirmant que St. Lazare était mort dans l'ile de Chypre, Ste. Madeleine à Ephèse et Ste. Marthe à Béthanie. L'unité de personne fut aussitot défendue en Angleterre par Fisher, évêque de Rochester ; en Flandre par le célèbre Erasme ; à Paris par l'Université qui condamna les assertions de Lefevre d'Etaple, tandisque Rome maintenait l'ancienne tradition. Mais par une prévention inexplicable, quelques années plus tard, ces fausses assertions se répandirent dans les esprits et l'on vit les évêques modifier en ce sens, leurs Breviaires ; tandisque d'estimables savants, tels que Dom Calmet,

Dom Cellier et Mabillon, sans examiner les faits, embrassèrent l'erreur, se prononcèrent contre l'unité de personne, contre l'apostolat des saints de Provence et affirmèrent que les premiers envoyés des Papes ne vinrent qu'au troisième siècleles, suivant les assertions téméraires de ces faux critiques.

Et c'est ainsi que sur l'autorité d'écrivains favorables aux idées protestantes, quelques uns des plus fermes champions de la foi, par une confiance aveugle dans une critique erronnée, prétendirent changer sur ces points, l'enseignement universel et traditionnel de l'Eglise. Alors Ste. Marie Madeleine fut divisée en trois personnes : la femme pêcheresse dont parle St. Luc ; Marie soeur de St. Lazare dont parle St. Jean, et Marie Madeleine dont le Sauveur avait chassé sept démons ; l'arrivée de Lazare et de ses soeurs en Provence fut déclarée non avenue et la mission des sept premiers évêques, fut retardée de deux siècles.

Après avoir exposé ces attaques, admises ainsi sans examen et sans discussion par les meilleurs esprits ; M. Faillon montre d'abord sur quelles preuves nombreuses, s'appuie l'unité de personne ; il commence par exposer la tradition perpétuelle et générale des Grecs, et des Latins. Chez les Grecs, sauf deux ou trois exceptions, l'unité a toujours été reconnue et enseignée par l'universalité des pères, et il en donne la liste ; l'on voit : Clément d'Alexandrie, Ammonius Saccas maitre d'Origène, Eusèbe de Césaré, St. Ephrem, Apollinaire, Théodore de Mopsuetse, Ste. Barbe, l'auteur du centon d'Homère, St. André de Créte, etc. etc. Les seuls qu'on peut citer contre l'unité, sont Origène et St. Jean Chrysostóme, et encore ne sont ils pas constants dans leurs affirmations : Origène parfois ne semble admettre qu'une seule personne, et St. Jean Chrysostôme affirme que les Evangiles ne paraissent parler que d'une personne. Origène d'ailleurs a été souvent pris en défaut dans la doctrine : et l'adhésion de St. Jean Chrysostôme sur ce point, peut s'expliquer par la désapprobation qu'il avait, à juste titre, pour certains adversaires outrés d'Origène parmi lesquels, se trouvait Théophile d'Antioche, son ennemi personnel.

Après avoir exposé l'unanimité presque générale de l'Eglise Grecque, M. Faillon passe à l'église Latine et il montre qu'elle est absolument unanime ; il donne les textes des plus illustres, parmi lesquels nous remarquons Tertullien, St. Hilaire, St. Ambroise, St. Jérôme et St. Augustin ; St. Pierre Chrysologue, St. Grégoire le Grand ; St. Isidore de Séville, en Espagne; en Angleterre, le vénérable Bede, St. Anselme et St. Thomas de Canterbury ; Alcuin, Smaragde, Raban Maur, St. Odon de Cluny, Flodoard, l'Abbé Rupert, Hugues de St. Victor, St. Bernard ; puis les grands docteurs du XIIIe et XIVe siècle, St. Bonaventure, St. Thomas d'Aquin, St. Antoine de Padoue, Ludolphe et Denys le chartreux. Nicolas de Cusa, St. Vincent Ferrier, Pierre de Blois, Gerson et l'auteur de l'imitation, etc, etc.

M. Faillon cite ainsi plus de cent auteurs, qu'il a pris soin de vérifier.

Ensuite il montre encore l'unanimité de la tradition d'après l'interprétation de la Ste. Ecriture, l'enseignement des Papes. la liturgie, les dévotions établies dans l'Eglise entière.

Enfin M. Faillon ne s'en tient pas là, et avec la profonde intelligence qu'il avait des sens mystiques de la Ste. Ecriture, il confirme la voix unanime de la tradition par l'exposition de la doctrine des Pères sur les figures renfermées dans la conversion de Ste. Marie Madeleine; doctrine qui prouve encore si invinciblement : que les Pères ne voyaient dans la pécheresse, la sœur de Lazare et dans Marie Madeleine qu'une seule et même personne. Et en effet les Pères voient toutes les actions de la pénitente, devenue ensuite repentante, puis amie dévouée du Sauveur, comme figures de ce qui est arrivé à la gentilité, qui d'abord pécheresse, puis repentante, et convertie par le Sauveur, a été enfin son épouse dévouée dans la personne de la Ste. Eglise.

Les Pères et les Docteurs nous disent tous, que Marie Madeleine, la pécheresse dont parle St. Luc et la Sœur de Lazare fut le type de cette gentilité, Sœur égarée de la Nation fidèle, asservie au culte des démons, et aux infidélités les plus monstrueuses.

Elle est la *Maria in civitate peccatrix*, c'est-à-dire, la pécheresse vivant dans la cité du monde et livrée à l'infidélité, c'est ce que nous disent Eusèbe et St. Pierre Chrysologue. Et N.-S., qui s'était plu à figurer dans l'ancien Testament son union avec la gentilité infidèle par l'image de Rahab et Thamar, deux pécheresses ; Ruth la moabite, Bethsabée l'adultère et l'épouse prostituée du prophète Osée a voulu représenter cette même union par Madeleine la pécheresse, dans le Nouveau Testament, c'est ce que nous disent tous les Pères et voici leur doctrine :

La gentilité d'abord fidèle, fut fiancée à Dieu au commencement des siècles, et lorsqu'elle s'éloigna par l'idolâtrie que l'écriture désigne sous le nom de fornication et d'adultère, alors l'époux abandonné et trompé s'unit à une servante, une mercenaire la Nation juive, c'est ce que nous disent expressément avec Theodoret, St. Augustin et l'Abbé Rupert.

Mais enfin N.-S. vient dans le monde et il trouve son épouse indifférente et infidèle, ce qui est exprimé par Judas qui reproche le dévouement de Marie, Simon le Pharisien qui se scandalise, et même par Marthe qui ne comprend pas le culte que l'époux reclame, alors il abandonne son épouse, il revient à la fiancée et il la prend pour sa véritable épouse ; de là les paroles du Sauveur à Simon : " Vous ne m'avez pas lavé les pieds ;" " Vous ne m'avez pas donné le baiser des amis ; " " vous n'avez pas oint ma tête ; " or toutes ces paroles indiquent l'ingratitude et l'indifférence de la Nation juive, suivant St. Grégoire le Grand, St. Pierre Chrysologue, Eusèbe, Evêque de la Gaule, Bede et Rupert. Enfin les Pères montrent encore comme les circonstances des recherches de Marie au Tombeau, figurent les circonstances de la conversion de la gentilité à la foi chrétienne.

M. Faillon, en citant les Pères et en donnant les passages les plus formels montre l'importance qu'ils attachaient au sens mystique de l'Ecriture. Dieu, suivant eux, a toujours voulu montrer son action dans le monde par des figures que lui seul peut réaliser par sa toute puissance, ce sont des témoignages divins qui, d'ailleurs, conviennent si bien au

génie de l'homme. Ces figures nous plaisent et nous convainquent plus que des raisonnements et des discours, de plus elles gravent mieux le faits dans notre esprit, parce qu'il suffit de nous rappeler un trait pour nous faire ressouvenir de tout l'événement, et de la doctrine qui y est renfermée.

M. Faillon relève en passant plusieurs quiproquos des adversaires de l'unité, et il en trouve aussi un grand nombre dans les affirmations contre l'Apostolat des disciples du Sauveur. Ainsi les deux principaux arguments qu'on invoquait en faveur de la distinction étaient d'abord un passage de St. Théophile d'Antioche qui vivait au deuxième siècle. Or ce texte est de Théophylacte, écrivain du onzième siècle, ce qui lui ôte donc toute sa valeur ; il parait que les savants critiques n'avaient pu lire son nom. Voici un second quiproquo, encore plus inexcusable. Les réformateurs du breviaire s'appuyèrent du martyrologe romain pour établir la distinction, en lisant au dix-neuf janvier la fête de Ste. Marie et de Ste. Marthe qu'ils introduisirent au breviaire de Paris, mais tel est le texte du martyrologe romain qu'ils avaient falsifié : *Fête de St. Marius et de Ste. Marthe, sa femme, et de leurs enfants nobles persans qui, venus à Rome, sous Claude, empereur, souffrirent le martyre.* Et ces deux erreurs qui formaient la base de la distination, furent admises sans examen par les Evêques d'un grand nombre de diocèses, et avec la même confiance par les grands érudits et savants de ce temps.

Mais il y a bien d'autres méprises énormes à relever ; ainsi les adversaires de l'apostolat des premiers disciples du Sauveur dans les Gaules nièrent la venue de Madeleine en Provence parce qu'ils la confondirent avec Ste. Madeleine, martyre à Ephèse, mais ils ne remarquèrent pas que celle-ci ne vécut qu'au IVe siècle ; ils prirent aussi Lazare moine de Chypre, au IXe siècle pour St. Lazare, et ils affirmèrent qu'on ne pouvait montrer son tombeau en Provence, enfin ils falsifièrent un texte de Flodoard, qui dit que de son temps on voyait la maison de Ste. Marthe à Béthanie, en affirmant qu'il avait parlé de son tombeau, d'autres confondirent Ste. Marthe avec Ste. Marque martyrisée en Afrique, au IVe

siècle ; enfin quant à Marie, mère de Jacques le Mineur et compagne de Marie Madeleine en Provence, ils la prirent pour Marie, mère de Jacques le Majeur et de St. Jean, morte à Veroli dans le Latium. C'est sur de pareilles méprises qu'ils construisirent tout leur système, et qu'ils le firent admettre aveuglément des meilleurs Esprits de leur temps.

Du reste, Launoy, sur lequel les savants critiques et réformateurs de bréviaire prétendaient s'appuyer, n'était ni très ferme ni très constant dans ses affirmations.

M. Faillon rapporte à ce sujet deux anecdotes curieuses qui montrent si bien les idées du temps, que nous devons au moins en dire quelques mots. Il les a trouvées au Mercure de France de l'année 1725 dans une notice sur le savant P. Pagi, continuateur de Baronius. Le Cardinal de Mazarin ayant rencontré dans sa bibliothèque, M. de Launoy et M. de Suarez, Evêque de Vaison, qui fut plus tard bibliothécaire de la Vaticane et qui avait écrit une réponse assez vive contre les assertions de Launoy, le Cardinal engagea alors Launoy à proposer les arguments les plus forts contre la tradition de la Provence pour voir ce que M. de Suarez pourrait y répondre. Launoy après s'être excusé le fit néanmoins et le Cardinal fut si surpris de la faiblesse de ses raisons et si satisfait de la réponse de M. de Suarez qu'il fit présent à celui-ci d'une fort belle montre, ce qui fut l'occasion pour M. Suarez de remercier vivement M. de Launoy de lui avoir procuré l'honneur d'un tel présent. Plus tard ajoute le P. Pagi, M. de Launoy ayant rencontré encore M. de Suarez et touché de la force de ses raisons, promit d abandonner son opinion.

M. de Launoy, dit l'illustre P. Pagi, n'avait que deux arguments, l'un tirés de la négative (c'est-à-dire de l'absence de tous monuments antérieurs au dixième siècle), l'autre de la prétendue supposition de tous les titres qu'on lui présentait, et il affectait de regarder comme apocryphes toutes les pièces qui contrariaient son système. Un jour dans une bibliothèque de Paris, Launoy ayant objecté au P. Pagi comme preuve de la nouveauté et de la supposition de cette tradition

qu'on ne voyait en Provence aucune église dédiée à Ste. Madeleine qui eut plus de trois cents ans d'ancienneté ; ce savant religieux lui répondit à l'instant même, que Charles le Chauve faisait mention d'une Eglise de Ste. Madeleine d'un monastère de la ville d'Arles. Launoy nia d'abord le fait. Mais le P. Pagi prit aussitot le volume où l'on trouve les lettres de Charles le Chauve et lui montra le passage, en en prouvant l'authenticité par d'excellentes raisons, et en ajoutant qu'il était persuadé qu'on finirait par découvrir bien d'autres témoignages anciens de cette tradition.

C'est ce que Launoy niait si fortement, et c'était là son plus grand argument, il supposait que les Sarrasins dans leurs incursions avaient détruit toutes les archives et les monuments des Eglises, et il en inférait que l'on ne pouvait apporter aucun témoignage des évènements antérieurs, mais suivant toutes les conséquences de son système il avouait que si l'on trouvait des pièces remontant au moins à l'an mil, il serait obligé de laisser son sentiment.

Or c'est à quoi M. Faillon s'est attaché tout particulièrement, et il a été si bien inspiré dans cette idée de faire des recherches, qu'il est parvenu à découvrir dix séries de documents différents se rapportant aux huit premiers siècles de l'Eglise, et justifiant pleinement l'enseignement de l'Eglise de Rome, sa liturgie et les traditions primitives de tous les peuples chrétiens. Nous n'avons pas à énumérer tous les produits de ses recherches et de ses travaux incessants ; qu'il nous suffise de dire qu'ils se rapportent à quatre classes principales

1o D'abord les différents manuscrits qu'il a pu recueillir dans les bibliothèques, et qui comprennent, outre la vie par Raban Maur retrouvée en Angleterre ; l'ancienne vie de Ste. Madeleine écrite au Ve. ou VIe. siècle ; les actes de S. Lazare intercalés dans le bréviaire d'Autun, les actes du martyre de St. Alexandre de Brescia en Italie du Ier siècle qui parlent de la présence de St. Lazare et de St. Maximin, en Provence au même temps ; ensuite les martyrologes, les bréviaires des différentes Eglises, qui donnent dans leurs offices, et

principalement dans leurs hymnes, toutes les circonstances de l'Apostolat des disciples du Sauveur.

2o Les preuves qu'il a trouvées de ces circonstances dans ses visites aux lieux saints de la Provence, où il a vérifié les traditions, les archives, examiné et soumis aux règles de la critique la plus rigoureuse les documents qui prouvent que bien avant les ravages des Sarrasins le village des Stes. Maries était regardé comme le lieu des débarquement des disciples de N. S.; Marseille, Aix, Avignon et Tarascon comme le champ de leur apostolat, et la Ste. Baume comme la retraite de Ste. Madeleine.

3o Les différents tombeaux qui existent à Tarascon, à St. Maximin qu'il a examinés et comparés aux anciens tombeaux des Catacombes, de manière à pouvoir leur attribuer une date contemporaine des premiers siècles de l'Eglise.

4o Tout ce qui se rapporte à la soustraction des reliques des Saints Apôtres lors des invasions des Sarrasins, la découverte du corps de Ste. Madeleine au XIIe siècle, la translation du corps de St. Lazare à Autun, etc., etc., puis les honneurs rendus aux lieux saints témoins de leurs travaux.

Dans une analyse telle que celle que nous avons à faire nous ne pouvons présenter un resumé complet des découvertes de M. Faillon, mais pour en donner au moins une idée nous citerons quelques extraits de la vie de Raban Maur, ensuite nous continuerons par les observations sur les sanctuaires de Provence et nous terminerons par l'examen qu'il a fait des tombeaux des St. Apôtres.

Raban dans la *vie de Ste. Madeleine*, donne un commentaire de la Sainte Ecriture qui est exact, mais en même temps intéressant et rempli de charmes.

Il est exact, parce qu'il suit l'évangile mot à mot; il est vrai qu'il est est abondant en considérations, mais il ne s'éloigne jamais du texte et dans ses réflexions il ne fait que l'expliquer, et aider à en saisir le sens.

Il y montre continuellement une science étendue et profonde et ainsi

que le remarquent les auteurs de la France littéraire en parlant de ses autres écrits, l'on voit qu'il était très versé dans la doctrine des pères de l'Eglise, et qu'il connaissait de la science ecclésiastique tout ce qui avait été produit depuis les premier siècles ; dans ses ouvrages, il faisait entrer ce qu'il avait trouvé de meilleur dans les pères, et enfin, le texte sacré lui était si familier que la plupart de ses ouvrages n'en sont qu'un tissu, où il semble que les choses coulent comme de source.

De plus ses ouvrages plaisent beaucoup aux lecteurs à cause de l'onction de sa piété, c'est ce qu'on remarque dans la vie de Madeleine, et : "Il en est, dit M. Faillon, de cet ouvrage, comme de ces belles statues du Moyen Age, où l'on voit reproduit avec tant de vérité et de naturel, les diverses émotions que la religion fait éprouver aux âmes pures, et qu'elle inspirait aux pieux artistes de ce temps là. Aussi nous sommes persuadés que les âmes chrétiennes nous sauront gré d'avoir retiré de la poussière, un écrit si propre à augmenter en elles la dévotion..."

Quant aux qualités littéraires, on reconnaît un auteur nourri de la lecture des genies de l'antiquité. On y voit un très vif sentiment des beautés du style, qui n'est pas inférieur à ce que l'on a publié de mieux en notre temps. M. Faillon remarque que l'on trouve parfois des vers, dans le cours de la narration.

Nous allons citer quelques uns des passages : et ensuite nous résumerons nos observations.

Le début est noble et a beaucoup d'analogie avec les meilleurs types littéraires, on pourra en juger par soi-même.

Dans le territoire de Jérusalem, sur le mont des Oliviers, à quinze stades et à l'Orient de la cité sainte, est située la patrie de Marie Madeleine, de Lazare et de Marthe, la petite ville de Béthanie, très souvent nommée par les Evangélistes, fort connue par les fréquents séjours du Sauveur, consacrée par l'hospitalité qu'il y reçut et par les repas qu'il honora de sa présence, illustrée par les miracles qu'il y opéra et les larmes qu'il y répandit, immortalisée enfin, par la pompe de son triomphe, l'empreinte de ses derniers vestiges et l'éclat de son ascension.

Ce fut dans cette petite ville que naquit la bienheureuse Marthe, hôtesse vénérable et très dévouée servante du fils de Dieu, Jésus-Christ Notre Seigneur.

Il continue ensuite par le portrait de Marthe et de Marie : ensuite il expose les faiblesses de celle-ci :

Marthe faisait un noble usage de ses biens. Vivant dans le célibat, sa réputation fut toujours intacte ; elle était douce et aimable envers les siens, affable et compatissante envers les pauvres, enfin miséricordieuse et libérale envers tous. En un mot elle jouissait du respect et de la vénération universelle pour la noblesse de son extraction, pour ses grandes richesses, sa rare beauté, et l'éclat de sa modestie ; ajoutez encore son hospitalité, sa bonté à l'égard de tous. Tel était le caractère de Marthe.

Quant à Marie, lorsqu'elle eut atteint l'âge nubile, brillant alors de tout l'éclat de la plus rare beauté, elle se faisait admirer pour l'élégance et les proportions de sa personne, les charmes de sa figure, la beauté de sa chevelure, les grâces de son langage et la douceur de son caractère. Enfin elle brillait de tant de grâces, qu'elle était regardée comme un des chefs-d'œuvre du Créateur.

Mais la pureté ne reste pas ordinairement unie à une beauté trop éclatante, et l'affluence des avantages de ce monde est un danger pour la vertu. Cette jeune personne dans l'abondance des délices, commença par se complaire dans les dons de son esprit, et ensuite se laissa entraîner par les inclinations du cœur. La fleur de l'âge, la bonne grâce extérieure et l'abondance des richesses n'ont que trop coutume d'énerver les bonnes dispositions de l'âme ; un corps trop bien fait, un cœur enclin au plaisir respirent d'eux-mêmes l'amour profane et ses douceurs funestes : l'élévation du rang unie aux richesses et aux dons extérieurs font bientôt perdre la retenue de son cœur. Mais de plus l'emportement de la jeunesse, les attraits des sens et la faiblesse du sexe achèvent de ruiner sa modestie Hélas ! ô douleur ! le plus précieux des biens de Marie fut terni par l'attrait des choses de la terre. L'éclat qu'elle avait reçu d'une éducation recherchée fut obscurci par des désirs abjects ; emportée par les affections les plus coupables, tous les dons qu'elle avait reçus pour le bien, elle en fit des moyens de désordre et de ruine. La douceur de son caractère mit son âme en péril, sa beauté déshonora son cœur, la fleur de sa jeunesse flétrit la fleur de sa pureté. Ainsi elle perdit son éclat, ses avantages s'évanouirent, déchue de son premier état, elle devint bien différente d'elle-même, et enfin comme l'enfant prodigue elle finit par dissiper tous les biens qu'elle tenait de la nature, ou de l'éducation.

Raban Maur ne donne pas d'autres détails sur les désordres de Marie, et l'on peut remarquer avec quelle retenue il sait tracer les traits les plus expressifs. Il en dit assez, pour être d'accord avec les Pères qui pensent que la pécheresse s'était précipitée au fond même de l'abîme du mal, sans toutefois contredire ceux qui étaient d'une autre opinion.

Pendant ce temps N. S. commençait le cours de ses bienfaits, il soulageait les infirmités, consolait les douleurs et guérissait les âmes, Marie néanmoins continuait le cours de ses désordres, aussi bientôtle monde répétait qu'elle était possédée de sept démons.

Marie voyant qu'elle a tout perdu, dans son cœur, dans son âme et dans l'estime extérieure dont elle jouissait, rentrée en elle-même, elle déplore son état, regrette tous les biens perdus, et commence enfin à se rappeler celui qu'elle a offensé; sans retard elle veut rentrer en grâce, elle pleure en voyant ses crimes, sa ruine et son ingratitude.

Nous ne ferons pas plus de citations pour donner une idée du charme de ce récit, qui nous montre comme tout en suivant l'évangile pas à pas, Raban sait revêtir le texte des commentaires, de la piété la plus tendre et la plus pure. Mais cette légende n'a pas seulement d'intérêt pour les âmes pieuses, et pour les amateurs des richesses littéraires des temps passés, elle a en outre une immense importance au point de vue de la critique, et c'est pour cela que M. Faillon lui a fait une si large place dans ses monuments.

D'abord elle nous montre ce que l'on pensait de l'Apostolat des Saints de la Provence au huitième siècle, elle résume toute la critique de l'Eglise en ce temps, ensuite elle confirme la valeur des anciennes vies de Marie Madeleine.

En effet, Raban dit lui-même qu'après l'Evangile il a suivi les écrits les plus anciens, ce dont M. Faillon put facilement s'assurer, puisqu'il avait retrouvé les anciens documents et qu'il a constaté qu'ils étaient répétés presque mot pour mot dans l'histoire de Raban Maur, et c'est ainsi que M. Faillon, en comparant ces différents documents, a pu reconnaître tout ce qui avait été altéré dans les anciennes vies de Madeleine, et dans la vie de Marthe attribuée à Ste. Marcelle. Enfin il a même pu distinguer ce que Raban Maur avait à juste titre rejetté comme interpolations et ce qu'il avait exclu inexactement par les procédés d'une critique trop sévère, tels que le séjour prolongé de Marie Madaleine dans le désert sans nourriture, ses ravissements, ses extases, etc., etc.

M. Faillon montre ensuite comment on peut admettre le récit de ces faveurs qui est consacré par les traditions populaires, et qui ne renferme rien de différent de ce qu'on raconte de plusieurs saints qui n'avaient pas eu les mêmes rapports avec le Sauveur et qui n'avaient pu lui donner des preuves

aussi vives de leur dévouement. Il faut lire ce commentaire au tome II. page 57 et suivantes, pour comprendre l'élévation et la sureté de doctrine de notre pieux auteur.

M. Faillon donne encore les documents qui sont relatifs à la mission des disciples du Sauveur en Provence ; ces documents sont nombreux et nul pays n'a conservé plus de monuments, de son premier appel à la foi. Or combien ces souvenirs sont précieux pour nous ; des historiens studieux pleins d'érudition et de patriotisme ont fait de notre temps les recherches les plus profondes pour retrouver les souvenirs de nos ancêtres, et des qualités qui les distinguaient. Delà, des ouvrages si remarquables sur le génie et les grandes entreprises des nations Gauloises; delà ces grands récits Mérovingiens, qui ont rendu de nos jours si présents à tous les esprits les commencement de notre patrie ; mais quel gré ne doit-on pas avoir à M. Faillon d'avoir consacré tant de travaux aux commencements chrétiens des fils aînés de l'Eglise, et d'avoir en faisant la part de l'élément chrétien, complèté les recherches des grands historiens de notre temps.

C'est là que se trouve la plus excellente origine de notre histoire. Il ne nous suffit pas de connaître tout ce qui concerne les commencements temporels de cette agglomération de peuples qui ont formé la France, mais il nous importe surtout de bien comprendre comme la précieuse semence du christianisme a été déposée profondément en notre patrie, dès les commencements merveilleux de l'Eglise.

Combien ces renseignements sont intéressants, et qu'elle idée ils nous donnent de ces temps.

Les Apotres se partagent le monde, les uns vont vers l'Asie, d'autre abordent l'Afrique ; la Grèce et l'Espagne ont leurs envoyés ; le chef de l'Eglise va au centre de l'empire, et N.S. donne son cœur, et envoie ses amis préférés à ce pays qui était réservé à une destinée si haute, et si privilégiée dans le monde.

Ce n'était point une terre barbare, et qui devait accepter aveuglement

toute doctrine. Les provinces de l'Empire Romain n'étaient pas en arrière de la civilisation de Rome même. C'est ce que nous dit Strabon qui est de la même époque, il ajoute cette particularité que les étudiants tes plus illustres préféraient les écoles de Marseille aux écoles d'Athènes, et cette illustration de Marseille existait depuis longtemps puisque un siècle avant Strabon, Ciceron et César, étaient venus à Marseille pour s'y perfectioner dans les sciences morales et politiques.

Indépendamment des assertions de l'histoire sur l'état de la Provence, nous avons d'autres preuves de son degré de civilisation; les ruines qui couvrent le midi de la France, attestent une grandeur qui n'a pas été dépassée depuis, on y voit les restes de temples, de palais d'une splendeur qu'on ne connait plus, des cirques d'une étendue qui semblent indiquer à Arles, à Nimes à Orange des populations supérieures à celles d'aujourd'hui.

C'est donc à ce pays si civilisé et si capable d'examiner la vérité, que les amis du Sauveur sont envoyés.

Les lieux qu'ils ont successivement évangélisés, à Marseille, à Aix, à Tarascon, sont consacrés par des sanctuaires où tout vient vous parler des saintes circonstances de leur mission. C'est d'abord l'endroit où ils ont débarqué (1). Ensuite c'est le souvenir de la petite chapelle ou les pieux envoyés se réfugièrent en face du temple des idoles à Marseille, pour annoncer Jesus-Christ (2). Ce sont les souterrains où St. Lazare réunit les premiers fidèles (3). C'est l'oratoire bâti par St. Maximin à Aix et où il annonça le Sauveur du monde (4). C'est le sanctuaire de Tarascon où tout vous rappelle les œuvres de l'hotesse de N.-S. (5). C'est la retraite éloignée et presqu'inaccessible où Marie Madeleine alla se réfugier dans la compagnie de son divin maitre, c'est

1. Monuments de Ste. Marie Madeleine, Tome 1 page 265
2. id Tome 11 page 105
3. id Tome 1 page 546
4. id Tome 1 page 501 et suivantes
5. id Tome 1 pages 1203

un autre oratoire établi par Maximin près de la Baume (1) (2). Ce sont ces tombeaux de Marseille, de Tarascon, et de St. Maximin qui portent des signes si caractéristiques de leur époque, et qui bien qu'éloignes par la distance, confirment d'une manière si éclatante, par leurs emblêmes, une seule et même tradition (3).

M. Faillon a exploré tous ces sanctuaires si chers à la piété des Provençaux, et il en a fait l'objet de ses recherches infatigables. Nous pouvons le suivre d'abord aux Saintes Maries lieu de débarquement des Saints Apôtres, là, il vit l'affluense immense des pelerins au 22 Novembre jour de la fête des Saintes compagnes de Marie Madeleine. Il a d'abord examiné le site et il a reconnu qu'il était à sept lieues d'Arles ; il est vrai qu'Ammien Marcellin affirme qu'Arles de ce coté est à quatre lieues de la mer, et les critiques du XVIIIe siècle, d'après lui prétendaient que le site des Saintes Maries devait être alors sous les eaux, mais M. Faillon a reconnu qu'il fallait tenir compte du lac de la Crau qui s'avance de trois lieues dans les terres, c'est ce qu'il a vu dans la statistique militaire d'Antonin qui compte sept lieues d'Arles à la mer ; donc les critiques du XVIIIe siècle ont gratuitement attaqué la tradition sur ce point.

M. Faillon recueille ensuite tous les témoignages qui appuyent la tradition : Le village des Saintes Maries est aussi appelé Notre Dame de la Barque en souvenir de l'arrivée des Saints Apôtres. il trouve le même souvenir dans une sculpture qui orne la façade de l'Eglise et ou l'on voit deux femmes dans une barque. Ensuite il fixe le date de l'Eglise d'après sa forme, l'appareil des pierres, les cintres de l'intérieur, les chapiteaux des colonnes, la forme des escaliers que l'on trouve dans les monuments romains ou Gallo romains des premiers siècles de l'Eglise. Or tous ces signes extérieurs qui avaient échappé aux observations de la critique du XVIIIe siècle démen-

---

1. Monuments de Ste. Marie Madeleine, Tome 1 page 477-483
2. id Tome 1 page 497
3. id Tome 1 page 437-455

tent complètement les assertions des novateurs, tandis qu'ils confirment les antiques souvenirs et les pieuses croyances des populations si ardentes mais si intelligentes de la Provence. Sans doute que quelques unes de ces observations avaient déjà été faites, mais M. Faillon a eu non seulement le mérite de les recueillir, mais de les appuyer de toutes les appréciations de la critique moderne.

Il passe ensuite à Marseille, et là malgré les dévastations des Sarrasins, il recueille un grand nombre de témoignages. D'abord il reconnait l'emplacement de la petite chapelle que l'on voyait éncore au XVIIIe siècle, et il constate la dévotion des Marseillais à fixer leur église principale à l'endroit même où la tradition reconnaissait la première arrivée des Saints Apôtres. Il est à remarquer que c'est là que se trouverala Nouvelle Cathédrale. Il donne ensuite la description des souterrains de l'abbaye Saint Victor dont les autels et les sanctuaires se rapportent si merveilleusement aux premiers travaux de Saint Lazare, et à son ensevelissement après son martyre ; il vérifie le siége de Saint Lazare, son image dans la crypte et enfin son tombeau, qui a été l'origine d'un cimetière vers cet endroit et dont le musée de Marseille conserve les tombes si antiques et si caractérisées ; il constate que le souvenir de ce site funéraire, est gardé encore actuellement dans le nom de la rue de Paradis qui passe aux environs de ce quartier. Il décrit aussi la forme de la prison du Saint Martyre, et en fixe la date en montrant comme elle a conservé complètement le caractère des prisons romaines du temps des premiers empereurs, il relève les points de ressem blance si frappante qu'elle avait avec les prisons Mamertines, où furent enfermés les Saints Apôtres de Rome, et il montre comme la pieuse croyance des fidèles s'accorde avec les recherches et les affirmations des archéologues les plus autorisés. Il compare ensuite les souvenirs de l'Eglise de Marseille avec les traditions de l'Eglise d'Autun et il fait voir comme ils s'accordent sur le fait de la translation des restes de Saint Lazare pendant les incursions des Sarrasins, enfin il assigne la date et l'auteur de cette translation, au moyen de recherches laborieuses, mais dont on peut constater la complète exactitde.

A Aix, M. Faillon recueillit encore bien des souvenirs qui viennent confirmer les traditions des premiers siècles. Dans la Cathédrale il y avait une chapelle voûtée et supportée par des colonnes, que l'on avait attribuée de toute antiquité à St. Maximin et à Ste. Marie Madeleine, elle avait été épargnée par la révolution française et subsista jusqu'en 1808, époque à laquelle, elle fut détruite pour cause d'amélioration par l'autorité diocésaine, mais les ornements qui en furent conservés dans la nouvelle construction permettent d'en constater l'antiquité. Enfin il signale que l'une des colonnes de ce sanctuaire en marbre précieux, a été transportée à la colline Bonaparte à Marseille, où on lui a assigné une destinée bien différente de son premier emploi (1).

A Tarascon, M. Faillon a pu décider que l'oratoire de Ste. Marthe était la crypte inférieure de l'Eglise, enfin nul plus que lui n'était capable de recueillir les vieilles traditions du pays qu'il avait habité si longtemps, il a pu aussi donner toutes les explications qui se rapportaient aux cérémonies et à la procession immémoriale de la Tarasque, il reconnait qu'il est fait mention de cet événemont dans les plus anciennes vies de Ste. Marthe, dans la vie de Raban Maur, dans les sculptures de l'Eglise qui remontent aux premiers siècles, dans plusieurs peintures, dans le sceau de la ville, sur les anciennes monnaies, etc., etc. Il signale à la Major de Marseille une très ancienne statue de Ste. Marthe la représentant avec le monstre à ses pieds.

M. Faillon visita aussi plusieurs fois la Ste. Baume, et en examina les souvenirs avec le soin éclairé qu'il apportait en tous ses travaux. Il vit ce mur de rochers qui s'élève à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer et qui offre aux deux tiers de sa hauteur cette caverne, où Madeleine alla se réfugier, lorsqu'aucun sentier n'était encore tracé et que l'accès en était presqu'inabordable ; il vit comme suivant la tradition l'eau suintait de toutes parts, excepté à l'endroit où la Pénitente se tenait toujours absorbée dans la prière ; il visita à quelques

1. Cette colonne supporte le buste de Napoléon.

cents pieds plus haut l'endroit consacré par une petite chapelle, où l'on assure que les anges la transportaient, pendant ses pieuses extases ; enfin il reconnut le pilier commémoratif près de St. Maximin, à l'endroit où la légende rapporte qu'elle vint recevoir la dernière fois la communion des mains du St. Evêque.

M. Faillon admet aussi la tradition du séjour de Ste. Madeleine en d'autres solitudes. Ste. Madeleine se livrait en différents temps à l'instruction et au soin des âmes, puis elle allait se réfugier dans les solitudes les plus proches, c'est ainsi qu'après avoir séjourné quelque temps dans les cryptes de St. Victor, puis à l'oratoire de St. Sauveur, à Aix, elle alla d'abord à la grotte des Aygalades, près de Marseille, puis à la Baume de Béton près de Gémenos à cinq lieues plus loin, jusqu'à ce qu'elle se fut résolue de se réfugier dans un désert encore plus inaccessible, c'est-à-dire au désert de la Baume. M. Faillon admet les différentes traditions dont il a vu le témoignage dans les plus anciennes relations, tandis que quelques-unes de ces affirmations des anciens auteurs sont maintenant tombées dans l'oubli.

M. Faillon en ses recherches eut beaucoup à recourir aux études qu'il avait faites sur les antiquités et mit à profit les progrès de l'Archéologie dans les derniers temps, mais c'est surtout dans l'examen des tombeaux, qu'il fit les observations les plus importantes et les plus fécondes en résultats. Il put établir per des preuves multipliées que ces tombeaux appartenaient aux temps même de la persécution et aux siècles qui ont précédé l'avénement de Constantin, et la paix de l'Eglise, et ainsi il confirme le sens des anciennes légendes qui affirment que ces tombeaux ont été élevés immédiatement après la mort des amis du Sauveur.

Les critiques des XVIIe et XVIIIe siècles n'avaient pu assigner exactement la date de ces tombeaux, et n'avaient pas vu quel témoignage ils apportaient à l'ancienneté de la tradition.

Ils n'avaient pas les données que fournit la critique moderne, d'ailleurs ils étaient inclinés à rejetter systématiquement tout ce qui serait venu infirmer leurs idées contre les traditions de la Provence.

Pitton, un critique du XVIIIe siècle, avait cru avoir tout dit en affirmant que ces sépulcres étaient gothiques, et qu'ils ne pouvaient être plus anciens que le Ve siècle, et c'est ce qu'avaient adopté après lui, même différents apologistes de l'apostolat des amis du Sauveur ; mais M. Faillon constatant que les bas reliefs présentent des sujets payens ; de plus des vêtements des premiers siècles de l'Eglise, ensuite des ornements qui n'avaient aucun signe formel du christianisme, a très bien établi qu'ils devaient appartenir à ces temps de la persécution, où les chrétiens dérobaient les restes de leurs Saints aux persécuteurs ; craignaient d'attirer l'attention sur leurs tombeaux ; et dissimulaient leurs croyances et leurs enseignements. M. Faillon commence par examiner le tombeau de St. Maximin, et il remarque ces signes de l'antiquité la plus reculée, il est revêtu de ces ornements exécutés suivant cette forme serpentine que l'on désignait sous le nom de Strigiles et que l'on retrouve dans les tombeaux payens des commencements de l'empire, ensuite il est surmonté de dauphins qui sont les attributs de Neptune et qui ont une signification payenne : Enfin N.-S., St. Maxmin et les Apôtres n'ont aucun ornement qui puisse les faire reconnaître comme ministres de la religion chrétienne ; or ces caractères, lorsqu'on les retrouve dans les tombeaux des Catacombes à Rome, sont regardés par les savants comme signes des temps de persécution. On doit donc leur donner ici la même signification qui du reste leur avait déjà été attribuée dès le commencement de ce siècle par le célèbre Millin, membre de l'institut, conservateur des médailles, à la Bibliothèque Nationale ; mais M. Faillon qui cite son témoignage avec les appréciations de M. Raoul Rochette, etc., etc., va plus loin, et dans ses recherches, en parcourant les représentations des tombeaux des Catacombes, dans les ouvrages de Bozio, d'Arringhis et de Bottari, il a découvert avec la dernière évidence que les tombeaux des Apôtres de la Provence étaient de vraies reproductions des sarcophages des Catacombes qui ont toujours été reconnus à Rome comme appartenant aux siècles de persécution. Il ne s'est pas contenté de cette assertion, mais il a pris soin de donner le dessin

des uns et des autres et l'on peut ainsi se convaincre par soi-même du rapport qui existe entr'eux.

Au tombeau de St. Maximin, il y a trois panneaux séparés par des strigiles et couverts de personnages; au centre N.-S. et St. Maximin, aux extrémités deux personnages qui, suivant Millin, représentent St. Pierre et St. Paul, or M. Faillon donne le dessin d'un tombeau célèbre des catacombes, composé aussi de trois panneaux de la même dimension, séparés aussi par des strigiles de même disposition. Aux extrémités deux personnages tout à fait semblables pour l'attitude et le costume à ceux de St. Maximin, et enfin le centre occupé par un personnage principal ayant le même costume et semblant aussi donner une mission à deux autres personnages inférieurs.

Le tombeau de Ste. Madeleine offre de même un type que l'on retrouve aux Catacombes pour les dispositions principales et aussi pour les détails. Il est composé de cinq compartiments séparés par des colonnes, les unes cannelées et les autres au nombre de deux, au centre chargées de personnages, c'est ce que l'on trouve dans l'autre tombeau reproduit par M. Faillon. Au premier compartiment à gauche du tombeau de Madeleine, l'on voit près d'un arbre un personnage ayant les bras attachés derrière le dos et conduit par un soldat, au second et au quatrième, l'on voit le même personnage entre deux gardes, enfin au cinquième, un personnage assis se lave les mains dans un bassin qui lui est présenté par un serviteur, or l'on voit les mêmes détails dans le tombeau reproduit des catacombes. Le tombeau de Ste. Marthe représente différents sujets, Moise tirant l'eau du rocher, ensuite la multiplication des pains, puis la chaste Suzanne entre les deux vieillards, et enfin à l'extrémité N.-S. ayant à ses pieds Marie Madeleine et ressuscitant Lazare, or M. Faillon reproduit un tombeau des Catacombes, ayant les mêmes sujets, dans le même ordre et avec des personnages dont les attitudes et les costumes sont absolument semblables.

On ne peut pousser plus loin l'analogie, mais comme ces monuments

des catacombes ont toujours été attribués aux premiers siècles de l'Eglise, on doit en dire autant, suivant M. Faillon, de ceux qui en sont l'exacte reproduction.

On voit avec quel soin M. Faillon a recueilli tant de faits si concluants, et aussi avec quel art il les a réunis de manière à en former un faisceau si fort de preuves, quelles s'appuyent et se correspondent exactement.

En parcourant ces pages si remplies, on est frappé de ce fait remarquable, c'est de voir ces différentes localités qui constatent les différents incidents d'un même événement et qui bien que distinctes et peut être même divisées d'intérêts sur d'autres questions s'accordent si parfaitement sur le même point de la mission des Saints Apôtres ; elles présentent un ensemble harmonique de preuves, sans entrer en divergence, ni en compétition sur aucun point ; Marseille reconnaissant aux autres villes la réalite de leurs traditions particulières, et celles-ci ne lui disputant par l'honneur du siége du fidèle ami du Sauveur.

M. Faillon après avoir cité les documents écrits et les monuments traditionels passe à un autre ordre de preuves qui confirment les premières ; il expose les dévotions locales ou universelles dont ces localités ont été l'objet ; il montre ces sanctuaires élevés par la piété des fidèles entourés de la dévotion la plus fervente ; honorés par le concours des pèlerins de tous pays, enrichis des indulgences et des priviléges des Souverains Pontifes, proclamés par les témoignages de la munificence des souverains, exaltés par les célébrités de tous les siècles.

Ainsi il nous montre le séjour des Anachoretes à la St. Baume dès le 2ème siècle ; ensuite les établissements de Cassien à St. Maximin ; les tombes des fidèles auprès de la crypte de St. Lazare, la construction d'une ville près de l'oratoire du Sauveur à Aix, la décision des évêques de la province au Ve siècle, le pèlerinage des rois de France depuis le Ve siècle, les légendes des martyrologes les plus anciens ; les monuments des liturgies primitives d'Italie, d'Espagne, des Gaules et de la Germanie ; ensuite il enumère les bulles

des papes : Boniface VIII, Clément VII, Benoit XI, Jean XVII, Innocent VI, Grégoire XI, Clément VII, Nicholas V, Sixte IV, Léon X, les actes des rois de France depuis Clovis : Charlemagne, Charles le Chauve, St. Louis, Charles VIII, Louis XII, François Ire, Charles IX, Henri IV, Louis XIII et ses successeurs jusqu'à la révolution française ; enfin les honneurs rendus par les comtes de Provence.

M. Faillon a discuté tous ces documents, il en donne les textes, et enfin il les appuye par des dessins et des facsimiles au nombre de plus de 150 ; dont on ne peut trop admirer l'exactitude.

M. Faillon compléta son travail par une dissertation sur les origines des Eglises des Gaules. Dans cette œuvre remplie de découvertes et d'observations nouvelles, il nous fait voir comment, au même temps, où St. Lazare et ses sœurs évangélisaient la Provence, des envoyés de Rome vinrent occuper différents points dans les Gaules : Trophyme à Arles, Paul à Narbonne, Austremoine à Clermont, Martial à Limoges, Front à Perigueux, Georges au Puy, Gatien à Tours, Denys l'Aréopagite à Paris, etc., etc. Il présente des preuves nouvelles de ces premières missions et il refute avec la plus grande clarté, les difficultés alléguées contre l'authenticité de ces fondations Apostoliques.

On n'a jamais pu opposer aux traditions des anciennes Eglises de France qu'un seul et unique texte de Grégoire de Tours qui reporte la mission des premiers envoyés de Rome au 3e siècle, mais M. Faillon en examinant les documents sur lesquels Grégoire de Tours a appuyé son assertion, à facilement découvert et complétement démontré comment il avait pu prendre le change sur certains actes, et comment il l'avait pris en effet. Ce qu'il a exposé sur ce sujet a paru si fort et si concluant que son travail a servi de point de départ à une multitude de recherches en plusieurs diocèses de France, et depuis Mgr. Darboy, qui a adopté les mêmes concluions dans un grand travail sur la mission de St. Denys l'Aréopagite à Paris, nous avons eu les travaux de M. Arbellot sur St. Martial, de Dom Piolin sur St. Julien du Mans, de M. l'abbé Frugère sur St. Georges du Puy, de

l'abbé Blanc, de Messieurs Jules Corblet, Georges Gandy, Chs. Salmon, Chs. Rolland, qui suivent les mêmes principes. Enfin ce qui est particulièrement remarquable c'est que tandis que quelques pieux ecclésiastiques ont cru devoir prendre la défense des légendes défigurées dans certains nouveaux bréviaires, des hommes spéciaux et de la plus haute autorité en histoire tels que M. Augustin Thierry et M. Paulin Paris, continuateur des œuvres des Bénédictins ont acquiéscé hautement aux assertions inaugurées si savamment par M. Faillon. (1)

En même temps que les travaux de M. Faillon étaient ainsi adoptés par les plus remarquables représentants de la critique historique, ils parurent si concluants aux évêques de France qu'ils firent demander à M. Faillon de continuer ces recherches, et de doter les Eglises primitives d'un travail semblable à celui qu'il avait consacré aux sanctuaires de la Provence. Cette demande fut depuis renouvellée avec tant d'instances que le pieux savant se crut obligé de s'y rendre, et nous verrons plus tard comme cette nouvelle œuvre a été consciencieusement et laborieusement exécutée.

Nous ne ferons pas d'autres observations sur les *Monuments inédits*, nous terminerons en faisant remarquer la portée et l'heureuse influence qu'a eue ce grand ouvrage. Cette œuvre immense faite avec un luxe de recherches qui la met au niveau des plus fameux travaux des communautés savantes de l'ancienne France, a relié les habitudes sérieuses de l'ancienne érudition avec les efforts de la science moderne qui a hérité de tant de trésors à consulter et à mettre en œuvre.

De plus, ce grand travail, si bien appuyé, si fort et si concluant est venu restituer à l'autorité doctrinale des Pontifes de Rome, le respect qui lui est dû, il est venu aussi contribuer au rétablissement de la liturgie romaine, en justifiant l'une des légendes les plus attaquées. Enfin en apportant un complément nécessaire à ce grand mouvement d'études histo-

---

(1) Voir une lettre de M. Thierry citée par M. le Chanoine Arbellot, et une lettre de M. Paulin Paris reproduite dans la dissertation sur St. Georges du Puy par M. l'abbé Frugère.

riques qui a occupé ce siècle mais qui n'envisageait les origines de la société moderne qu'au point de vue politique, il a éclairé la piété des fidèles en montrant sur quelles bases inébranlables reposent les enseignements des vieilles traditions.

Et d'abord ce travail est venu restituer à l'autorité doctrinale des Pontifes de Rome, le respect qui lui est dû. M. Faillon a soumis aux règles de la critique, cet amas de préjugés accumulés dans les derniers siècles contre les vieilles traditions de l'Eglise et il comprenait quel honneur il pouvait ainsi lui rendre. Il savait bien qu'en attaquant la mission des Apôtres de la Provence, les sectaires du Protestantisme n'avaient pas d'autre intention que de ruiner le crédit de l'Eglise. En faisant retomber sur elle la honte de ces prétendues erreurs, ils voulaient la rendre aussi ridicule qu'odieuse, en la dénonçant comme crédule et ignorante, et ils avaient même si inespérément réussi sur ce point que des écrivains catholiques d'un grand poids n'avaient pas craint d'adopter ces inculpations sans preuve, sans discussion, sans examen ; M. Faillon a donc eu le mérite de faire cesser ce scandale également outrageux à l'Eglise, et humiliant pour quelques uns de ses plus estimables défenseurs.

—Nous pouvons ensuite ajouter que ce travail a paru aussi opportunément que possible dans un temps où de toutes parts on rétablissait la liturgie romaine. Il est venu montrer sur quels documents incontestables reposent les légendes même les plus merveilleuses, et les plus attaquées du Breviaire et du Martyrologue romains.

En effet il ne faut pas oublier que dans l'adoption des derniers propres des diocèses, on s'est appuyé sur les derniers travaux dus à l'impulsion donnée par M. Faillon à l'érudition en France. Ce n'est pas le moindre bien qu'il avait désiré, et ce résultat seul s'il l'avait prévu, l'aurait récompensé amplement de ses travaux et de ses fatigues.

Mais ce n'est pas le seul avantage que nous voyons en ces travaux ; il en est d'autres qui ont aussi leur importance et qui ne sont pas sans intérêt pour la gloire de l'Eglise : ce siècle s'est fait remarquer par d'im

menses recherches sur les origines de la société moderne ; d'admirables travaux historiques ont été publiés et qui bien que redevables aux recueils édités par les Oratoriens, et les Bollandistes, font le plus grand honneur à leurs auteurs; mais on doit reconnaître qu'ils n'avaient pas envisagé complétement la question de nos origines. Ils nous montrent la part qui a été prise par différentes nationalités, la civilisation romaine en présence du génie particulier des peuples venus du nord, mais ils ne nous parlent pas assez de l'élément religieux introduit par les apôtres venus de Rome et qui a fini par tout dominer.

M. Faillon, avec les documents les plus nombreux et les mieux appuyés est venu compléter cette immense lacune, et son livre devient indispensable à tous ceux qui voudront étudier la grande question de nos origines.

Enfin en justifiant la foi de nos ancêtres et l'enseignement constant de l'Eglise, il a rendu un service signalé à la piété de notre temps; et désormais tous les pieux pèlerins qui se dirigeront vers les sanctuaires de la Provence, qui sont les plus anciens établissements de la Religion en France, sauront que leur dévotion est appuyée sur les bases les plus inébranlables et qu'elle ne peut plus être attaquée par les assertions d'une fausse science.

CHAPITRE XI.

PREMIER VOYAGE DE M. FAILLON EN AMÉRIQUE.

L'œuvre de Ste. Marie Madelaine était mise à l'impression dans le courant de l'année 1847, lorsque de graves événements vinrent éprouver la compagnie. La nouvelle arriva que la maison de St. Sulpice à Montréal était visitée par un terrible fléau. Dans les derniers temps l'émigration irlandaise avait pris des proportions considérables et elle amena sur les rives du St. Laurent des milliers d'infortunés qui, entassés, sur les navires, y avaient contracté le typhus. Malgré toute les mesures prises pour concentrer le mal dans les stations de quarantaine, la contagion se répandit bientôt jusqu'à Montréal où elle fit comme à Québec des ravages désastreux ; on réunit les malades au nombre de plusieurs milliers dans des hôpitaux bâtis à la hâte aux extrémités des faubourgs, mais le mal menaçait de franchir ces limites.

Alors on vit les Evêques, à Québec et à Montréal, remplis du plus noble dévouement, s'en aller avec leur clergé, sur le théâtre de la maladie, et se consacrer assidument au service de ces infortunés, au milieu des plus grands dangers.

Nuit et jour, les prêtres s'employaient comme les derniers des infirmiers à des soins aussi pénibles que périlleux ; ils changeaient les vêtements des malades, renouvellaient la paille des lits, lavaient le linge, et s'en allaient puiser à la rivière l'eau dont les pauvres victimes étaient altérées.

Un pareil dévouement eut l'effet qu'on pouvait prévoir ; près de cinquante prêtres et autant de sœurs furent atteints, et l'on comptait parmi les malades le coadjuteur de Québec, Mgr. Baillargeon, l'Evêque de Montréal, Mgr. Bourget, ainsi que son coadjuteur, Mgr. Prince, le Supérieur du

Séminaire de St Sulpice, M. Billaudèle. Au bout de trois semaines quatorze prêtres et treize sœurs avaient succombé. Dans de telles extrémités il fallut appeler de New-York les PP. de la Compagnie de Jésus, et même les religieuses cloîtrées de l'Hôtel-Dieu de Montréal. (*)

Dans ces circonstances, la maison de Paris fut remplie de la plus vive douleur et se mit en mesure d'envoyer des auxiliaires à la maison de Montréal qui comptait cinq de ses membres parmi les victimes.

En attendant, M. Faillon, qui avait souvent été chargé des intérêts de la maison de Montréal, reçut du Supérieur la mission d'assurer les confrères de ses sentiments de sympathie, et de leur offrir les consolations que la foi et la piété devaient lui suggérer.

Nous allons citer la lettre qu'il écrivit à ce sujet et qui mérite d'être conservée en souvenir des consolations qu'elle apporta. Les vues de la foi si admirablement exprimées par M. Faillon remplirent d'une force et d'un courage inébranlables, ces cœurs si tristement éprouvés.

---

* Voici les noms des victimes du fléau :

Du clergé de Québec :

MM. A. Robson,
H. Paisley,
E. Montminy,
P. Roy,
G. S. Bondy,

Du clergé de Montréal :

MM. H. Hudon, V. G.
A. Rey, } de l'évêché.
John Richard,
P. Richard,
R. Carol,
P. Morgan, } du Séminaire.
E. Gottofrey, mort par accident.
T. Colgan,
L. McInerney, } du diocèse.

Sœurs Hospitalières de Québec : G. Poirier, S. Darche, T. Portelance.

Sœurs Grises de Montréal : A. Nobles, M. M. Limoges, A. Chefvrefils, R. Barbeau, S. Bruyère, C. Pominville, J. Collin.

Sœurs de la Providence : A. Beloin, C. Brady, O. Guy.

Monsieur le supérieur et très honoré confrère,

" Nous n'avons jamais plus vivement ressenti combien votre maison est chère à la compagnie, que dans cette dure et accablante épreuve que la bonté divine nous donne tous à porter........ nous prions N. S. et sa divine Mère de vous donner la résignation, la patience et toutes les vertus apostoliques que la bonté divine veut faire éclater en vous dans cette circonstance. Nous espérons que cette maladie ne va pas à la mort, mais quelle est pour la gloire de Dieu.... c'est la pensée qui m'est venue à l'esprit en apprenant hier soir ces tristes nouvelles, et depuis je n'ai pu envisager les choses autrement. Je regarde même comme une marque signalée de la miséricorde divine sur la compagnie, la grâce que cette divine miséricorde nous à faite d'appeler plusieurs de nos confrères dans l'exercice même de leurs fonctions.

C'est ce qui peut arriver de plus glorieux à une compagnie vouée au salut des âmes. Toutes les sociétés de prêtres dont le dévouement nous édifie aujourd'hui, ont leurs martyrs qui expirent en confessant la foi devant les tyrans. La notre ne peut glorifier Dieu par ce genre de combat dans un pays qui estime et honore le sacerdoce ; le seul genre de martyre dont vous puissiez être honorés, c'est celui de la charité apostolique et la divine bonté n'a pas voulu vous laisser privés d'un si grand honneur.

Les miracles qu'il avait plu à Dieu d'opérer dans Montréal, immédiatement avant l'apparition de ce fléau qui ont rendu sensible le crédit de notre bienheureux Père auprès de Dieu, étaient, ce me semble, un motif puissant que la Providence avait préparé pour inspirer à tous une vive et parfaite confiance en lui. M. Olier, si puissant pour préserver de la mort ceux qui sont étrangers à la famille, n'a pas moins de crédit auprès de Dieu pour ses propres enfants, mais il considère ces derniers en Dieu seul et selon les vues de la foi et de l'évangile. Devant le trône de Dieu il est toujours debout pour nous tous, il demande pour ses enfants de Montréal, ce que Notre-Seigneur a demandé pour les apôtres : l'honneur

de donner leur vie pour procurer la sanctification des âmes, comme N.-S. lui-même pour les racheter à répandu tout son sang. C'était le désir le plus ardent qu'éprouvait notre bienheureux Père M. Olier, lorsqu'il était sur la terre. Il aurait voulu se sacrifier, s'immoler pour les âmes et il mourut avec le regret de ne pouvoir se transporter en ce pays pour y donner aux âmes le témoignage de l'affection qu'il leur portait, mais il eut l'assurance qu'il accomplirait par ses enfants ce qu'il n'avait pas accompli par lui-même.......................................

Que Dieu soit donc glorifié pour l'honneur qu'il daigne faire à notre petite compagnie, en ne nous jugeant pas indignes de servir d'organes à notre saint fondateur pour l'accomplissement des desseins éternels qu'il avait formés sur lui, et qu'il lui avait manifestés durant sa vie. Qu'il soit béni de ce qu'il daigne se server de vous *afin de convertir les cœurs des Pères aux enfants*, en faisant paraître dans les enfants quelque chose de l'esprit et des vertus de leur bienheureux Père.

Mais il a encore un autre dessein, en mettant sous les yeux des citoyens de Montréal ces exemples apostoliques, c'est de les ranimer dans la piété vraie et solide, de faire de votre ville un peuple parfait, et ainsi *de convertir les cœurs des Pères aux enfants*, en appelant ceux-ci à la foi et à la piété de leurs saints ancêtres.

Ce dessein de M. Olier dans la fondation de Montréal était de former un peuple qui fit revivre les mœurs de l'Eglise primitive, et vous ne pouvez douter que vous ne soyez appelés à réaliser ce grand dessein.

L'accroissement de la ville, la présenee de tant de protestants le progrès du luxe et de l'intempérance ont rendu les efforts de votre zèle encore plus nécessaires, mais je ne puis douter que la divine Providence ne veuille se servir de vous pour accomplir un renouvellement complet.

Je ne doute donc pas que Dieu ne veuille faire revivre par vous dans ce pays les vertus de ses premiers citoyens, la grâce qu'il vous fait en ce moment en est, ce me semble, une preuve aussi consolante qu'elle est incontestable. Il n'y a pas de moyen plus efficace pour ramener les âmes que

le devouement apostolique et c'est la grâce la plus signalée que Dieu puisse faire à un peuple, que de lui donner des pasteurs qui meurent pour le sauver.

Tels sont, Monsieur et chère confrère, mes veux et mes pensées dans cette circonstance si triste selon la nature, mais si consolante selon la foi.

Je sais que l'esprit humain ne peut goûter ce langage et qu'avec ses seules lumières il ne verrait dans ce fléau qu'une calamité alarmante pour l'avenir de la maison, mais nous sommes les enfants des saints et nous marchons à la clarté d'une lumière plus pure que ne l'est celle de notre raison vacillante et ténébreuse. Ne craignez donc pas pour votre communauté, jamais on n'a vu une maison ecclésiastique ou religieuse périr et s'éteindre pour s'être dévouée au prochain. Je ne doute pas que la bonté divine ne suscite de nouveaux ouvriers pour vous aider dans vos travaux et remplacer ceux que le prince des pasteurs a daigné appeler à lui, vous savez ce que M. Olier a dit : " Que Dieu fera plutôt de nouvelles créatures, que de laisser manquer son œuvre par défaut de sujets. "

Et si la compagnie devait se consumer et périr tout entière pour la gloire et l'amour de Jésus-Christ, quel honneur, quelle grâce signalée Dieu ne ferait-il pas à Saint Sulpice !

Je vous prie d'être l'interprète de mes sentiments auprès de tous nos très chers confrères etc., etc."

La maison de Paris songea d'abord à combler les vides, et même le digne supérieur de St. Sulpice, M. de Courson, résolut de traverser l'océan pour venir par sa présence consoler le cœur de ses enfants spirituels, mais différentes circonstances l'empêchèrent d'accomplir ce dessein de sa bonté et de sa sollicitude, et parmi toutes ces difficultés il y en eut une qui à elle seule rendait tout éloignement du supérieur impossible. C'était la révolution éclatée en France au mois de février suivant, qui venait mettre en péril tous les intérêts religieux.

M. de Courson, supérieur général, ne pouvait donc s'absenter dans un pareil moment et ce fut une vive peine pour la communauté de Montréal

qui avait appris dès le commencement de son avénement à la conduite de la compagnie, à avoir la plus haute idée de la tendresse de son cœur, de son zèle pour le bien des âmes, de la sagesse de sa direction, mais elle eut au moins quelque consolation dans cette épreuve en apprenant que M. Faillon, l'auteur de la vie de M. Olier, le fidèle dépositaire des saintes traditions de la maison, était appelé à venir à Montréal, pour représenter près de ses confrères leur vénéré père et leur dévoué Supérieur. (*)

Mais avant de raconter le voyage de M. Faillon en Amérique, il importe de montrer les motifs qu'il avait de s'intéresser aux œuvres de St. Sulpice au Canada.

(*) Né à Nantes l'an 1799, M. Louis de Courson entra au Séminaire de St. Sulpice en 1817; ordonné prêtre en 1822 et envoyé comme Directeur au grand séminaire de Nantes, il inspirait tant de confiance qu'il fut presqu'aussitôt choisi par l'Evêque pour être grand-vicaire il administra le diocèse pendant vingt ans, sans quitter ses fonctions au séminaire, mais ce différentes charges finirent par compromettre tellement sa santé qu'il dut renoncer à tout occupation, et après une maladie très grave, il fut envoyé par les médecins dans le sud de l'Europe d'ou il revint, en 1844, reprendre la direction de la maison d'Issy, et après le décès de M. Garnier, Supérieur Général, survenu en mars 1845, il fut élu pour le remplacer.

On ne peut exprimer à quel point il s'acquit l'affection des séminaristes et la confiance de jous les ecclésiastiques de Paris; il avait acquis dans les diverses fonctions qu'il avait remplies un esprit de sagesse, de maturité, d'expérience de tous les intérêts de l'Eglise qui faisaient encore ressortir une délicatesse de sentiment, et une tendresse de cœur de père pour les ouailles confiées à ses soins. Il était zélé et sage, actif et prudent, ferme et doux, exigeant de chacun tout effort, mais sachant bien deviner ce qu'il devait attendre, et enfin ayant le talent d'entraîner les esprits et les cœurs par une mansuétude qui emportait tout. Il connaissait bientôt les dispositions et les qualités de chacun, il voyait ce qu'il pouvait espérer et en même temps qu'il se faisait tout à tous pour les gagner, il avait un talent merveilleux pour proportionner les moyens aux caractères et aux différentes dispositions. Un de ses anciens élèves, le général Boileau, l'a bien défini par ces paroles : " M. de Courson avait le talent de tempérer l'expression d'une sévérité nécessaire par l'accent d'une affection toute paternelle, et on ne s'y méprenait pas; et ceux qu'il avait le plus rudement traités, revenaient sans cesse à lui pour recourir à ses conseils, et quand on s'étonnait de ce concours, il disait : Mes anciens élèves ont oublié toutes mes rudesses à leur égard; ils ne se souviennent plus que de ma tendresse pour eux et de l'affection que je leur porterai jusqu'à mon dernier tour.

Il ne se contentait pas de ce zèle actif et empressé qui ne connait qu'une seule forme et un seul esprit souverainement invariables, et quand il n'avait pu réussir suivant ses

Les contrés découvertes par Jacques Cartier sous François 1er, et explorées par l'immortel Champlain dès le commencement du XVIIe siècle, prirent une véritable importance depuis le moment où sur les instances de Champlain, le Cardinal de Richelieu et toute la cour vers 1639, se dévouèrent à l'évangélisation des pauvres sauvages, il est juste de remarquer que les grandes familles de la cour habitaient en grand nombre le faubourg St Germain, paroisse de M. Olier.

Déjà l'on cite de nobles âmes qui avaient concouru isolément à cette œuvre, en 1611 Mme. de Guercheville, qui avait aidé les explorations dans l'Acadie, de MM. de Biencourt de Poutrincourt ; en 1635, le duc de Lévis Vantadour avait soutenu l'occupation de la Nouvelle-France de son concours, mais quand le Cardinal et la Cour eurent donné l'exemple il y eut une véritable émulation entre les âmes les plus ferventes. On vit d'abord trois nobles dames s'y employer avec le plus grand zèle : Mme. la duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal ; elle fit bâtir l'Hotel-Dieu de Québec et l'assista pendant trente ans de ses libéralité les plus larges : on

---

premières vues sur une âme, il restreignait ses efforts sans rien diminuer de sa tendresse, et il disait : " Si tel sujet ne fait pas tout ce qu'on peut attendre de lui, mettons-le du moins en état de faire tout le bien possible. "

Dans les plus grandes difficultés que lui offraient les personnes et les circonstances, il disait avec tranquillité et confiance : " La Ste. Vierge et la patience, que de choses cela arrangé. "

Possesseur d'une fortune considérable, il se refusait tout, au point que jamais on ne lui vit de montre, il portait les habits les plus simples, ne dépensait rien pour lui-même, achetait peu de livres, donnait tout à l'entretien des écoliers ou des séminaristes, et comme on lui reprochait de s'imposer des sacrifices qui souvent devenaient inutiles, ou étaient mal récompensés, il répondait : " Ma plus grande consolation est de penser que ces sacrifices m'obtiendront une douce mort, car j'ai toujours remarqué que les âmes détachées des biens de la terre sont particulièrement visitées de Dieu en ce moment. "

Au milieu de toutes ces fortes pensées, cependant il aimait tout ce qui était grand et beau, magnifique, consolant ; et comme on lui disait quelque fois qu'il semblait ne tenir à rien, il répondait que s'il consultait ses goûts, il aimerait à voir les grands sanctuaires du monde, Rome et Jérusalem et qu'il y tenait si vivement que volontiers, il s'acheminerai vers ces contrées un bâton d'une main, un chapelet de l'autre comme les pélérins du moyen âge.

doit citer aussi Mme de la Pelterie qui fonda le couvent des Ursulines en 1641, le pourvut de religieuses, le soutint pendant toute sa vie après y avoir fait profession; enfin, on ne saurait trop louer Mme de Bouillon qui envoya à la Nouvelle-France la plus grande partie de sa fortune, pendant que le Commandeur de Sillery établissait à ses frais une mission et un village de sauvages, aux Portes de Québec.

En même temps, M. Olier voulant assurer la constance du zèle de ses paroissiens se réunit à M. de la Dauversière, et établit une sociétée composée des plus riche familles de Paris pour fonder une mission dans l'île de Montréal. Il envoya d'abord des colons et des subsides avec un digne gentilhomme, M. de Maisonneuve, qui en fut le premier gouverneur ; et lorsque les PP Jésuites laissèrent cette desserte pour s'occuper de leurs autres misssions, des prêtres furent envoyés du séminaire de Paris pour les remplacer. Dès lors la colonie prit un développement merveilleux, les sauvages furent repoussés et tenus en respect, plusieurs tribus se convertirent, et fournirent de fervents chrétiens; enfin de Québec et de Montréal partirent annuellement des compagnies de missionnaires et de pionniers qui allaient établir des forts, et même des paroisses dans les grands territoires de l'ouest et sur les bords du Mississipi, qu'ils finirent par couvrir sur tout son parcours d'établissements importants dont la population à accru jusqu'à nos jours dans une proportion extraordinaire.

La France nous, dit Dussieux possédait au XVII et XVIIIe siècle la plus grande partie de l'Amérique du Nord, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique et de l'est à l'ouest depuis l'Océan Atlantique jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Ceci représentait comme un triangle immense mesurant 800 lieues sur chaque côté et d'une superficie de 300,000 lieues carrées, c'est-à-dire onze fois celle de la France ou les deux tiers de l'Europe. Dans le nord, le Labrador, l'Acadie, le Canada, puis le pays des grands lacs ; au centre le territoire arrosé par le Missouri et le Mississipi et ensuite au sud jusqu'à l'embouchure de ce grand fleuve, où la Domination française allait rejoindre les possessions des îles les plus

riches de l'entrée du golfe du Mexique, telles que la Martinique, la Guadeloupe et St. Domingue, etc.

Voici les noms des postes, forts et paroisses fondés par les intrépides colons du Canada ; ils occupèrent les environs de Québec et de Montréal, Terre-Neuve, l'Acadie etc., etc. ; puis ils descendirent vers le sud et ensuite ils s'établirent dans le Maine, le Vermont, sur le lac Champlain, sur le cours du St. Laurent jusqu'au lac Ontario.

Leurs principaux établissements étaient Burlington, Montpellier, Vergennes, Ogdensburg, Oswego, Buffalo, Détroit, Niagara, Pittsburg, Sault Set. Marie, Makinac, Michillimakinac, la rivière des Illinois, l'Ohio, le Missouri, les bords des lacs, St. Paul Minnesota, Dubuc.

Enfin, en descendant le Mississipi sur la droite ils avaient St. Louis, l'Arkansas, Bâton Rouge, Vermillonville, Natchitoches, Mobile, l'Alabama, le Bayou la Battraie, puis en remontant la rive gauche, du Mississipi, Nouvelle Orléans, Iberville, les Natchez, Cahokia, Louisville, Kaskakias, Vincennes, Bardstown, sans compter les populations établies dans la Virginie et la Floride, ces établissements prirent encore quelqu'accroissement lors de l'émigration des Acadiens chassés en 1755, et lors de l'arrivée des émigrés de St. Domingue, en 1793.

Mais à part de ces deux émigrations, ces établissements vinrent pour la plus grande partie de Québec et de Montréal qui se recrutaient chaque année par les nouveaux colons arrivés de la France.

La France après avoir déployé pendant deux siècles les aptitudes les plus remarquables pour l'esprit de colonisation dans ces immenses contrées, s'est laissé entraîner par des préoccupations qui ont eu en particulier pour ces intérêts coloniaux les conséquences les plus funestes ; c'est presque sans tentatives sérieuses et sans regrets qu'elle a renoncé en 1760 à toutes ses possessions du nord attaquées par les forces anglaises,

en 1789 aux îles ravagées par la révolte des noirs, et enfin en 1804 à la Louisiane et aux contrées du sud convoitées par la république américaine. Mais malgré ce délaissement, il est resté dans ces contrées une population française qui a conservé la foi, les lois et les mœurs de la mère-patrie et qui compte près de deux millions de population réunis principalement dans les districts de Québec et de Montréal.

On comprend dès lors l'intérêt que la maison de St. Sulpice a toujours porté à sa fondation de Montréal qui pendant deux siècles a favorisé si efficacement ce mouvement de la population française en Amérique, et qui a eu une si grande influence sur la conservation des principes qui ont fait sa force, tandis que actuellement encore elle occupe à Montréal une paroisse où l'on trouve cent trente mille âmes aux deux tiers catholiques, donne l'éducation par ses écoles à plus de dix mille enfants, et enfin dans un collége et un séminaire nombreux prépare des.citoyens et des prêtres qui de là se répandent parmi les populations catholiques de toute l'Amérique du Nord.

Rien de plus consolant pour la foi que le développement et les sentiments de cette population canadienne, qui présente assurément le succès le plus consolant obtenu dans une fondation religieuse.

Tous ceux qui viennent maintenant visiter le Canada sont frappé de la conservation de ces sentiments, pendant tant d'années, malgré le délaissement de la mère-patrie malgré l'influence d'une domination étrangère et le développement des races protestantes.

Au milieu de cirsonstances si difficiles et si contraire qui semblaient comme conjurées contre son existence, non-seulement la race française en Amérique n'a rien perdu de la valeur intellectuelle et morale des intrépides pionniers, ses héroiques ancêtres, mais on peut dire que les nécessités et les difficultés de cette vie d'aventures, de combats et de luttes on plutôt enrichi toutes ses qualités natives.

D'abord elle a retenu de son origine tout ce qui la distinguait aux époques de son émigration; une foi vive, un attachement profond à l'Eglise, un sentiment très net du bien et ces qualités natives de bonté et de douceur dont on voit encore des vestiges dans certaines provinces bien conservées de la France. Mais on doit remarquer que les circonstances où elle s'est trouvée, ont développé en elle un rare esprit d'entreprise et d'industrie, c'est cet esprit qui distingue particulièrement cette jeune et énergique nation, qui lui fait supporter avec force et avec égalité d'âme les épreuves d'un climat rude mais plein de ressources, ainsi que les difficultés de cette vie de défrichements et d'occupations à main armée au milieu des tribus sauvages de l'Amérique. De plus cette aptitude à se plier à toutes les circonstances les plus difficiles l'a mise à même de vivre auprès des races anglaises et américaines, et de prendre en elles ce qu'elles ont de bon sans toutefois se laisser encore gagner par ce que ces civilisations hâtives ont de funeste et de dangereux.

Ces remarques ont été faites non seulement par des voyageurs qui étaient disposés à admirer les heureux effets de l'influence de la religion, (1) mais aussi par des publicistes qui avaient principalement en vue de constater l'état politique du pays, parmi lesquels nous pouvons citer les gouverneurs et généraux anglais qui ont séjourné au Canada.

Plusieurs touristes même venus uniquement pour examiner curieusement et dans un esprit critique, cette France qu'ils croyaient arriérée d'un siècle, s'en sont retirés tout émus, saisis, n'ayant pas d'autre sentiment que de regretter que les nations modernes au milieu de leurs progrès, aient tant perdu de ce type aimable et droit, plein de cœur et de dévouement des anciens temps.

---

(1) Tels que MM. de Tocqueville, J. J. Ampère, X. Marmier, de l'Académie française ainsi que MM. Gust. de Beaumont, de Puisbusque, Rameau, Laroche-Héron.

Pour ce qui est de l'esprit religieux, nous pouvons citer un témoignage rendu par l'illustre P. Lacordaire, d'après les impressions même de Mgr. de Forbin-Janson.

" En 1839, Mgr. de Forbin-Janson choisit le Canada pour le théâtre de son apostolat. Nous n'avons pas d'idée des triomphes de la parole dans les contrées transatlantiques, et du spectacle que présentent les populations lorsqu'elles accourent se suspendre aux lèvres d'un missionnaire. Mgr. de Janson prêchait souvent en plein air à des auditoires de dix et de vingt mille hommes ; le sommet des montagnes, le bord des fleuves et des lacs lui servaient de basiliques à défaut des églises devenues trop étroites ; il donna ainsi coup sur coup plus de soixante missions dans les campagnes sans parler de ses travaux à la Nouvelle-Orléans, à Montréal, à Québec, à New-York, et de ses excursions parmi les tribus sauvages qui le reçurent avec une naïve admiration."

Ces sentiments sont fortement entretenus par une organisation ecclésiastiques qui dispose des ressources les plus efficaces avec douze évêchés, un clergé nombreux, plusieurs instituts de Frères, quinze congrégations de sœurs, une grande université dans Québec la capitale, une douzaine de colléges, plusieurs grand séminaires, etc.

Or c'est à ces croyances si intimes et à la pratique universelle de la religion que l'on doit un caractère, des mœurs, un esprit moral qui ont frappé les écrivains les plus distingués.

" Les Canadiens, dit l'un d'eux, rappellent nos anciennes provinces conservées sans l'atteinte de ce matérialisme brutal qui a tant dénaturé nos campagnes ; au Canada la simplicité des existences, la douce fraternité des familles, l'heureuse harmonie qui réunit toute la paroisse sous la direction paternelle de son curé y rappellent ces rêves de l'âge d'or qui d'ici nous semblent appartenir aux fantaisies de l'imagination."

Il y a plus d'un siècle, Charlevoix disait que la rusticité, soit dans le langage, soit dans les manières, est inconnue au Canada, même dans les

campagnes les plus éloignées, et c'est encore ce qu'a remarqué de nos jours un illustre publiciste, il s'exprime ainsi :

" L'habitant est en général religieux, probe, et ses manières n'ont rien de vulgaire et de grossier, son langage est pur et sous son habit de bure il y a une sorte de noblesse."

Les Anglais qui sont si bons juges des convenances extérieures les ont ainsi jugés, aussi les ont-ils appelés un peuple gentil homme et ils remarquent ces mœurs douces, aimables, qui contrastent si fortement avec l'aspect dur et sévère des autres races émigrées en Amérique.

Citons encore une appréciation qui emprunte un nouvel intérêt des bouleversements actuels. On a prétendu conduire les masses au progrès et au bien-être en les affranchissant des enseignements de la religion, on commence à comprendre à quels abîmes ces tentatives peuvent aboutir. Voyons ce que l'empire de la foi a établi de bonheur, de dignité, et de vie sur ces contrées lointaines de la Nouvelle-France.

" Il n'est pas un mortel plus gai, plus content et plus heureux que le cultivateur du Bas-Canada. Il se contente de ce qu'il a, sans se troubler de l'avenir. Quand l'abondance lui arrive il en remercie la Providence, s'il en est autrement, il pense que tout est bien et il est aussi content. Modéré dans sa manière de vivre, il est heureux dans sa modération. Pendant des générations entières son caractère est resté le même, mais aussi, heureusement sa douceur, son intégrité et sa gaité ne se sont pas altérées."

" Passez par une paroisse de la campagne, quelque reculée quelle soit, aux extrémités de la province, vous êtes salué de tous côtés, par jeunes et vieux, avec tant de grâce, et en même temps d'aise et de franchise que pour le moment vous oubliez que vous êtes étranger. Entrez-vous dans a maison d'un habitant vous la trouvez propre, bien blanchie, ornée de fleurs aux fenêtres ; et le maître, fut-il le plus pauvre de la paroisse, vous offrira l'hospitalité avec tant de cordialité et de goût, d'une façon si peu embarrassée et si peu gênante, que vous aurez de la peine à croire

que vous vous trouvez devant les habitants d'un village et qu'ils ont toujours vécu en un tel endroit. Vous parlez un français qui provoquerait le rire d'un saint et cependant vous n'apercevrez pas un sourire sur la face de votre hote ni de ses enfants. Votre religion, vos opinions et votre pays en conséquence des circonstances, peuvent n'être pas de son goût, mais tant que vous êtes sous son toit, serait-ce pendant des mois, jamais vous n'entendrez un mot qui puisse heurter vos sentiments ou blesser votre orgueil."

" On dira peut-être que dans l'esprit d'entreprise, dans cette hardiesse de pensées et d'action qui rendent un pays grand et florissant, ils sont au-dessous des peuples américains, mais quant à la politesse et aux bonnes manières, quant à ce qui peut charmer un étranger et enchanter celui qui reste parmi eux, ils sont infiniment au-dessus de ceux de la même classe sur ce continent. Et tout ce que l'Américain pourrait leur apprendre en fait d'entreprise n'excéderait pas ce qu'ils pourraient apprendre à l'Amérique dans les plus beaux traits de la civilisation, savoir l'obligeance, la politesse et les bonnes manières." (1)

Ainsi s'exprime un des premiers publicites du pays, Ecossais d'origine :

" Les Canadiens, s'ils ne sont pas aussi avancés que leurs voisins pour le commerce et l'industrie, leur sont supérieurs sous d'autres rapports. Ils ont beaucoup d'aptitude pour apprendre, leur éducation est plus variée, aussi ils ont de meilleurs ouvriers, de meilleurs constructeurs, et dans les professions libérales, ils ont de meilleurs orateurs, littérateurs, publicistes, comme aussi plus d'aptitude pour les arts.

Enfin, il faut remarquer qu'ils forment un peuple non encore aveuglé par l'erreur et l'impiété. La moralité générale de cette contrée peut les faire comparer avec avantage à tout autre peuple. Ce qui prouve que les devoirs moraux leur sont consciencieusement inculqué par les

(1) Sheridan Hogan.

ministres de leur culte. Je ne connais pas de contrées qui présente si peu de vice que le Canada ; les offenses graves contre les personnes et les propriétés, sont presque inconnues dans les campagnes."

Mais d'où viennent ces sentiments nobles ; à quelle influence doit-on ce caractère hardi, entreprenant, ferme dans les difficultés, résigné dans les épreuves, ne se laissant ni abattre ni décourager dans les circonstances les plus contraires ? n'est-ce pas la religion qui a doué ces esprits, affermi ces cœurs, soutenu ces grands courages; cette religion restée si inébranlable, qu'en cent années d'efforts, le prosélytisme protestant n'a pu gagner même une seule âme, qu'il puisse citer honorablement.

C'est encore la piété qui a conservé ces mœurs si pures et ces admirables dispositions qui ont attiré le respect et l'affection des étrangers, aussi quels sentiments n'excitèrent-ils pas dans le cœur de M. Faillon lorsqu'il vit devant lui une nation remplie de ces convictions, de ces dispositions que jusque-là il n'avait rencontrées que dans la vie des saints.

Avec quel enthousiasme il en parlait en revenant de son premier voyage, et comme il admirait la part que M. Olier avait pu prendre à ce grand ouvrage. Il voyait avec une douce émotion le fondateur des séminaires devenu l'un des fondateurs d'un peuple digne des premiers temps de l'Eglise..

" J'ai vu, disait-il, un peuple qui rappelle qu'il descend de chrétiens des premiers temps; un peuple qui nous donne une idée de ce que pouvaient être nos paroisses de France, alors qu'elles n'avaient pas encore été attaquée par les idées impies et révolutionnaires; un peuple qui a la foi pure et sans mélange et qui vit de la foi; qui a pour la religion, pour ses institutions, ses œuvres, sa doctrine, la confiance la plus complète, et la plus entière ; où les œuvres de piété et de charité sont le domaine de tous ; où il n'y a encore rien de cet esprit de défiance, de discussion, de préjugé et de déni grément, qui, partout ailleurs, accueille la parole, le zèle et le dévouement du prêtre.'

M. Faillon avait été désigné vers 1848, pour remplacer M. le Supérieur-Général dans sa visite en Amérique, mais il ne put partir aussitôt car il fut gravement malade. La vie sédentaire et d'application à laquelle il s'était assujetti pendant tant d'années, avait altéré considérablement sa santé, et il éprouva de telles infirmités que pendant plusieurs mois, ses jambes engorgées ne lui permettaient pas de marcher. Il supporta ces souffrances avec une patience inaltérable, et avec une résignation héroique il envisageait qu'il pouvait être condamné à jamais aux infirmités les plus douloureuses, et les plus pénibles pour l'activité incessante de son esprit. Il résida alors au grand séminaire de Paris, et il était obligé de rester sur un fauteuil à roue qu'il dirigeait dans les corridors,avec un mécanisme,fabriqué sous sa direction par un ouvrier habile. Avec quelle affliction et quelle inquiétude voyions-nous ainsi ledoux et pieux disciple de M. Olier réduit à de telles épreuves, qui pouvaient n'être que le prélude d'infirmités plus graves encore; nous ne pensions guère que l'année suivante, il traverserait l'océan, il remplirait facilement une mission laborieuse, pendant laquelle d'après ce qui nous a été rapporté plus tard, dans ses excursions il fatiguait sans peine les plus robustes de ceux qui étaient avec lui. Il ne faut donc jamais désespérer des prodiges de la divine providence.

Du reste M. Faillon ne se préoccupait pas de l'avenir, et comme les médecins ne lui interdisaient pas toute occupation, il profita de ce temps de réclusion compléte, pour réunir les matériaux qu'il pensait utiles à sa mission. Il prit dès lors connaissance des documents qui se trouvaient à St. Sulpice sur les séminaires d'Amérique, et il commença à recueillir des notes qui lui furent ensuite du plus grand secours.

Enfin sa santé s'étant rétablie et les médecins étant d'avis qu'un changement d'occupation et un déplacement aussi considérable qu'un voyage en Amérique ne pourraient que lui être avantageux, il partit à la fin du mois de Février 1849, avec l'un de ses confrères Mr. Guitter économe du Séminaire de Nantes.

Ces messieurs arrivèrent à New-York après une traversée de quinze jours, mais comme l'affection rhumatismale qui avait fait souffrir M. Faillon, aurait rendu pour lui le séjour du Canada dangereux pendant la fin de l'hiver, il se dirigea d'abord sur Baltimore dans le Maryland, où bien des intérêts pouvaient l'attirer.

Il y séjourna environ deux mois, et visita le grand Séminaire de Baltimore et le Collège de St. Charles, assisté des lumières et des observations des vénérables supérieurs et directeurs: M. Deluol, M. Lhomme, M. Dubreuil, qui a succédé aux deux premiers comme Supérieur depuis une dizaine d'années. Là M. Faillon réunit et mit en ordre tous les documents relatifs à ces deux établissements.

Cette maison de Baltimore établie seulement depuis la fin du siècle dernier, a déjà bien de glorieux souvenirs.

Vers 1790 M. Emery voyant que les excès de la révolution mettaient en péril l'existence des établissements religieux en France, écouta les communications du Nonce à Paris qui lui demandait de se charger d'un grand séminaire pour l'evêque de Baltimore. Il envoya donc quelques-uns des directeurs dont il pouvait disposer ; et ensuite les évènements s'étant aggravés, il dirigea vers Baltimore plusieurs autres sujets de la Compagnie qui trouvèrent aussitôt à exercer leur zèle et qui devaient être appelés à rendre les plus grands services. Les premiers qui partirent furent M. Nagot depuis supérieur du grand Séminaire, M. Levadoux, M. Tessier, M. Garnier ; ils furent suivis les années suivantes de M. Dubois depuis evêque de New-York, de M. P. Flaget, ensuite Evêque de Bardstown ; de M. A. Marechal, plus tard archevêque de Baltimore ; M. Gabriel Richard qui devint curé, puis evêque du Détroit ; M. Dubourg depuis evêque de la Nouvelle-Orléans ; M. David depuis coadjuteur de Mgr. Flaget, auxquels s'adjoignirent M. Delavau Chanoine de Tours, M. de Cheverus du Séminaire de St. Magloire plus tard evêque de Boston, et enfin plusieurs autres appartenant à St. Sulpice : M. Moranvillé, M. Rivet M. Sicard, M. Chicoineaux, M. Fournier, M. Salmon, M. Badin, M.

Babad, etc., enfin vers le même temps le prince de Galitzin promu aux ordres sacrés fut aggregé au Seminaire de Baltimore, d'où il alla se consacrer aux missions de la Pensylvanie.

Ces MM. commencèrent leur ministère dans Baltimore, mais ensuite, pour la plupart, ils furent envoyés aux stations les plus éloignées et principalement aux anciens postes canadiens du Mississipi, où des milliers de fidèles étaient sans pasteurs.

Mgr. Spaulding a rendu un honorable témoignage aux travaux de ces dévoués missionnaires en ces termes:

" L'Eglise aux Etats-Unis est très redevable au zèle du clergé exilé de France; ces prêtres occupèrent les missions les plus pénibles, et quelques uns d'entre eux furent nos premiers evêques.

Il y a quelque chose dans la flexibilité et la vivacité du caractère français, qui rend les prêtres de ce pays emminemment propres aux travaux des missions. Ils ont toujours été les meilleurs apôtres parmi les tribus indiennes, ils savent s'accommoder à toutes les circonstances, soit dans les résidences isolées, soit dans les excursions.

La plupart de ces prêtres avaient été élevés dans la délicatesse des centres les plus civilisés, et néanmoins ils se soumettaient sans plainte à toutes les rigueurs et les privations des missions jusqu'au fond des déserts.

Ils savaient tout supporter, le climat, le dénument, et enfin les manières et les sentiments de gens, dont ils différaient tellement par le tempéramment et le caractère."

Ces vénérables directeurs de séminaire qui avaient été jusque là voués aux fonctions de l'éducation ecclésiastique, acceptèrent toutes les fonctions qui leur furent données, ils supportaient avec courage les rigueurs d'une vie si nouvelle pour eux; tandis que dans les courses pénibles et continuelles qu'ils avaient à accomplir, ils ne se relachaient en rien des usages et des obligations réglées de la vie de communauté. (*)

(*) M. de Courcy dans son histoire si intéressante de l'Eglise aux Etats-Unis, cite les noms suivants de ces missionnaires :

M. Faillon recueillit ces souvenirs avec une douce consolation, et il aimait à constater que la Providence avait permis que les enfants de M. Olier aient pu servir les intérêts spirituels des catholiques originaires du Canada établis depuis tant d'années, dans les provinces américaines.

Après deux mois de séjour, il quitta Baltimore et se rendit à Montréal. On comprend avec quelle joie ce digne représentant du Supérieur fut reçu après les tristes épreuves que l'on avait traversées.

M. Faillon était tout rempli des pensées qu'il avait exprimées d'une manière si touchante dans ses lettres, et chaque jour dans ses entretiens à

Jean Dubois, né à Paris en 1764, entré à St. Sulpice en 1787, envoyé en Amérique en 1791, Supérieur du Collége de Ste. Marie près Baltimore, Evêque de New-York de 1826 à 1842.

Ambroise Marechal, né à Orléans en 1768, prêtre de SS. en 1792, et Archeveque de Baltimore de 1817 à 1828.

Louis Dubourg, né à St. Domingue en 1766, prêtre de SS. en 1795, Eveque de la Nouvelle-Orléans de 1815 à 1826, puis eveque de Montauban, et ensuite Archeveque de Besançon, ou il mourut en 1833.

Benoit Flaget, né à Billom en 1764, entré à St. Sulpice en 1783, envoyé en Amérique en 1792, Eveque de Bardstown en 1810, puis transféré à Louisville ou il mourut en 1850.

Jean David, né à Nantes en 1760, entré à St. Sulpice en 1784, envoyé en Amérique en 1792, coadjuteur de Bardstown de 1819 à 1841.

Gabriel Richard, né à Saintes en 1764, entré à St. Sulpice en 1792, curé au Détroit 1798, puis nommé evèque en 1831, et mort peu de temps après. Il fut pendant plusieurs années membre du Congrès des Etats-Unis.

Gabriel Bruté, né à Rennes en 1779, entré à St. Sulpice en 1803, en Amérique depuis 1810, eveque de Vincennes de 1833 à 1839.

Samuel Eccleston, né au Maryland en 1801, embrasse le catholicisme vers 1815 et entre dans la compagnie en 1825, Archeveque de Baltimore de 1834 à 1851.

M. Change de St. Sulpice, supérieur du Collége de Ste. Marie, puis eveque de Natchez de 1840 à 1850.

Prince Galitzin, né à la Hague en 1770, entré à St. Sulpice en 1795, puis missionnaire dans le diocèse de Philadelphie jusqu'en 1840.

M. Nagot, supérieur du Séminaire de Baltimore depuis 1790 jusqu'en 1810, auteur d'une vie de M. Olier, et du livre intitulé : Relation de Conversions récentes.

M. Antoine Garnier, né près de la Rochelle en 1762, curé de St. Patrick à Baltimore de 1792 à 1803, plus tard rentré en France et supérieur-général de la compagnie de 1827 à 1845.

la communauté et dans ses conversations, il développait avec une abondance inépuisable de doctrine, les pieux sentiments dont il était pénétré.

Il visita ensuite la ville et les différentes communautés, et partout il rencontrait de saints souvenirs des annales du pays dont il avait pris connaissance dans ses recherches précédentes.

Avec quel bonheur il contempla ce sol de Montréal, découvert par Jacques-Cartier, designé par Champlain comme le site d'une position importante, et que M. Olier avait pris pour objet des plus grands efforts de son zèle.

Il alla voir sur les quais du St. Laurent, cette pointe à Callières où M. DeMaisonneuve conduisant les premiers colons en 1642, avait débarqué et où le P. Vimont avait célébré la première messe. Il admira cette montagne qui domine la ville, et qui lui rappelaît un des actes principaux de la dévotion de M. DeMaisonnenve, qui la surmonta d'une croix et en fit un lieu de pélerinage, pour la conversion des nations sauvages.

Il reconnut aussi ces belles îles, placées aux extrémités du port, l'île Ste. Hélène, ainsi nommée par Champlain en mémoire du nom de sa digne épouse, et l'île St. Paul qui rappèle le souvenir du premier gouverneur M. Paul DeMaisonneuve ; à l'extrémité de la ville, il honora la petite chapelle de Bonsecours construite par la fondatrice de la Congrégation, puis à coté il reconnut l'emplacement de la citadelle, la ligne des fortifi cations, ainsi que la place d'armes, où M. DeMaisonneuve illustraon courage de manière à inspirer aux tribus sauvages une terreur salu taire.

Quand il parcourait les différentes communautés, il pouvait en indiquer à l'avance les dispositions ; l'hôtel Dieu, fondé par Mdlle. Mance, la Congrégation de Notre-Dame due à la Sœur Bourgeois, l'hôpital Général établi par madame d'Youville ; pouvant rappeler partout les plus précieux souvenirs de ces saintes institutions, et même indiquer les transformations qu'ellesavaient subies. Avec quelle pieuse émotion, il vit les crucifix ap-

portés par les premiers missionnaires ; les ornements d'église brodés avec un art et une richesse qui rappèlent le génie du grand siècle ; les meubles ayant un caractère d'ancienneté indiquant si bien leur origine ; ces vieilles constructions du séminaire et des autres institutions qui sont des monuments touchants du zèle des fondateurs du pays.

Il était familiarisé davance par ses recherches avec les différents quartier de la ville et les campagnes environnantes, et il connaissait aussi la plupart des familles, leur provenance, et les principales circonstances qui avaient signalé leur arrivée et leur établissement sur cette terre nouvelle.

M. Faillon éprouvait toute consolation à s'en aller en pelérinage de sanctuaire en sanctuaire ; et là il répandait son ame dans la reconnaissance et la prière, louant Dieu de toutes les merveilles qu'il avait accomplies dans ces pays voué pendant tant de siècles à l'empire du mal ; il s'attachait ensuite dans ses entretiens au séminaire à exciter dans les âmes les sentiments qui devaient les animer pour continuer une œuvre si sainte et si évidemment bénie de Dieu.

Il faisait ressortir avec un grand soin, l'admiration que l'on devait avoir pour l'esprit de réligion et la constance des premiers colons, et ce courage indomptable qui leur avait fait surmonter tout, pour se devouer parmi les sauvages. Or, c'est ainsi que sans le prévoir et sans d'autre motif que la gloire de Dieu, ils avaient contribué efficacement à fonder un grand peuple.

Il montrait comme le séminaire de St. Sulpice dès le commencement s'était dévoué à cette œuvre, et quels grands exemples de zèle et de libéralité avaient été donnés par les supérieurs de la Compagnie, par les curés de St. Sulpice, par les fidèles de la paroisse qui comptait dans le faubourg St. Germain, les âmes les plus ferventes des grandes familles de la cour.

Enfin il faisait valoir le zèle qui animait les anciens pour cette œuvre admirable, le boulevard avancé de l'apostolat religieux dans l'Amérique

du Nord, et qui maintenant encore peut avoir une si grande influence sur les destinées des âmes et sur l'avenir religieux du pays. [*]

Les communautés religieuses établies par le zèle des premiers fondateurs, furent pourvues à mesure du développement de la mission de ressources telles qu'elles pouvaient subvenir, même aux plus grands accroissements de l'avenir. Ainsi depuis le premier voyage de M. Faillon, la ville ayant triplé sa population, toutes ces communautés prudemment administrées ont pu subvenir aux nécessités d'une ville avec laquelle elles avaient grandi, sans jamais vouloir grever leur avenir par aucune dépense superflue, et sans jamais sortir des habitudes de la plus stricte simplicité.

(*) Si l'œuvre de Montréal a si bien réussi, si elle a eu de telles conséquences pour l'établissement de la race française en Amérique, si elle est peut-être l'exemple le plus remarquable du succès d'une fondation religieuse, il faut aussi reconnaître par quels efforts, elle fut établie, soutenue et continuée au milieu des plus grandes difficultés. Vingt années après les commencements, c'est à-dire en 1663, M. Dollier dit dans son histoire de Montréal, que la Compagnie de Montréal avait déjà dépensé près de sept cent mille livres sur les quelles, observe le P.Leclerq les Ecclesiastiques du séminaire avaient contribué pour la plus grande partie ; or à partir de ce moment dans les cinquante années suivantes le séminaire envoya plus de neuf cent mille livres qui réunies aux dépenses précédentes donnent la somme de seize cent mille livres .

Au commencement M. Olier acquit de M. de Lauzon, l'Ile de Montréal, pour la somme de 130,000 livres, ensuite la Compagnie de Montréal avança 200,000 livees pour l'établissement des premiers colons, qu'il fallait soutenir chaque année ; M. de Bretonvillers consacra à cette œuvre 400,000 livres, M. Dubois et M. de Queylus firent les plus grandes largesses ; mais au bout de vingt ans, la Compagnie de Montréal réduite à peu de membres, ne pouvant subvevenir aux frais, offrit au Séminaire de Paris, la propriété de l'Ile à condition de payer les dettes qui s'élevaient en ce moment à 130,000 livres. Les charges étaient si grandes qu'on hésita, mais par respect pour la mémoire de M. Olier, et par zèle pour le salut des âmes, on résolut de continuer cette œuvre jusque là soutenue par le concours d'une compagnie riche et influente ; or, bien qu'on eut soin dès lors d'envoyer surtout des sujets qui pouvaient par leur fortune, aider la Maison de Montréal, comme M. de Queylus qui y consacrait de grands revenus, M. de Fénélon, frère de l'archevêque de Cambray, M. d'Alet, M. de la Colombière, M. Cavelier, M. de Cicé, M. Dollier de Casson, M. de Bréhan de Galinée, M. de Lascarys d'urfé, M. de Belmont qui, à lui seul dépensa plus de 300,000 livres, il fallut chaque année envoyer des sommes considérables, et on comptait dans les cinquante années qui suivirent la cession plus de neuf cent mille livres de dépenses, or en y ajoutant ce qui a précédé la cession trouve plus de seize cent mille livres, ou environ huit millions de la monnaie actuelle.

La population depuis 1850, a plus que doublé elle comptait 50,000 âmes et actuellement elle en compte cent trente mille, dont quatre-vingt-dix mille catholiques. Le Séminaire a ajouté à plusieurs grandes églises et chapelles, cinq autres grandes églises dans les quartiers éloignés du centre ; de plus, le Séminaire a élevé un immense édifice de 130 mètres de longueur, où logent 100 élèves en théologie et 250 écoiers, enfin le nombre des écoles a été porté à dix grandes institutions donnant l'éducation à 5,000 enfants, en même temps Mgr. de Montréal a commencé d'élever une immense Cathédrale sur le plan de St. Pierre de Rome, et qui aura plus de 100 mètres de longueur, les RR. PP. Jésuites ont une grande église,—les PP. Oblats ont aussi élevé une belle église, dans un quartier des plus habités.

L'Hôtel-Dieu qui avait 60 religieuses et novices avec des lits pour 150 malades, depuis 1850 a fondé trois grandes maisons, a bâti un hôpital de 200 mètres de façade ou avec 60 religieuses et novices on subvient à 200 malades et à un asyle pour 150 personnes, vieillards, infirmes et orphelins.

La Congrégation a établi trois maisons d'enseignement supérieur où les principales familles des Etats-Unis placent leurs enfants et avec 110 réligieuses et novices donne l'enseignement à 2,000 enfants, outre les missions du dehors, qui avec 80 religieuses enseignent 4,000 enfants.

L'Hôpital Général qui compte 80 religieuses et novices et 60 religieuse en mission secourt à Montréal 170 infirmes et 406 orphelins et orphelines. [*]

---

[*] Quand M. Faillon arriva à Montréal il put voir la grande Eglise paroissiale terminée en 1829, qui a 80 mètres de longueur sur 45 mètres de largeur, 15,000 personnes peuvent y trouver place, et rien n'est plus imposant que le concours que l'on y voit surtout aux neuvaines et aux grandes fêtes religieuses et nationales, la façade est imposante, avec deux tours qui rappellent Notre-Dame de Paris et ont la même élévation, elles renferment une sonnerie dont la cloche principale pèse 25,000 livres.

L'Eglise St. Patrick pour les Irlandais, peut contenir dix mille assistants, elle est d'un bon style gothique, et a une très belle façade surmontée d'un clocher de 70 mètres de hauteur.

Mr. Faillon visita ensuite le pays qui est admirable par ses ressources et l'abondance de ses produits ; on y trouve des champs fertiles, des cours d'eau nombreux, des mines de fer, cuivre, de charbon très riches ; il est traversé dans toute sa longueur par un fleuve qui est supérieur au Mississippi par sa beauté, ses îles, ses lacs, ses aspects, et qui offre les plus belles cascades du monde, il mérite d'être décrit.

Quand après avoir traversé l'Atlantique on arrive sur la rive Américaine en ligne droite par le 52° de latitude, on est en présence de magnificences qui n'ont rien d'égal en Amérique et peut-être dans le monde ; on découvre à l'entrée du St. Laurent, cette Ile d'Anticosti, de 160 kilomètres de longueur sur 40 kilomètres de largeur, s'élevant en pyramide sur la ligne del'Océan, et apparaissant comme une citadelle imposante placée aux confins du continent. Ainsi est signalée l'entrée de ce grand fleuve du St. Laurent, qui est si extraordinaire par son étendue et ses beautés.

On avance et l'on voit l'immense cours d'eau se déverser dans l'océan, sur une largeur dont on peut à peine embrasser l'étendue, car elle n'a pas moins de 120 kilomètres.

On entre en ces eaux limpides et profondes, où les vaisseaux de guerre peuvent remonter jusqu'à 450 milles de l'embouchure, et pendant tout le parcours on voit le fleuve et les rives comme lutter de surprises et de magnificences.

Tantôt le fleuve s'ouvre à des profondeurs qui n'ont pas d'autres limites que la ligne de l'horison et que l'on peut parcourir, sans que cette perspective change, pendant des 80 et 100 milles d'étendue ; tantôt on aperçoit les rives dentelées de baies et de criques, avancer dans les flots d'immenses promontoires de 200 mètres et même de 400 mètres de hauteur, comme le cap de Québec ou le cap Tourmente qui de loin semblent rejoindre la rive opposée, présentant alors l'aspect du fleuve comme de grands lacs, ou des rades se succèdant les unes aux autres.

Ces eaux immenses sur leur parcours jusqu'à Québec se maintiennent à plusieurs lieues de largeur, ondulent autour d'iles nombreuses

et vastes, quelques-unes ayant plusieurs lieues d'étendues et arrosent des rives couvertes de la végétation la plus riche.

Enfin ce qui met le comble à cet ensemble, c'est l'aspect des affluents nombreux qui sont souvent de plusieurs centaines de mètres de largeur, et qui présentent le spectacle le plus varié.

Les uns se précipitent avec fracas de rives élevées à 40 et 60 mètres de hauteur ; les autres entrent dans le fleuve par des baies gigantesques. Ainsi à 160 kilomètres de Québec on voit l'entrée du Saguenay qui a un mille de largeur,se déverse par une baie de 300 mètres de hauteur,laquelle laisse voir à des profondeurs immenses, le cours rapide du fleuve se précipitant entre des parois de granits taillés à pic comme des murailles et qui sur une longueur de 120 milles se maintiennent à des hauteurs qui n'ont pas moins de 60 mètres et atteignent à certains endroits à 600 mètres.

Nous avons parlé des iles, elles sont aussi des merveilles ; les unes comme l'ile d'Anticosti, l'ile d'Orléans, l'ile aux Coudres, l'ile Jésus, l'ile de Montréal de plusieurs lieues de longueur et le centre de nombreuses populations ; les autres moins grandes mais frappant d'admiration par leur grâce, leur élégance, leur richesse, leur fertilité et leur nombre.

Il est des endroits où l'on peut en embrasser jusqu'à dix ou vingt d'un seul regard, il est surtout un spectacle unique sans doute dans le monde, c'est l'endroit où le St. Laurent présente sur un parcours de dix lieues, la succession de près de 1,500 iles réunies, à l'entrée Est du lac Ontario.

Enfin on arrive aux grands lacs à plus de mille kilomètres de l'embouchure et l'on a à contempler d'autres prodiges en ces immenses réservoirs d'eau vastes comme des mers, dont l'entrée imposante est occupée par cette merveille du monde, la chute du lac Erie se précipitant par une largeur de 3 kilomètres dans le lac Ontario avec un bruit qui représente les bruits d'une canonade ou de la tempête que les indiens ont exprimé s bien par le mot de Niagara ou tonnerre des eaux.

Telle est la dimension de ces mers intérieures, le lac Supérieur a 600 kilomètres de longueur sur 220 de largeur,le lac Huron 430 kilomètres sur 300, le lac Erie 380 sur 184, le lac Ontario 240 sur 100 de largeur.

M. Faillon s'étant dirigé vers Québec l'ancienne capitale des établissements français en Amérique et actuellement la capitale du Canada y trouva bien des sujets d'intéret et d'édification. Il connaissait davance tous les souvenirs qui se rattachaient à cette cité vénérable. Là résidait au XVIIe et XVIIIe siècles le Gouverneur-Général des possessions françaises depuis l'entrée du St. Laurent jusqu'à l'embouchure du Mississipi ; là aussi siégeait le conseil supérieur qui avait l'administration de toute cette étendue de pays ; tandis que l'evéque de Québec avait juridiction jusqu'à la Nouvelle-Orléans, juridiction qui n'a été restreinte qu'en 1789 lors de l'érection d'un siége épiscopal à Baltimore.

A Québec comme à Montréal il aima à recueillir les témoignages des œuvres et des vertus des premiers colons ; tout ce qui se rapportait à Jacques-Cartier à Champlain et aux auxiliaires qu'il avait trouvées dans Madame de la Pelterie fondatrice du convent des Ursulines, la Sœur Marie de l'Incarnation, les sœurs qui avaient établi le grand hôpital, enfin les témoignages du zèle des rois de France pour cette grande colonie. C'est avec le plus vif intérêt qu'il trouva à l'Archevéché les portraits de tous les évêques qui ont administré la Nouvelle-France,depuis Mgr. de Laval en 1659 jusqu'aux Archevêques actuels.

Il voyait les résultats d'efforts de ces grands personnages dans un archeveché qui était à la tête de neuf évechés répandus jusqu'au milieu des nations les plus sauvages. (*)

Un grand Séminaire qui fournit des sujets à toutes les missions et plusieurs petits séminaires, à Québec, à Ste. Anne et à Nicolet, depuis une Université a été fondée qui comprend 300 étudiants en théologie, droit, médecine et sciences.

(*) Les pays sauvages dans le Nord de l'Amérique comprennent encore près des trois-quarts de cet immense continent qui ne mesure pas moins de 400 mille lieues de superficie et comptent plusieurs millions d'habitants, auxquels sont destinés quatre Evêques qui dépendent du siége de Québec.

Pendant ce séjour, M. Faillon après avoir visité ces grands établissements de la piété de nos pères parcourut le pays ; il vit cette position bien choisie pour une ville capitale, défendue par une citadelle dont la position n'est surpassée que par celle de Gibraltar, et qui indique comme celle de Montréal, les grandes idées de ces premiers navigateurs Jacques Cartier et Champlain. Il considéra avec un tendre intéret ces champs de bataille ou les français, surpris une première fois par l'armée de Woolf, le 13 septembre 1759, mais vainqueurs la seconde fois avec l'admirable chevalier de Lévis le 28 avril 1760, devaient néanmoins succomber dans leur triomphe parceque leurs adversaires avaient continuellement des renforts, et qu'eux-mêmes étaient abandonnés par une cour frivole et imprévoyante.

M. Faillon eut à admirer l'organisation du grand et du petit Séminaire, puis ces belles communautés qui font la gloire de Québec et qui ont fourni des âmes éminentes en vertus; l'admiration de toute l'Eglise, ainsi la communauté des hospitalières fondées par Made. la Duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal de Richelieu, c'est là que vécut la mère Catherine de St. Augustin dont la vie a été publiée et qui mourut en odeur de sainteté, en 1668. Le couvent des ursulines fondées par Madame de la Peltrie, où vécut la mère Marie de l'incarnation dont Bossuet a cité la vie et les écrits en l'appelant la Therèse de nos jours et du Nouveau-Monde, le couvent des hospitalières fondé en 1692 par Mgr. de St.Valier pour subvenir aux besoins des infirmes des deux sexes.

Revenu à Montréal M. Faillon s'occupa à prendre connaissance de l'organisation de la maison, de ses besoins et de ses ressources. Il réunit les règlements les redigea avec un grand soin, d'après les observations qui lui furent faites par les supérieurs, cette rédaction est conservée avec le plus grand soin, et est la base de la direction de la maison. Il commenca aussi un travail sur l'organisation des catéchismes qui fut aussitôt appliqué et dont il vit les heureux effets dans les années suivantes, lors de son second voyage. Il arrêta dès lors le plan d'un nouveau séminaire pour les étudiants en théologie dont le nombre allait toujours en augmen-

tant, et se recrutait dans les diocèses les plus populeux des Etats-Unis. Enfin il commença les plans de plusieurs chapelles de Communautés.

Nous avons entre les mains des fragments de notes, recueillies lors de ses visites aux communautés principales qui sont d'intéressants témoignages de son zèle, de sa piété, et de sa grande science dans la direction des âmes. Voici ce qu'il écrivait à une pieuse religieuse qui avait re cours à ses conseils :

"Ne vous étonnez pas et ne soyez pas dans l'affliction, si dans l'oraison vous éprouvez fréquemment des sécheresses et une sorte d'insensibilité, c'est une voie sure que celle de l'abandon à Dieu dans ces abattements, dont quelque fois on ne peut se défendre, et plus vous éprouverez cette froideur, plus aussi vous devez espérer en la bonté infinie de Dieu. Il ne vous fait faire ainsi l'expérience de votre propre faiblesse que pour vous attirer à lui plus surement, plus efficacement et vous détacher par là de vous même. Ne vous amusez pas alors à rechercher quelle peut avoir été dans votre conduite la cause de ces sècheresses. Elles ne sont point dans vous une punition : mais bien une voie particulière de sanctification qui dans les desseins de Dieu sur vous, doit vous conduire a la parfaite union avec lui, et à l'abandon le plus aveugle entre ses mains. Oh qu'il est utile à une âme devoir distinctement, et de sentir par expérience sa misère et sa pauvreté foncière. Les consolations sensibles sont peu utiles, quand elles ne portent pas à avoir de nous de bas sentiments, mais c'est l'effet que produisent ordinairement ces délaissements et ces soustractions de grâces sensibles. Et puisque ces sortes d'épreuves ne vous découragent pas, vous pouvez être tranquille et marcher en toute assurance par cette voie, tant qu'il plaira à Notre Seigneur de vous y faire cheminer.

Par-dessus tout, je vous recommande le secours, la confiance et l'abandon à Marie, ce doit être votre aliment et votre pain quotidien. Je remercie cette divine Mère de ce quelle conserve toujours dans votre cœur les mêmes sentiments d'abandon filial pour elle, et de vous faire trouver-

tant d'attrait pour les pratiques dont vous vous servez pour lui exprimer vos sentiments ; j'approuve et je loue toutes ces pratiques et je vous prie de les continuer toujours avec confiance et simplicité. Soyez assurée que vous ne pouvez rien faire qui soit plus propre à attirer sur vous les bénédictions de Notre Seigneur Comme un bon fils plein de tendresse et d'affection pour sa mère, Notre Seigneur est plus touché de ce que nous faisons pour elle qu'il ne l'est de ce que nous faisons pour lui-même ; comme aussi, il est bien plus vivement blessé des outrages qui tombent sur la personne de sa sainte Mère que de ceux qui ont pour objet sa propre personne, tout Dieu qu'il est. Et c'est ce qui doit nous donner toute confiance de nous adresser à Marie, de nous unir à elle, de nous appuyer sur elle ; enfin de ne vouloir rien avoir, ni ne rien être que par Marie, pour Marie, et avec Marie. Il est vrai comme vous me le dites fort bien, que nos infidélités nous rendent très indignes de la protection d'une si sainte et immaculée Mère ; et s'il fallait être dignes de sa protection pour la mériter, ou plutôt pour en être le sujet, nous serions tous perdus sans ressources, mais c'est notre misère même qui la rend si indulgente, si bonne, si miséricordieuse ; parceque n'ayant pas à exercer la justice que Notre Seigneur s'est réservé à lui seul, elle n'a que sa miséricorde à nous faire éprouver ; et que cet attribut divin dont elle a le plein exercice à sa disposition, ne peut avoir pour objet, que la misère. Il n'y aurait point un Dieu de miséricorde, s'il n'y avait pas des misérables sur qu'il put l'exercer, c'est-à-dire des créatures remplies d'ignorance dans l'esprit et de faiblesse dans leurs cœurs. Dieu ne put éxercer la miséricorde sur les anges rebelles, parceque dans leur révolte, il n'y eut ni faiblesse ni ignorance ; ils péchèrent avec une pleine connaissance, et sans être sollicités par personne, que par la pensée de leur propre cœur, qu'ils tournèrent volontairement vers l'amour désordonné de l'honneur, et dans lequel ils se complûrent. Dieu en usa autrement en vers Adam dans lequel il y eut plus de faiblesse que de malice, et envers Eve dans laquelle l'ignorance fut la cause de son malheur. Voilà pourquoi la Sainte Vierge est le refuge des pécheurs, l'avocate des

misérables ; c'est qu'elle est chargée d'éxercer la miséricorde et quelle est vraiment la *Mère de miséricorde*. D'ailleurs un autre motif qui suffirait seul pour nous l'a rendre favorable et l'attacher invariablement à nos intérêts, c'est quelle doit à notre misère, son élévation à l'auguste dignité de Mère de Dieu. Jamais elle n'eut été la Mère du Verbe Incarné, s'il n'y avait pas eu à sauver des pécheurs ; en sorte que c'est notre malheur qui a été la cause de sa grâce et de sa gloire ; et en effet Dieu ne la élevée au comble incompréhensible de ses divines perfections, que pour quelle fut plus en état de nous secourir et de nous soulager à cause de notre misère ; ainsi ayez, ma bonne Mère, une confiance sans bornes dans Marie et allez à elle toujours. Quand vous ne penseriez qu'à elle seule je vous assure que vous ne déplairiez pas à Notre Seigneur ; mais qu'au contraire vous lui seriez à cause de cela très agréable, parceque Marie ce serait Jésus au fond d'elle que vous aimeriez, puis qu'elle n'est rien, qu'elle n'a rien, quelle ne peut rien que par Jésus qui est en elle, tout ce quelle est, comme il est dans ses autres membres tout ce qu'ils sont de bon. La Sainte Vierge en effet n'est que comme une apparence une sorte d'espèce, de signe sensible, sous lequel Dieu le père, et Dieu le fils aiment à se cacher pour exercer sous cet extérieur de Marie, la bonté, la douceur, la miséricorde à notre égard.

Allez donc avec joie et allegresse, avec confiance et amour à ce tout aimable sacrement de la miséricorde divine. Marie n'a jamais refusé personne ; elle reçoit avec bonté ceux qui s'approchent d'elle ; elle travaille avec tendresse et les encourage merveilleusement par les marques de bonté quelle leur donne, parceque elle se souvient qu'ils sont la cause ou l'occasion de son bonheur.

Dans une autre circonstance il offre ses consolations à une communauté éprouvée par des pertes douloureuses, il s'exprime ainsi :

" Le zèle est bien nécessaire dans des œuvres si pénibles mais il doit être réglé, je crains que les indispositions fréquentes de vos sœurs ne viennent du peu de soin qu'elles prennent de leur santé et d'un excès

de zèle. Le zèle lors qu'il n'est pas réglé dans les jeunes sœurs, peut les abattre en peu de temps, ot ruiner leur santé pour tout le reste de leur vie ; c'est ordinairement sous l'apparence de la ferveur que le malin les porte à ces excès, et les trompe d'autant plus aisément qu'elles s'en doutent moins elles-mêmes ; recommandez leur bien l'obéissance pour prévenir ces dangers ; par le vœu d'obéissance elles ont renoncé à teute direction d'elles-même, comme elles ont renoncé à tout usage de ce qu'elles pouvaient posséder."

Il faut donc que dans l'exercice du zèle, elles se conforment exactement à ce quc l'obéissance leur prescrit, sans vouloir en faire davantage. On glorifie plus Notre Seigneur en ne faisant rien par obéissance, qu'en convertissant les âmes contre sa volonté, si cela pouvait avoir lieu. Il est vrai que c'est une rude mortification pour des âmes ardentes et zélées de se voir, comme liées et réduites á l'inaction par l'obéissance. Mais c'est précisément cette mortification qui attirera la bénédiction de Dieu sur elles, quand le temps du travail sera venu ; que faisons-nous en effet dans l'œuvre de la sanctification des âmes, que couvrir aux yeux de la foi, l'action invisible de Dieu ? Nos paroles ne sont qu'un vain son, qui peut frapper les oreilles, et mouvoir les sens ; mais qui ne peut rien davantage, si Dieu ne se cache sous ces accidents eomme il se cache sous les saintes espèces de l'Eucharistie.

Voilà en effet ce que doivent être toutes vos chères filles, des accidents sous lesquels Notre Seigneur s'est caché pour produire par elles des effets de sanctification dans les âmes. Ces accidents et ces espèces n'ont rien que de commun au dehors, rien que d'ordinaire ; mais au dedans c'est Jésus-Christ qui y réside.

Ils semblent n'être rien, et toutefois ils sont les instruments dont la bonté de Dieu se sert, pour sanctifier son Eglise. Voilà ma très-chère Mère, l'idée que je me forme de votre sainte Congrégation,et ce qu'elle est dans les desseins de Dieu. Je prie la bonté de Notre Seigneur qui vous a choisie pour une œuvre si sainte, si importante, si apostolique, de vous

renouveler toutes dans l'esprit de votre sublime vocation. Afin que toutes vous lui serviez comme d'enveloppes et de voiles pour qu'il opère peinement par vous ses desseins de sanctification sur les âmes ; que toutes vous ne soyez que comme des accidents sous lesquels il se cache ; et que ces accidents demeurent toujours dans la conviction qu'ils ne sont de leur propre fond que des accidents inutiles, vides de toute vertu propre et qui ne peuvent rien que par la vertu de celui qui a daigné les choisir pour résider en eux. Qu'enfin comme les accidents et les espèces de la Sainte Eucharistie, doivent toujours se maintenir dans leur état d'espèce pour contenir toujours sous elles l'Auteur de la grâce et qu'elles ne sont plus rien si elles viennent à se corrompre, à se dénaturer, qu'ainsi toutes vos saintes filles se maintiennent, immuablement et invariablement, dans leur union à Jésus, leur richesse, leur vie et leur tout. C'est la prière que je fais pour vous toutes et surtout pour vos chères novices, dans lesquelles résident l'espérance, et tout l'avenir de ce cher Institut."

Il écrivait encore dans une autre occasion :

" C'est une nécessite pour nous de nous conformer à la volonté de Dieu, si nous voulons réellement nous sanctifier ; cette volonté adorable étant la règle de tout ce qui est bon, juste, louable et digne de récompense. Elle nous est manifestée non-seulement par les commandements que Dieu nous a faits, par les règles particulières qu'il nous a prescrites dans notre profession, par nos observances, mais encore dans tout ce qui arrive et qui contrarie nos désirs. Vous le savez nous ne sommes sur la terre que pour donner à Dieu des témoignages effectifs et réels de notre amour, et la marque certaine de l'amour divin, c'est lorsque cet amour sacrifie en nous nos propres désirs et les immole à la volonté de Dieu. Hors de là il n'y a qu'illusion, que déception, qu'amour propre.

Il est vrai que rien ne nous est plus cher, que nos propres désirs, surtout lorsqu'ils se présentent à nous, sous l'apparence du bien, ou d'un plus grand bien. Mais c'est alors que le sacrifice en est plus agréable à

Dieu, plus sanctifiant pour nous-même et que l'illusion en serait plus à craindre, si on avait le malheur de s'aheurter à ses propres désirs.

Heureuses les âmes qui n'ont de désirs que pour les soumettre à Dieu ; elles sont toujours dans la paix, dans la joie, dans la liberté intérieure. Quelque chose qui arrive, quelqu'accident qui survienne, quelqu'humiliation qu'elles reçoivent, elles n'en sont point ébraulées au dedans d'elles-mêmes ; les sens extérieurs peuvent bien en ressentir l'émotion, éprouver un trouble involontaire, mais en son fondement l'âme n'en est point affectée. Au contraire elle en prend occasion, pour se complaire dans la volonté divine, qu'elle veut honorer par le sacrifice de la sienne propre. Cette âme fidèle voit la volonté de Dieu dans tout ce qui la contrarie, et lui déplaît actuellement ; elle n'ignore pas que Dieu ne lui demandera point compte des biens dont il ne l'a point chargée, mais seulement de celui qu'elle devaît procurer dans les circonstances particu lières, où sa providence l'avait placée.

Cette immolation est plus glorieuse à Dieu que tous les services qu'elle pourrait lui rendre, en suivant et en satisfaisant son inclination.

Cette immolation est un vrai martyre du cœur, je l'avoue, mais c'est en cela seulement que consiste le vrai, et le pur amour de Dieu. Et Dieu qui nous appelle à ce martyre, ménage par sa sagesse et sa providence, des occasions où nous devons le subir volontairement. De là tant de choses qui nous déplaisent. Les saints ne sont pas arrivés au ciel par une autre voie ; leur foi vive leur montrait dans tous les sujets de déplaisir qu'ils ressentaient, autant d'occasions de témoigner à Dieu leur amour, et bien loin de fuir ces occasions, ils les embrassaient comme autant de grâces singulières. Nous en avons des traits frappants dans la vie de tous les saints ; et la Sainte Vierge elle-même, quoique très-chérie de Dieu, a passé et s'est sanctifiée par la même voie de la soumission de sa volonté à la volonté divine, et de la soumission la plus parfaite qui fut jamais.

C'est une source de grâces et gardons-nous de la tarir par notre infidélité, ou de vouloir de nous-même, aller nous abreuver à une autre.

Il n'appartient qu'à Dieu de nous prescrire les moyens qu'il a choisis pour nous sanctifier. Ceux qui seraient de notre choix, ne seraient propres qu'à satisfaire l'amour de nous-même, la complaisance, la vanité sous l'apparence du bien ; au lieu qu'en prenant la croix que Dieu lui-même nous impose et qu'il nous a faite de ses propres mains, nous sommes assurés de procurer sa gloire, qui ne peut-être attachée qu'à l'accomplissement de sa volonté, et notre sanctification toujours inséparable de la conformité à cette même volonté."

Voici encore quelques paroles qu'il a adressées à une communauté religieuse, la veille de la Présentation de la Sainte Vierge : [*]

" Toute la gloire de la Fille du Roi des rois est au dedans d'elle-même,
" à la suite de cette Vierge, d'autres sont amenées, elles seront portées
" avec joie et allégresse dans le saint temple.—Psaume 44.

L'Eglise dans l'office de la Présentation applique ces paroles à Marie, qui la première s'est consacrée au Seigneur par un mouvement du Saint Esprit, et qui par la perfection et la surabondance des sentiments de sa consécration, a attiré à Jésus une multitude d'autres vierges à sa suite pour les rendre participantes de son bonheur. Mes chères sœurs, vous êtes toutes par la pure bonté de Dieu, du nombre de ces vierges heureuses, que David voyait déjà dans la lumière prophètique, lorsqu'il prononçait cet oracle. Si vous avez eu le bonheur d'éprouver le désir de vous séparer du monde pour vous donner entièrement à Jésus, c'est que Marie vons a communiqué quelque chose de ses dispositions intérieures. Elle a attiré suavement vos cœurs par l'odeur de ses vertus, et par là vous a déterminées à marcher à sa suite, voulant vous associer à son propre bonheur ; elle vous a conduites dans la maison sainte que vous habitez, et là elle vous a formées elle-même, comme de ses propres mains, par les instruments qu'elle avait préparés. Elle s'est servie du saint temps du Noviciat pour

(*) Omnis gloria filiœ regis, ab intus,...... ...
Adducentur regi virgines post eam, in lœtitia et exultatione afferentur in templum regis. (Psalm. 44.)

vous parer des ornements intérieurs qu'elle voulait voir en vous, afin que vous fussiez dignes d'être offertes à l'époux céleste. Et quand le jour heureux de votre profession est arrivé, elle vous a portées elle-même dans le temple du Roi des vierges, elle vous y a portées *avec allégresse*, *avec joie*, comme dit David, ce qui marque le grand désir qu'elle a de votre bonheur.

En prenant Jésus pour votre unique et éternel époux, vous êtes devenues " les filles de Marie, à titre d'alliance," (outre le titre qui vous était déjà commun avec tous les chrétiens,) la chose est incontestable, vous ne pouvez être les véritables épouses de Jésus, sans contracter avec Marie, un degré d'affinité qui vous met dans un rang à part, et vous donne droit à ses biens et à sa tendresse spéciale; et il me semble que cette considération était l'un des motifs de la sainte joie de cette divine mère, au jour de votre profession lorsqu'elle vous présentait à Jésus. Car c'est elle et elle seule qui a été l'ouvrière de cette sainte alliance. Vous ne pouviez y avoir aucune part active à cause de la disproportion qu'il y avait entre Jésus et vous. C'est elle qui a fait toutes les démarches, toutes les propositions, qui a pourvu à tout ce qui vous manquait et vous a procuré par sa grande bonté une si magnifique et auguste alliance. Combien donc vous devez avoir confiance en elle, et attendre tout de son amour pour vous qui êtes devenues ses filles bien aimées. La reconnaissance qu'elle demande de vous, c'est que vous la respectiez et l'aimiez toujours comme votre mère dans la personne qu'elle a choisie pour la représenter extérieurement au milieu de vous, et aussi que vous vous aimiez les unes les autres, par le motif de la sainte charité.

Si donc vous avez pour Jésus un amour véritable; si vous êtes réellement ses épouses fidèles, (comme je ne puis en douter, connaissant assez la sincérité de vos sentiments) vous éviterez avec soin tout ce qui pourrait blesser le respect filial dont je parle, et l'affection que vous devez avoir les unes pour les autres, etc., etc."

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit de ce premier voyage

qui fut fructueusement employé, il revit encore Baltimore, termina plusieurs affaires importantes et hâta son retour en apprenant une nouvelle qui le remplit de douleur.

M. de Courson, le Supérieur Général, qui n'était âgé que de cinquante deux ans, mais qui avait usé ses forces dans les travaux les plus accablants, après une maladie de quelques semaines qui semblait d'abord n'être pas de la plus extrême gravité avait succombé, dans le mois de Mai, et M. Faillon devait revenir pour prendre part aux travaux de l'assemblée générale de la Compagnie.

M. Faillon partit de New-York le 18 Juin 1850; il avait donc séjourné en Amérique près de quatorze mois. Il décrit ainsi son voyage de retour, dans l'une de ses lettres :

" Ma traversée a été aussi paisible et aussi calme que j'eusse pu le désirer, ou plutôt Dieu m'a traité avec tant de douceur qu'il a dépassé de beaucoup mes espérances et mes prévisions. C'était au point que pendant 8 jours consécutifs nous n'éprouvions presqu'aucun balancement sur le navire, et que notre capitaine, quoiqu'accoutumé à faire depuis longtemps la traversée ne se souvenait pas d'avoir jamais eu une mer si calme et si paisible. Enfin c'est tout dire que je n'ai pas éprouvé le mal de mer. Dieu a donc eu compassion de ma faiblesse. J'avais cependant offert d'avance mon sacrifice, et considéré le navire comme un lieu de pénitence où la justice divine allait s'exercer sur moi ; mais Dieu s'est contenté apparemment de cette disposition en considération de vos prières et pour me faire mieux apprécier ce que je vous devais, il a laissé agir les éléments sur la Manche, et m'a fait ainsi toucher du doigt la grande douceur dont il avait bien voulu user sur l'Océan."

CHAPITRE XIII.

2EME. VOYAGE EN AMERIQUE.

Pendant les années suivantes il écrivit la biographie des trois ndatrices de communautés, qui avaient tant contribué à l'établissement de ntréal. La sœur Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, sœur Mance de l'Hôtel-Dieu, Madame d'Youville, des Sœurs Grises.

Ce travail qui comprend cinq volumes in 8vo. fut entrepris d'après les désirs qui lui avaient été exprimés pendant son séjour en Amérique.

Il dit dans une de ses lettres: que rien ne pouvait mieux répondre à l'intérêt qu'il portait à des institutions qui avaient déjà fait tant de bien, et qui tous les jours trouvaient des obligations nouvelles de se dévouer avec l'accroissement du pays. L'on a toujours remarqué, ajoute-t-il, que ces publications sont une occasion de redoublement de ferveur dans les maisons religieuses, mais ce renouvellement est encore plus nécessaire lorsque les œuvres se multiplient. La demande qui lui a été faite l'a rempli de consolation parcequ'elle lui paraît de la part de ces pieuses religieuses, l'effet d'un désir fervent de se renouveller dans l'esprit primitif de leur vocation, et puisque ces maisons religieuses sont obligées chaque jour de multiplier leurs œuvres et d'augmenter le nombre de leurs sujets, il convient qu'elles augmentent à proportion en elles l'esprit de leurs fondatrices.

Il avait dans les mains des biographies intéressantes telles que les mémoires sur Made. d'Youville composés par son digne fils curé d'une

paroisse voisine de [illegible] écrite par M. Sattin en 1828 ; la vie de la sœur Bourgeois composée par M. [illegible] 1798 et celle laissée par M. Montgolfier, supérieur du Séminaire, les annales de l'Hôtel-Dieu écrites par la sœur Morin, les mémoires de M. de la Dauversière sur son père fondateur de la Congrégation de St. Joseph, mais il trouva bien des renseignements nouveaux dans les archives de ces maisons, dans celles du Séminaire de Paris, dans le dépôt du Ministère de la Marine où est rempli de documents sur la Nouvelle France, enfin dans plusieurs travaux qu'il avait parcourus depuis longtemps et où l'on trouve les renseignements les plus intéressants sur le Canada, tels que l'histoire de Montréal par M. Dollier de Casson, l'histoire de la colonie par M. de Belmont, la vie de M. de Queylus et celle de Made. de [illegible]n par Grandet, les œuvres de la Mère Marie de l'Incarnation, et de la Mère Juchereau de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Ainsi, il édita cinq volumes qu'il a intitulés : Mémoires pour servir à l'histoire du Canada, et qui renferment dans l'histoire de trois communautés qui ont présidé aux commencements de Montréal, les détails les plus intéressants sur l'établissement de cette importante colonie.

Ces ouvrages furent accueillis avec la plus grande faveur à Paris, et dans les recueils bibliographiques, on se plaît à dire que les ouvrages de M. Faillon ont une exactitude, et revèlent des recherches que l'on ne trouve pas ordinairement dans la plupart des travaux modernes.

Ainsi s'exprime M. Chantrel dans la bibliographie Catholique, en rendant compte de la vie de la sœur Bourgeois :

" La critique littéraire, trop souvent obligée de blâmer, est heureuse de rencontrer ces rares occasions où elle n'a qu'à louer sans réserve ; le savant et modeste auteur qui nous donne ces mémoires, est dans les meilleures conditions pour nous faire connaître le Canada et l'anonyme qu'il a voulu garder ne doit pas diminuer la confiance que méritent ses travaux...... rien ne manque à ce savant et édifiant ouvrage ; Avertissement qui nous fait entrer dans les vues de l'auteur; Introduction qui

expose les desseins de la Providence sur le Canada, sur la sœur Bourgeois et sur son ordre ; table selon l'ordre des matières, une [illegible] alphabétique, composées avec un soin [illegible] on ne connaît plus guère dans les œuvres hatées du jour ; [illegible]faite ordonnance dans le plan et les détails de la narration, marges recevant les titres des chapitres avec des notes nombreuses, etc., etc. : tout fait de ces deux volumes un ouvrage aussi honorable pour l'auteur qui l'a composé que pour le pays qui l'a vu paraître et pour celui qui l'a inspiré. Nous attendons la suite avec impatience, et cette impatience sera certainement partagée par le public religieux auquel il est spécialement destiné."

C'est ainsi qu'on a apprécié la vie de la sœur Bourgeois qui formait les deux premiers volumes pour servir à l'histoire de l'Eglise de l'Amérique du Nord ; les mêmes éloges furent répétés pour la vie de Melle Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu. On louait aussi les gravures qui dans les trois ouvrages méritent une mention particulière. En effet les dessins nombreux qui accompagnent ces biographies ont été exécutés sur les indications et les esquisses fournies par M. Faillon qui a su retracer avec un soin rare les traits des principaux personnages, les costumes du temps, les habits religieux des communautés et enfin tous les accessoires des sites et des constructions dont il avait fait une étude particulière.

Ces trois biographies fournissaient donc, les détails les plus intéressants sur les commencements de Montréal ; la sœur Morin depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort en 1673. La sœur Bourgeois depuis son arrivée en 1654 jusqu'à sa mort en 1700 ; Made. d'Youville exposait l'intervalle compris entre 1702 et 1771. Tandis que la biographie de Melle. Leber qui fut faite plus tard ajouta encore des détails sur l'espace de temps compris entre les années 1662 et 1714.

Ces publications étant terminées, au mois de Mai 1854, M. Faillon se remit en voyage pour aller en Amérique ; il était accompagné par Mr. Rousselot qui avait exercé le ministère pendant six ans en France et qui venait d'entrer dans la compagnie. Dix ans plus tard il devait devenir le curé de Montréal.

Le voyage fut signalé par un incident qui mérite d'être rapporté. Aux deux tiers du chemin, le navire approchant des côtes de l'Amérique, on signala dans la matinée vers le Nord, des bancs de glace considérables qui se dirigeaient vers le navire ; tout l'équipage et les passagers étaient montés sur le pont et considéraient avec inquiétude des blocs immenses qui se rapprochaient. C'était un moment solemnel ; un silence profond régnait, interrompu par quelques réflexions à voix basse. M. Faillon considérait ces choses avec attention, et sans témoigner la moindre émotion, mais il comprenait bien que les plus grands dangers étaient imminents. Vers midi l'on vit l'une des plus énormes masses de glace se diriger vers le bâtiment, elle était vaste, immense, dépassant d'une centaine de pieds au moins les plus hauts mats et taillée comme l'arcade d'une cathédrale, elle approchait toujours lorsqu'étant arrivée à quelques mètres elle rasa le pont d'assez près pour briser, comme verre, quelques manœuvres et continuer son cours sans autre accident, ce fut surtout le navire une surprise indescriptible et l'équipage semblait ne pouvoiren croire ses yeux. M. Faillon bénit Dieu, et se remit à ses lectures de piété, mais l'on n'était pas encore hors de danger. Le soir ces messieurs s'étaient retirés dans leur cabine et prenaient leur repos. Vers les onze heures, M. Rousselot fut réveillé par un grand bruit, tout l'équipage était appelé sur le pont ; plusieurs passagers sortaient de leurs cabines, et l'on entendait des cris d'épouvante et le frolement des glaces le long des flancs du navire. M. Rousselot croit devoir éveiller M. Faillon et lui dire qu'on était encore au milieu des glaces ; le bruit continuait au dehors, et témoignait que l'équipage était dans une grande inquiétude, mais M. Faillon réveillé rassure son compagnon en disant : " s'il y a du danger, recommandons-nous à la très-Ste. Vierge ; mettons notre confiance en elle, et ensuite ne nous inquiétons plus de rien ; prions la donc : Si dans quelques minutes nous étions au fond de la mer, nous nous retrouverions entre les bras de Dieu pour le louer et le bénir ;" et aussitôt il commence quelques prières avec M. Rousselot, l'*Ave Maris Stella* puis le *Memorare*, et ayant terminé la prière il dit encore quelques

paroles de confiance et se rendort aussitôt d'un sommeil tranquille comme le sommeil d'un enfant entre les bras de sa mère. Le Seigneur entendit, sans doute, cette prière, mais ce qui est certain c'est que quelques minutes après le calme se rétablit sur le bâtiment, et M. Rousselot pouvant comprendre que tout sujet d'inquiétude avait disparu, bénit Dieu en admirant la foi et la confiance de son dévoué serviteur.

Arrivés à Halifax, il y eut encore un autre incident que nous rapporterons, le navire avait plusieurs jours de retard, et comme sa provision de charbon était épuisée ; au grand déplaisir du capitaine, il fallut s'arrêter pour la renouveller. M. Faillon pensant qu'il avait le temps, voulut dire la Ste. Messe ; il descendit à terre avec son compagnon, se rendit à la Cathédrale, dit la Ste. Messe, ainsi que M. Rousselot, puis ces Messieurs allèrent saluer l'Evêque et ensuite se rendirent sur le port. Ils arrivaient au moment où le navire venait de quitter le bord, ayant repris sa course et filant rapidement pour regagner le temps perdu. M. Faillon quelqu'improbabilité qu'il y eut de rejoindre descendit dans un bateau du port et fit pousser au large, tandis qu'il agitait son mouchoir avec M. Rousselot.

Le bâtiment était déjà très-éloigné, mais pas encore si loin que le capitaine et les passagers réunis sur le pont ne pussent apercevoir la petite embarcation et les deux passagers qui faisaient des signaux. Le capitaine déclara que le mauvais temps lui avait fait perdre plusieurs jours, que la station forcée faite à Halifax avait encore augmenté le retard, que ses règlements s'opposaient à tout arrêt dans de pareilles circonstances. Mais les passagers quoiqu'appartenant tous au protestantisme, avaient conçu une telle vénération pour M. Faillon et avaient tellement été frappés de son extérieur si digne, si noble, qu'ils se recrièrent et firent des instances si vives et si pressantes auprès du capitaine, que celui se croyant suffisamment autorisé par ces réclamations, prit la décision d'arrêter. Aussitôt le signal est donné, le pavillon d'accostement est arboré et l'on descend l'échelle des passagers sur les

flancs du navire. Alors ce fut un hourrah d'applaudissement de toutes les voix et des témoignages de joie dont la cordialité émut M. Faillon jusqu'au fond du cœur. Il monta rapidement en remerciant Dieu, et voyant tous les passagers rangés près de l'échelle, s'empressant vers lui et lui tendant la main avec les témoignages de la joie la plus vive, il se tourna vers son compagnon et lui dit qu'ils ne pouvaient se dispenser de répondre à de pareils témoignages, puis il parcourut toute la réunion en donnant la main à tous ceux qui étaient présents et chacun s'empressait de la serrer avec la joie la plus vive.

M. Faillon arrivé à Montréal, tout en s'occupant des détails de l'administration de la maison, s'occupa activement de rassembler les matériaux qui pourraient lui servir à écrire une histoire de la nouvelle France. Voici quelle était son intention, il aurait réuni d'abord en un seul ouvrage tout ce qu'il pourrait recueillir sur la fondation de Montréal, ce qui lui paraissait devoir comprendre au moins le double des cinq volumes qu'il avait écrit sur les congrégations religieuses de Ville Marie.

Ensuite son dessein était de donner l'histoire de toutes les colonies fondées ou peuplées par Montréal dans le Sud et l'Ouest de l'Amérique jusqu'à la Nouvelle Orléans. Dans le cours de son premier travail il avait déjà réuni d'innombrables matériaux sur cette continuation, d'abord, à Paris et ensuite à Québec et à Montréal, et de plus, il se proposait en se rendant à Baltimore de faire un circuit par les lacs et le cours du Mississippi et avec cette collection de mémoires recueillis et rédigés avec soin, il pensait qu'il serait ensuite facile d'écrire une histoire générale de la colonisation française dans l'Amérique du Nord. Mais un travail aussi gigantesque qui n'effrayait pas son courage et qu'il prétendait réaliser, tout en terminant d'autres grands ouvrages qu'il avait entrepris et auxquels il consacrait une partie de son temps, n'a pu s'accomplir et comme nous le verrons plus tard, la mort est venue l'arrêter lorsque de tout ce plan immense d'etudes qu'il avait conçu, il n'a pu terminer que la préparation de l'édition complète des œuvres de M. Olier, deux

grands ouvrages sur saint Joseph et sur la sainte Vierge, un grand travail sur l'origine des Gaules et enfin les trois premiers volumes de l'Histoire de la Colonie Française à Montréal, ouvrage de grand format in 4o.

Il passait ses journées au greffe de la Ville recueillant tous les actes qui pouvaient lui servir. Il avait avec lui plusieurs secrétaires qu'il animait par son exemple, mais qui nous ont souvent dit qu'ils ne se faisaient pas idée d'une pareille besogne, et que quelque désir qu'ils eussent de l'aider, ils y voyaient bientôt s'épuiser leur courage et leurs forces.

En même temps il s'occupait de l'installation du Grand Séminaire dans une position très-vaste et très-avantageuse à l'extrémité de la ville ; il fit pour cet objet une serie de plans qui ont rendu les plus grands services pour l'exécution de cet immense édifice qui a 100 mètres de façade avec trois ailes de 75 mètres de développement et qui peut contenir près de 500 élèves, pour le Grand et le Petit Séminaire.

Il travailla aussi à l'organisation des catéchismes dans la ville. Outre les catéchismes de 1re communion, trois catéchismes de persévérance furent établis pour les garçons et autant pour les filles, qui réunissaient plus de 2000 assistants, et qui en recevant les règlements de la per sévérance ont accompli le plus grand bien jusqu'à ce jour. Ces œuvres ont augmenté depuis et actuellement on compte huit grands catéchismes de la persévérance, tous suivis par une grande assistance les mêmes exercices sont accomplis dans les autres institutions internes de la ville, telles que le Collège, l'Ecole Normale et les deux grands pensionnats sous la direction des sœurs de la Congrégation.

Il est admirable de contempler le succès qu'a eu cette institution de la Persévérance dans une population si religieuse. Tous les parents donnèrent le concours le plus actif et le plus assidu a cette œuvre ; et l'on peut dire que la grande majorité des enfants ayant fait leur première communion participent à ces exercices, tandis qu'un grand nombre dans chaque catéchisme comme à Paris, se sont fait un devoir de les suivre jusqu'à leur établissement dans le monde.

Mgr. Bourget, évêque de Montréal, accueillit avec bonheur ces œuvres de zèle, visita plusieurs fois la Persévérance, et les fit combler d'indulgences par le Souverain Pontife, il recommanda plusieurs fois cette utile et sainte pratique dans les retraites pastorales, enfin il présida plusieurs fois les distributions des récompenses, comme pour la Persévérance du centre de la ville, fondée et dirigée par M. Picard, Prêtre du Séminaire, et qui dans ces solemnités remplissait l'immense paroisse. La pratique des analyses fut mise en tel honneur, qu'à la fin de l'année presque tous les enfants présentent des cahiers considérables.

M. Faillon ayant réuni tous les documents qu'il avait trouvés aux archives du Séminaire de Montréal et de Québec, et aussi dans les registres des greffes des deux villes, forma environ trente volumes in 4o, qui se rapportent à l'histoire de la colonie jusqu'au moment de la conquête en 1760. Ces matériaux devaient lui être de la plus grande utilité.

En même temps il redigea des règlements pour les différentes communautés sur le désir qui lui en fut exprimé. Il les composa de toutes les prescriptions qui avaient été prises successivement, et il les accompagna d'explications et de commentaires empruntés pour la plus grande partie de la correspondance des Supérieurs des Communautés avec la maison de Paris et des avis donnés en différents temps par les Supérieurs généraux de St. Sulpice. Il remit ainsi en lumière les lettres de M. Tronson, de M. de la Chetardie, de M. Couturier, qui renferment sur les œuvres de Montréal des prescriptions d'une sagesse admirable.

En même temps qu'il s'occupait de ces travaux, il s'intéressait aux œuvres, visitait les communautés, les différents catéchismes, et partout il était accueilli avec bonheur et écouté avec empressement et édification.

C'est dans ces circonstances que survint un évènement auquel M. Faillon par une inspiration du Ciel eut la principale part et qui devait laisser dans Montréal un souvenir ineffaçable de sa venue.

Nous voulons parler d'une Statue antique et vénérable de Notre-Dame de Pitié, l'objet de la piété pendant des siècles à Avignon, qu'il eut le

bonheur de se faire donner et qu'il fit venir de France. Voici à quelle occasion une aussi grande faveur fut accordée à la ville de Montréal. Depuis son premier voyage en 1850, il avait été touché d'une vive douleur en apprenant la mort de plusieurs sœurs de la Congrégation frappées inopinément. Dans la seule année 1852, quinze sœurs avaient été enlevées et presque toutes à la fleur de l'âge. M. Faillon dans l'affliction et l'inquiétude que ces pertes lui causaient pour la prospérité et l'avenir d'une communauté si importante, après avoir souvent exposé ses peines à la sainte Vierge, conçut un projet dans lequel il mit une ferme espérance. Il savait que M. Fabris, prêtre de St. Sulpice, son compatriote et l'un de ses meilleurs amis, était devenu possesseur d'une statue antique de Notre Dame de Pitié, qui avait toujours été en grande vénération dans Avignon, et avait été célèbre pour les merveilles et les guérisons extraordinaires qu'elle avait accomplies. Cette statue qui remontait au quatorzième siècle et au temps du séjour des Papes à Avignon, l'objet de la piété la plus fervente pendant quatre siècles avait été préservée pendant la révolution et cachée par de pieux fidèles, qui l'avaient restituée à l'Eglise, lorsque les jours de tranquilité étaient revenus et la dévotion avait été aussi grande qu'aux anciens jours. Or, dans les derniers temps M. Fabris ayant été institué héritier de l'un de ses oncles, à la condition de consacrer une certaine somme à la reconstruction de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, s'acquitta de cette charge avec tant de libéralité qu'il y consacra une somme cinq fois plus considérable que celle qui avait été stipulée. La chapelle fut restaurée peinte, dorée, enfin ornée de vitraux de prix, mais il arriva que les sculpteurs ayant reconstruit la niche, la firent bien plus grande que l'ancienne et comme les fidèles avaient exprimé le regret que l'ancienne statue fut devenue trop petite pour occuper cette niche, M. Fabris fit faire une nouvelle statue plus grande qui fut jugée si convenable qu'elle remplaça entièrement l'autre dans le cœur et la piété des fidèles, et alors, par reconnaissance M. le Curé donna l'ancienne à M. Fabris. M. Faillon

avait vu cette statue dans la demeure de M. Fabris, il en avait admiré le style et l'expression qu'il trouvait des plus touchantes.

Alors il pensa qu'il pourrait lui rendre toutes les dévotions dont elle avait été l'objet, s'il pouvait la faire transporter à Montréal.

Il écrivit à M. Fabris plusieurs lettres pressantes qui avaient été suivies de refus et d'hésitations de la part de son possesseur. Mais lors de son nouveau voyage en 1854, la mort étant venu frapper inopinément une digne religieuse, la sœur St. Philippe dépositaire de la Congrégation, religieuse des plus capables et en qui l'on avait la plus grande confiance M. Faillon tout tourmenté de cette triste occurrence écrivit encore une fois à M. Fabris, lui disant qu'en envoyant sa chère statue, il lui trouverait de fervents adorateurs, qu'il ferait du bien en cette colonie œuvre de M. Olier, qu'i aimait tant; qu'il contribuerait au salut d'une communauté si précieuse pour le bien des âmes. Dieu donna sa bénédiction à cette nouvelle lettre, et M. Fabris fut si touché qu'il donna aussitôt l'ordre d'expédier la statue miraculeuse, sans considérer davantage la grandeur du sacrifice qu'il faisait. Cependant à peine la statue fut-elle en mer qu'il éprouva les regrets les plus amers; il écrivit coup sur coup plusieurs lettres où il exprimait son déplaisir, disant que si les gens d'Avignon savaient ce qu'il avait fait, il courrait risque d'être lapidé.

Mais dans l'intervalle, la Ste. Vierge avait applani les difficultés et M. Faillon put répondre à toutes ces réclamations: que la statue avait déjà été l'occasion de grâces singulières et de plusieurs guérisons, que les fidèles accouraient en foule, et que sans qu'on les eut prévenus, un grand nombre déjà demandaient de l'huile de la lampe comme à Avignon, de plus que les sœurs de la Congrégation se proposaient d'élever une nouvelle Eglise, M. Fabris émerveillé de ces prodiges, bénissant la Ste. Vierge de ces merveilles dans le Nouveau Monde, et craignant de mettre des obstacles à ses intentions si clairement manifestées renonça à ses réclamations et il écrivit qu'il était heureux d'avoir pu être utile, à l'œuvre chérie de M. Olier, à laquelle il avait souvent songé de se consacrer lui-même, et qu'il voyait

dans la détermination, qu'il avait d'abord prise sans réflexion, comme une inclination surnaturelle, à laquelle il ne voulait plus s'opposer ; de plus il fit les démarches nécessaires pour envoyer aux sœurs de Montréal une attestation de l'Archevêché d'Avignon, constatant que cette statue était vraiment celle honorée à Avignon, depuis plus de 400 ans, et regardée comme miraculeuse.

M. Faillon était encore à Montréal, lorsque la statue arriva le 1er Juillet aux premières Vêpres de la Visitation ; elle fut reçue à la communauté qui toute réjouie répétait ces paroles de Ste. Elizabeth : " D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter ;" La Statue fut placée sur un autel, en attendant que la nouvelle Eglise fut construite, ce qui eut lieu en 1860, et dans l'intervalle de nombreux prodiges furent opérés. Plusieurs maladies réputées incurables depuis nombre d'années, furent guéries presque instantanément par l'huile de la lampe de la statue ; plusieurs personnes en danger de mort, abandonnées par les médecins, recouvrèrent la santé ; plusieurs infirmes paralytiques ou blessés qui languissaient depuis longtemps, furent rétablis. La dévotion se répandit si universellement que des imitations de la statue furent faites en différentes dimensions. On en trouva bientôt dans toutes les Eglises principales du pays, et dans les différentes communautés.

Nous n'ajouterons rien à ces détails, que nous compléterons dans le chapitre suivant, en rapportant ce qui concerne le troisième voyage de M. Faillon en Amérique.

CHAPITRE XIV.

TROISIEME VOYAGE EN AMERIQUE.

En 1858 M. Faillon revint encore à Montréal pour compléter ses travaux sur le Canada, et il s'y trouvait pour la consécration de la nouvelle Eglise de Notre Dame de Pitié, cérémonie qui eut lieu au mois de Juillet 1860.

Le zèle des fidèles pour le culte de la Très Sainte Vierge en Canada avait attiré un concours immense ; il s'y trouva plus de cent prêtres des différents diocèses de la Province, trois cents sœurs de la Congrégation de Notre Dame, et d'autres religieuses des autres Congrégations.

Monseigneur de Montréal présidait, assisté de M. Granet, Supérieur du Séminaire, et du Père Aubert, Supérieur des Pères Oblats. A l'Evangile M. Faillon expliqua l'objet d'une si sainte cérémonie ; nous rapporterons ce discours qui fit la plus vive impression.

Il prit pour texte ces paroles : Le Seigneur s'est souvenu de ses miséricordes et de ses promesses à la maison d'Israel.—Ps. 97, 3.

“ Lorsque Dieu veut accomplir ses œuvres sur la terre, il accorde ses bénédictions à ceux qu'il a choisis pour ce but, et il les assure d'avance de son soutien et de ses grâces dans l'accomplissement de leur mission ; c'est ce que le saint Roi David nous rappelle par ces paroles à son peuple, c'est ce qui est arrivé à l'égard des premiers apôtres, enfin c'est ce qui s'accomplit ici, lorsque le Seigneur envoya aussi des apôtres pour fonder une Eglise nouvelle en Canada.

" Dieu a envoyé ses serviteurs dans le but de faire connaître son nom sur une terre qui ne l'honorait pas, et il avait expressément indiqué qu'il fallait faire honorer en cette terre nouvelle les personnes de la sainte famille, Jésus, Marie, Joseph ; enfin il avait promis ses grâces, ses bénédictions à la mission qu'il donnait. Or il a été fidèle d'une manière éclatante à ses promesses, et il donne une nouvelle marque de sa fidélité, et du souvenir de ses miséricordes dans la construction de cette Eglise et dans la venue de cette Statue miraculeuse : *recordatus et misericordiae suae et veritatis suae domui Israel.*

" Ces traits nouveaux de sa bonté sont proportionnés à la faiblesse de notre âme. En effet notre âme a besoin de marques continuelles de la protection divine ; et c'est ainsi qu'elle peut se renouveler dans le sentiment de ce qu'elle doit au Seigneur. L'orateur dit qu'il montrera en deux réflexions : que la consécration de cette Eglise est une suite de la vocation donnée à la fondatrice de la Congrégation ; et enfin le don de cette Statue est un moyen accordé pour se renouveler en cette vocation.

" Quelle est cette vocation ? C'est la mission donnée de répandre la piété envers Marie qui est comme le caractère distinctif des fidèles de ce pays ; aussi l'on doit regarder ce pays comme le domaine et le royaume de la Ste. Vierge.

" A la vue de ce temple élevé par la piété des dignes filles de la vénérable sœur Bourgeois ; à la vue de cette communauté si nombreuse qui subsiste depuis plus de deux siècles malgré les révolutions politiques qui ont agité le pays, je me dis à moi-même : Comment se fait il donc que toutes les institutions séculières pour le gouvernement civil, judiciaire et militaire du Canada fondées par nos rois, n'existent plus ? Comment se fait-il que ces tribunaux, ces cours de justice qui présidaient aux intérêts du pays aient disparu ? et qu'au contraire la communauté de la vénérable sœur Bourgeois ait constamment subsisté depuis son origine, qu'elle se soit développée et accrue avec la population, et qu'enfin elle se trouve répandue aujourd'hui dans toute cette belle province ? C'est que les insti-

tutions temporelles n'avaient pour fondateurs que des hommes et n'avaient pour appui que des moyens humains : aussi sont-elles tombées avec la puissance qui les avait créées et soutenues. Si donc l'œuvre de la vénérée sœur Bourgeois a survécu à leur ruine, si elle subsiste encore aujourd'hui, si nous la voyons debout, pleine de vie et de force, il faut reconnaître et conclure qu'elle a eu dans son origine un autre principe que la puissance des hommes, et dans sa conservation un autre soutien.

" Voyez-vous cette fille modeste qui s'éloigne de la ville de Troyes son pays natal, sans suite, sans compagne, n'ayant qu'un petit paquet de linge qu'elle porte sous son bras ? Quel est donc son dessein ? Elle se rend à un port de mer pour passer de là en Canada et s'établir dans l'île de Montréal, encore inculte et déserte, plus exposée qu'aucune autre contrée à mille dangers, à cause de la fureur et des cruautés excessives des Iroquois. Eh ! quel peut donc être le fondement ou le motif d'une confiance si étonnante, je dirai même si audacieuse ? C'est que cette fille admirable, va exécuter dans cette île, les ordres de la Reine du Ciel, de l'auguste Vierge Marie dont l'île de Montréal est le douaire et le domaine.

" C'est elle-même qui nous affirme cette mission divine, et certes elle mérite bien d'être crue, après que ses vertus héroïques et la rare solidité de son esprit, jointes à une expérience de plus de deux siècles, ont justifié le témoignage et la vérité de sa céleste mission dans ce pays."

Ensuite M. Faillon représente Marie disant à la fidèle servante : *Va, je ne t'abandonnerai pas*, et celle-ci partant pour un pays inconnu, livrée à la divine Providence, n'ayant comme elle le dit, ni sou ni maille, et sa confiance est telle qu'en partant elle distribue aux pauvres le peu qu'elle possédait.

Dès qu'elle est arrivée, pour répondre à sa mission, elle fonde des écoles, elle réunit des compagnes, elle établit la Congrégation de N. D. de la Victoire pour les jeunes filles sorties des écoles. Les œuvres prospèrent, elles s'accroissent, elles font des merveilles, elles forment des âmes d'élite, et parmi elles la sœur Leber, la merveille de son siècle, qui accomplit la résolution de vivre comme recluse, à cet endroit même, dans une cellule derrière l'autel de l'ancienne église.

Le Prédicateur passe ensuite à la construction du premier sanctuaire élevé dans Montréal à la Ste Vierge, par la sœur Bourgeois, et ceci le conduit à parler de la nouvelle église élevée à Marie par les filles de la sœur Bourgeois. Ces deux sanctuaires en effet, séparés par un intervalle de près de deux siècles, se lient l'un à l'autre par des rapprochements frappants. Tous deux ont été élevés à Marie par la Congrégation qui lui est consacrée, l'un à son triomphe, l'autre à ses douleurs; l'un par la mère, l'autre par les filles; celui de Bonsecours recevait une statue miraculeuse venue de France, l'autre également reçoit une statue miraculeuse venue aussi de France, pour répandre aussi le culte de Marie.

Le premier sanctuaire est devenu un lieu de pèlerinage très-honoré, très-fréquenté, et nous voyons déjà qu'il en sera de même, pour le second. Enfin l'un est un témoignage de la mission divine de la sœur Bourgeois dans ce pays ; le second attestera, nous l'espérons, aux siècles futurs que les filles de la Congrégation sont dignes de leur mère, et qu'animées du même esprit, elles continuent à remplir dans le Canada et ailleurs, la même mission.

Il termina son discours par la peroraison la plus touchante, où il montra comme ces deux sanctuaires se rapportaient merveilleusement aux circonstances de la formation et du développement de cette mission. Aux premiers temps de dangers continuels, Notre Marie vient dans sa ville chérie sous le titre de Notre Dame de Bonsecours, mais à mesure que par le malheur des temps la ferveur primitive est de beaucoup refroidie et que l'on a à craindre des ennemis d'un autre genre : le luxe, la sensualité, les séductions du démon, Marie vient par le spectacle de ses douleurs, communiquer des armes invincibles; je veux dire l'esprit de componction et l'horreur du péché qui doivent être les fruitsde cette dévotion. Bien plus, nous trouvons dans les larmes de cette mère désolée, un moyen puissant pour retirer des mains de leurs ennemis les âmes qui ont eu la faiblesse de se laisser vaincre par eux, et qui gémissent dans un dur et malheureux esclavage.

"Béni soit donc le Seigneur qui a daigné se ressouvenir, par bonté
" pour nous, de ses miséricordes, et de la vérité des promesses qu'il
" fit autrefois à nos pères : *Recordatus est misericordiæ suæ et veritatis*
" *domui suæ Israel.* En nous donnant avec cette statue miraculeuse, ce
" moyen nouveau de sanctification, il montre sensiblement sa prédilec-
" tion persévérante pour cette ville qui lui fut toujours si chère, en con-
" sidération de sa divine Mère à qui elle fut consacrée."

A partir de ce moment la dévotion envers notre Dame de Pitié fit les plus grands progrès dans le pays ; des pèlerins vinrent de toutes parts ; des supplications furent adressées de toutes les parties de la province ; des présents considérables furent offerts pour le mobilier et l'ornement de l'Eglise.

Ce fut néanmoins de la part d'une noble dame de France, que Notre Dame de Pitié reçut son premier cadeau : nous voulons parler de Madame de Sourdis, résidant à Vendôme, département de Loir et Cher. Cette pieuse dame jouissant d'une grande fortune, et devenue veuve à l'âge de dix-neuf ans, avait consacré sa personne et ses biens au service de Dieu, dans la personne des pauvres, et surtout de la jeunesse. Brisant tous les liens qui l'attachaient au monde, elle s'associa quelques jeunes personnes, et se dévoua avec elles à l'instruction religieuse des enfants.

Après la révolution de 1830 elle acheta dans Vendôme une chapelle, qui avait été consacrée à Notre Dame de Pitié ; elle la fit réparer à ses frais et là avec les conseils de M. Faillon, qu'elle voyait souvent dans ses voyages de Paris, elle établit une œuvre tout à fait semblable à la petite œuvre des Catéchismes, de St. Sulpice de Paris, à laquelle M. Faillon avait donné une si grande impulsion. Elle avait réuni plusieurs jeunes filles parmi lesquelles des enfants de la petite œuvre de Paris, formées à l'enseignement des catéchismes, et avec elles elle faisait donner aux enfants pauvres de Vendôme l'instruction religieuse, suivant la méthode suivie dans les Cathéchismes de Paris.

Lorsqu'elle apprit que la statue de Notre Dame de Pitié d'Avignon,

qu'elle connaissait, et qu'elle avait été révérer en pélerinage, allait partir pour Montréal, elle pria M. Faillon à son départ d'emporter avec lui la clé de sa Chapelle, et de la déposer dans la statue miraculeuse. Ce qui fut fait selon ses intentions, le 2 Février, jour de la présentation de Notre Seigneur au Temple.

La clé enveloppée dans un parchemin porte l'écrit suivant :

" Clé de la Chapelle de Notre Dame de Pitié, appartenant à Madame
" la Comtesse de Sourdis, à Vendôme, (Loir et Cher, France.) O Marie
" soyez la gardienne des deux sanctuaires érigés pour faire honorer vos dou-
" leurs, gardez aussi nos cœurs, et cachez les dans le votre transpercé pour
" notre amour."

Madame de Sourdis accompagna ce petit présent d'un cœur en vermeil que l'on voit maintenant entre les mains de la statue et qui porte l'inscription suivante : " *A Notre Dame de la Congregation de Ville Marie, la petite Communautc des enfauts de Notre Dame de Pitié de Vendome.*" Le nom de Madame de Sourdis et de ses collaboratrices est enfermé dans ce cœur. Enfin elle envoya aussi une aube magnifique qui avait été brodée par sa mère à laquelle M. Faillon ajouta un beau candélabre en cuivre doré qui avait orné pendant longtemps le sanctuaire de Notre Dame de Lorette, et qui, après certaines restaurations, avait été remplacé par un autre.

M. Faillon qui avait procuré le don de la statue de la Sainte Vierge à Montréal, mit tous ses soins à en répandre la dévotion.

Un grand nombre de personnes se présentèrent au sanctuaire de Notre Dame de Pitié, et lui demandèrent différentes grâces, et d'après leurs déclarations, des prodiges ayant éclaté à cette occasion, M. Faillon se fit un devoir d'aller les vérifier par lui-même, non seulement dans la ville de Montréal, mais dans les paroisses environnantes.

Il visita plusieurs familles dans la ville de Montréal et là il trouva plusieurs malades guéris par le recours à Notre Dame de Pitié. Il recueillit le témoignage des médecins et des parents, des confesseurs, des sœurs

des Congrégations religieuses qui avaient pris soin des malades, et avec tous ces témoignages, il jugeait s'il pouvait affirmer que la guérison eût été miraculeuse.

Après avoir vérifié un assez grand nombre de faits réputés prodigieux, parmi lesquels il en trouva plusieurs dont il put établir l'authenticité, il ne craignit pas de s'en aller aux plus grandes distances dans le Diocèse, pour vérifier d'autres prodiges dont plusieurs curés lui avaient donné connaissance.

Il se rendit à la paroisse d'Acton qui est située à près de soixante milles de Montréal ; et là, sur l'indication de M. le curé Ricard, il put visiter jusqu'à cinq familles qui avaient déclaré qu'elles avaient recouru à Notre Dame de Pitié, et qu'elles en avaient obtenu une salutaire assistance. Ce fut au mois d'Octobre 1860 qu'il entreprit ce voyage, et il visita plusieurs personnes dont il put constater la guérison obtenue par le recours à Notre Dame de Pitié.

1o. M. Mourier, maire de la paroisse, malade de consomption, condamné par tous les médecins, arrivé à la dernière période de la maladie, ayant reçu tous ses sacrements, avait été alors conseillé de recourir à Notre Dame de Pitié, il prit un peu d'huile, et à la surprise universelle, le lendemain il se réveilla complètement guéri, et il est encore en bonne santé depuis quatorze ans de guérison

2o. Une personne affligée d'un cancer depuis 18 ans, déclara avoir été guérie après avoir eu recours à l'huile de Notre Dame de Pitié.

3o. Un enfant malade depuis plusieurs années de dartres inguérissables, au dire des médecins, et qui en avait été abandonné, guérit en quelques jours d'emploi de l'huile de la lampe.

4o. Une autre mère de famille qui déclara un fait semblable par rapport à son enfant

5o. Une autre famille qui avait logé pendant longtemps dans une demeure exposée à l'humidité, avait été frappée de cécité partielle, c'est-à-dire le père, la mère et un de leurs enfants, qui souffraient tellement des

yeux, qu'il fallait les conduire par la main. M. le curé ayant fait une neuvaine à Notre Dame de Pitié, toute la famille fut guérie à la fin de la neuvaine.

6o. Une autre personne ayant aussi souffert de cécité pour avoir demeuré sous les bois, se trouva guérie au bout d'une neuvaine.

M. Faillon appliquant à tous ces cas les règles de l'Eglise, interrogea les malades, ceux qui avaient été témoins de leur guérison, les différents médecins, le pasteur, et il put se convaincre d'après toutes ses recherches, que le changement d'état de ces pauvres malades pouvait être attribué au secours de la Sainte Vierge

Dans le mois de Novembre 1860, M. Faillon put vérifier encore des guérisons extraordinaires dans la ville de Montréal, ou dans les paroisses environnantes. L'année suivante, M. Faillon s'en alla vérifier d'autres faits miraculeux, à cinquante milles dans le Nord, dans le district de St. Jérôme. Etant arrivé à St. Jérôme accompagné de M. le curé, il s'en alla jusqu'à la paroisse Ste. Adèle située cinq lieues plus loin, au milieu des bois, sur les bords d'un lac ; là il trouva une mère de famille qui lui déclara qu'ayant été atteinte d'une grave maladie de poumons déclarée incurable par les médecins, elle fut guérie instantanément après avoir recouru à l'huile de Notre Dame de Pitié.

M. Faillon recueillit ainsi un très-grand nombre de guérisons, et il en vérifia pour sa part dans le courant des l'années 1860 et 1861 près de trente. Il prit soin d'écrire les procès-verbaux de ces faits merveilleux, et il les a déposés au sanctuaire de Notre Dame de Pitié ; ces narrations ont été reproduites dans différentes publications du pays. Ce fut une grande consolation pour lui de voir comme la confiance envers la statue de Notre Dame de Pitié se répandit généralement. Mais sa satisfaction fut au comble quand il vit par quels prodiges la très-Sainte Vierge ratifiait l'envoi de sa statue en Amérique, et avec quelle bonté et quelle libéralité, elle répondait aux hommages nouveaux dont elle était l'objet.

Depuis ce temps, grâce au zèle de M. Faillon, la dévotion pour Notre

Dame de Pitié est répandue dans tout le pays, la statue de Notre Dame de Pitié a été reproduite en différentes grandeurs et on la trouve dans les communautés principales, dans un grand nombre de paroisses, et un libraire intelligent en ayant fait faire des reproductions en petit, ainsi que des photographies très-bien exécutées, les familles dans un grand nombre de paroisses se sont empressées de s'en procurer pour les placer dans leur demeure.

M. Faillon continua de s'occuper jusqu'à son départ de la rédaction de son grand ouvrage dont nous nous réservons de parler dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANCAISE EN CANADA.

Comme nous nous sommes proposé de faire connaître les recherches auxquelles M. Faillon s'est livré dans la composition de chacun de ses ouvrages, nous allons essayer de donner une idée de son travail dans cette histoire de la colonie française en Canada, qui devait s'étendre depuis la première navigation de Jacques Cartier, jusqu'à la fin de l'occupation du gouvernement français en 1760. Il n'y a eu que trois volumes de terminés qui nous conduisent jusqu'à l'année 1675. On peut croire qu'il prit connaissance de tout ce qui se rapportait à son sujet, et l'on en a la preuve dans les citations qu'il donne si fidèlement à la marge des pages. Les ouvrages qui concernent l'Amérique sont considérables. Charlevoix qui écrivait il y a cent cinquante ans, a donné la table des ouvrages sur l'Amérique, édités de son temps, et il en cite plus de quatre-vingt dont nous retrouvons presque tous les noms dans les citations de M. Faillon ; mais à cela il faut encore ajouter des sources considérables d'informations auxquelles il a recouru ; ainsi il a parcouru les actes de l'Etat Civil des principales paroisses du Canada, ensuite il a lu les documents déposés dans les communautés religieuses du pays, et ensuite les documents des maisons mères de ces communautés, en France ; enfin il a pris connaissance des correspondances des officiers du gouvernement, déposées aux ministères de la marine, de la guerre, des affaires étrangères, à la bibliothèque du Louvre ; nous tâcherons de donner une énumération aussi étendue que possible de ces recherches.

Nous aimons à citer une excellente analyse qui a paru dans la *Bibliographie Catholique*, lors de l'apparition de l'ouvrage.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA, ETC.

" Voici une histoire de longue haleine, une histoire consciencieuse, puisée aux sources, et dont la religion et le patriotisme ont inspiré toutes les pages. Nous avons de très-nombreux ouvrages sur le Canada, mais ils sont loin d'avoir épuisé un sujet si intéressant ; un savant pieux et modeste a voulu apporter le fruit de ses recherches. De nombreux voyages au Canada, sept ans de séjour en ce pays, lui ont rendu possible la composition de cet ouvrage sur le lieu même. Dans ce but il a compulsé les archives de la marine, celles du ministère des affaires étrangères, celles du ministère de la guerre, du dépot des fortifications, les archives de l'Etat, les manuscrits des grandes bibliothèques de Paris, du Séminaire St. Sulpice, de la préfecture de Versailles, de l'Archevêché et de la préfecture de Rouen, du musée Britannique. Cette énumération n'est même pas complète, car à la marge des pages nous voyons figurer beaucoup d'autres documents où il a puisé. Au milieu de tous ces matériaux, la marche de son livre n'est ni embarassée, ni confuse ; tout est clair, net et précis; tout vient à sa place et à son heure. En se conformant d'habitude à l'ordre chronologique, il n'a eu garde d'entasser, année par année, tous les faits de la même date ; il a souvent, pour être plus clair et pour soulager la mémoire du lecteur, donné tout un chapitre d'une catégorie spéciale d'évènements, indiquant ceux d'une autre nature qu'il trouvait sur sa route, et qu'il se réservait de développer plus tard, rattachant par quelques brèves paroles le passé au présent, et faisant par là de la succession des choses une chaîne où l'œil ne rencontre aucune solution de continuité, où tout se déroule dans un ensemble harmonieux et sympathique.

" En interrogeant les sources pour leur demander la vérité historique qu'elles seules possèdent, il n'a pas négligé les travaux connus, il se plait

souvent à les citer ; mais avec une grande sureté de critique, il sait aussi les combattre dans une discussion où il y a toujours autant de charité que de savoir et de bon goût ; il n'est pas jusqu'au Père Charlevoix dont *l'Histoire de la Nouvelle Franee* jouit, du reste, d'une réputation méritée, qu'il ne prenne à partie, soit dans les notes sobres qui sont répétées au bas du texte, soit dans les autres beaucoup plus étendues, qui terminent le premier volume, *et novs ont paru un modèle du genre.* Enfin pour compléter cette vaste étude, dont l'érudition doit effrayer la légèreté de notre temps, il résume dans des tables fort étendues, au commencement de chaque volume, toute la série des faits. C'est un compendium précieux de l'ouvrage.—Jetons maintenant un regard sur cette œuvre de bénédictin. Enfin le critique termine l'examen de la première partie en disant : Dans sa modestie, l'auteur croit n'avoir fait qu'une ébauche ; aucun de ses lecteurs ne partagera son avis ; tous féliciteront la religion, la science et le Canada, en voyant un sujet d'une telle richesse confié à des mains si expérimentées."

Voici donc ce qu'on a pensé d'un pareil travail, et en le parcourant on voit comme ces assertions louangeuses d'une critique éclairée sont méritées.

Dans son introduction où il parle des premiers voyages du commencement du seizième siècle accomplis par Jacques Cartier, il ne se contente pas de faire mention des sentiments des principaux auteurs sur la date des premiers explorateurs du continent transatlantique, mais il les cite tels que Davity qui écrivait en 1660, Brutel de la Rivière en 1727, l'Art de vérifier les dates, et Ramusio ; en indiquant avec soin l'édition, l'endroit, la page de manière à faciliter toute recherche à ceux qui voudraient vérifier les textes, les constater et en apprécier la valeur. Ensuite il prend le récit de Jacques Cartier, il l'analyse, puis le commente avec les réflexions les plus judicieuses. Enfin il prend soin de l'appuyer des pièces justificatives qu'il a su trouver, en grand nombre ; il cite les lettres patentes de François Ier accordées à Jacques Cartier en 1540, sur la recommandation

instante de Philippe de Chabot, grand Amiral de France ; il cite encore les passages des relations de Champlain, de Lescarbot, du pilote Alfonse de la Saintonge qui confirment les assertions de leur illustre devancier.

A propos de Philippe de Chabot, M. Faillon sait faire ressortir la gloire qu'il a eue de décider cette expédition, et de choisir un homme d'un aussi grand mérite que Jacques Cartier.* Quand il parle de l'Evêque Briconnet qui bénit le second voyage du capitaine Malouin, il nous dit d'après le *Gallia Christiana* quel était le mérite de cet illustre prélat ; il en sera ainsi toutes les fois qu'il nommera quelques uns des personnages éminents qui ont pris part en France à ces expéditions lointaines, tels que le Président Jeannin, le Prince de Condé, le Cardinal de Richelieu, le grand ministre Colbert.

Dans la narration, il expose avec détail les découvertes de Jacques Cartier dans le Saint-Laurent, il laisse quelquefois parler cet illustre capitaine qui s'exprime souvent, avec la plus haute éloquence, principalement sur les motifs religieux qui avaient déterminé le Roi de France à ces établissements lointains, qui devaient avoir de si grandes conséquences.

Ensuite il rapporte les entreprises qui ont suivi les tentatives de Jacques Cartier, et dans un chapitre particulier sur la première occupation de l'Acadie et des terres avoisinantes comme Port-Royal, etc., par le Baron de Poutrincourt et son fils ; il donne une analyse succincte, de ce brillant narrateur de l'expédition, Marc Lescarbot Avocat au Parlement de Paris, grand ami du commandant, qui nous a laissé près de dix volumes écrits avec talent, mais qui sont empreints de l'esprit du temps et de préjugés contre les religieux de la Compagnie de Jésus. M. Faillon

* Philippe de Chabot grand amiral de France, qui eut tant de part à l'établissement de la Nouvelle France, était un des plus grands militaires de son temps ; il s'était distingué aux batailles de Marignan et de Pavie ; enfin en 1535 il conquit le Piémont sur les Espagnols. On voit sa statue funèbre au Musée du Louvre. C'est un chef-d'œuvre admirable du grand artiste que l'on appelle Jean Cousin, il a su en cette œuvre rappeler le style de Michel-Ange, dont il avait été l'élève.

cite Lescarbot, mais en même temps, à chaque page, il met en opposition le récit du P. Biard qui avait été composé pour servir de réponse aux allégations peu réfléchies de Lescarbot. On peut remarquer comme M. Faillon sait attribuer la plus grande autorité au P. Biard en qui il reconnait un esprit droit, et des sentiments aussi purs que dévoués à la cause de l'apostolat Catholique.

Il passe ensuite à tout ce qui concerne les voyages de Champlain dont il analyse les relations de 1603 à 1635 ; il n'y a pas d'histoire ancienne du Canada qui ait consacré autant de place aux œuvres de Champlain en Amérique ; mais s'il consacre plus d'étendue aux commencements de Montréal, c'est que la plupart des matériaux pour Montréal, n'avaient pas encore été mis au jour, et que l'importance de ces œuvres, n'avait pas été appréciée à sa juste valeur.

Il aime aussi à citer les éloges qui ont été donnés de Champlain par ses contemporains ; parmi lesquels on peut citer celui qui les résume tous M. de la Chesnaye : " Champlain, dit-il, était très propre à assurer le succès de l'établissement de Québec ; il était d'un courage à toute épreuve, d'une grande expérience, d'un sens droit, d'une piété sincère et solide, et sa constitution robuste le rendait d'ailleurs infatigable au travail, capable de résister au froid, au chaud et à la faim."

Il explique ses relations par la concordance de quatre auteurs différents : Marc Lescarbot, le P. Leclerq, le P. Sagard, la relation des PP. Jésuites ; il ne néglige aucune occasion de faire ressortir ses bonnes qualités ; de plus, il justifie en général toutes ses mesures, mais il est vrai qu'il cite du P. de Charlevoix sa désapprobation de l'intervention armée de Champlain dans les querelles des nations sauvages, (Histoire de la Nouvelle France, tome III, page 200) ; c'est aussi le sentiment de l'excellent auteur du Cours d'histoire du Canada, M. Ferland, tome 1er, page 148, etc., etc.

M. Faillon explique avec beaucoup de clarté, les deux grands obstacles

que Champlain rencontra dans le succès d'une si belle entreprise : d'abord l'avidité des membres de la Compagnie, qui voulaient que l'on ne s'occupât absolument que de la traite avec les sauvages et des intérêts du commerce, et ensuite la mauvaise volonté des Huguenots qui tenaient plusieurs des principaux emplois de la Compagnie et qui étaient absolument opposés aux succès de la religion catholique.

M. Faillon nous montre comment Champlain ne se laissa pas abattre par ces difficultés ; lorsqu'il était arrêté dans les efforts de son zèle pour la conversion des sauvages, il repassait aussitôt en Europe pour exposer l'état des affaires et pour se faire donner un appui et des injonctions plus formelles. C'est ainsi que jusqu'à sa mort il fit entre 1607 et 1635, près de quinze voyages. Nous voyons en ses écrits comment il exposait vers 1615 les difficultés qu'il rencontrait en ses enterprises. D'abord il se plaint du scandale que donnent les employés de la Compagnie, qui se laissent gagner par les désordres des sauvages, et même les dépassent par leur vices.

Ensuite, il déplore la présence des Huguenots dans la Compagnie, qui contredisaient les missionnaires et altéraient la foi des nouveaux convertis : il mentionne aussi l'opposition de la part des habitants qui combattaient toute œuvre qui compromettait suivant eux le commerce, telle que la vie sédentaire que les missionnaires voulaient introduire parmi les sauvages.

Enfin difficultés de la part des sauvages qui sont sans intelligence, et sans conscience et se laissent facilement décourager ; mais il y avait bien d'autres obstacles de la part des étrangers :

Les Hollandais qui dès lors, avaient fondé New Amsterdam à l'embouchure de la grande rivière de l'Hudson, et plus haut le port d'Orange pour le commerce ; les Anglais établis au Cap Cod et dans la Virginie ; les Suédois à New Jersey qu'ils appelaient Nouvelle Suède ; les uns et les autres secondaient les entreprises des sauvages contre les établissements français en fournissant des armes et des munitions.

Enfin les Calvinistes de la Rochelle en guerre avec le roy, causaient aussi du tort à la Colonie.

Bien qu'éclairé par ces raisons, le gouvernement n'accorda d'abord qu'une partie des demandes de Champlain, sans prendre de décision contre les réformés; mais ces moyens ayant paru insuffisants, alors le grand Cardinal Richelieu se décida à accorder toute confiance aux vues de Champlain. Il décréta d'exclure entièrement les Huguenots de la société qu'il établit sur une nouvelle base, sous le titre de *Compagnie de la Nouvelle France.* Il est décidé que la compagnie doit faire passer au moins 300 hommes et promettre d'en envoyer 4000 en 15 ans, elle doit les nourrir pendant 3 ans et ensuite leur donner des terres, elle doit exclure tous autres que les catholiques et nommer trois ecclésiastiques par chaque habitation (daté du siége de la Rochelle 1628.)

Or voilà ce qui arriva : les Huguenots se trouvant exclus par ces dispositions, excitèrent aussitôt les Anglais à s'emparer de Québec et deux français David et Thomas Kerk se mirent à la tête d'une expédition qui de 1626 à 1629 envahit le St. Laurent, brûlant des postes, interceptant les communications, et enfin finit par s'emparer de Québec le 19 Juillet; mais déjà un traité de paix était signé à Breda entre la France et l'Angleterre.

Champlain revenu aussitôt en France fait valoir ses droits et l'antériorité du traité de Breda à la reddition de Québec; il obtient gain de cause, et en mémoire du fait, aussitôt après le retour de la colonie française en 1632, il fait élever la chapelle de Notre Dame de la Recouvrance.

M. Faillon, ayant décrit les principaux événements, jusqu'à la mort de Champlain en 1635, énumère les obstacles que présentait l'établissement d'une colonie en Canada.

François Ier. y avait renoncé après l'envoi de six expéditions : ses successeurs de 1547 à 1600 avaient été mal secondés par des spéculateurs intéressés et sans souci du bien des âmes. Au commencement du XVIIe siècle, se présentent des hommes dévoués, parmi lesquels Champlain brille

au premier rang. Mais après vingt années d'efforts, Champlain ne voyait à Québec en 1629, que quelques familles de colons bien établis et affectionnés au sol. Alors le cardinal de Richelieu prend l'œuvre en main et veut la seconder de tout son pouvoir ; il fonde la société de la Nouvelle-France qui comptait 110 membres et envoie des colons, et des religieux. Or en 1640, au bout de dix ans, tous ces efforts n'avaient réussi qu'à établir deux cents personnes dans tout le pays, en comprenant même prêtres, les religieux, les femmes et les enfants.

Mais d'où venait cet insuccès ? Il pouvait venir de bien des causes que nous ne pouvons toutes connaître maintenant : voici quelques unes des principales qui suffiront pour tout expliquer : d'abord le froid excessif qui semblait rendre le pays à jamais inhabitable. Les nouveaux arrivés ne trouvant ni maisons, ni abris, ni chemins, ni moyens de transport, étaient soumis à des épreuves désespérantes, c'est ce que remarquent les auteurs du temps : *La relation de* 1635 *des PP. Jésuites ; Marc Lescarbot ; Thevet en son ouvrage sur la France Antartique ; l'historien de l'établissement de Baltimore*, ce dernier, fait observer que le climat au-dessus du 40e degré de latitude, était regardé comme trop rude pour des *constitutions anglaises*.

Un second obstacle venait de l'interdiction du commerce faite aux colons ; la compagnie des associés ayant le monopole.

Enfin l'agriculture était si difficile, dans ces commencements, qu'elle ne pouvait rémunérer les travailleurs.

Pour avoir un établissement, il fallait de grands secours de la mère patrie : mais des secours constants, persévérants et tout à fait désintéressés, sans prévision de rénumération dans l'avenir ; de plus il fallait des colons guidés par des vues de sacrifice et de dévouement, déterminés à tout supporter ; non seulement les rigueurs du climat, les privations, mais des dangers extrêmes, car il y avait à lutter contre des peuplades nombreuses, implacables et fournies abondamment d'armes à feu par les établissements voisins de la Nouvelle Angleterre et de la Nouvelle Orange.

Or, quand après la mort de Champlain, tout semblait en détresse, le Seigneur vient en aide à la jeune colonie et lui procure miraculeusement des ressources inattendues qui devaient assurer un succès jusque là vainement poursuivi. Des hommes de foi et de dévouement se décident à fournir les moyens d'une nouvelle entreprise, et en même temps des héros s'offrent, pour les seconder et assurer l'établissement de la religion, en ces contrées inhospitalières.

Il est intéressant de voir les circonstances de ce fait, circonstances merveilleuses, et dont le caractère surnaturel est appuyé sur des preuves incontestables.

Champlain, le grand champion de l'établissement du règne de Dieu en ces contrées, était mort le 25 décembre 1635, et quelques semaines après, le 2 février 1636, un pieux gentilhomme de la Flèche, M. de la Dauversière, étant en prières, reçoit l'avis de fonder un établissement à une certaine distance de Québec, pour couvrir les voies qui conduisaient au centre de la colonie française et pour être plus au centre des populations que l'on voulait gagner et convertir. L'endroit où il doit fonder ce nouveau poste, lui est montré de la manière la plus claire et la plus distincte, et il lui est dit en même temps, qu'il doit songer à y envoyer une compagnie d'hospitalières qu'il établira lui-même dans ce dessein. Cet avis devait lui être réitéré, plusieurs fois, avant que l'œuvre fut en voie d'exécution.

Mais chose étonnante, il n'était pas le seul qui eut reçu cette injonction, et en effet le même jour, un jeune ecclésiastique qu'il ne connaissait pas, M. Olier alors agé de vingt six ans établi à Vaugirard avec quelques prêtres, est averti qu'il doit se consacrer à fonder un établissement pour le bien de la religion à un endroit du Canada qui lui est montré de la manière la plus distincte et en même temps, il lui est enjoint d'établir une compagnie de prêtres pour prendre soin des intérêts spirituels de l'entreprise.

Or dans ces deux révélations arrivées le même jour, il s'agissait de la même œuvre, l'endroit indiqué était le même, et pour l'occuper il était ordonné à l'un des deux serviteurs de Dieu d'établir une société d'hospi-

talières pour l'assistance matérielle des colons, et à l'autre une compagnie de prêtres pour l'assistance spirituelle. Un certain temps se passa et fut employé de part et d'autre à préparer la réalisation de ce dessein, lorsque cinq années après chacun des deux élus de la providence divine eut fortuitement la pensée de se rendre à un même endroit, c'est à-dire à la résidence du garde des sceaux à Meudon pour l'entretenir d'intérêts particuliers. M. Olier attendait son audience dans la galerie du chateau, lorsqu'il voit venir à lui Mr. de la Dauversière qu'il ne connaissait pas.

Ces deux hommes se voyaient pour la première fois, mais ils sont avertis de la communauté de leur vocation et de leur mission, ils se saluent par leur nom, et tombent dans les bras l'un de l'autre en bénissant le Seigneur de cette rencontre merveilleuse.

L'œuvre prit alors tous les développements désirables ; de riches seigneurs s'y associèrent, M. de Liancourt, M. de Renty, M. de Montmore, M. de Fancamp, des princes du sang. Enfin au moment où la nouvelle compagnie achetait l'Ile de Montréal du propriétaire M. de Lauzon, un gentilhomme encore jeune, retiré du service, désirant se consacrer à une œuvre de zèle, se présentait : c'était M. de Maisonneuve. C'est lui qui devait être le fondateur de Montréal, et en faire le boulevard de la colonie pendant vingt-cinq années d'un dévouement intrépide et de l'administration la plus sage.

C'est pendant ce laps de temps que M. de Maisonneuve établit Montréal et installa les colons, les protégea contre tout danger, donnant en même temps l'exemple de toutes les qualités d'un homme de guerre, et des vertus d'un chrétien consommé.

Ce sont les temps héroïques de la Colonie dont les détails étaient disséminés dans des recueils ignorés pour la plupart jusque dans les dernières années : l'histoire de Montréal par M. Dollier de Casson, les documents des ministères en France, les pièces des différents greffes, les annales des communautés religieuses.

M. de Maisonneuve arriva en Canada en 1641 avec une recrue nom-

breuse, les Hospitalières et leur supérieure Mdlle. Manse l'accompagnaient. L'année suivante au 17 mai 1642, il vient prendre possession de l'Ile de Montréal, et il commence son installation. Ses hommes abrités sous les grands arbres, restent toute une année sans être découverts par les chasseurs et les coureurs indiens. Pendant ce temps on élève une enceinte, on creuse un fossé profond, on construit un fort spacieux avec logements et magasins, et enfin l'on installe une belle chapelle, toute revêtue à l'intérieur, de l'écorce des immenses bouleaux qui environnaient le fort. Dieu assiste l'enterprise et lui assure toutes les faveurs spirituelles et temporelles ; le Pape Urbain VIII bénit l'œuvre en 1642. Louis XIII en 1643 et Louis XIV en 1645, approuvent l'entreprise et promettent leur concours et les colons sont remplis de courage et d'assurance.

Ce site de Montréal découvert et nommé par J. Cartier, signalé par Champlain, désigné miraculeusement à M. de la Dauversière et à M. Olier, était donc ainsi mis en possession de sa grande destinée.

Là, à soixante lieues du centre, était fondé ce poste défenseur avancé de la colonie française, et au milieu même de ses ennemis.

Or, quelle destinée merveilleuse que celle de ce retranchement attaqué à chaque saison et ne se laissant pas entamer, se recrutant et se ravitaillant sans cesse sous le feu et les surprises des Sauvages ; commandant toutes les voies qui conduisent au centre de la colonie, arrêtant tous les coups portés contre elle, vigie toujours en éveil, sentinelle perdue au milieu du désert, lançant parfois 17 hommes contre des milliers d'aggresseurs, tombant comme la foudre sur leurs entreprises, puis à la première trêve envoyant des explorateurs, jusqu'au fond de l'ouest, à 800 lieues. Et au milieu de ces luttes, de ces surprises, de ces attaques, fondant une ville riche, puissante, populeuse et dont l'avenir n'offre pas de limites. Tel est ce berceau jeté sur les rives du St. Laurent, et d'où devait sortir un jour Montréal.

Vers l'année 1643, les Sauvages, dans une de leurs courses sur le fleuve, furent surpris de voir des constructions nouvelles. Ils cherchèrent d'abord à deviner la force des nouveaux venus, puis se placèrent en embus-

cades ; ils furent déjoués plus d'une fois et à la fin de l'année, ils n'avaient pu surprendre que six travailleurs dont ils tuèrent trois, emmenant les autres en esclavage. Il est intéressant pour nous de savoir que les noms de ces trois premières victimes sont sur le régistre de la paroisse Notre-Dame.

L'année suivante, les Indiens reviennent, ils entourent M. de Maisonneuve à la tête de quelques hommes, lui en tuent trois, mais n'osent l'attaquer dans son fort après avoir perdu leur chef qui périt de la main de M. de Maisonneuve. En 1645, après quelques tentatives infructueuses, les Iroquois demandent la paix, ils voulaient pouvoir réunir les tribus, et M. de Maisonneuve que ces ouvertures pacifiques ne peuvent tromper, met ce temps à profit en allant chercher du renfort en France.

L'année suivante, en 1646, la guerre recommence ; elle devait durer quatre ans, pendant lesquels le commandant brave toutes les surprises, et augmente le nombre des colons. Il est secondé par deux nouveaux arrivés qui sont des héros : Lambert Closse, qui devint son lieutenant, et Charles LeMoyne, le chef de la famille des Longueuil, qui furent les grands hommes de guerre de la Nouvelle-France. C'est dans ce laps de temps que les sauvages immolèrent le P. Daniel, les PP. Lallemand et de Brebeuf.

Après une trève de peu de durée, la guerre recommence en 1652 avec un nouvel acharnement. Les tribus sauvages descendent en masse par le Richelieu et le St. Laurent et veulent en finir, elles multiplient les attaques de jour comme de nuit, elles croient le succès assuré. Les gens de Québec eux-mêmes pensaient que Montréal était perdu ; il est vrai que ses défenseurs eurent à faire les efforts les plus héroïques. Souvent ils se battirent un contre dix, mais jamais ils ne se laissèrent entamer. Un jour, à la Pointe St. Charles, M. LeMoyne avec quelques hommes, défit un corps d'Indiens et leur tua trente hommes ; de son côté Lambert Closse, avec 20 ou 30 hommes, dans une rencontre, mit en fuite 200 ennemis, et dans une autre avec 24 hommes, repoussa plusieurs centaines d'assaillants, et en mit 80 hors de combat. Une autre fois, à la

Pointe St. Charles, 16 hommes attaquent un corps considérable d'ennemis et tuent 32 hommes à la première décharge de leurs fusils et de leurs pistolets.

Il y aurait, dit un historien du temps, bien d'autres traits du même genre à citer, mais ils étaient si fréquents qu'on ne les a pas tous relatés. Enfin, ces attaques furent si redoutables et si multipliées qu'à Québec on croyait que Montréal était anéanti. Au printemps de 1653, on envoie une embarcation de Québec pour savoir ce qui s'est passé, l'embarcation arrive par un brouillard très épais, passe plusieurs fois près de l'habitation sans la voir, et revient annoncer à Québec qu'il ne reste plus rien de l'établissemeut.

Cependant les efforts des Indiens ne diminuaient pas la résolution des colons, leur piété les rendait inébranlables, ils se battaient comme des lions et rien ne pouvait étonner leur intrépidité.

On ne peut trop admirer les vertus de ces temps héroïques : les chefs étaient des saints et les colons suivaient leurs exemples. M. de Maisonneuve et ses lieutenants; Mlle. Manse, Mlle. Bourgeois, Mme. D'Ailleboust, et sa sœur Mlle. de Boulogne, rappelaient les temps de la primitive église. Aussi, malgré les dangers, le dessein de fonder une ville chrétienne au milieu des déserts est poursuivi; on élève des habitations, les campagnes voisines sont mises en culture et M. de Maisonneuve, plein de confiance dans le succès de l'œuvre, va en France pour aller demander à M. Olier de réaliser la promesse qu'il avait faite, d'envoyer des prêtres de sa compagnie.

En 1657, arrivent des prêtres de St. Sulpice, ayant à leur tête M. de Queylus, directeur du séminaire de Paris. Ils viennent avec une recrue de 110 personnes et peu de temps après leur arrivée, ils sont témoins des incidents les plus tragiques de la guerre. Les Iroquois assassinent plusieurs habitants aux portes de la ville : St. Père et ses compagnons.

En 1660, Daulac, avec dix-sept hommes, va soutenir l'effort de plusieurs milliers d'ennemis. L'année suivante, Montréal fait des pertes sensibles ;

M. Lemaitre, et peu de temps après M. Vignal, tous deux prêtres du séminaire, sont tués avec des colons, mais Montréal se développe. Lambert Closse reçoit en fief une partie du faubourg St. Laurent, il y met une redoute et des hommes pour la défendre. Charles Lemoyne occupe l'autre côté du fleuve. M. de Queylus bâtit une redoute à l'est de la ville, au quartier Ste. Marie, et une autre vers la Pointe St. Charles. M. de Maisonneuve élève une redoute au Côteau St. Louis, là où fut ensuite la citadelle, et la ville composée déjà de quarante maisons, est ainsi environnée de défenseurs.

Ce fut de 1662 à 1664 que M. de Maisonneuve consolida l'organisation des milices qui devait assurer la sécurité de la colonie. Il établit d'abord la milice mobile, qui devait toujours être prête à se porter à tous les points du pays menacé par l'ennemi et qui fut remplacée plus tard par les troupes régulières envoyées par le Roi; enfin il établit la milice sédentaire qui eut une influence encore plus décisive, c'était un corps composé de 20 escouades, où l'on trouve dès 1660 presque tous les noms des familles résidant actuellement dans le district de Montréal ; cette société, mise sous le patronage de la Ste. Vierge, après avoir souvent payé de son sang la défense du pays, continue de nos jours sous forme d'association de piété, avec son ancien nom de Congrégation de Notre-Dame, comptant actuellement encore plus de deux mille associés.

M. de Maisonneuve ayant accompli près de vingt-cinq années de travaux pendant lesquelles le sort de Montréal fut définitivement assuré pour l'avenir, voyant la ville déjà remplie, les territoires voisins occupés par des cultivateurs laborieux et des défenseurs intrépides, reçut la récompense que le Seigneur a promis tout particulièrement à ses dévoués serviteurs : comme son maître il fut méconnu et disgracié.

En 1664 il est remplacé par des hommes revêtus de la confiance souveraine, " bien qu'ils ne le valussent pas."* Rien de plus touchant que les

(*) Histoire de l'Hôtel Dieu de Québec, page 125.

derniers temps de la vie de M. de Maisonneuve, réfugié à Paris dans une demeure obscure, où il avait construit une cabane de sauvage, s'intéressant toujours à l'œuvre de Montréal, et enfin nous dit M. Faillon : " s'endormant dans le Seigneur avec une confiance d'autant plus parfaite, que n'ayant pas reçu sur la terre la récompense de ses services, il était plus assuré de la recevoir tout entière dans le ciel."

Pour toute cette première partie de l'histoire, M. Faillon a donné les plus complets développements, qu'il aurait pu mettre sous ce titre : *Comment on fonde une ville ;* titre d'autant plus frappant que cette ville est devenue providentiellement la plus importante du Canada; quant aux chapitres suivants ils pourraient être intitulés ainsi : *Comment on établit une colonie.* M. Faillon, dans l'étendue de son troisième volume, nous donne les détails de l'organisation conçue par le premier ministre Colbert et exécutés par son envoyé M. Talon. Ces renseignements sont pleins d'intérêt, surtout à notre époque où l'on comprend de nouveau l'importance des colonies, et où l'attention est fixée sur le développement des dernières entreprises en Australie, en Algérie et dans l'extrême Orient.

Louis XIV en 1659, à l'âge de 21 ans ayant conclu la paix avec les puissances ennemies de la France, entrainé par une activité infatigable ayant le sentiment des grandes choses, soutenu, guidé et déterminé par les conseils de Colbert, résolut de prendre tous les moyens pour accroître la prospérité et les ressources de son royaume, en secondant au dedans l'industrie, et au dehors le développement des colonies.

Dès lors nous voyons l'ensemble des moyens que le ministre employa sous l'impulsion de ce roi qui tout jeune se révéla avec les qualités qui font les grands souverains. Ayant des idées neuves, grandes et étendues, sachant donner sa confiance à des hommes capables ; d'un coup d'œil devinant des génies ; allant les chercher au milieu de son peuple, les mettant dans l'emploi qui leur convenait, les soutenant ensuite de toute sa puissance, contre le vulgaire, et contre leurs propres défail-

lance, et tandis qu'il agrandissait le domaine de la France, établissant à Québec et à Montréal un foyer d'action qui embrassa toute l'Amérique du Nord, et qui l'aurait assurée à la France sans les fautes et l'incurie qui survinrent un siècle plus tard.

Il établit d'abord la Compagnie des Indes Occidentales avec des règlements si admirables que si elle avait suivi les errements de son fondateur elle aurait pu porter tous les établissements français en Amérique, de l'embouchure du St. Laurent à l'embouchure du Mississipi, au plus haut degré de prospérité. Ainsi elle aurait été inattaquable à ses ennemis, elle aurait offert un débouché inépuisable au trop plein de la population et elle aurait sinon prévenu, du moins atténué l'explosion des ambitions et des passions qui ont amené les catastrophes de la fin du XVIIIe siècle.

Ensuite le Ministre envoya des représentants de l'autorité Royale en les mettant au-dessus des autorités locales qui pouvaient se laisser gagner par des intérêts personnels. M. de Courcelles était gouverneur, M. de Tracy, lieutenant général, et M. Talon, intendant de la Colonie. Nous trouvons de précieux renseignements dans les instructions adressées par le ministre Colbert à M. Talon. L'Intendant est chargé d'abroger les décisions prises par l'ancien gouverneur; il doit réduire la dîme au vingt-sixième d'après les représentations des habitants; il doit composer le Conseil de membres indépendants de toute autre fonction; il doit rendre au Séminaire de Montréal l'administration de la justice et le droit de nomination du gouverneur, dont il avait été privé par le gouvernement. Enfin il est recommandé à M. Talon de parcourir les maisons de tous les habitants, d'aller même aux pays les plus éloignés afin de s'enquérir des besoins et des plaintes contre l'administration, et en cas de nécessité pressante, il doit les secourir. On voit comme les moyens étaient pris pour donner l'efficacité à la mission des représentants de l'autorité.

Après cet exposé M. Faillon énumère les mesures prises pour assurer l'accroissement de la Colonie, il examine 1o l'augmentation de la population; 2o le développement de l'agriculture; 3o l'industrie et le com-

merce ; 4o l'instruction publique ; 5o l'organisation des seigneuries, des paroisses et des bourgades.

1o. *Quant à l'augmentation de la population* :—le roi prit soin d'envoyer chaque année des centaines de familles, avec l'argent nécessaire à leur établissement. De 1661 à 1662 mille colons avaient été transportés et le gouvernement avait envoyé deux cent mille livres pour leur soutien : l'on continua les années suivantes. Les hommes étaient choisis parmi les plus recommandables pour la conduite et les sentiments religieux, et ayant la ferme intention de s'établir comme cultivateurs. En même temps l'on envoyait des jeunes filles, prises dans les couvents, ou même appartenant à des familles nobles, mais pauvres et chargées d'enfants. On a conservé les noms de Mdlles. de Belleville, de Bélestre, de Laborde, des Granges, de la Bardillière, etc., etc. ; elles étaient choisies principalement dans les provinces les plus à l'abri des atteintes de l'hérésie : la Bretagne, la Normandie, la Picardie, l'Ile de France, la Champagne. Les jeunes filles à leur départ étaient confiées à des personnes respectables : Mde. Bourdon, femme du secrétaire du Conseil, Mdlle. Etienne qui fit le voyage plusieurs fois, ainsi que la Sœur Bourgeoys ; à leur arrivée Mde. Bourdon les logeait chez elle à Québec et la Sœur Bourgeois à Montréal, il en arriva ainsi plus de mille en dix ans et elles trouvaient à se marier aussitôt. A leur mariage elles recevaient vingt livres, plus tard on promettait suivant l'accroissement des familles, des pensions de 300 livres aux familles ayant dix enfants et 400 livres à ceux ayant douze enfants ce qui fait environ 1200 et 1600 fr de la monnaie actuelle.

Avec ces moyens le pays accrut considérablement en peu de temps ; en 1640 la population n'était que de 200 personnes, en 1660, elle n'était encore que de 2500 personnes ; mais dix années après il y avait 5000 âmes et en 1671 près de 700 enfants étaient nés dans la colonie ; les villes augmentaient à proportion : ainsi à Montréal on ne comptait que 500 personnes en

1668 ; en 1672 il y avait près de 1500 âmes, et 1200 âmes dans le district de Québec.

Passons maintenant au *développement de l'agriculture.* Colbert avait de grandes idées sur les ressources de l'agriculture ; il comprenait que pour établir solidement une colonie, il fallait la faire subsister du produit de son sol. C'est pour cela que le Conseil reçut l'ordre de donner des terres à tous les soldats qui voudraient cultiver, comme aussi des lettres de noblesse aux officiers qui s'adonneraient à l'agriculture et non au commerce. Le Conseil fit envoyer des chevaux et des bêtes de trait, qui se multiplièrent extraordinairement. Grâces aux soins des officiers établis sur les terres, tels que M. de Chambly, M. de Sorel, M. de Contrecœur, M. de St. Ours, M. de Varenne, M. de la Chesnaye, M. de Repentigny, etc., etc., l'agriculture prit un développement considérable.

Toutes les précautions étaient prises avec un grand soin, on donnait cent arpents à chaque occupant, des denrées pour un an et de l'argent : 100 livres aux soldats, 150 aux sergents, 1000 livres aux officiers qui faisaient des concessions. Il fallait deux ou trois ans de culture, et ensuite la terre en plein rapport était suffisante pour une famille. On devait mettre deux arpents en culture chaque année ; l'occupant, sous peine de perdre sa concession, devait tenir feu et lieu dans l'année, couper les arbres et arracher les souches de plus d'un pied de diamètre. Sans cela les terres restant boisées auraient porté humidité aux autres, et auraient offert un repaire aux animaux sauvages.

On obligea les propriétaires d'établir des chemins, de les entretenir, de faire des digues, des chaussées et des ponts suivant le besoin; les chemins avaient dix-huit pieds dans les terres et trente-six le long des rivières pour le hâlage des bateaux. Ces mesures eurent des résultats considérables ; au bout de dix ans les rives du St. Laurent, du Richelieu, du St. Maurice étaient occupées. Sur le Saint Laurent, il y avait plus de 80 lieues de parcours occupé complètement par des habitations de 3 arpents en 3 arpents de distance, les terres avaient 30 arpents de profondeur. Depuis

Montréal jusqu'à Québec, et depuis Québec jusqu'à l'embouchure du Saguenay, tout était cultivé avec des bourgades de distance en distance.

Après l'agriculture nous avons à parler des mesures prises par Colbert pour assurer *le développement du commerce et de l'industrie*, il est instructif de voir les dispositions prises dans un pays de colonie par cet homme de génie qui a élevé à un si haut point la science du commerce en France. Colbert comprit que la nouvelle colonie, pouvait compter sur les ressources du commerce et qu'ainsi seraient établies avec les sauvages des relations favorables à la paix et à l'instruction religieuse. Mais elles devaient être réglées avec sagesse, pour que le commerce ne fut pas monopolisé par quelques uns et ensuite que les agriculteurs n'abandonnassent pas leurs travaux.

Quant aux richesses du pays, elles étaient d'une exploitation facile ; d'abord les fourrures qui étaient extrêmement abondantes et à qui l'on avait ouvert trois marchés considérables à Tadoussac,à Trois Rivières et à la tête de l'ile de Montréal. Ensuite la pêche qui fournissait en abondance et pour la subsistance de la colonie et pour le commerce extérieur, de manière à assurer la prééminence à la France sur tous les marchés de l'Europe, pour la vente du poisson salé et des huiles. (1)

Enfin les bois qui servirent dès le principe à construire des vaisseaux pour toute l'Europe, dès 1667 il y eut des navires de 4 à 500 tonneaux qui se trouvèrent du meilleur service ; il y avait aussi le commerce d'exportation. (2)

Les mines étaient d'un grand produit, mines de fer à Trois Rivières, mines de cuivre au lac Supérieur, mines de plomb, de charbon et d'ardoise.

---

(1) Encore aujourd'hui la France envoye chaque année vers l'embouchure du St. Laurent une flotte de 2000 vaisseaux montée par 10,000 pécheurs qui font un profit net de plus de dix millions de francs.

(2) Le commerce d'exportation du bois rapporte annuellement encore, plus de 30 millions de piastres.

Enfin le blé dont on put exporter 60,000 boisseaux dès 1686 et dans les trente années suivantes plus de 250,000 boisseaux.

Des manufactures furent établies dès ce temps, manufactures de chaussures, de coiffures, de draps, de linge, qui fabriquaient aussi bien qu'en France, et que les communautés adoptèrent et encouragèrent.

Les rapports de commerce avec les Sauvages développèrent l'esprit aventureux des colons ; un grand nombre s'adonna aux fatigues de la vie des Sauvages, qu'ils surpassèrent bientôt, par les ressources que leur donnaient, l'esprit de prévoyance et de discipline auquel ne purent jamais se soumettre les Sauvages. Les Canadiens comme coureurs de bois, chasseurs, guides, interprètes, bucherons, furent les occupants les plus marquants du territoire américain, et figurent comme les héros de toutes les légendes de la Nouvelle Angleterre.

Voici quelles furent les dispositions prises pour le commerce : les bâtiments envoyés de France chargés d'objets manufacturés étaient approvisionnés au Canada de bois, huiles, poissons et dirigés aux Indes Occidentales, Antilles, Açores, Iles Canaries ; là ils prenaient du sucre, du café et revenaient en France. Ce conseil donné par Colbert fut mis en pratique et accueilli avec confiance par les hommes les plus au courant des ressources de la colonie.

Enfin M. Faillon termine cet exposé en donnant le prix des denrées qui a suivi très exactement le cours de la monnaie, ce qui prouve l'abondance des denrées en ces premiers temps.

En même temps que le Ministre s'occupait du développement matériel de la colonie il n'oubliait pas ce qui est la base de toute société durable *l'éducation morale et religieuse.* Il comprenait très bien nous dit M. Faillon que pour établir solidement une colonie, la rendre forte contre ses ennemis, pouvant se suffire à elle-même et exercer autour d'elle une influence durable, il fallait procurer à ces pays lointains une éducation au niveau de celle que recevait alors la population dans la mère-patrie ; il fallait former des colons capables de résister aux dégradations de la race

sauvage, et aux difficultés de cette vie isolée. pleine d'épreuves et de privations, et enfin assez éclairés pour tirer parti d'un pays qui a sa part des dons de la Providence.

La Mère de l'Incarnation vint en Canada pour l'instruction religieuse dès l'année 1639 et la Sœur Bourgeois résidait à Montréal depuis 1653 : elles furent encouragées avec leurs sœurs par Mgr. de Laval.

Ce fut vers 1667 que le roi lui écrivit ainsi que son premier ministre, pour le féliciter de son zèle pour l'éducation religieuse, et pour lui envoyer des secours afin de l'aider dans cet objet important. Ils lui disent " que c'est le meilleur moyen de policer la colonie, et d'y former des gens capables de servir Dieu et le Prince dans toutes les professions où ils se trouvent engagés."

Et en effet les autorités ecclésiastiques ne s'étaient pas bornées aux principes de l'instruction, mais elles avaient cherché dès le commencement à répondre au besoin de toutes les conditions qui se trouvaient représentées au Canada. Ainsi il y avait d'abord des écoles élémentaires pour instruire ceux qui se destinaient aux métiers d'agriculteurs, chasseurs ou pêcheurs de plus il y avait au cap Tourmente, à 40 milles de Québec, une école d'arts et métiers de manière à préparer d'excellents ouvriers, entrepreneurs et conducteurs de travaux ; enfin il y avait des institutions qui donnaient l'enseignement convenable aux professions les plus élevées. Outre le Collége des PP. Jésuites pour les enfants des familles riches, et où l'on établit des exercices publics pour les classes supérieures dès l'année 1664, il y avait un petit Séminaire établi par Mgr. de Laval qui fournit bientôt des vocations au sacerdoce ; on admettait en cet établissement les enfants sauvages qui annonçaient des dispositions.

A Ville-Marie les prêtres du Séminaire se firent maîtres d'écoles, à cause de l'importance qu'ils attachaient à l'éducation des enfants pour les former à la piété et à la vertu tout en leur donnant l'instruction.

Quant à l'éducation des filles, il y fut abondamment pourvu par les soins de la Sœur Bourgeois et de ses compagnes qui donnaient gratuite-

ment l'éducation à toutes les filles du pays ; ces religieuses dévouées soutenaient leur maison, par les ouvrages qu'elles faisaient dans l'intervalle des classes.

Enfin les prêtres du Séminaire fondèrent d'autres œuvres. M. de Queylus, M. de Fénélon et M. d'Urfé, pour subvenir aux besoins des enfants sauvages, fondèrent à une certaine distance de la ville, des établissements où ces enfants seraient plus à l'abri de la dissipation ; ils allèrent occuper à l'extrémité de l'Ile de Montréal vers Sainte Anne : Gentilly, les Iles Courcelle, et l'endroit qu'on appelle encore actuellement la baie d'Urfé.

Il est vrai que les efforts qui avaient les enfants sauvages pour objet réussirent médiocrement ; leur caractère indiscipliné et la faiblesse de leurs parents mettaient un obstacle insurmontable à toutes les tentatives ; la Sœur Marie de l'Incarnation avait fait cette remarque dès 1660 et elle est toujours restée vraie : " Les enfants sauvages ne peuvent être contraintes ; si elles le sont elles deviennent mélancoliques et la mélancolie les rend malades. D'ailleurs les sauvages aiment extraordinairement leurs enfants, quand ils savent qu'ils sont tristes, ils passent par dessus toute considération pour les ravoir, etc., etc."

Mais il en fut tout autrement pour les enfants des familles françaises, l'instruction se répandit dans toutes les classes ; les vocations ecclésiastiques furent nombreuses et remplirent l'Amérique de missionnaires. L'amour de la langue et des institutions de la mère-patrie prit de si profondes racines que rien ne put l'altérer, ni la distance, ni les années, ni la conquête, ni la séparation, et c'est cet attachement aux liens d'origine, qui a fait jusqu'à ce jour du peuple canadien, un tout, uni, compact, plein de vie, d'individualité, de force et de spontanéité.

Nous terminerons cette revue en énumérant ce qui se rapporte à l'*organisation des seigneuries, des bourgades et des paroisses.*

L'établissement de la Colonie était fondé sur le régime féodal, tel qu'il est formulé par la coutume de Paris, ce régime était le seul que l'on con-

nut alors et quelques abus qu'on lui ait reprochés depuis, il est certain qu'il était éminemment propre à faciliter l'établissement d'une colonie, et le plus favorable aux intérêts des particuliers : on peut en juger par l'exposition des faits.

On avait divisé le pays en fiefs, d'une étendue assez considérable pour se suffire à eux-mêmes. Les uns étaient attribués à des hommes de guerre, afin qu'ils pussent défendre les points principaux de la Colonie, tels que Québec, Trois-Rivières et Montréal ; les autres étaient érigés pour récompenser des services rendus par des officiers, des employés du gouvernement, ou des communautés religieuses qui avaient contribué à l'établissement du pays. Mais ces fiefs n'étaient concédés qu'à des conditions onéreuses.

Ceux qui les recevaient étaient obligés de les constituer en état de défense, de les cultiver, de les mettre en valeur ; de concéder des lots pour attacher au sol les colons qui venaient les aider dans la défense du territoire.

Une partie du fief ne devait pas être aliénée, et elle était calculée de manière à subvenir aux charges et aux frais considérables qui étaient imposés au propriétaire. Tout le reste devait être cédé dans un temps limité, suivant les intérêts de la Colonie. Le prix de chaque lot était tout-à-fait libéral et sans proportion avec la valeur, ce qui avait un double effet : d'attirer les censitaires, et ensuite de porter le propriétaire à concéder autant de lots que possible, pour mettre son revenu au niveau de ses charges, etc. Les emplacements dans l'enceinte des villes étaient donnés à charge de payer annuellement cinq sous par arpent : dans la partie déjà habitée, on ne demandait qu'un liard de revenu par toise. Dans l'Ile de Montréal, on payait deux liards par arpent, et une demie pinte de blé ; en sorte que celui qui recevait cent arpents, n'avait que cinquante sous à payer annuellement et cinquante pintes, qui ne font pas deux boisseaux, et encore était-il dispensé les premières années.

Il n'avait jamais d'autres redevances à acquitter tant qu'il gardait son lot, et même quand il le transmettait par donation, par succession, ou par mutation d'immeubles; mais lorsqu'il le cédait par vente il était obligé de payer au seigneur une douzième partie du prix qu'il recevait, prix que lui-même n'avait jamais eu à débourser.

On ne peut citer aucun pays occupé régulièrement où des conditions plus larges aient été accordées aux colons. La faible rétribution qu'ils avaient à acquitter, était plus que compensée par les services que leur rendait le maître du fief, et la protection qu'il leur assurait contre les sauvages. M. Faillon donne la liste des fiefs établis pour pourvoir à la défense de Montréal et le nom des chemins conduisant au centre de la colonie. Presque toutes les premières dénominations de ces propriétés, étant encore actuellement conservées, peuvent servir de pièces à l'appui des données de l'histoire.

La ville formait un parallélogramme établi dans le sens de la longueur, le long du fleuve, et incliné suivant son cours de l'ouest au nord. Adossée à une haute montagne, nommée Mont-Royal par Jacques Cartier, elle est précédée par deux grandes îles: l'une nommée Ste. Hélène par M. de Champlain en l'honneur de sa femme, Hélène Boullé; l'autre nommée St. Paul qui rappelle M. Paul de Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie. Ainsi en se présentant devant cette grande cité, l'on trouve en ces trois dénominations des souvenirs frappants des trois grands fondateurs de la Nouvelle-France.

Dans le sens de la longueur de la ville, on traça trois grandes rues parallèles au fleuve; celle du milieu reçut le nom de Notre-Dame, en l'honneur de la protectrice et souveraine de la ville; près de la rivière, la rue St. Paul en l'honneur de M. de Maisonneuve; de l'autre coté, la rue St. Jacques, à cause de M. Jacques Olier. Ces trois rues étaient coupées par six autres à angle droit. La première, appelée St Pierre, patron de M. de Fancamp; la seconde, St. François, en l'honneur de M. François Dollier de Casson, curé de Montréal; la troisième, St.

Joseph, parce quelle longeait l'Hotel-Dieu, placé sous ce patronage : la quatrième, St. Lambert, patron de M. Lambert Closse ; la cinquième, St. Gabriel, patron de M. de Queylus ; la sixième, St. Charles, patron de M. Lemoyne. Tous ces noms ont été conservés, excepté le dernier qui a été transféré à une autre rue, tracée au dehors des remparts.

La partie nord de Montréal était protégée par deux fiefs : l'un donné dans le faubourg St. Laurent à M. Lambert Closse, lieutenant de M. de Maisonneuve ; l'autre, nommé Ste. Marie, établi et occupé par les gens de M. de Queylus. A l'est, la ville avait pour défense le fleuve St. Laurent qui en cet endroit a près d'une lieue de largeur et un chenal profond et rapide. Au sud dans le faubourg St. Joseph, M. Gabriel de Queylus établit un fief qui reçut son nom.

Sur la zone suivante, le supérieur du séminaire établit au nord un fief vers la Rivière des Prairies, pour M. de Hautmesnil ; à coté MM. de Carion et de Morel reçurent 400 arpents de terre, en face de la rivière de l'Assomption, un des chemins des sauvages. M. de Belestre fut placé an nord-est de l'île. En face de la ville, M. Lemoyne reçut l'île Ste. Helène ; M. Leber, l'île St. Paul, M. Dupuy, l'île au Héron. Ces îles occupées militairement pouvaient servir de citadelles. C'est encore actuellement la destination de l'île Ste. Hélène. Enfin au sud, M. Leber reçut pour fief la rivière St. Pierre, et plus tard, M. de la Salle, la côte de la Chine.

Sur la zone d'après, on établit au-delà du fleuve : à l'est, MM. Charles et Jacques Lemoyne ; près d'eux M. de Vitré et M. Michel Messier ; en remontant l'on trouvait les terres concédées aux PP. Jésuites à la Prairie ; ensuite le fief de Chateauguay donné par M. Lemoyne à l'un de ses fils. En descendant le fleuve, on trouvait M. Boucher, à Boucherville ; M. de Varennes, M. de Verchères, M. de Boisbriant à l'île Ste. Thérèse ; M. deRepentigny, M. de la Valterie, M. de la Chesnaye, M. de Contrecœur.

Sur la zone plus éloignée, on trouvait M. Berthier, M: Du Pads sur l'île

de ce nom ; M. de Sorel à l'embouchure du Richelieu ; Mde. St. Ours, puis M. de Chambly, et enfin au sud, M. Perrot sur l'île de ce nom ; M. de Senneville, fils de M. Leber ; M. de Chailly, M. de Bellevue, M. Robutel de St. André.

Plus tard, on fit au sud trois établissements sauvages qui servaient de refuge aux nouveaux convertis, et de défense avancée contre les déprédateurs. Les deux premiers pour les Iroquois, sur le fleuve St. Laurent au lac St. Louis et au lac St. François ; le troisième sur l'Ottawa, au lac des deux Montagnes, pour les Iroquois et les Algonquins. Ces trois postes importants réunirent une population de plusieurs milliers de sauvages, devinrent le centre de missions fructueuses, et rendirent les plus grands services aux sauvages convertis et à la colonie : ils existent encore actuellement et réunissent un grand nombre de familles indiennes.

Voilà donc cet établissement d'une colonie dont les noms, encore subsistants, rappellent que ce pays a été fondé et occupé par le sang le plus noble et le plus pur de la France.

Ces différents fiefs furent mis en culture : ils furent pourvus d'églises, de moulins, de fermes. M. de Frontenac écrivait en 1680 que M. de Longueuil avait, en face de Montréal, un château aussi important que les plus grands de France. Ce fort renfermait l'église, le moulin, la résidence du seigneur.

Presque tous ces seigneurs étaient d'anciens officiers qui donnaient des terres aux meilleurs sujets de leurs régiments. Ces agglomérations ont formé des paroisses qui ont conservé le nom des concessionnaires. Telle a été l'origine des paroisses de Longueuil, Boucherville, Varennes, Verchères, Contrecœur, La Valtrie, Repentigny, Chambly, St. Ours, Sorel, L'île du Pads, Berthier, etc., etc.

Ces villages s'établirent promptement et se mirent en état de défense. Les habitants furent réunis en compagnies de milice, comme les citoyens de Montréal : ils avaient leurs chefs, le temps et le lieu des exercices

étaient désignés, on se réunissait tous les mois comme à Ville-Marie. Enfin chaque paroisse avait ses officiers municipaux et judiciaires.

Nous ne prolongerons pas ces remarques, et c'est par elles que nous avons voulu terminer ce résumé des travaux de M. Faillon sur le Canada. Nous avons ainsi montré comment l'historien ne se contente pas d'exposer les faits, mais donne tous les renseignements désirables sur l'état de cette société naissante et sur les éléments de son organisation. Ce volume qui traite en grande partie de l'ancien régime de la colonie française semble avoir donné l'idée d'un ouvrage paru à Boston en 1874, intitulé : L'ANCIEN RÉGIME EN CANADA, par M. Francis Parkman, écrivain distingué, qui reproduit la plus grande partie des renseignements que M. Faillon s'est plu à révéler, en indiquant leurs sources avec un soin si scrupuleux aux marges de son ouvrage.

M. Faillon ne put étendre son travail au delà de l'année 1680, à cause des fonctions de Procureur de la Compagnie, qu'il dut remplir à Rome, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Mais tous les matériaux sont réunis pour continuer le récit jusqu'à l'occupation anglaise en 1760, et ces matériaux étant accompagnés d'une table analytique très développée par ordre de temps, peuvent être facilement mis en œuvre, en suivant les indications laissées par l'auteur.

En outre M. Faillon avait l'intention, comme il l'a dit plusieurs fois, de faire suivre cette histoire d'une autre intitulée : L'histoire des Colonies de Montréal, c'est-à-dire l'histoire des établissements fondés en Amérique, sur les lacs et sur le cours du Mississipi par des citoyens de Montréal. Il lui restait donc un chemin bien vaste à parcourir, mais une grande partie des matériaux concernant ce travail sont déjà analysés et disposés par ordre, et l'on peut aussi les mettre en œuvre.

Ce grand ouvrage attira l'attention, et il en était digne à plus d'un point de vue ; d'abord, il était le répertoire le plus étendu de faits que l'on ait eu jusqu'alors, et même ce répertoire était illimité à cause des

références qu'il donnait aux sources principales. Ensuite, il était une mine précieuse de saints exemples, de traits admirables : rien n'étant oublié pour montrer, comme au point de vue moral, l'histoire de ce pays est remarquable entre toutes les chroniques nationales. A chaque page, l'auteur signale des traits d'énergie et de dévouement, unis au plus parfait esprit de foi et de charité chrétiennes, et l'on ne saurait trop admirer comme il a su faire ressortir ce caractère particulier des fastes canadiens.

La publication de ce travail répondait d'ailleurs aux aspirations des hommes les plus distingués du Canada qui, connaissant l'esprit élevé de leurs origines avaient une pieuse curiosité d'en pénétrer les détails.

Il est vrai que bien des travaux remarquables avaient été publiés dans le pays, mais M. Faillon venait révéler des éléments d'information inexplorés jusqu'alors.

Parmi les Annalistes les plus estimables nous pouvons citer les suivants : M. Garneau qui a donné, en trois volumes, une histoire intéressante et très animée, depuis l'origine jusqu'à nos jours ; M. l'abbé Ferland, professeur à l'université Laval, qui a considéré les faits au point de vue religieux ; M. Faribault qui a publié un catalogue raisonné et étendu de tous les ouvrages publiés sur l'Amérique ; M. Jacques Viger qui a passé sa vie à réunir des documents, et a réussi à former une collection aussi rare que précieuse.

Nous pouvons encore citer dans les temps plus récents : M. l'abbé Casgrain qui a donné la vie de la Mère de l'Incarnation, et plusieurs autres ouvrages, où il a su faire ressortir les principales époques en donnant à son récit une forme dramatique ; M. l'abbé Laverdière, qui a publié des ouvrages considérables : les relations des Jésuites ; les mémoires de Champlain, etc. ; M. l'abbé Verreau, qui a réuni une quantité de documents sur les époques les moins explorées de l'histoire. Il a déjà publié celle de la fondation de Montréal, et le premier voyage dans l'ouest de M. de Casson, etc., etc. De plus il a commencé à faire paraître une

série de documents inédits sur la partie de l'histoire la moins connue, c'est-à-dire tout le XVIIIe. siècle. Il a déjà donné les lettres de la Sœur Duplessis de 1720 à 1750, ainsi que deux volumes sur le siège de Québec en 1775. Mais auprès de tous ces travaux, l'œuvre de M. Faillon, commande l'attention par l'étendue de son cadre et le caractère d'universalité de ses renseignements.

C'est ce qui a frappé les érudits des Etats-Unis parmi lesquels nous pouvons citer, comme nous l'avons déjà dit, M. Francis Parkman, de Boston, qui s'est appliqué à exposer dans un style plein de vie et d'éloquence les événements de l'occupation française en Canada. Il a lu avec soin les travaux de M. Faillon, et par des quantités d'extraits, il a montré amplement l'estime qu'il en faisait. On peut même dire qu'il a apprécié cette œuvre avec une sagacité rare, au point de vue scientifique ; mais combien est-il à regretter que des préjugés de secte, lui aient fait méconnaître l'esprit religieux qui anime ces grandes origines. C'est cet esprit que M. Faillon a si bien mis en lumière en commençant par l'illustre Champlain. Aussi on comprend à quel point ce travail se recommande aux amis de la vérité et quelle importance n'aura-t-il pas, lorsque arrivera le moment justement espéré, où il s'agira d'exposer les titres des premiers fondateurs de la Nouvelle France, à la vénération des fidèles ?

CHAPITRE XVI.

SÉJOUR DE M. FAILLON A ROME..

M. Faillon repartit de Montréal en l'année 1862 ; il retourna à Paris, où il séjourna pendant deux ans environ, qui furent employés fructueusement pour l'*Histoire de la Colonie Française.* En effet il passa ce temps à en surveiller l'impression, et il put faire paraître les deux premiers volumes en 1865, et le troisième en 1866. C'est vers cette époque qu'il fut nommé à la procure de Rome, où il devait séjourner plusieurs années.

En se rendant dans la capitale du monde chrétien, il apprécia surtout le bonheur qu'il aurait de voir le Père des fidèles, et de pouvoir déposer à ses pieds l'expression des sentiments de dévouement de la maison de St. Sulpice. L'étude qu'il avait faite des œuvres de M. Olier l'avait mis à même de recueillir bien des témoignages précieux de l'attachement de St. Sulpice, pour la personne du Pape et pour les prérogatives du Saint-Siége ; et il profita de son séjour à Rome comme nous le dirons plus loin, pour porter à la connaissance du Saint Père, des faits qui pouvaient être précieux à son cœur. M. Faillon se proposait aussi d'étudier ces admirables monuments du génie chrétien, qu'il était si bien préparé à apprécier par ses études antérieures ; enfin il remerciait Dieu de lui donner l'opportunité de consulter les trésors de la bibliothèque vaticane.

Le Souverain Pontife et les autorités ecclésiastiques reçurent M. Faillon avec une bienveillance, qui consola et ravit son cœur. On était déjà favorablement disposé à Rome en sa faveur, à cause de ses immenses travaux sur les origines de l'Eglise dans les Gaules. Dans l'ouvrage sur

Marie-Madeleine, M. Faillon avait mis, en lumière, les anciennes traditions de l'Eglise Romaine, et avait démontré par les preuves les plus abondantes, la véracité et l'authenticité des légendes de la liturgie Romaine.

Le Souverain Pontife entendit, avec une vive satisfaction, tout ce que M. Faillon lui rapporta des preuves nombreuses, qu'il avait trouvées sur les origines des Eglises des Gaules. Le St. Père aimait aussi à apprendre de M. Faillon tout ce que les œuvres de M. Olier renferment de remarquable sur les priviléges de Saint Pierre et de ses successeurs, et sur les prérogatives du Souverain Pontificat; pieux sentiments qui, jusqu'à M. Olier, étaient de tradition en France, et étaient partagés et proclamés par les plus saints personnages et les plus éclairés du clergé de France. M. Faillon pouvait montrer comme M. Olier les avait exprimés avec une clarté et une force, qui témoignaient de l'abondance de ses lumières et de son entier dévouement au chef de l'Eglise.

Avec quelle éloquence M. Olier nous dit au tome III de ses mémoires, comment-Saint Pierre est, avec ses successeurs, vraiment le représentant de N. S. dans ses prérogatives et dans sa puissance.

Saint Pierre est le vrai successeur de N. S. dans l'Eglise: Il tient sa place et il réalise dans sa personne cette présence sensible que N. S. a promise à ses apôtres lorsqu'il a dit: " Voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles." (*)

Ainsi Saint Pierre est, dans toute la force du mot, le Père, l'époux, le pasteur et l'oracle de l'Eglise. Comme pasteur, il a la conduite, non seulement des agneaux, mais des premières têtes du troupeau, d'après ces paroles: " Paissez mes agneaux, paissez mes brebis." (†)

C'est pour cela qu'il est le prince des Apôtres, il les conduit, il les dirige.

Comme oracle, c'est lui qui donne les décisions, qui enseigne et qui

---

(*) Ecce ego vobiscum sum, usque ad consummationem seculi.St. Math. c. 28. v. 20.
(†) Pasce agnos meos, pasce oves meas. S. Jean, c. 21. v. 15 et 17.

soutient ses frères, suivant ces paroles : " Confirmez vos frères." (‡) Aussi toutes les églises fondées par les apôtres étaient soumises aux trois sièges que Saint Pierre était censé occuper; celui de Rome, celui d'Antioche qu'il avait fondés en personne, et celui d'Alexandrie, qu'il fonda par son disciple Saint Marc.

Comme époux de l'église, il engendre des enfants par lui-même, ou par les apôtres qu'il envoie à sa place, qui ne peuvent travailler que dans son apostolat. De là vient ce nom de père donné à celui qui siège dans la chaire de Pierre, pour y marquer la présence de N.S., l'unique père de l'Eglise et la source de la vie qu'il donne à son Eglise, partout où elle est répandue.

Enfin comme l'Eglise continue et persévère dans la suite des siècles, elle continue et persévère comme elle a été fondée, avec cette circonstance, que la mission d'apôtre, laquelle a l'infaillibilité conjointe, ne persévère que dans le seul successeur de Pierre. C'est pourquoi, par Jésus-Christ vivant en eux, les successeurs de Pierre sont la base de l'Eglise, et cela par une véritable hypostase c'est-à-dire par une union intime. Or, comme dans l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine en N.S., toutes les actions de l'humanité appartenaient à la personne du Verbe, et tenaient d'elle tout leur prix, de même dans cette union seule avec Pierre, toutes nos actions appartiennent à N.S. et tirent de lui tout leur prix, et notre existence comme membres de l'Eglise, est fondée sur notre union avec Pierre qui tient la place de J.C.

Et M. Olier montre qu'il en est ainsi de nos croyances et de nos œuvres. D'abord nos croyances : elles doivent embrasser tout ce que N.S. a enseigné, or elles ne sont légitimes qu'autant qu'elles sont basées sur l'enseignement de Pierre ; nous devons croire avec lui, comme lui, et notre foi doit être celle de Pierre, puisque N.S. l'a établi comme la règle et la raison dernière de la foi des fidèles et des Pasteurs.

(‡) Confirma fratres tuos. s. Luc. c. 22. v. 22,

Quant à nos œuvres, nous sommes obligés de pratiquer tout ce que N.S. nous ordonne ; mais nous ne satisfaisons à ce devoir, qu'autant que nous nous conformons aux prescriptions de Saint Pierre et de ses successeurs, établis par Jésus-Christ, pasteurs universels en sa place. De telle sorte que le fondement certain que nous avons chacun en particulier d'être membres de l'Eglise de J.C. est dans notre union à Saint Pierre et à ses successeurs qui de cette sorte sont la base de l'Eglise et l'hypostase qui la soutient, à cause de la lumière du Verbe qui réside toujours en eux, pour éclairer et gouverner l'Eglise. Le successeur de Saint Pierre, chef visible de l'Eglise, continue la vie de Jésus-Christ comme chef visible de l'Eglise, comme fondement de cette même église, et c'est pour cela qu'il lui a été dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. (§)

Pendant son séjour à Rome, M. Faillon eut aussi l'opportunité d'entre nir plusieurs fois le Souverain Pontife d'un sujet qui lui était bien cher, et qui était l'objet de toutes ses réflexions. Il exposa ce qu'il pensait de l'importance des séminaires et lui représenta les services qu'ils peuvent rendre à l'Eglise, surtout dans les pays les plus exposés aux ravages de l'impiété et de l'hérésie. Ce sont les séminaires qui ont guéri les plaies de la révolution en France, et qui ont fourni en peu de temps des ouvriers à la vigne du Seigneur. Ce sont eux qui ont fourni tant de vocations et qui ont ainsi rendu possible la résurrection des anciennes communautés religieuses : les Lazaristes, les Eudistes, les Jésuites, enfin les Bénédictins, les Oratoriens et les Dominicains, sans compter ce qu'ils ont accompli pour les missions étrangères, qui sont répandues dans le monde entier et qui doivent tant en particulier aux maisons de Paris, de Lyon et de Toulouse, etc. Ces communications étaient reçues avec le plus vif intérêt ; le Souverain Pontife encourageait ces ouvertures avec la plus touchante bienveillance, et les provoquait même par des interrogations multipliées.

(§) Tu es Petrus et super hanc Petram, etc.

Ces entretiens se réitérèrent, et le Saint Père les prolongeait par ses investigations bienveillantes ; aussi il arriva que plusieurs des grands dignitaires de l'Eglise, qui venaient présenter leurs devoirs au pape, témoignèrent leur étonnement de la longueur de ces audiences ; mais leur surprise cessa, lorsqu'ils apprirent, de quels graves intérêts M. Faillon entretenait alors le Souverain Pontife.

Ces communications ne paraissent pas avoir été sans effet ; du moins est-il certain que le Souverain Pontife fit écrire par le Préfet de la Propagande à plusieurs évêques des grandes missions, d'encourager l'œuvre des séminaires ; les Evêques des Etats-Unis se mettant à la tête de ce mouvement ont pris des mesures bien entendues pour multiplier les établissements d'instruction classique et ecclésiastique dans leurs diocèses, et quelle utilité ces mesures n'auront-elles pas en ces contrées si pleines d'avenir, si abondantes en populations catholiques, si riches de ressources, mais qui jusque-là en dehors de l'œuvre des séminaires, avaient tant de peine à répondre aux besoins du ministère, et éprouvaient tant de difficultés pour recruter des sujets ecclésiastiques.

M. Faillon visita avec émotion, les sanctuaires de Rome, et principalement les Catacombes et les basiliques qu'il connaissait déjà par les études qu'il avait faites précédemment dans Ciampini, Muratori et Bozio.

Il visitait aussi assidument les Bibliothèques de Rome, et il chercha à se rendre compte de tous les trésors qu'elles renferment. C'est dans ces recherches assidues qu'il songea à mettre à exécution un projet qu'il avait conçu depuis longtemps et auquel il était de nouveau invité par un grand nombre d'Evêques : c'était de rechercher toutes les preuves que l'on pouvait trouver de l'Apostolat dans les Gaules, des diciples des Apôtres, preuves qu'il avait déjà résumées dans son ouvrage snr Marie-Magdeleine.

En conséquence, après avoir longtemps travaillé à la Bibliothèque du Vatican et parcouru une grande quantité des documents qui pouvaient lui être utiles, il se dirigea vers le Mont Cassin, dont il visita les richesses avec

soin: plus tard il compléta ses découvertes en visitant les bibliothèques de Venise, de Florence et de Milan.

Nous avons eu quelques renseignements en particulier sur son excursion au Mont Cassin. Il se rendit, en compagnie de M. Larue, Directeur du séminaire de Montréal, jusqu'à San Germano au pied du Mont Cassin; s'étant reposé quelques instants, il voulut faire à pied l'ascension de la montagne qui est très-rapide et qui demande près de deux heures de marche. Etant entré dans le couvent, avec quelle douce émotion put-il contempler cet asile du recueillement, de l'étude et de la prière. L'entrée est ménagée dans une caverne spacieuse et assez profonde, qui vient se terminer dans les substructions du monument; on monte ensuite à travers deux étages de caves et alors on se trouve au rez-de-chaussée qui mesure près de 400 pieds sur chaque face. On voit au devant de l'Eglise trois cours spacieuses qui sont environnées de cloîtres et qui offrent la perspective la plus imposante; au centre de la cour du milieu est une citerne, creusée profondément dans le roc, et à l'extrémité, l'on voit les statues de St. Benoît et de Ste. Scholastique, sa sœur. Comme il est touchant de voir ainsi réunis le saint fondateur avec cette sœur bien-aimée qui l'aida si efficacement dans ses œuvres. Ces saints personnages frère et sœur jumeaux, unis toute leur vie par les mêmes sentiments, réunis après leur mort dans le même tombeau, ornent de leurs images protectrices l'enceinte qu'ils ont sanctifiée, l'un par sa direction puissante, l'autre par ses lumières, et ses prières. Ensuite l'on monte un escalier qui est de toute la largeur de la cour et qui aboutit à un quatrième cloitre au-delà duquel se trouve la façade de l'église principale. Cette église est vaste et a près de cent cinquante pieds de longueur. Sous le sanctuaire est une crypte qui renferme le tombeau où repose Saint Benoît avec sa sœur. L'église a été rebâtie au XVIe siècle et est toute revêtue de marbre et de mosaïques éclatantes. Presque toutes les chapelles du tour de l'église et du sanctuaire offrent des

mosaïques, représentant les traits principaux de la vie du saint fondateur. Ces tableaux par le dessin et le coloris témoignent du talent des mosaïstes du XVIe et du XVIIe siècles. Mais quelles que soient la beauté et la majesté de cette construction moderne, elle laisse le regret de ne pouvoir contempler l'ancienne église si vénérable qu'elle a remplacée et qui, suivant les anciennes relations, était un chef-d'œuvre des grandes époques de l'art religieux en Italie.

Après avoir vénéré le tombeau du Saint, M. Faillon alla visiter la bibliothèque, dont il admira les trésors, et où il put trouver des documents précieux.

CHAPITRE XVII.

NOUVELLE VIE DE MONSIEUR OLIER.

M. Faillon fut appelé à Paris dans l'année 1867, pour la réunion des assistants, et il profita de ce retour, pour s'occuper d'une nouvelle édition de la *Vie de M. Olier*, qui en avait déjà eu trois. Il avait eu souvent occasion de rencontrer de nouveaux documents, et il voulait en tirer profit.

C'est ainsi qu'il avait lu plusieurs grands ouvrages qui concernent le XVII siècle ; comme les *mémoires du Père Rapin sur le Jansénisme ;* les *mémoires de St. Simon ;* les *œuvres de St. Evremond ;* les ouvrages de M. Bazin *sur les ministères du Cardinal de Richelieu et du Cardinal Mazarin*, et d'autres ouvrages publiés dans les derniers temps. Enfin, pendant qu'il coordonnait ces nouvelles découvertes, il trouva à la Bibliothèque Impériale, comme nous l'avons dit, treize volumes manuscrits, in 4o., qui n'étaient autres que les mémoires de Marie Rousseau, qu'elle avait rédigés, pendant un nombre considérable d'années, sur l'injonction de son directeur.

M. Faillon s'imposa la tâche de lire ces volumes, de 1000 à 1200 pages chacun, et il en tira une quantité d'extraits qu'il put employer. Pour comprendre la satisfaction qu'il éprouva en retrouvant ces mémoires de Marie Rousseau, qu'il croyait détruits, il faut se reporter à la haute estime qu'il avait montrée pour elle dans la première édition, et qu'il avait conçue d'après le témoignage formel de M. Olier, et des esprits les plus élevés de ce temps, ce qu'il exprime d'une manière si admirable en ses écrits.

" Quoique cette pauvre femme soit d'une basse naissance et d'une

" condition qu'on a presque honte de nommer, elle est toutefois le conseil " et la lumière des personnes de Paris les plus illustres par leur extrac- " tion, et des âmes les plus élevées en vertu et en grâce." M. Olier cite la duchesse d'Orléans, la Princesse de Condé, les duchesses d'Aiguillon et d'Elbeuf, la maréchale de la Châtre, etc., etc. De plus, il cite le P. Eudes, le P. de Condren, Dom Jacques le chartreux, M. de la Dauversière, Mlle Manse, et enfin les premiers magistrats du royaume, comme Pierre Seguier, grand chancelier, Mathieu Molé et d'autres, et il termine cette énumération en ajoutant " qu'on croirait voir la Très-Sainte Vierge qui " gouvernait autrefois l'Eglise, et conduisait les apôtres après l'Ascension " du Sauveur."

Mais avant de passer à l'examen de cette nouvelle édition, pour en donner une idée générale nous reproduirons quelques-uns des jugements qui en ont été portés par les publications religieuses.

Voici comment s'exprime la *Semaine Religieuse*, de Paris :

" La vie de M. Olier, par M. Faillon, occupe au jugement des hommes les plus compétents, l'une des premières places parmi les vies édifiantes publiées depuis le commencement de ce siècle. De hautes autorités l'ont même donnée comme le modèle du genre; la nouvelle édition que nous annonçons, a été imprimée avec le plus grand soin, elle est propre à satisfaire les amateurs de beaux livres. Rien n'y a été épargné......

" Nous tenons à faire connaître cet ouvrage comme l'un des plus importants qu'on puisse lire en ce moment."

Dans la *Bibliographie Catholique*, nous trouvons une appréciation des plus louangeuses :

" M. Olier a été le réformateur de ce Faubourg St. Germain, qui est de nos jours encore, le centre le plus intelligent et le plus honorable de Paris, et sa vie offre un enseignement utile à tous ceux qui comprennent combien il est urgent de travailler à la réforme sociale. Si M. Olier a réussi, c'est qu'il a joint à la prière et à la confiance en Dieu, toute l'industrie et toute l'activité dont l'esprit humain est capable. C'est à son école qu'on apprend comment on peut régénérer les populations les plus égarées et les plus corrompues. On sera convaincu de la vérité de notre assertion en lisant cet aperçu des travaux de M. Olier tels qu'ils sont résumés dans les annales de l'Eglise.

Le publiciste donne ce résumé et il termine en disant que par l'exemple des œuvres de M. Olier il tient à montrer quels moyens pourraient encore être employés pour arriver à l'amélioration des classes populaires.

" Tout le monde sent aujourd'hui le besoin d'une réformation, mais on hésite sur la marche à suivre. L'exemple de M. Olier nous semble d'autant plus instructif, que l'heureux résultat de son zèle se fait encore sentir après deux siècles. et malgré les révolutions effroyables qui ont tout bouleversé dans la capitale de la France. Si nous avons l'énergie d'entreprendre la réforme comme lui, en attaquant le mal directement, en agissant sur chaque rue, dans chaque maison, en nous partageant courageusement cette rude besogne (mais la seule vraiment fructueuse) ; comme M. Olier, avec la grâce de Dieu, nous réussirons à changer, à transformer Belleville et Montmartre, comme il a métamorphosé le faubourg St. Germain. La piété est bonne pour tout: c'est dans la vie des saints que nous puiserons les meilleures leçons pour la réforme sociale comme pour la régénération de la France."

Enfin nons citerons le prospectus de l'ouvrage.

" Ce livre est une vie de saint extrêmement édifiante, et un travail historique d'un intérêt non vulgaire. En même temps qu'il révèle en M. Olier, trop peu connu jusque-là, une de ces âmes extraordinaires que Dieu choisit pour en faire l'instrument de quelque grand dessein dans son Eglise, il met sous les yeux du lecteur un tableau vivant de l'époque remarquable, où ce dessein s'est accompli. On dirait que l'auteur a vécu au milieu de ceux dont il parle, tant il sait de choses sur leur compte, et tant il excelle à reproduire leur physionomie, à saisir leur esprit. Et nul autre ouvrage de ce genre ne donne une idée plus vraie et plus complète de ce grand travail de rénovation religieuse qui, au XVII siècle, a jeté sur l'Eglise de France un si vif éclat.

" Aussi, la *Vie de monsieur Olier* reçut, lorsqu'elle parut, le plus favorable accueil ; le prospectus cite différents témoignages, parmi lesquels, nous remarquons celui-ci, venant d'une haute autorité.

" La *Vie de monsieur Olier*, écrivait à l'auteur l'illustre cardinal Wiseman, est un livre qu'on ne saurait lire trop souvent et on ne le relira jamais sans en tirer un nouveau profit. Agréez donc l'hommage de ma bien vive reconnaissance pour le très-grand service que vous avez rendu au clergé et à l'Eglise par votre précieux travail."

L'ouvrage se compose de trois volumes qui, dans un plan très-simple, embrassent l'histoire et les œuvres principales du fondateur de St. Sulpice.

Dans le premier, l'auteur nous montre M. Olier préparé par la Providence à travailler un jour à la sanctification du clergé.

Dans le second, il retrace la conduite de M. Olier dans la réforme de la paroisse de St. Sulpice et dans l'exercice du ministère pastoral.

Dans le troisième, nous voyons M. Olier dans l'établissement et la direction des séminaires.

Passons maintenant à l'examen des volumes et remarquons ce qui a été principalement ajouté aux éditions précédentes :—

Dès le premier volume, nous trouvons bien des détails qui concernent Marie Rousseau et l'influence qu'elle a eue sur plusieurs évènements considérables.

Il en est trois que nous avons surtout à citer : la réforme de l'Abbaye de St. Germain-des-Près, l'établissement de l'Oratoire, et enfin la préparation de M. Olier à la destinée que Dieu lui réservait.

Cette sainte personne priait sans cesse pour le renouvellement des institutions religieuses, et M. Faillon a trouvé dans ses mémoires un fait, qu'aucun autre ouvrage n'avait pu lui faire connaître lors de la 1re édition, c'est que l'on peut attribuer aux prières de Marie Rousseau, le changement qui s'opéra alors dans l'Abbaye de St. Germain et qui devait avoir de si merveilleuses conséquences. (*)

Il y avait bien des années que la servante de Dieu lui demandait la sanctification de cette maison, si illustre d'abord, mais qui avait beaucoup perdu de sa ferveur ; or, quelle fut la joie de cette grande âme, lorsqu'en 1631, Dom Grégoire Tarisse, supérieur-général des Bénédictins en France établit la réforme de St. Maur à la grande Abbaye, et en fit un centre de prières et d'études.

Dès lors, Dom Tarisse y fixa sa résidence, y attira les sujets de l'ordre les plus distingués par la ferveur et la science, et fit commencer ces travaux littéraires qui ont attiré sur la Congrégation de St. Maur une si grande illustration. (†)

(*) Tome 1er, page 25.

(†) Cette réforme de Dom Tarisse fut adoptée bientôt par les autres centres les plus célèbres tels que la maison de St. Maur ; St. Denys ; St. Remy de Rheims ; St. Benoit-sur-Loire ; Fecamp ; la Trinité de Vendôme ; Marmoutier etc. Alors commencèrent à paraître

M. Faillon donne aussi de nouveaux détails d'après ces mémoires sur la jeunesse de M. Olier. (*)

Il est dit comment M. Olier consumait ses revenus à entretenir des équipages et une quantité de serviteurs.

Marie Rousseau le vit pour la première fois avec ses amis, tous habillés richement et élégamment, en satin violet comme des abbés de cour, et se divertissant à la porte d'un cabaret ; dès ce moment elle se sentit portée à prier pour eux avec instance et avec douleur, et elle fait cette réflexion touchante : " Les prélats qui ont droit à la couleur violette, ne devraient la porter qu'avec componction, en songeant qu'elle représente le sang versé par N. S. pour conquérir les biens de l'Eglise. Mais qu'il est triste de voir des ecclésiastiques s'arroger illégalement ces couleurs, poussés par l'orgueil et la vanité, justement condamnés par le sang de N. S."

Plus loin, les mémoires nous expliquent en détail avec quelle sympathie les Supérieurs de l'Abbaye accueillirent les idées de M. Olier sur la sanctification du clergé.

M. Olier ayant enfin soumis son esprit et son cœur, et embrassé les principes de la régularité la plus édifiante, commença à voir fréquemment les supérieurs de l'Abbaye qu'il avait pris pour directeurs, et ce furent eux qui soutenant M. Olier contre ses confrères, décidèrent qu'il devait accepter la cure de St. Sulpice. En cette circonstance, il est encore expliqué que si M. Olier était contredit par quelques-uns de ses assistants, il avait pour lui l'avis des Bénédictins, des prêtres de l'Oratoire et enfin de cette pieuse servante de Dieu. (†)

C'est aussi dans ce recueil que M. Faillon a trouvé des détails étendus et intéressants sur la part que M. de Condren prit à la formation des

---

les travaux si célèbres des Bénédictins ; la *Gallia Christiana*, les *Acta Sanctorum*, la *Collection des Historiens de France*, l'*Art de vérifier les dates*, l'*Histoire littéraire de la France etc., etc.*

(*) Tome 1er, page 26.

(†) Tome 1er, page 438.439.

compagnons de M. Olier. Marie Rousseau nous dit qu'elle avait pour directeur un Père Jésuite qui lui faisait écrire toutes les inspirations qui se présentaient à son esprit; or elle apprit que les ecclésiastiques qu'elle avait ramenés, étaient destinés à fonder les Séminaires; elle en prévint le Père de Condren qui avait reçu déjà des lumières semblables et qui savait que cette œuvre ne concernait point l'Oratoire, malgré tous les préparatifs faits par cette Congrégation, pour ce grand dessein.

Marie Rousseau prévint aussi le Père de Condren qu'il n'aurait pas le temps d'écrire l'ouvrage qu'il méditait sur *l'institution des Séminaires*, enfin elle fit des communications qui auraient paru bien aventurées à ceux qui n'auraient pas eu en ses inspirations la confiance qu'elles inspiraient à M. de Condren et à M. Olier. Elle disait que les compagnons de M. Olier étaient appelés à établir des communautés de prêtres et des séminaires; qu'ils devaient se dépouiller de leurs biens propres; qu'ils réformeraient la paroisse de St. Sulpice, et enfin, que malgré bien des oppositions, ces œuvres subsisteraient, qu'elles réjouiraient l'Eglise et glorifieraient Dieu; or ces prévisions de Marie Rousseau furent annoncées cinq années avant l'événement. (*)

En commençant le deuxième volume, où l'auteur doit exposer tout ce qui est relatif à la réforme de la paroisse de St. Sulpice, nous avons de nouveaux détails sur le Faubourg St. Germain. Ces nouveaux traits complètent le tableau et lui donnent une nouvelle force. Nous voyons d'abord ce que St. Vincent de Paul pensait de la décadence de la foi dans Paris. (†) Nous comprenons quelle était l'étendue du mal. Après les guerres de de religion, et le règne de l'anarchie, le pays était resté dans un état déplorable de mollesse et de langueur; la plus profonde indifférence régnait dans les cœurs comme après toutes les grandes commotions. Certains grands seigneurs encourageaient le désordre, en soutenant contre l'autorité, des

(*) Tome 1er
(†) Tome IIme page 2

novateurs, des poëtes licencieux, comme le fameux Théophile, des duellistes de profession, des comédiens, et même des vendeurs d'amulettes.(*)

De nouveaux détails sont aussi donnés sur l'état de l'ancien clergé (†) sur l'emploi des revenus de l'Eglise, sur la négligence et le défaut d'ordre des pasteurs. M. Faillon reproduit de M. Du Ferrier une note curieuse sur les crimes publics dont le Pré-aux-Clercs était le théatre, (‡) et aussi sur les désordres de cette foire de St. Germain dont il fixe l'emplacement à l'endroit où se trouve aujourd'hui le marché. Plusieurs faits servent aussi à nous montrer quels étaient le fanatisme et l'audace des hérétiques ; tels l'histoire de cette mère cruelle qui irritée de l'abjuration de sa fille, l'enferma, lui brûla la plante des pieds, chercha ensuite à l'étouffer dans une baignoire, et n'ayant pu y réussir, la perça de plusieurs coups de couteau. Ce fait se trouve dans les mémoires particuliers. (§) Marie Rousseau donne aussi des renseignements sur les mesures que M. Olier prit vis-à-vis du clergé ; sur l'union qu'il établit entre ses prêtres et les ordres religieux de la paroisse ainsi qu'avec les docteurs de la Sorbonne, enfin sur le soin des enfants et leur emploi dans toutes les cérémonies de la paroisse ; rien de plus édifiant, de plus intéressant, de plus pratique. On vit bientôt le bon effet de ces soins dans la tenue des enfants, aux cérémonies de la paroisse. Ceux qui chantaient le faisaient avec une modestie qui ravissait les assistants, ceux qui servaient, témoignaient d'une piété qui inspirait aux paroissiens des sentiments de religion qui leur étaient inconnus jusque-là. Enfin Marie Rousseau donne des détails intéressants sur la plus excellente de toutes les mesures prises par M. Olier pour la réforme de sa paroisse, c'est-à-dire, la dévotion envers le St. Sacrement.

D'abord M. Olier fixa des heures d'adoration pour les prêtres, et les

---

(*) Tome IIme page 5
(†) Tome IIme page 15
(‡) Tome IIme page 38
(§) Tome IIme page 70

engagea à entretenir souvent les fidèles de cette grande dévotion ; ensuite il résolut d'inviter les premières dames de sa paroisse à se mettre de la Confrérie du St. Sacrement, sachant que leur exemple aurait une influence puissante ; en même temps il avait soin de rendre ces pratiques acceptables en déclarant que les témoignages de cette dévotion, ne sont pas incompatibles avec les distractions honnêtes des jours de repos. Marie Rousseau nous dit : " Qu'il convenait qu'une paroisse où le St. Sacrement avait été outragé fût celle où il serait plus particulièremont honoré. Dieu montra à M. Olier qu'il ferait ce qu'avait fait Jacob en élevant un autel dans la terre de Chanaan, et lui aussi dans cette terre de scandale, il éléverait un autel à la majesté divine dans la dévotion au très St. Sacrement."

Marie Rousseau nous dit que ce ne fut pas sans de longs et patients efforts qu'il arriva enfin aux meilleurs résultats. Aux premiers temps il vint peu de monde, ensuite on se rendait aux stations, et aux saluts comme à un spectacle profane pour voir et être vu. Mais enfin la dévotion produisit ses fruits, et l'on put contempler à tous les exercices les concours les plus nombreux et les plus recueillis. Les prêtres même qui avaient été opposés à la fréquence des saluts, furent ensuite des plus zélés à les recommander aux fidèles. (*)

M. Faillon a trouvé aussi dans ces mémoires des renseignements intéressants sur le soulèvement de quelques paroissiens contre M. Olier. M. de Fiesque avait des amis et des parents dans la paroisse qui cherchaient à indisposer les fidèles contre leur curé ; l'un deux alla à Rome pour témoigner contre lui et contre l'établissement du Séminaire dans la paroisse. D'autres réclamaient contre les changements introduits dans les cérémonies. Le prince de Condé qui aimait à chanter dans les saints offices, se plaignait des innovations faites dans le chant sacré, qu'il ne pouvait plus suivre, (†) et il appuya hautement les réclamations de M. de Fiesque. Les

(*) Tome IIme page, 83 et suivantes.
(†) Tome IIme, page 141.

choses en vinrent à ce point que pendant les instructions de M. Olier, des partisans de M. de Fiesque se levaient et faisaient entendre les paroles les plus injurieuses. On trouva plusieurs jours de suite sur la porte de l'église un placard avec ces paroles : *Maison à louer*. M. Olier fut traduit devant les tribunaux et on lui opposa des papiers intimes qui lui avaient été dérobés par l'un de ses serviteurs ; enfin lors du soulèvement, ce fut un ancien prêtre de la paroisse qui conduisit les révoltés à la chambre de M. Olier. L'exaspération était si grande que l'on essaya d'empoisonner le curé de St. Jacques-du-Haut-Pas, M. de la Grange, qui avait délivré M. Olier des mains de ses ennemis ; mais, nous dit Marie Rousseau, il fut guéri miraculeusement. (*)

Une autre œuvre importante, sur laquelle il y a beaucoup plus de détails, est l'établissement de la Société des Militaires qui devait avoir une si heureuse influence sur l'esprit de l'armée. Un grand nombre de familles seigneuriales ne trouvant pas assez d'espace pour se loger dans Paris s'étaient établies dans ce grand faubourg, groupé autour de l'abbaye de St. Germain, et dont St. Sulpice était la paroisse ; or dans chacune de ces familles, il y avait des membres appartenant à l'armée.

M. Olier établit la Confrérie des Militaires où entrèrent MM. de Renty, de Liancourt, de Brancas, de Fénélon, l'illustre Fabert, le marquis de Saint Mêmes, et le comte d'Albon. Le père Rapin a prétendu que Louis XIV mécontent de quelques-uns de ces gentilhommes avait voulu les faire jouer sous le rôle de Tartufe ; mais rien ne vérifie cette assertion. Toutefois, comme cette société professait un attachement profond pour la personne et les enseignements du Souverain-Pontife, il pouvait se faire qu'ils n'eussent pas la faveur de ceux que l'on appelait les parlementaires. Les principaux ministres d'état tels que le Cardinal Mazarin et ensuite Colbert, appartenaient à ce parti, c'est donc à eux et non au Roi qu'on doit attribuer cette prévention. Cette société accomplit le plus grand bien et elle prit un tel

(*) Tome IIme, page 153.

développement qu'elle donna lieu à la fondation de deux autres communautés semblables. Elle ramena à la piété des gentilhommes qui s'étaient rendus célèbres par leur légèreté ou leur indifférence. Enfin elle donna naissance à un mouvement religieux qui fut remarqué même par les esprits les plus indépendants du temps, tels que le Comte d'Evremont. M. Faillon cite de lui une lettre où il applaudit à la conversion du célèbre Comte de Grammont. Ces relations de M. Olier le mirent à même d'être en rapport avec plusieurs grands personnages tels que le prince d'Aubigny, de la maison des Stuarts. Ce prince entré dans l'état ecclésiastique devait parvenir au Cardinalat. Il eut la plus utile influence sur le rétablissement de la religion en Angleterre et sur la conversion de son cousin le Roi Charles II opérée par M. Olier. Ce fait était toujours resté ignoré, et un grand nombre d'historiens affirmaient que Charles II ne s'était converti que dans les derniers jours de son règne. M. Faillon lui-même dans sa première édition, avait suivi ce sentiment d'après une copie qu'il avait des mémoires de M. de Bretonvilliers; mais depuis, ayant consulté l'autographe il découvrit que M. de Bretonvilliers disait formellement que M. Olier avait reçu l'abjuration du Roi d'Angleterre vers 1645. Dans la copie des mémoires, pour ne pas divulguer ce fait que l'on était alors obligé de garder secret, il avait seulement parlé d'un grand seigneur d'Angleterre. M. Faillon réfute les historiens qui ont soutenu le retard de la conversion du Roi Charles II, et après avoir appuyé son sentiment sur les mémoires de M. de Bretonvilliers, il montre comment ce fait se trouve confirmé par le sentiment des plus habiles historiens qui affirment que Charles II en revenant en Angleterre, en 1660, prouva par ses actes qu'il appartenait déjà à l'église catholique. C'est ce qu'a conjecturé Burnet, puis Lingard, et enfin M. Guizot.

Un des personnages marquants avec lesquels M. Olier fut aussi en rapport est le Prince Edouard, prince palatin du Rhin, fils du Roi de Bohême qui était réfugié à Paris par suite des malheurs de sa famille. Par sa mère,

Elizabeth Stuart, il était parent avec l'abbé d'Aubigny qui l'instruisit de la religion et le reçut dans l'Eglise. M. Olivier procura son mariage avec la célèbre Anne de Gonzague, fille du Comte de Nevers, de la famille des Gonzague d'Italie, et sœur de la reine de Pologne. M. Faillon en citant à ce sujet les *mémoires du P. Rapin* relève néanmoins bien des erreurs, sur des faits relatifs au Prince de Condé et au Prince de Conti, sur M. Meyster, sur l'abbé de la Rivière et sur l'occasion du Tartufe, et il dit que c'est un inconvénient inévitable pour tout écrivain qui compose des mémoires généraux de se tromper sur bien des circonstances des temps déjà éloignés.

Tout le chapitre du 2ème volume sur la résistance de M. Olier contre le jansénisme est rempli de détails nouveaux. Les Jansénistes voyant les succès que M. Olier avait obtenus dans sa paroisse, firent tous leurs efforts pour combattre les efforts de son zèle ; ils tâchèrent d'introduire les Oratoriens dans le faubourg ; ils cherchèrent à élever de jeunes ecclésiastiques dans leurs maximes ; ils voulurent s'emparer de la direction d'une société établie pour la conversion des hérétiques ; ils firent venir du diocèse de Sens, un curé qui était renommé pour son fanatisme et ses excentricités pour l'opposer à M. Olier; ils répandirent dans Paris des écrits satiriques contre lui ; enfin ils finirent par gagner quelques partisans, même dans les principales familles. M. Olier les combattit par tous les moyens, quoiqu'il sût à quoi il s'exposait, puisque l'Archevêque de Paris s'était lui-même laissé gagner. Marie Rousseau nous dit que beaucoup de personnages des plus grandes positions, voyant les écrits satiriques des Jansénistes, craignaient d'être attaqués, et leur laissèrent le champ libre ; mais M. Olier brava toutes ces menées et ne voulut pas même qu'on les refutât ; et comme ses disciples étaient indignés de ces manœuvres, il leur dit : " Ne savez-vous pas que la calomnie est une des récompenses que Dieu donne à ceux qui défendent la religion ? Bénissons-le de ce que nous avons été jugés dignes de souffrir pour ses intérêts."

Pour ce chapitre, M. Faillon a fait bien des emprunts à des ouvrages

nouveaux ou récemment édités. Les mémoires du P. Rapin sur le Jansénisme ; L'Oratoire de France au XVIIe siècle, du P. Perrault ; le travail remarquable de M. de Chantelauze sur le P. Lachaise, etc., etc.

La troisième partie se rapporte à l'établissement des Séminaires, et elle comprend le troisième volume : elle est divisée en huit livres, qui développent ce qui avait été donné dans la première édition. Nous trouvons des aperçus nouveaux sur les desseins de Dieu, dans l'établissement des Séminaires, sur les pratiques enseignées par M. Olier à ses directeurs,enfin sur les développements de l'œuvre.

Quant aux desseins manifestés à M. Olier par la divine Providence, l'on voit que M. Olier et ses compagnons avaient été choisis pour accomplir la vocation de l'Oratoire, et pour faire revivre l'une des destinations principales de l'œuvre de St. Benoit.

Pour ce qui est de l'Oratoire, le Cardinal de Bérulle ayant été obligé de se charger de la direction d'une multitude de collèges pour répondre aux nécessités du moment, le P. de Condren, son successeur, reconnut l'impossibilité où se trouvait l'Oratoire de répondre à la formation du clergé, et voulant former une compagnie d'ecclésiastiques destinés à cette œuvre il s'adressa à M. Olier. Les Supérieurs des Bénédictins qui étaient aussi dans l'origine destinés à la formation du Clergé, ne pouvant s'en occuper, donnèrent tous leurs soins à favoriser M. Olier et ses disciples. Enfin le Seigneur prit soin de confirmer cette double disposition du chef de l'Oratoire et du Supérieur des Bénédictins. Dans le même temps que Marie Rousseau recevait l'avis d'en haut que M. Olier était appelé à cette vocation, celui-ci reçut le même avertissement. Il nous dit que dans le jour de la translation de St. Benoit, pendant qu'il récitait l'office avec ses disciples, il vit en esprit tout le ciel spectateur de la compagnie et regardant ce qu'ils allaient faire, ce que confirma l'un de ses compagnons qui avait vu au même instant la Ste. Trinité regardant ces prêtres avec plaisir et mettant en eux ses complaisanses.

" Comme il plut à Notre Seigneur de renouveler autrefois le christianisme par saint Benoit, dit M. Olier, il me semble que cela se va faire et que pour ce motif, Notre-Seigneur m'associe si étroitement avec le révérend Père général de ce saint ordre, et le Père Bataille son procureur, que tous trois nous ne devons être qu'un au service de l'Eglise. C'est pourquoi il me les avait montrés, il y a dix-huit mois, comme mes directeurs, et comme ceux que sa Sainte Mère me destinait." (*)

Dieu fit aussi connaître la destination du Séminaire pour tout le royaume, c'est ce que dit M. Olier en ses mémoires : " Maintenant que Dieu va nous établir sur la paroisse de Saint Sulpice, il nous montre qu'il veut former dans ce lieu un Séminaire ouvert à toutes les provinces. Voilà pourquoi il l'établit dans un lieu qui n'est borné par aucune juridiction particulière ; car cette paroisse n'est d'aucun diocèse : elle ne relève immédiatement que du Pape ; et ceux qu'il commet pour la servir, sont comme ses membres et ses substituts qui suppléent à ce qu'il ne peut faire par lui même. Ce Séminaire étant destiné pour l'Eglise universelle, il était convenable qu'il fut fixé dans un lieu qui n'eût d'autres bornes ni d'autre dépendance que celles du Saint-Siége, à l'honneur duquel il se consacre entièrement."

Enfin nous voyons dans les mémoires de Marie Rousseau, l'appui que le Seigneur promettait à ces prévisions de M. Olier. Le Seigneur lui représenta qu'il confirmerait par le succès, l'entreprise tentée à St. Sulpice : " Je ne pourrai donner à ceux qui ne te croiront pas, une plus grande preuve de la vérité de tes paroles, que de leur faire voir un jour ma toute-puissance, par l'accomplissement même de ce que tu leur diras de la venue de mes ouvriers et de leur établissement à St. Sulpice, etc., etc."

Nous passons ensuite à de nouveaux détails sur l'organisation du Séminaire où M. Faillon a pu souvent citer les mémoires particuliers de Marie Rousseau. Notre Seigneur confirmant par ses propres paroles, la

(*) Tome IIIe page 5.

décision que M. Olier avait prise de faire participer les jeunes ecclésiastiques aux cérémonies paroissiales. (*) L'influence que M. Olier exerçait sur ses jeunes débutants, sur l'installation provisoire du Séminaire dans la maison de Vaugirard et sa bénédiction au 11 Mai 1646. Ces faits sont cités d'après les mêmes mémoires.

M. Faillon relate un incident curieux de la fondation du Séminaire qui prouvait que Dieu voulait seul être reconnu auteur du Séminaire. Un particulier vint trouver M. du Ferrier, alors Directeur du Séminaire et lui offrit de bâtir l'Eglise paroissiale et le séminaire à ses frais, pourvu qu'on lui obtint l'administration des rentes de la ville, mais le Duc d'Orléans et le Prince de Condé ayant réclamé des avantages excessifs pour eux-mêmes, le proposant retira sa parole et renonça à son dessein.

M. Faillon remarque que M. Olier étant en possession de sa cure, et ayant solidement établi son œuvre, Dieu permit alors que ceux qui avaient été ses soutiens, ses inspirateurs et ses conseillers lui fussent retirés. Le P. Bataille passa à la direction de la maison de Coiney; peu de temps après le P. Tarisse rendait son âme à Dieu; Marie Rousseau s'appliqua désormais à la Sainte Communauté de l'Instruction, où elle fit le plus grand bien, jusqu'à l'année 1680, où elle mourut.

Mais en même temps que M. Olier se voyait privé de ces premiers secours qu'il avait reçus et qui lui avaient été si précieux, il recourut à d'autres protecteurs qui ne devaient jamais lui manquer. Il embrassa alors les tiers-ordres de St. Dominique de St. François d'Assise et de St. François de Paule; enfin il montra quelle dévotion on devait avoir aux premiers apôtres de la France, pour réussir dans l'œuvre que l'on entreprenait dans les séminaires, de renouveler l'esprit primitif du Clergé, c'est-à-dire l'esprit apostolique. Il recommanda donc une particulière dévotion pour St. Denis et St. Martin, apôtres de la France, et c'est ce qu'il inspira à ses disciples pour les saints patrons des diocèses où ils allaient établir l'œuvre des Séminaires. M. de Lantage, supérieur

(*) Tome IIIe Passim.

du Séminaire du Puy, honora singulièrement St. Georges, apôtre du Velay, et le Séminaire fut établi près de l'Eglise où il reposait et qui portait son nom. M. d'Hurtevent plaça le Séminaire de Lyon sous le vocable de St. Irénée, et obtint de l'Archevêque de Lyon que sa fête fut célébrée désormais plus solennellement dans le diocèse. Enfin, M. Olier dans ses voyages honora St. Lazare, et les Saintes Maries lorsqu'il alla en Provence, St. Martial, lorsqu'il se rendit à Limoges, et St. Vincent Ferrier, en Bretagne. etc., etc.

Nous n'ajouterons rien à ces témoignages que nous donnons des augmentations faites aux premières éditions, qu'il nous suffise de dire que ce travail de renouvellement complet de l'œuvre a été accompli de manière à n'altérer nulle part la trame de la narration. Tout a été disposé de manière à ne donner que des développements utiles, intéressants et qui servent à faire mieux connaître une époque si remplie de précieux enseignements.

CHAPITRE XVIII.

DERNIÈRES ANNÉES DE M. FAILLON.

Après avoir consacré la fin de 1869, et les premiers mois de 1870, à achever son travail, M. Faillon choisit un libraire. Ce fut M. Hoffman, de Colmar ; mais dès que la guerre fut commencée, et alors que l'imprimeur n'en était qu'à la 7ème feuille, l'ouvrage fut interrompu pour n'être repris qu'au mois d'Août 1871, près d'un an après la mort de M. Faillon. Cependant tout était si bien préparé qu'il n'aurait probablement rien ajouté, lors même qu'il eût vécu jusqu'à la fin de l'impression, si ce n'est pour ce qui concerne les gravures et certains appendices. L'application de M. Faillon à la vie de M. Olier, ne l'empêcha pas cependant de s'occuper de quelques autres ouvrages : ainsi, à la fin de 1868, il termina une vie de Mademoiselle Monier en faveur des demoiselles et enfants de la *petite Œuvre.* Cet ouvrage qui forme 3 volumes in–24 n'est pas dans le commerce, n'étant que pour l'usage de cette association.

Dans le même temps, M. Faillon écrivait un petit traité de perfection Chrétienne pour répondre aux pieuses instances d'une maison religieuse. Admirable résumé des méditations du pieux auteur, et des lumières que lui avaient donné la prière, l'étude et le soin des âmes, cet ouvrage, s'il était donné à l'impression, procurerait à bien des âmes la consolation qu'il a déjà donnée à quelques privilégiés. C'est là que M. Faillon développe ces pensées si vives et si saisissantes : une religieuse doit : 1o. Vivre en morte ; 2o. Travailler en servante ; 3o. Souffrir en muette ; 4o. Aimer en vierge. Dans toute son exposition, la doctrine de M. Olier se fait sentir à chaque page.

En même temps qu'il travaillait et avançait ces différents travaux, il

était plein de zèle et de dévouement pour tous ceux qui venaient le voir et recourir à ses pieux conseils. Quelque hâte qu'il eût de terminer ce qu'il avait entrepris, il se croyait obligé envers tous ceux qui venaient le voir, pour se donner tout entier à eux.

Nous avons un pieux témoignage de ce dévouement. Le 1er Janvier 1870, il reçut la visite de l'un des Frères des Ecoles chrétiennes, c'était le Directeur du Noviciat, qui avait lu quelques-uns de ses ouvrages, et qui avait en lui une confiance entière. Pendant cette visite qui était de bienséance, M. Faillon fit quelques observations sur l'Institut du Vénérable La Salle. Elles intéressèrent tellement ce bon Frère qu'il pria instamment M. Faillon de les mettre en écrit afin qu'il pût les communiquer à ses novices. Ces considérations rédigées forment un cahier d'une quarantaine de pages, qui est divisé en quatre chapitres :—1o. Jésus-Christ a donné au fondateur de l'Institut l'esprit qui devait animer tous les membres ; 2o. Quelle est la fin que Notre-Seigneur s'est proposée dans l'établissement de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes ? 3o. Quel est l'esprit que Notre-Seigneur a communiqué au vénérable La Salle pour que l'Institut des Frères atteignit sa fin ? 4. Nécessité pour tous les Frères d'être animés de l'esprit de leur saint fondateur.

C'est au milieu de ces occupations qu'il apprit que la guerre était déclarée. M. Faillon ne se fit pas d'illusion sur la gravité des événements ; les intérêts engagés dans une lutte entreprise si inopinément, touchaient profondément son cœur, et le désolaient. Mais au milieu de ces anxiétés, il s'oubliait lui-même, et ne tenait aucun compte de ce qui le concernait. Rien ne pouvait le troubler pour sa sureté personnelle, et malgré son grand âge et ses infirmités, il ne lui vint pas en pensée de quitter Paris, ainsi que faisaient plusieurs autres. Il croyait être où Dieu le voulait. Il continua donc à travailler et à recueillir des documents. Au milieu de tous ces soins, il ne songeait même pas à lire le journal et à en prendre connaissance, plus qu'il ne le faisait en d'autres temps, et quand on s'é

tonnait qu'il fut si peu préoccupé des événements, il répondait que chaque matin, en lui servant son déjeuner, le domestique le mettait parfaitement au courant de tout.

Cependant les nouvelles devenaient de plus en plus inquiétantes ; il gémissait devant Dieu de tous les malheurs qui affligeaient la France ; mais il ne perdait pas confiance. Plusieurs, néanmoins, ne partageaient pas sa tranquillité et lui témoignaient les appréhensions que leur donnait l'approche de l'ennemi : il leur disait : " Ils ne nous ôteront pas Jésus-Christ." Ses lettres respirent les mêmes sentiments : " Fille de peu de foi, écrivait-il à une sœur d'Amiens, pourquoi doutez-vous de la puissance et de la bonté de Dieu ?"

C'est dans les premiers jours d'octobre, qu'il fut atteint de la maladie qui devait l'enlever quelques semaines plus tard.

La maladie ne surprit pas M. Faillon, il la supporta patiemment et il pensa qu'elle pouvait être dangereuse. Il y avait longtemps, du reste, qu'il songeait à se préparer à la mort. La fatigue qu'il avait ressentie pendant son dernier voyage, les différentes infirmités qu'il éprouvait au milieu de ses travaux lui faisaient soupçonner des altérations graves dans sa constitution et la possibilité d'une fin prochaine. Aussi, depuis son retour du Canada, M. Faillon ne cessait de solliciter des prières pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Au 29 novembre 1863, il écrivait à l'un des Messieurs du Séminaire : " demandez pour moi la grâce d'une sainte mort, qui est toute mon ambition; jamais je n'ai récité avec tant de bonheur qu'à présent le dernier article du symbole : *et vitam venturi sæculi ;* c'est la conclusion de tout le reste. Demandez à N. S. que j'y arrive heureusement en faisant tous les jours sa sainte volonté." Le 18 septembre 1866, il était à Langeac, où se trouve le tombeau de la B. Mère Agnès : il y était venu en pélérinage, comme il y était déjà venu plus d'une fois, et les Sœurs lui ayant présenté un cahier pour qu'il y écrivit quelques recommandations qu'elles pourraient conserver, il y

mit les mots suivants : " Je prie les religieuses Dominicaines de Langeac de m'obtenir, par l'intercession de leur bienheureuse Mère Agnès de Jésus, la grâce d'une sainte mort." Enfin le 20 Août 1870, il disait à un confrère : " J'ai 71 ans, la nuit est là qui vient: *in qua nemo potsst operari, ergo dum tempus habemus, operemur bonum.*"

Quoiqu'il n'y eût rien de grave au commencement, il eut comme un pressentiment de sa fin prochaine ; il appela l'un des Messieurs du Séminaire pour mettre en ordre ses papiers et détruire ceux qui ne devaient pas être conservés. Il dicta ensuite ce qui suit :

" Observations sur la vie de M. Olier que je soumets à mes frères :

1o. Comme cette vie fait connaître M. Olier plus qu'il ne l'a été jusqu'ici, ma pensée serait de mettre au frontispice ces paroles qui se trouvent dans une lettre de M. Tronson : *Le fondateur de St. Sulpice a désiré d'être caché, c'est à Dieu à le manifester en son temps.*

2o. En parlant de la fondation de Montréal, j'ai évité dans les autres éditions, de faire connaître les desseins de Dieu sur cette colonie ; mais comme depuis, ce dessein a paru dans l'introduction à la *Vie de la Sœur Bourgeois,* de l'aveu de M. Carrière qui l'a lue attentivement, il me semble qu'il serait à propos de le faire entrer en cette vie.

3o. Je voudrais aussi montrer que la dévotion envers Jésus, Marie et Joseph fut renouvelée dans l'Eglise de France au temps de M. Olier, et en partie par son influence ; c'est ce que prouvent les démarches que Louis XIV fit près du Souverain-Pontife aussitôt après la mort de M. Olier."

M. Faillon dicta ensuite une des trois lettres adressées par le Roi au Pape à l'effet d'en obtenir que l'Immaculée-Conception fut célébrée en grande solennité et avec octave. La fatigue ne lui permit pas de dicter les deux autres pièces. Le 17 octobre, M. le Directeur du Séminaire lui ayant proposé de recevoir les derniers sacrements, il accepta avec bonheur.

C'est alors qu'il dit aux confrères qui l'environnaient, qu'il remerciait Dieu de quatre grâces spéciales :

I. De l'avoir appelé à la Compagnie de St. Sulpice, vers laquelle il s'était senti attiré de très-bonne heure.

II. D'avoir toujours été très affectionné à sa vocation.

III. De n'avoir pas été exclu de la Compagnie par ses supérieurs

IV. Enfin d'avoir presque toujours été occupé de M. Olier, de sa vie et de ses écrits.

Il communia encore le 19 octobre, fête de l'Intérieur de la B. V. M. et sembla revenir à la santé les jours suivants, et il disait à un des MM. d'Issy qui ne l'avait pas vu depuis quelques jours : " Il paraît que N. S. en visitant l'âme a voulu soulager le corps."

Trompé par ce mieux, il ne continua pas à dicter, il se contenta d'indiquer de vive voix ce qu'il se proposait de mettre en appendice à la fin de la vie de M. Olier, il voulait y insister :

1o. Sur l'attachement traditionnel des enfants de M. Olier pour le St. Siège. (*)

(*) Quant au premier appendice, M. Faillon avait réuni une grande quantité de documents qui montraient quels avaient été les sentiments de dévouement de la Compagnie envers le St. Siège. Ces sentiments étaient si prononcés qu'ils avaient excité contre la Compagnie, la plus vive hostilité de la part de l'autorité laïque et religieuse en France :. et il est à remarquer que le Séminaire n'avait jamais abandonné ses principes, même au moment où ils auraient pu mettre en danger ses œuvres et son existence.

Les Jansénistes voyant qu'ils ne pouvaient gagner M. Olier et ses disciples, cherchèrent à les déconsidérer et à les entraver dans leurs œuvres. Ils réussirent au moins à exciter des préventions dans l'esprit de plusieurs grands personnages qui s'étaient attachés au parti, ils prévinrent contre eux plusieurs des Evêques—et enfin ils parvinrent même à détacher de M. Olier quelques-uns de ses amis et de ses auxiliaires les plus précieux, tels que M. de Foix et M. du Ferrier, qui auraient pu du reste compromettre la Compagnie par la sympathie qu'ils manifestèrent, sinon pour les idées nouvelles, du moins pour ceux qui en étaient les plus ardents propagateurs.

Mais ce n'était là que le commencement des épreuves ; vinrent ensuite les difficultés sus-

2o. Sur l'esprit de l'Oratoire dont St. Sulpice a hérité.

3o. Sur l'œuvre des catéchismes qui remonte à M. Olier et qui intéresse toute la France.

Le mieux qui s'était fait sentir ne fut pas de longue durée, ce n'était que le résultat d'un déplacement du mal. L'érysipèle s'était retiré des membres pour se porter à l'intérieur. M. Faillon avait communié le 15 octobre, il communia encore le 23 qui était un dimanche, puis il reçut quelques visites, il était un sujet d'édification et de consolation pour tous ceux qui venaient le voir.

---

citées contre la Cour de Rome par les officiers du Roi et les membres du Parlement, qui exposèrent St. Sulpice aux persécutions les plus violentes. Le Roi ayant fait rédiger dès 1663, des propositions tendant à attaquer les prérogatives du St. Siége et ayant voulu les faire approuver par la Sorbonne,—les MM. de St. Sulpice qui faisaient partie de la Sorbonne prirent fait et cause pour les droits du St. Siége et entraînèrent tous leurs collègues. Il en fut de même, vingt ans après, lorsque les mêmes propositions résumées en quatre articles principaux furent soumises à l'enrégistrement de la Sorbonne. Voici ces quatre articles:

1o. Le St. Pontife n'a aucun droit direct ni indirect sur le temporel des Rois.

2o. Il est inférieur au Concile Universel.

3o. Il est soumis aux canons de l'Eglise.

4o. Ses jugements dogmatiques ne sont pas irréformables.

L'on trouve dans les papiers de Colbert des dénonciations contre la Compagnie de St. Sulpice, et en particulier contre les membres qui faisaient partie de la Sorbonne, comme M. Leblanc, M. de Poussé, M. Lebreton, M. de la Barmondière. On les représente comme extrêmes pour l'autorité du Pape,—se déclarant pour Rome avec emportement, allant jusqu'à des protestations séditieuses contre les mesures du gouvernement, ce qui est d'autant plus à considérer "que cette communauté élève des jeunes gens des plus grandes familles, qu'elle possède plusieurs maisons, qu'elle a de l'influence dans toute la France, etc." Cette animosité contre St. Sulpice était si grande que suivant le P. Rapin, plusieurs pensèrent que la pièce de Tartufe avait été particulièrement dirigée contre les associés des congrégations laïques fondées par la maison de St. Sulpice, avec M. de Renty, M. de Fénélon, etc., etc.

Outre les papiers de Colbert, nous voyons un témoignage éclatant des sentiments de la Compagnie, dans une relation écrite à St. Sulpice des événements de 1682, que l'on peut croire d'autant plus conforme aux sentiments de la Compagnie, qu'elle n'était pas destinée à l'impression et que l'on savait qu'on n'aurait pu la publier. Cette relation remarque avec raison "que les Evêques qui ont rédigé les 4 articles, oublient qu'ils ont juré obéis-

M. l'abbé Millot, Supérieur de la Communauté des Clercs de St. Sulpice dont la résidence se trouve à Issy, près de la Solitude, vint le voir le 24 octobre, veille de sa mort ; il le trouva bien faible et lui dit en quelques mots, qu'il le priait de le bénir, il pensait qu'accablé par le mal il se contenterait de prononcer les paroles de la bénédiction ; mais quelle fut s surprise d'entendre le vénérable malade dire d'un ton solennel et recueilli : "Je bénis Notre Seigneur de vous avoir inspiré la pensée de ressusciter la petite communauté ; ce sera un lumignon qui d'ici à quelques temps, ne donnera pas une vive lumière ; mais ne vous découragez pas, elle est destinée à faire un grand bien dans l'Eglise. Je vous bénis, je bénis vos chers enfants. Je demande qu'ils croissent de plus en plus dans la connaissance de Notre Seigneur. *In nomine Patris..*" Cette dernière bénédiction, et ces derniers souhaits ont été pieusement recueillis et religieusement conservés par M. l'abbé Millot, qui aime à les considérer comme la prophétie d'un Saint entrant dans la lumière de Dieu. *

* Note de Mr. l'abbé Millot.

sance au Souverain-Pontife, et qu'ils sont aussi coupables que les Evêques d'Angleterre qui ont transmis à leur Prince le droit de suprématie qui n'appartient qu'au Pape, que leur devoir n'était pas d'animer le Roi contre le Pontife, et de se prononcer contre celui-ci pour obéir au Souverain."

On craignait tellement l'influence du Séminaire, que l'autorité supérieure défendit aux Messieurs qui étaient docteurs en Sorbonne de sortir de leur maison, le jour où l'on déférerait les 4 articles à l'enrégistrement des docteurs de la Sorbonne ; mais malgré ces mesures et toutes les menées des gens du gouvernement, 167 docteurs seulement sur 700 souscrivirent l'enrégistrement. Cet échec ne fit qu'irriter encore plus les adversaires du Séminaire. L'affection et l'attachement de St. Sulpice pour Rome ne s'inquiétèrent point de ces ressentiments.

Vers la fin du XVIIe siècle on établit, sur les demandes du Nonce, une maison dans les Etats du Pape à Avignon ; le Séminaire y voyait un moyen d'avoir plus de relations avec le St. Père et de pouvoir rendre plus de témoignages de respect envers la Cour de Rome. L'Archevêque de Paris ayant exigé que la Paroisse de St. Sulpice qui était sous sa juridiction, adoptât le rite parisien, le Séminaire continua à réciter l'office romain, ce qui fut même conservé à la Solitude jusqu'à la fermeture de la Solitude à la Révolu-

La nuit du 24 au 25 octobre, qui fut celle de sa mort, M. Faillon fut gardé par un de ses confrères, qui avait sollicité cette faveur, ce fut lui qui recueillit les dernières paroles du pieux mourant, et qui dans ce moment suprême, l'aida à passer à Dieu en faisant près de son lit, les prières des agonisants et en lui donnant au dernier moment l'Indulgence plénière.

Ce fut immédiatement après l'avoir reçue qu'il rendit le dernier soupir le 25 octobre à $3\frac{1}{2}$ heures du matin. C'était le septième jour de l'octave de l'Intérieur de la Très Sainte Vierge, mystère pour lequel il avait toujours eu une dévotion particulière, et pour lequel il avait eu l'honneur non-seulement de travailler, mais encore de souffrir.

---

tion : on a repris cet usage depuis 20 ans. En même temps la Compagnie était pleine de vigilance contre les nouvelles doctrines. On renvoyait tout Séminariste qui témoignait de l'opposition aux décisions de Rome, ou qui aurait apporté quelque livre infecté de la nouvelle doctrine ; ces mesures étaient si strictes qu'elles s'étendirent même à des Directeurs qui avaient enfreint les défenses : et toute proposition contraire aux décisions de Rome était formellement redressée par les Supérieurs. Dès que l'on s'aperçut que l'*Histoire de l'Eglise* de Fleury était entachée d'erreurs, on en arrêta pour toujours la lecture que l'on avait commencée au réfectoire. Lorsque le livre des réflexions morales du P. Quesnel eût été condamné par la bulle *Unigenitus*, en 1713, le Séminaire, malgré toute contradiction, soutint la Bulle dans son enseignement ; et le gouvernement, en 1758, ayant voulu obliger la Sorbonne à garder le silence sur cette bulle, M. Bourachot, de St. Sulpice, combattit cette mesure avec tant de force qu'il fit déclarer contre elle tous les docteurs de la Sorbonne.

Il ne faut donc pas s'étonner que ces sentiments connus de la Compagnie l'aient exposée à bien des blâmes. Le Duc de St. Simon, en ses mémoires dit : "qu'à la cour on n'aimait pas St. Sulpice, à cause de son obéissance aveugle pour Rome et ses maximes." (St. Simon, Tome 1er., page 312.) Le rédacteur janséniste des Nouvelles Ecclésiastiques dit "Que St. Sulpice est haï à cause de sa doctrine ultramontaine," et parlant d'un prêtre élevé au Séminaire de Viviers, il dit, que "tout ce qu'il a appris en fait de religion se réduit aux maximes ultramontaines les plus outrées. Tout ce que décide le Pape, *ex-cathedrâ* surtout, est à ses yeux, règle de foi."

Ces ressentiments furent bien près d'avoir toute satisfaction : lors de la suppression des Jésuites par le Parlement, un des conseillers provoqua une mesure semblable contre St. Sulpice, attestant que le Séminaire suivait la même politique que les PP. Jésuites.

Cette suggestion n'ayant pas eu d'effet, on se tourna vers l'autorité elle-même ; et bientôt les persécutions vinrent du côté où l'on devait le moins s'y attendre : le Séminaire fut prévenu de la résolution que l'archevêque avait prise d'enlever l'Education des Clercs à la Compagnie ; cette mesure fut conjurée. On n'eut pas le même succès dans un des centres les

Sa mort a été douce comme celle des Saints ; ses traits après le trépas sont restés comme l'expression du calme de son âme. C'est ce qu'écrivait M. Icard en apprenant cette mort à M. le Supérieur-Général. C'est ce dont furent témoins tous ceux qui eurent la consolation de prier autour de ce corps vénéré. Les demoiselles de la Petite-Œuvre obtinrent, à cause des circonstances, la permission de monter à sa chambre, où elles demeurèrent longtemps en prières.

L'impression générale de ceux qui s'en approchaient était plutôt de le prier que de prier pour lui.

Le service funèbre eut lieu le lendemain à l'église de St. Sulpice, et son corps fut déposé, vû le blocus, dans un caveau de l'Eglise. Si

---

plus importants de la Compagnie, à Lyon où Mgr. de Montazet persécuta St. Sulpice, *détournant les sujets du Séminaire, lui enlevant les subventions, et faisant tout affluer aux communautés favorables aux nouvelles doctrines.* Ceci eut lieu depuis l'intronisation de Mgr. de Montazet, en 1758, jusqu'à sa mort, en 1788, à la veille des épreuves de la révolution.

Arrivé à cette période, nous pouvons faire remarquer quel enseignement le clergé recevait dans les Séminaires ; nous n'avons qu'à rappeler avec quelle unanimité le serment à la Constitution civile fut refusé. Mais les Sulpiciens ne se contentèrent pas de l'enseignement des principes, ils donnèrent aussi l'exemple ; aucun des prêtres de la Compagnie ne voulut le prêter et l'on compte près de vingt Sulpiciens qui payèrent de leur vie leur attachement au St. Siège. Allant au-devant du danger, M. Emery élevait la voix, et, dans deux écrits qui se répandirent dans toute la France, il soutenait que l'Etat ne pouvait imposer aucun des points de cette constitution civile ; la déclarait erronée et proclamait, "*que les seuls successeurs des Apôtres sont établis par le St. Esprit pour gouverner l'Eglise de Dieu.*" Il répandit ses décisions et ses encouragements, tandis qu'il restait intrépidement à son poste au milieu même des plus grandes violences révolutionnaires : enfin lorsque le calme se rétablit, M. Emery seconda l'exécution du Concordat en éclairant tous les Evêques qui avaient des rapports avec le Séminaire ; même on sait qu'il ne s'arrêta pas devant l'autorité souveraine et que consulté par l'Empereur dans la réunion des Evêques, il ne craignit pas de contredire la majorité presque unanime de l'assistance, pour résister au souverain, et cela au moment même où il venait de recevoir le décret de la suppression de la Compagnie à qui l'on enlevait les Séminaires, parce qu'on les trouvait trop attachés aux maximes de Rome et aux décisions du St. Siége. Ce résumé nous semble suffire pour montrer quels ont été invariablement les sentiments de St. Sulpice pendant les temps de difficultés et de révoltes ouvertes contre le St. Siège.

ce caveau n'est pas celui où fut déposée Marie Rousseau, le 6 Août 1680, il en est du moins bien rapproché comme on peut le conclure de ce qui est dit par l'auteur des *Remarques Historiques*, sur l'église de St. Sulpice.

Le corps de M. Faillon fut transféré au cimetière de la Compagnie, à Issy, à l'occasion de la mort de M. Cahier. Cette translation se fit sans grande pompe, le 9 Mars 1871, à cause des circonstances, les deux Séminaires n'étant pas encore rentrés. Quelques solitaires cependant grossirent le cortège que formaient les Directeurs présents à Paris.

M. Faillon a succombé au moment où les désastres avaient déjà dépassé les plus sombres prévisions, mais les paroles de confiance qu'il a adressées à M. l'Abbé Millot, rapprochées de ces paroles qu'il répétait souvent : " ils ne nous ôteront pas Jésus-Christ !" ne sont-elles pas les signes d'une conviction nette et profonde qu'il avait d'un triomphe de la cause de l'Eglise et des destinées de la fille aînée de l'Eglise toujours unie à ses victoires comme à ses épreuves.

CHAPITRE XIX.

CONCLUSION.

Maintenant, avant de nous séparer de ce digne et saint serviteur de Dieu, nous voudrions résumer nos impressions en quelques traits principaux, en parlant de son esprit de piété et de son amour de l'étude.

Quoique nous ayons un portrait de M. Faillon, nous aimerions à réunir ici quelques tratis que nous croyons fidèles.

M. Faillon avait en toute sa personne un mélange admirable de noblesse et de modestie ecclésiastique, de grandeur et de délicatesse. Il était d'une taille au-dessus de l'ordinaire, avec une apparence remarquable de force et de santé. Sa tête était puissante, ses traits grands et réguliers, d'une pureté et d'une délicatesse remarquables. Son visage empreint de finesse et de douceur frappait par une complexion claire et transparente accompagnée d'une chevelure blonde et abondante qui environnait son visage comme d'une auréole lumineuse. Quand on le voyait la première fois, on était frappé de son air de distinction, et quand il apparaissait dans une assemblée, il était aussitôt remarqué entre tous.

Il avait l'air noble, doux et calme, et une modestie aisée et sans contrainte ; ses yeux étaient souvent baissés par l'étude, quand il les relevait, ils paraissaient d'unelimpidité extraordinaire et d'une pénétration frappante.

Sa piété était basée sur une foi profonde, son amour de l'étude sur un désir ardent de glorifier Dieu. Ces deux dispositions se fortifiaient sans cesse, s'accroissaient mutuellement. L'étude nourissait sa piété, et sa piété le soutenait dans tous ses travaux.

C'est ce qui se faisait remarquer en toute sa personne, dans son attitude, dans ses paroles, dans ses œuvres. Il semblait toujours rempli de l'esprit de religion, et l'on voyait les signes d'une vie intérieure, à laquelle il rattachait tout le reste. Chaque jour, de longues oraisons alimentaient cette vie de l'âme, et les saints mystères accomplis avec religion parfaite l'accroissaient, tandis que son attention continuelle à une vision surnaturelle, le faisait avancer de degrés en degrés dans ces voies supérieures. Ses études, qui n'avaient que les merveilles célestes pour objet, et où il poursuivait sans cesse les traces de la vie divine dans le monde, avaient autant d'effet que la prière. Il voyait Dieu en toutes choses, il considérait sans cesse son action persistante dans les événements, et les moyens qu'il prend pour les diriger à son gré. Il admirait Dieu, dans l'établissement de son Eglise, dans les instruments de sa volonté ; et ces considérations le remplissaient d'un sentiment de tendre affection que rien ne pouvait altérer et qui influait sur ses entretiens et sur ses relations avec tout le monde.

Une circonstance particulière, témoigne de l'attention continuelle qu'il avait à la Bonté souveraine. Il ne perdait pas le souvenir des grâces qu'il avait reçues, et pour le conserver, il s'était composé avec le plus grand soin, un calendrier spirituel où il avait marqué les principaux anniversaires pour y penser dans ses prières. La date de son baptême, de sa première communion, de son entrée au Séminaire, celles de ses Ordinations, etc., y étaient marquées. Or, à la date du 21 Novembre 1817, nous voyons ces paroles : *reconnaissance éternelle*, qui indiquent un fait qui n'a été mis au jour qu'après sa mort, et que nous ne connaissions pas lorsque nous avons donné le récit de ses premières années ; nous en parlerons ici parce qu'il donne une explication précieuse de bien des faits.

M. Faillon après ses premières études, résidait dans sa famille : il avait environ dix-sept ans, et il était habile en plusieurs choses ; le Préfet du

Département, M. le Comte de Villeneuve, ayant été informé de sa capacité, si jeune qu'il fût encore, le chargea de copier le plan du Département. En conséquence, M. Faillon se rendit à Arles, et il se mit au travail dans les Bureaux de la Sous-Préfecture. Dans les derniers mois de 1817, les missionnaires de France vinrent à Arles, pour donner une mission, et la commencèrent dans l'Eglise de St. Trophime, vers le quinze novembre. M. Faillon y venait autant que possible tous les soirs, il pensait alors à se donner à Dieu, et demandait avec ardeur ses lumières et son secours. Un soir il se rendit pour l'exercice, c'était le 21 novembre, jour de [la Présentation de la Ste. Vierge. Tous les assistants à la retraite avaient été avertis les jours précédents, que ce soir aurait lieu la Consécration à la Ste. Vierge qu'ils devaient tous apporter des cierges; mais M. Faillon ignorait cette recommandation. Il fut très-surpris lorsque le moment de la consécration fut arrivé et qu'il vit tous les fidèles avec des cierges allumés. Un peu confus de n'en pas avoir, il se retira derrière un pilier, se mit en prières et suivit de là la cérémonie. Or, c'est en ce moment qu'il fut favorisé d'une grande faveur du ciel, ainsi qu'il y a fait allusion plusieurs fois et qu'il l'a mentionné dans la vie de Mademoiselle Monper. Pendant qu'il priait avec ferveur, il se passa quelque chose d'extraordinaire dans son âme. Il lui sembla que la Reine du Ciel était près de lui comme dans une lumière éclatante, et il crut entendre intérieurement sa voix qui l'invitait à se donner tout entier à elle ; elle lui parlait et l'assurait que désormais elle serait tout pour lui, qu'elle le " conduirait où il devait aller, l'aiderait et l'assisterait même dans les plus petites occasions, qu'il n'avait plus à s'inquiéter de rien, qu'elle serait sa mère et pourvoirait à tout, pourvu qu'il fût fidèle à l'honorer et à se confier à elle."

La suite fit comprendre à M. Faillon que cette apparition n'était pas un effet de l'imagination ; St. Trophime est resté cher au cœur de M. Faillon et le 21 novembre qui fut marqué dans son calendrier spiritue- par ces deux mots, *reconnaissance éternelle*, a été pour lui jusqu'à la fin

de sa vie, un jour béni entre tous les jours. Enfin, il nous faut ajouter que presque tous les ouvrages qu'il a composés, ont été dédiés à la Présentation de la Ste. Vierge et publiés le 21 novembre.

Voici quelle est la dédicace de la première édition de la vie de M. Olier, que l'on retrouve à peu près dans les mêmes termes dans les autres ouvrages : " Virgini Deum parituræ a teneris in templo se voventi, cleri præsidio, exemplari reginæque hanc votivam Olerii vitam. Cliens patronœ, servus Dominæ, matri filius dicat, etc., etc., Die XI Kalendas Decembris, etc., etc."

Ainsi M. Faillon rapportait ses souvenirs aux grâces qu'il avait reçues dans ce jour privilégié. Comme il savait conserver une reconnaissance inaltérable pour cette circonstance si précieuse, par là on peut juger ce qu'il en a été pour lui de toutes les faveurs qu'il a reçues. C'est ce qui nous montre quel était le mobile de ses actions : une tendre reconnaissance, un dévouement généreux, une mémoire ineffaçable de tout ce qu'il devait à Dieu ; voilà ce que nous pourrions lire à chacune des indications de son calendrier spirituel, si nous connaissions les circonstances que son union à Dieu, et son éloignement de toute notoriété lui ont fait passer sous silence.

Du reste, dès ce jour, ses œuvres répondirent aux sentiments de son cœur. Il devint un tout autre homme pour la piété. De retour dans sa famille, quelques semaines après, sa régularité et sa piété frappèrent tout le monde, mais plus particulièrement sa bonne mère qui disait : " Oh ! mon Dieu, comme Michel est devenu dévot ! depuis son voyage à Arles, il n'est plus reconnaissable, bientôt la journée ne lui suffira plus pour ses prières." Ce fut à la suite de cette faveur que M. Faillon reçut d'un missionnaire à qui il s'était adressé le premier dimanche de décembre, la déclaration qu'il était appelé à l'état ecclésiastique. Enfin il semblerait, d'après des déclarations très-expresses, que ce fait de l'apparition de la Ste. Vierge fut encore renouvelé deux autres fois dans

le cours de l'existence de M. Faillon. Et à chaque fois, nous ne doutons pas qu'elle ait produit des fruits aussi grands de renouvellement dans son âme.

Cet esprit de foi brillait encore en lui dans le ton même qu'il donnait à certaines paroles lorsqu'il nommait les personnes adorables de la Ste. Trinité, et aussi quand il avait à nommer la très-sainte Vierge ; il savait proférer ces mots d'un ton qui imposait, qui excitait la vénération dans les âmes.

Nous avons remarqué aussi la même chose lorsqu'il prononçait ce saint nom " le Pape ;" il le proférait avec un tel sentiment de respect, de sérieux et de vénération qu'il semblait à cette appellation lui voir contempler tout ce monde spirituel et surnaturel qui nous environne de toutes parts dans la Ste. Eglise à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir.

Cet esprit de foi qui le pénétrait et l'animait tout entier apparaissait aussi dans le profond respect qu'il avait pour la Ste. Bible et les honneurs dont il a toujours voulu l'environner. Il la mettait toujours dans une place d'honneur en sa chambre. Lorsqu'il devint directeur à la Solitude et qu'il fut chargé de reconstruire et de distribuer les anciens bâtiments, il eût bien soin, dans chaque chambre, qu'il voulut aussi simple que possible, de réserver pour la Bible une place, qu'il orna d'une manière particulière. Il établit dans l'endroit principal de la chambre un enfoncement dans le mur revêtu de boiserie où il ménagea deux places, l'une avec un petit fronton pour la Ste. Vierge et l'autre avec tablettes pour la Ste. Ecriture. Il eut soin en même temps que chaque chambre fut pourvue d'une belle statue de la Ste. Vierge et aussi d'une Bible.

Sa foi se manifestait encore d'une manière très-excellente dans l'importance qu'il attachait à observer l'esprit et la grâce de chacune des fêtes ; on voit cela dans chacun de ses écrits, il en était tout pénétré.

Ce qui est à remarquer, c'est le calme et la douceur qu'il conservait

dans les élans de sa foi. Rien d'extraordinaire ni de trop marqué, mais quelque chose de simple et d'aisé, de doux et de confiant dans les démonstrations de sa piété.

Le respect qu'il avait pour les dispositions divines, et pour leur action dans la suite des évènements, le rendait attentif et dévoué aux desseins de la Providence sur les âmes tendres et naïves des jeunes enfants. C'est à cause de ce sentiment de foi qu'il leur a consacré une part notable de son existence. Quand il était occupé de ses grands travaux sur les Pères, il écrivit une dizaine de volumes pour aider l'œuvre des catéchismes ; plus tard, lorsqu'il était depuis longtemps éloigné des fonctions de directeur des catéchismes, il y avait toujours place en lui pour le zèle et le souci de l'instruction religieuse.

Nous pouvons rapporter un trait touchant de l'affection dévouée qu'il avait pour ces œuvres. Il avait demandé à l'un des messieurs de la paroisse de Montréal de venir écrire sous sa dictée, pendant la matinée dans sa chambre, ce qui eut lieu pendant plusieurs jours. Ensuite le secrétaire prévint M. Faillon qu'il était obligé d'aller visiter des écoles et de confesser les enfants, et comme après quelques jours il venait s'excuser près de M. Faillon, d'avoir prolongé son absence, celui-ci reprit aussitôt : " oui, j'aurais eu besoin de vous tous ces jours-ci, mais vous avez bien fait de rester à votre œuvre, les soins que vous avez donnés à ces jeunes enfants sont bien plus importants que tout ce que j'aurais pu vous faire transcrire."

Cette vue de Dieu en toutes choses était pour lui le motif puissant d'un abandon complet à la divine providence. C'était la règle de ses décisions, de ses déterminations, comme l'ont si bien remarqué tous ceux qui l'ont connu.

" Telle était sa conduite invariable, nous dit l'auteur de sa vie publiée en 1877. Cette pratique de l'abandon à la divine Providence lui était

familière à ce point que dans une multitude de lettres, sur mille sujets divers et à toute sorte de personnes, il ne lui est pas arrivé une seule fois de s'en écarter. Il aimait à considérer sans cesse la sagesse et la bonté de Dieu conduisant l'Eglise et le monde lui-même avec force et suavité ; rien n'était plus doux pour lui que de voir, d'adorer, d'aimer cette paternelle Providence, dans les petites comme dans les grandes choses, dans la moindre famille comme dans le plus grand royaume, dans l'adversité et les peines comme dans la prospérité et les consolations. De là ce calme imperturbable, cette sérénité et ce rayonnement de bonheur qui se peignaient sur sa figure et que rien ne pouvait altérer."

" Il me semble, dit une personne qui l'a particulièrement connu, qu'il n'éprouva jamais aucune inquiétude. Lui annonçait-on quelque chose de fâcheux, " c'est le bon Dieu qui l'a voulu," répondait-il, et il accompagnait sa réponse d'un sourire qui, mieux encore que ses paroles, exprimait le sentiment d'une âme pleinement abandonnée à Dieu. Il disait souvent dans ses lettres à ses parents : " Je suis toujours content et heureux, et je ne puis m'empêcher de plaindre le sort de ceux qui cherchent le bonheur hors de Dieu." Dans toute sa correspondance il en est de même. Il montrait à la fois une conviction si profonde, exprimée avec un langage si noble, qu'il aurait pu produire l'impression la plus vive même sur les esprits, les plus rebelles aux vérités religieuses. Il parlait de Notre Seigneur et de ses œuvres d'une manière qui ravissait et gagnait les cœurs. Voici ce qu'il écrivait de Lyon en 1828 : " Lorsque Notre Seigneur voit " qu'une âme le cherche avec un saint empressement, il se présente à " elle, et, en échange de tout ce à quoi elle a renoncé pour son amour, il se " donne lui-même à elle, et l'établit si parfaitement dans son amour que " rien n'est plus capable de l'en séparer. C'est là ce qu'il faut recher- " cher par dessus toute chose. Ne le cherchons pas au dehors de nous, " puisqu'il est avec nous-mêmes, surtout après la sainte communion. Ne " le laissons pas seul dans le temple de notre cœur, qu'il a bien voulu se

“ choisir; parlons-lui de temps en temps, écoutons ce qu'il nous dit: sa
“ conversation n'a rien de pénible. Heureux celui qui sait se passer des
“ consolations de la terre, pour n'en chercher plus d'autres qu'auprès de
“ cet unique consolateur et parfait bonheur de nos âmes!”

On a vu avec quelle sérénité il traversa les années 1830 et 1848. Quoique placé au foyer des révolutions, il n'en fut aucunement troublé. “ Il faut adorer, disait-il, la conduite de la divine Providence dans tous les événements si tristes dont nous sommes les témoins, et tâcher de nous acquitter saintement des petites fonctions que nous avons à remplir, chacun dans notre sphère. Notre Seigneur nous montre que la terre n'est qu'un lieu de passage, de pénitence, d'épreuve, et s'il se plaît à répandre de l'absinthe autour de nous, c'est pour que notre cœur ne s'attache à rien qu'à Dieu seul. S'il est vrai, comme Notre Seigneur nous l'assure dans l'Evangile, qu'un cheveu ne tombe pas de notre tête sans la volonté de notre Père céleste, quoique la perte d'un cheveu ne nous cause aucune douleur et arrive même souvent à notre insu, combien plus sa divine Providence dirige-t-elle les événements de la vie qui par leur nature doivent affecter notre cœur, tels que ceux dont je parle!”

Ces grandes pensées revenaient encore sous sa plume la dernière année de sa vie, à l'occasion des calamités de la guerre. “Dans les maux
“ extrêmes, écrivait-il à une mère dont les fils couraient le danger d'être
“ prochainement conduits au feu, il faut des remèdes violents, si l'on veut
“ guérir le malade. Dieu veut assurément notre guérison, puisque, pour
“ remède, il nous envoie le fléau général dont nous gémissons. Tout ce
“ que Dieu permet ou ordonne est pour le bien de nos âmes, notre seul
“ solide et véritable bien. Puisque dans les épreuves que Dieu nous
“ envoie il n'a en vue que notre salut, priez-le que celle-ci serve à vos
“ enfants, et qu'après leur retour auprès de vous, ils vivent en vrais et
“ parfaits chrétiens.”

Un élève du séminaire de Paris a raconté le fait suivant qui se rapporte bien à cet esprit de foi.

Il avait reçu la nouvelle d'un désastre qui le privait d'une partie notable de sa fortune, et il en avait dit un mot dans la conversation en faisant la réflexion que, s'il n'avait pas été obligé de résider au séminaire, il aurait pu prévenir cet événement. M. Faillon, ayant entendu ces paroles, y répondit avec un ton de douce charité: qu'il ne fallait faire aucun cas des avantages de ce monde ; que l'on avait à trouver en Dieu bien plus que ce que l'on abandonnait ; que ces biens passagers n'étaient rien ; que tous les vrais serviteurs de Dieu avaient fait bien d'autres sacrifices ; que Dieu saurait tout récompenser. Il prononça ces paroles avec une telle force et une telle conviction, que celui à qui il s'adressait nous dit que, dès ce moment, il rentra dans la tranquillité, et qu'il ne pensait plus à ce qui était arrivé qu'avec la plus profonde indifférence, sans pouvoir s'empêcher de sourire en se souvenant de la vivacité et de l'abondance d'expressions que M. Faillon avait su si bien trouver pour condamner ce funeste et vain attachement aux avantages temporels.

Nous terminons ces témoignages en citant encore quelques traits qui s rapportent à cet esprit de foi qui animait toutes ses actions.

Il réunissait avec soin tout ce qu'il pouvait trouver des anciennes éditions des Pères de l'Eglise, ensuite tout ce qu'il rencontrait de belles éditions des vies des saints ; il en avait découvert un très-grand nombre, ainsi que des relations sur les personnages remarquables par leur attachement à la foi, principalement au moment du renouvellement de la religion au XVe siècle.

La même inclination l'avait aussi porté à recueillir les portraits de tous ceux qui s'étaient fait remarquer par leur piété, et il en a réuni un nombre considérable, surtout pour l'époque de M. Olier. Il pensait que tous ces portraits pouvaient être utiles, et il espérait lui-même en tirer parti pour la récente édition de la vie de M. Olier, mais la mort l'a empêché de mettre ce projet à exécution. Comme beaucoup d'années s'écouleront avant que l'on commence une nouvelle édition, nous pensons qu'il serait

très-intéressant de réunir ces portraits et d'en faire un ouvrage à part avec quelques notices abrégées. Cet ouvrage serait de la plus grande utilité pour ceux qui liront non-seulement la vie de M. Olier, mais encore tous les ouvrages concernant les événements religieux du XVIIe siècle.

On voit aussi dans la vie de M. Olier, quel soin M. Faillon a pris de réunir tout ce qui se rapportait à ses écrits, et bien des saintes reliques, comme les ornements d'église et différents autres objets ayant appartenu à ce grand serviteur de Dieu.

Nous considèrerons encore en M. Faillon l'amour de l'étude. Cette disposition, qui l'a caractérisé, était élevée à la dignité de vertu ; car elle était purement inspirée par le zèle de la gloire de Dieu, et strictement réglée par l'observation de la discipline.

Aussi nous avons à faire remarquer que son goût pour la science ne l'empêcha jamais de se soumettre à l'observation de la règle. Il ne diminuait rien des exercices multitipliés d'une vie de communauté. Au signal de la cloche, il quittait tout, et il se rendait avec hâte au lieu de la réunion, quelque besoin qu'il eût de son temps pour terminer, au jour fixé, ce qu'il avait commencé.

Au Séminaire de Paris, c'est seulement après avoir donné le temps nécessaire à la préparation de sa classe, qu'il entreprenait des recherches pour mettre les élèves au courant des questions intéressantes qui se rapportaient au sujet de leurs études.

Ses écrits sur MM. de Lantages, Olier, Emery, avaient pour objet les intérêts les plus précieux de la Compagnie. Il voulait faire ressortir l'esprit qui animait le pieux Fondateur de Saint Sulpice, esprit qui s'est manifesté si excellemment dans des circonstances diverses, en M. de Lantages et en M. Emery. Les ouvrages qui concernent l'éducation religieuse se rapportent à ses obligations de directeur des catéchismes. Enfin nous croyons avoir assez montré quelle influence peuvent avoir sur la connaissance de l'histoire de l'Eglise ses travaux sur l'apostolat des dis-

ciples du Sauveur dans les Gaules, et aussi ses recherches sur les œuvres des disciples de M. Olier dans les missions de l'Amérique du Nord, où ils ont contribué à fonder une chrétienté nouvelle.

Aussi ces occupations, loin de diminuer sa fidélité, eurent toujours pour effet de l'animer et de redoubler sa ferveur.

Mais une fois qu'il se trouvait dans les voies de l'obéissance, il se sacrifiait entièrement à son œuvre ; il ne perdait pas une minute ; dès qu'il était libre, il se rendait aussitôt à sa chambre ; il ne se laissait arrêter par rien ; il ne voyait que l'étude qui l'appelait, et aucun intérêt au monde ne pouvait le distraire. S'il en était ainsi au commencement de ses œuvres, il redoublait encore d'application à mesure qu'il voyait arriver le terme assigné à son travail.

Il était de la famille de ces grands travailleurs comme le XVII[e] siècle nous en a montrés, et en si grand nombre.

Il travaillait sans hâte, sans précipitation, mais toujours sans découragement ; il disait : " Il faut travailler comme si nous étions éternels, faisant toujours le mieux possible, sans nous préoccuper si nous pourrons achever."

Il accumulait les recherches quand il traitait un sujet, et prenait tous les moyens d'en profiter. Nous avons rappelé déjà cette parole : " Voilà trois mois que j'ai commencé à parcourir ces documents, j'ai déjà fait 4000 extraits."

Un matin il part pour Versailles, il passe la journée à la bibliothèque, il revient à six heures du soir n'ayant pas díné, n'ayant rien trouvé, mais ayant pu reconnaître qu'il n'y avait rien à trouver, et très-content de s'en être assuré.

Dans une autre circonstance, il écrit : " Pour ce qui est de mon travail, je suis en train ; je compte faire six feuilles d'impression par semaine, ou au moins cinq ; je vis comme un hermite."

Il ne s'inquiétait de sa santé que dans l'intérêt de ses occupations ; il écrivait : " Quant à la bonne santé que, d'après vous, je devrais obtenir

" par sainte Madeleine, je n'ose y songer ; mais pourvu qu'elle m'obtienne " de pouvoir travailler, quoique toujours sujet à mes misères, vous serez, je " pense, content. Je crois que sainte Madeleine prendra ce moyen terme, " qui conciliera tout."

Quand il se sentait fatigué, il recourait à sa bien-aimée Souveraine ; il disait : " Je suis plus incapable qu'en commençant, mais c'est le cas de dire à Marie : *Tempus faciendi, Domina, tempus faciendi. Sine ipsa, factum est nihil quod factum est.*

Il avait une énergie surnaturelle pour s'affermir contre les difficultés ; il n'écoutait rien des inclinations de la nature ; il ne se laissait pas guider par ce goût qui ne résiste pas longtemps dans les œuvres entreprises ; mais aussi, il ne se lassait pas de la continuité de ses efforts. Il entreprenait avec courage ; il continuait avec un pur esprit de détachement, dans la fatigue, dans l'ennui ; mais, dans cette constance, il trouvait une douceur et une consolation telles qu'aucun plaisir du monde ne peut en donner d'égales.

On peut se rendre compte de son dévouement à l'étude, en voyant le temps qu'il a mis à chacun de ses ouvrages, au milieu de ses occupations ordinaires et de ses devoirs d'état.

Depuis le commencement de son professorat, en 1827 jusqu'en 1835, où il commença ses premiers travaux sur M. Olier, ce qui fait huit années environ, il a écrit sept volumes : la vie de M. de Lantages et celle de M. Demia ; trois ouvrages sur les Cathéchismes, etc., et deux grands volumes in-4° sur les Pères, etc.

En 1835, il commençait ses travaux sur M. Olier. Il éditait plusieurs de ses opuscules ; il faisait paraître la grande vie en 1841. Dans les six années suivantes, il préparait les documents sur M. Emery, et il éditait les deux gros volumes sur les monuments de sainte Marie Madeleine.

A partir de ce moment, c'est-à-dire en 1848, il s'occupa de l'histoire du Canada et il fit paraître, dans les six années suivantes, six volumes in-8° de biographies sur quatre personnages principaux. Mais, ces

travaux n'étaient que le prélude de la grande histoire qu'il préparait et dont tous les documents, en 1865, étaient mis en ordre, pouvant fournir dix volumes in-4° dont trois ont paru. Dans les quatre années qui vont de 1866 à 1870, au milieu de ses occupations de la Procure à Rome, il composa ses ouvrages sur la sainte Vierge et saint Joseph, d'après les écrits de M. Olier, son histoire des premiers Apôtres de la Gaule et la nouvelle édition de la vie de M. Olier.

Nous n'en dirons pas plus sur ce sujet, puisque cet ouvrage n'est qu'une suite de témoignages de l'amour du travail qui distinguait M. Faillon. Il nous reste à en faire l'application aux exigences du temps présent, nous voudrions surtout montrer l'utilité de ces exemples par rapport aux intérêts de la jeunesse.

La société est remplie de jeunes gens appartenant à des familles profondément religieuses, ayant reçu une éducation pieuse, qui sont résolus de conserver leurs convictions dans les professions auxquelles ils se destinent : or, il est incontestable qu'avec la fidélité aux saintes pratiques qui leur ont été enseignées, il n'est pas, pour les soutenir au milieu du monde, de moyen plus sûr que l'application au travail. C'est cette application qui les mettra à l'abri des plus grands dangers, qui les prémunira contre les piéges de l'oisiveté, et leur fera atteindre le but auquel il peuvent prétendre.

Et il est d'autant plus nécessaire de rappeler ces vérités, que, dans le monde, il y a des préventions redoutables contre les études sérieuses. Bien des familles n'aiment pas ces prolongations d'occupations qui enlèvent les jeunes gens aux relations de la société. Les désœuvrés sont opposés instinctivement à toute manifestation studieuse : enfin, il faut bien le dire, les jeunes gens trouvent encore dans leur orgueil un grand obstacle, et des plus dangereux, lorsqu'ils ne savent pas le reconnaître. Il y a un sentiment en eux, sentiment très-fort et très-entraînant, qui les porte à prétendre à tout, à ambitionner tout sans se donner la peine de s'appliquer à rien.

Cependant considérons en quelles circonstances nous sommes, comme catholiques, et comme citoyens d'un pays dont les destinées ont à s'accomplir au milieu de tant de concurrences. Sans l'amour de l'étude, pourra t-on résister aux passions, même les plus vulgaires ? Et si l'on résiste à ces entraînements, et qu'on s'en tienne aux illusions et aux rêves de l'oisiveté, quel vide dans les âmes ! quel affaiblissement dans les cœurs ! Ces dispositions ne sont-elles pas funestes parmi les menées et les violences de l'erreur ? Jusqu'à présent l'éducation catholique n'a pas eu à subir cette disgrâce, de faire des hommes moins sérieux, moins réfléchis, moins profonds, que ses adversaires. Parmi nous les hommes de profession qui se sont distingués dans leur carrière n'ont jamais regardé l'occupation comme un supplice, l'étude un ennui, et une vie recueillie, appliquée, séparée du monde, comme une accablante servitude.

Mais quelle calamité si l'on rejette l'instruction, car il s'agit actuellement, dans la société, de savoir si l'on veut être ou ne pas être, si l'on veut tout perdre, tout abandonner.

Tandis que si l'on veut profiter des chances ouvertes, on verra qu'il n'y a plus d'acception de personnes, plus de préventions de races contre ceux qui seront vraiment des hommes capables. Mais cela ne s'acquiert point sans peine et sans être vivement disputé.

Et quand il serait vrai que la société n'a pas à donner des positions officielles à tous ceux qui se mettent en état de les mériter, est-ce qu'il ne reste pas bien des routes à ouvrir à côté de celles qui sont suivies ? Est-ce que, dans ce pays, on a accompli tous les travaux les plus utiles à son avenir ? A-t-on assez exploré le sol pour révéler toutes les richesses qu'il renferme ? A-t-on donné les lumières nécessaires pour la meilleure application de l'agriculture et pour le bon emploi des forêts ?

Et, dans l'ordre moral, il y a à rendre accessibles à la majorité les leçons de l'histoire nationale : il faut mettre en lumière les faits qui lient les jours de l'origine aux temps actuels. De plus, il faut chercher à répandre les notions du droit et de l'économie politique qui se rapportent aux intérêts

du pays ? Il se produit des crises redoutables qui effrayent l'esprit d'entreprise, paralysent les capitaux, anéantissent les ressources du commerce et de l'industrie, et l'on ne voit personne entrer en lice pour nous expliquer ces crises, indiquer leurs causes, signaler leurs remèdes. Des épidémies fondent sur le pays, quels travaux ont été produits pour répandre parmi les masses, les notions les plus élémentaires de l'hygiène ?

Il reste donc encore bien des œuvres à accomplir, il en est bien d'autres que celles qui sont déjà commencées ; même, quand on n'y rencontrerait pas le succès attaché à certaines professions privilégiées et appuyées par l'opinion publique, on y trouverait la fuite de l'oisiveté, l'éloignement du mal, le développement de ses facultés. Ceci en particulier est un point si capital qu'à lui seul il mérite toute notre attention.

Un homme intelligent et bien né ne peut désirer rien au-dessus du bon emploi et du développement de ses facultés. Il ne peut se faire un don plus grand à lui-même, et il ne peut rien conférer de plus important à la société tout entière. Ce qui manque davantage à un pays, ce sont les hommes de valeur et d'instruction. Voilà ce qu'il y a de mieux à lui souhaiter, c'est là ce qui élève son niveau, qui assure son avenir, mieux que la conquête de nouvelles provinces et tous les progrès matériels. D'abord, il faut des chefs, des guides à ce peuple qui grandit si vite; mais il ne faut pas seulement des chefs, il faut que ceux-ci rencontrent dans ceux qui les entourent un contrôle puissant et salutaire, et non pas aveugle et prévenu ; et quelle vigilance doivent-ils pratiquer, lorsqu'ils ont à compter, non pas avec une opposition vulgaire, plus ambitieuse que qualifiée, mais avec une opinion publique, forte, éclairée, où abondent des individualités vraiment puissantes. Ce sont là des éléments dirigeants, qui assurent le succès, et quelle influence n'ont-ils pas sur la valeur et l'avenir d'un pays ?

Ainsi, jeunes gens, à qui ce livre est adressé comme un objet de méditation et de réflexion, on peut vous dire dans l'ordre moral ce que l'on peut

dire à l'intrépide pionnier qui se trouve en face de terres inoccupées, vastes comme l'Europe, on peut vous dire : Répondez à vos destinées, et

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins !

Nous voici arrivé au terme de cette étude. Nous avons appelé l'attention sur l'homme pieux et dévoué qui a donné de si saints exemples ; nous avons voulu faire connaître à un plus grand nombre celui dont les vertus et les mérites avaient été renfermés dans l'intérieur d'un séminaire.

De plus, nous avons voulu exposer l'œuvre de M. Faillon, car nous pensons qu'elle pourrait faire le plus grand bien, si elle était révélée au public.

On se plaint avec raison de l'envahissement des mauvais livres, dans un temps où l'on est avide de lecture.

L'une des causes principales du mal vient du défaut de publicité auquel sont voués tant de bons livres dignes de l'attention des lecteurs.

Il en est ainsi de la plupart des ouvrages de M. Faillon, qui ne sont pas assez connus, même du monde religieux. Et cependant que leur manque-t-il pour rendre service à la cause du bien ? Ils viennent d'une plume éminente ; ils sont faits avec un soin que l'on trouve rarement dans les ouvrages du jour ; ils sont écrits sur des sujets intéressants ; enfin l'on peut dire que, sur les principes de la spiritualité et sur l'histoire religieuse, ils donnent des renseignements que l'on ne trouve nulle part ailleurs.

Mais ils n'ont pas eu à leur service tous les moyens de publicité qui sont prodigués à une quantité d'ouvrages inutiles, vides, faits à la hâte, ou même funestes et dangereux, qui sont loués, prônés, et recommandés par tous les moyens.

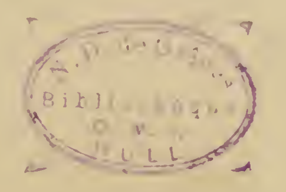
Et après cela il ne faut pas s'étonner de voir tant de gens bien inten-

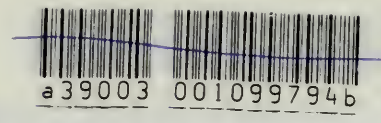
tionnés se plaindre de la rareté des bons livres, de la multiplication des mauvais, et des funestes effets de l'avidité de lecture qui caractérise notre époque.

Nous avons voulu attirer l'attention sur ces admirables travaux, et nous serions amplement dédommagé de tout le soin donné à cet essai, si nous avions pu contribuer à montrer au monde des lecteurs les trésors de connaissances qui étaient destinées, dans la pensée de leur auteur, à procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Enfin, pour ceux qui voudraient entrer dans une connaissance plus intime de sa vie, nous rappelons que nous avons déjà attiré l'attention, en commençant, sur l'excellente biographie publiée à Paris en 1875, intitulée : *Vie de M. Faillon, Prêtre de Saint-Sulpice,* éditée chez Vic, libraire, rue Cassette. Les journaux religieux en ont fait le plus grand éloge. Cette œuvre fait connaître de la manière la plus parfaite les vertus et les qualités de M. Faillon comme prêtre édifiant, directeur éminent du Séminaire. Nous serions heureux d'avoir aussi bien réussi en le présentant comme écrivain religieux, et historien consommé dans la critique et l'érudition la plus profonde.

TABLE DES MATIERES.




a39003 001099794b